



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

J. GEDFREY SMITH
CARP. BOOKS & PAPERS
LITTLE HULTON
CHESHIRE ENGLAND

**TAYLOR
INSTITUTION**

Bequeathed
by Professor
**VIVIENNE
MYLNE**

MYLNE 845

**OXFORD
1992**

S E T H O S,
HISTOIRE OU VIE
TIRÉE
DES MONUMENS ANECDOTES
DE
L'ANCIENNE ÉGYPTÉ:
traduite d'un manuscrit grec.

T O M E S E C O N D :

A P A R I S,
Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN:

L'an III de la République Française, une et indivisible.



S É T H O S,

LIVRE SEPTIEME.

Quoique je ne tire que de mes Auteurs anecdotes le tour de l'Afrique , fait par Séthos ou Chérès ; les monumens historiques font juger que toutes les côtes de cette troisième partie de la terre ont été découvertes vers le temps où mon héros se trouve placé ; c'est-à-dire , dans les cent années qui ont précédé la guerre de Troye. Les premiers peuples qui se sont senti les plus forts par le courage ou par le nombre , se sont étendus de proche en proche sur la terre-ferme. C'étoit beaucoup pour eux de traverser les rivières qui s'opposoient à leur passage ; et c'est ainsi que Ninus forma le grand empire des Assyriens que son père Belus n'avoit pas porté hors de la Babylonie. Mais dès qu'on eut essayé de la navigation , les grands hommes de l'Egypte , tels que Cecrops, Cadmus, Danaüs, s'exposèrent à la fortune de la mer , établirent des colonies sur ses rivages , et furent par-là les pères du commerce , cet aimable lien de la société entre les nations éloignées. Les héros de la Grèce , Hercule , Thésée , Pirithoüs , peu antérieurs à Séthos , succédèrent à cette émulation ; et non

Tom. II.

A

contens de faire connoître les mers , ils invitèrent leurs contemporains à les fréquenter , en exterminant les pirates qui les croisoient , et les tyrans qui en rendoient les bords inaccessibles. Comme, chaque siècle a son esprit dominant , il ne s'agissoit alors entre les hommes qui tendoient à la haute réputation , que de trouver de nouveaux pays , d'y bâtir des villes , et de donner des loix à leurs habitans. Mais cette pratique ayant été depuis suspendue , ou du moins très-affoiblie ; et ces héros n'ayant eu d'ailleurs pour historiens que des poètes , il ne faut pas s'étonner qu'il ne nous reste que de foibles traces de leurs routes. La fable les faisant descendre aux enfers , au lieu de les conduire à différentes extrémités de notre monde , a converti en merveilles inutiles des navigations , dont le détail le plus simple seroit pour nous d'un très-grand prix. Cependant comme le désir du gain est pour le moins aussi ancien parmi les hommes que l'héroïsme ; les Phéniciens , grands commerçans , se trouvent mêlés , selon les traditions historiques , dans les premières expéditions de mer : et les mémoires anecdotes dont je me sers n'avancent rien de plus vraisemblable , en rapportant à Séthos en particulier , ce que les Auteurs connus indiquent en général , lorsqu'ils disent que les Phéniciens , instruits de la navigation

par les Egyptiens , ont doublé la pointe de l'Afrique avant tous les autres peuples , et dès les temps héroïques.

Nos historiens , dont les plus anciens n'ont commencé à paroître , selon Hérodote , qu'à la descente de Xercès dans la Grèce , nos géographes , et nos relateurs de voyages , encore plus récents que nos historiens , rapportent ou forment eux-mêmes des autorités qui vont toutes à établir le tour de l'Afrique fait plus d'une fois dans les siècles suivans. Il est vrai que quelques-uns d'entre eux réfutent ces autorités en les alléguant. Mais ces réfutations répétées en plusieurs endroits de leurs ouvrages , prouvent du moins que la tradition continuée , et quelquefois renouvelée , présente toujours ce fait. Hérodote , par exemple , raconte que Nechus , ce Roi d'Egypte qui fut détrôné et tué par l'Ethiopien Sabacon , quatre ou cinq cent ans après Séthos , ayant la curiosité de connoître la situation générale des mers et des terres , envoya des Phéniciens à cette découverte. Ceux-ci sortant par le détroit de la mer rouge , passèrent de la mer orientale ou Ethiopique , dans l'Hespérienne ou Atlantique , rentrèrent par le détroit des colonnes d'Hercule dans la méditerranée , et revinrent par-là en Egypte. Pour marquer que cette navigation les avoit portés au de-là des routes du soleil ou de la zone - torride , ils

disoient que cinglant à l'occident ils avoient eu le soleil à leur droite : circonstance, ajoute Hérodote, que je ne crois point, mais que d'autres pourront croire.

Hannon, celui-là même qui étoit capitaine des Carthaginois, avec Himilcon, dans la guerre contre Agatocle, fut envoyé par le sénat de sa ville, avec le même Himilcon, à la découverte des côtes de l'océan occidental; le premier du côté du sud, et le second du côté du nord. Quoique dans certains exemplaires de la relation d'Hannon, il paroisse n'avoir côtoyé l'Afrique que depuis les colonnes d'Hercule jusqu'à la corne Hespérienne, *Cap des Palmes*, où l'Afrique se retrécit d'environ trente degrés de longitude; j'ai vu d'autres exemplaires, où Hannon fait le détail de sa navigation depuis Cadix jusqu'au golfe Arabique. Pline a vu ces exemplaires aussi-bien que moi, puisqu'il les allégué sur ce fait même. Enfin, pour terminer les citations des Auteurs Grecs et Latins, qui seroient nombreuses; Strabon réfute fort au long l'histoire de cet Eudoxe de Cysique, qui ayant été envoyé aux Indes par la Reine Cléopâtre, veuve du second Evergètes, Ptolémée VII., ou Ptolémée Physcon, fut jeté sur les côtes orientales de l'Afrique, où il vit des débris de vaisseaux que l'on reconnut à leur forme venir de Cadix. Mais

ailleurs ; le même Strabon (*Liv. 2, chap. 7.*) soutient que la communication de la mer orientale à l'occidentale n'est interceptée par aucun isthme qui joigne l'Afrique aux terres Australes. Il ne pouvoit savoir cette position de la terre et des deux mers que par quelques relations semblables à celle d'Eudoxe. Il paroît donc céder ici à la croyance générale qu'il combat en d'autres endroits.

En effet, il y a long-temps qu'on est revenu de l'ancien préjugé qui faisoit regarder les chaleurs de la zone torride comme une barrière de séparation entre les deux hémisphères coupés par l'équinoxial. Les navigateurs ont fourni à Ptolémée la connoissance du fleuve Raptus, (*Cuama*) qui est bien au de-là de la ligne dans la Barbarie, (*le Zanguebar*) , et celle du promontoire Prason , à l'extrémité de l'Agisimbe (*partie du Monöümugi et de la Cafrerie.*) Or, comment est-ce que de tant d'hommes qui ont eu le courage d'aller jusques-là, aucun n'eût eu la curiosité de suivre cette même côte, dont le bout n'est au de-là du tropique que de douze degrés, ou de trois cent lieues ? D'ailleurs les vents écartent fréquemment les navires de leur route, et nous devons à leur violence la découverte de bien des terres que les voyageurs ne cherchoient pas. C'est ainsi que plusieurs, après avoir eu

le malheur d'être jetés malgré eux jusques aux extrémités de l'Afrique , ont encore eu celui d'être suspects dans la relation qu'ils en ont faite à leur retour.

Cependant comme les traces de ces anciens voyageurs sont entièrement perdues , il faut s'attendre ici à ne trouver , pendant une assez longue route de mon héros , que des noms de lieux étrangers à notre géographie , et des noms de peuples inconnus à notre histoire. Nous avons encore aujourd'hui une légère notion des côtes orientales de l'Afrique jusques sous le tropique du capricorne. Mais dans le retour par les côtes occidentales , mes lecteurs ne se retrouveront en pays de connoissance qu'au delà de l'équateur , et à la corne Hespérienne.

La flotte de Chérès partie du promontoire Prason , et ne perdant jamais la vue des rivages , découvrit bientôt du haut de ses mâts un vaste bassin ou grande baie (*Manica* ,) où viennent se rendre quatre rivières , appelées aujourd'hui Aroé , Laurent-Marquez , Manubé et Tenbé. Chérès ordonna la descente en un lieu si remarquable : tout son équipage lui représenta que si l'on s'arrêtoit par-tout où l'on appercevroit quelque singularité , ils n'arriveroient jamais à leur but principal qui étoit de trouver l'extrémité de l'Afrique et un passage dans l'autre mer. Il fut ravi de cette impatience

qui répondoit à la sienne propre , mais il leur dit , que dans l'intention qu'ils avoient d'être utiles à leurs compatriotes , il ne falloit pas négliger la connoissance des terres : que c'est par la détermination exacte qu'ils feroient de leur hauteur , et par le détail des autres circonstances des lieux , qu'ils rendroient leur découverte constante , et que l'on pourroit retrouver leur route. Il se réduisit néanmoins à ne descendre que dans les endroits où ils verroient des embouchures de rivières.

Ils rencontrèrent ici une autre espèce d'hommes (*les Hottentots*) semblables à ceux qu'ils avoient déjà vus , par l'effroi et par la disposition à la fuite. Mais ils étoient d'une figure si horrible , qu'ils hésitèrent d'abord à les prendre pour des hommes. Chérès fit monter à cheval une cinquantaine de soldats pour courir après eux , et en amener quelques-uns , afin qu'on les pût voir de plus près. Ils paroissoient ne former aucun discours , mais on les entendoit répéter sans cesse en criant *Chainoiquas* , et c'est le nom que Chérès leur imposa. D'ailleurs , ils avoient les bras et les jambes environnés d'intestins d'animaux en forme de bracelets ou de jarretières à plusieurs tours , ce qui les rendoit aussi hideux que puans. Ainsi on les lâcha bientôt , et ils se mirent à fuir d'une manière assez pesante , embarrassés qu'ils étoient de

leurs ornermens détestables. Chérès demanda aux Phéniciens s'ils vouloient faire là quelque sorte d'établissement. Ils répondirent tout d'une voix que leur nation seroit toujours à temps de s'emparer , quand elle voudroit , d'un terrain qui paroisoit avoir si peu de défense , et qu'ainsi ils n'aspiroient qu'à continuer leur route. Ils se rembarquèrent donc , et suivant la règle dont ils étoient convenus , ils mirent pied à terre sur le bord d'une rivière , où les habitans , aussi vilains et aussi fuyards que les précédens , avoient un assez grand nombre de barques et de filets d'osier. C'est pour cela que nos navigateurs la nommèrent la rivière *de la Pêche*. Une raison semblable à celle qui avoit donné le nom aux Chainouquas , fit appeler ces seconds habitans *Gouriquas*. En avançant toujours au sud , ils trouvèrent encore une rivière , qui surpassoit beaucoup en largeur les deux précédentes , et quelques autres dont je ne parle point. Ainsi ils l'appellèrent rivière *Large* , et les habitans furent nommés *Gassiquas*.

Il ne s'étoit guères écoulé qu'un mois depuis leur départ du promontoire , lorsqu'ils apperçurent devant eux , la mer couverte au loin d'herbes épaisses comme un vaste champ. Cette vue les effraya ; ils crurent être arrivés à des bas-fonds. Ils commençoient à les re-

garder comme une barrière que la nature avoit mise aux navigations du côté du pôle austral; et ils disoient entre eux qu'il ne falloit plus s'étonner qu'on n'eût jamais pu faire le tour de l'Afrique. Ce fut peut-être ce même objet qui donna lieu à Sataspès, ce Prince coupable, que Xercès condamna depuis à cette même expédition, qu'il entreprit du côté de l'occident, suivant le rapport d'Hérodote, *Liv. 4.* d'alléguer que son vaisseau arrêté, n'avoit pu voguer davantage. Chérès, dans une vive espérance de dissiper bientôt la cause de ce découragement, déclara à son équipage que se mettant dans une chaloupe il alloit lui-même reconnoître cet obstacle. Il ajouta que s'il étoit réellement invincible, il n'avoit rien au-dessus de l'homme pour le surmonter. Mais qu'il ne se laisseroit pas abuser par son imagination, et que l'apparence ne lui tiendrait pas lieu de la vérité. En même-temps faisant attacher sa chaloupe par un cordage, à un gros vaisseau qui devoit la remorquer au premier signal, il s'enfonça dans cette espèce de marais. Les rameurs n'éprouvèrent aucune résistance, si ce n'est que les rames sortoient de l'eau toutes chargées de ces herbes qui ne tenoient à rien. Il jugea que les vents ou les courans les ayant apportées des terres ou des îles voisines, les avoient assemblées en un goismon, qui n'avoit fait peur

à tout son monde, que par son étendue prodigieuse. Et comme tous les corps en mouvement tendent aux lieux où ils trouvent le moins de résistance ; il conjectura que la terre-ferme de l'Afrique finissoit vers cet endroit-là, et qu'il trouveroit bientôt le passage qu'il cherchoit.

Toute la flotte s'étant donc avancée sans crainte à son exemple, on vit la côte manquer tout d'un coup au sud, et courir comme en droite ligne à l'ouest. Ce furent alors des cris de joie, tels que les peines et les inquiétudes fréquentes des voyageurs sur mer leur donnent sujet d'en faire, quand ils s'en croient délivrés. Ils élevoient Chérès jusqu'aux cieux, comme étant le premier navigateur qui eût vaincu les difficultés qui avoient rebuté tous les autres. Chérès rejetant en grand homme toute admiration mal placée, leur fit remarquer lui-même qu'il avoit dans leur flotte un avantage que les autres navigateurs n'avoient pas eu. Qu'il y avoit bien de la différence entre ce que peut tenter un seul vaisseau, et ce qu'on peut risquer à la vue et à la portée du secours. Que la postérité compareroit leurs actions avec leurs forces, et ne leur sauroit gré que de ce qui seroit digne de leur nombre. Qu'enfin, ils avoient encore à suivre la côte qui regarde à peu-près le sud ; et que pour lui il ne seroit

content que lorsqu'ils seroient arrivés à l'autre pointe , et qu'ils pourroient porter au nord.

En effet, quoique l'extrémité de l'Afrique puisse passer pour une pointe, à la comparer à la largeur du reste de son continent; il est pourtant vrai que c'est une côte qui biaise un peu vers le sud, en allant à l'ouest, et qui, en ce sens, n'a guères moins de cent soixante lieues de longueur. Or, comme ils la rangeoient de trop près, la sonde leur fit reconnoître un banc qui les avertit de prendre le large : et ce qui fit à Chérès une inquiétude qui dura plus que la précédente, ce banc s'avance à cinquante ou soixante lieues dans la mer, et règne presque d'une pointe à l'autre de la côte. Ainsi ils voguèrent pendant plus de quinze jours hors de la vue de tout rivage, et par des temps très-orageux. La mer leur paroissoit couverte toutes les nuits de brillans ou passagers ou permanens. Les gouttes d'eau qui rejaillissoient des vagues brisées, se changeoient en autant d'étincelles, et le sillage de chaque vaisseau devenoit un fleuve de lumière. La connoissance que Chérès avoit prise à Thèbes de ce ciel étranger, le ramenoit pourtant toujours vers le nord, et il se reconnut enfin à trente-deux degrés de latitude australe ; c'est-à-dire, plus près de l'équateur de trois degrés, que l'extrémité même de l'Afrique. Il ne s'agissoit

plus qu'à savoir s'ils l'avoient passée ; c'est-à-dire, s'ils avoient l'Afrique à leur droite ou à leur gauche : en un mot, c'étoit une question de longitude, que la vue des terres pouvoit seule décider. Cependant comme il avoit déjà observé que dans ces mers les vents portent toujours à l'ouest, il ne douta pas qu'il ne fût dans l'océan occidental. C'est pourquoi il guida à l'est, pour retrouver l'Afrique, qu'il eut bientôt la satisfaction de découvrir. Ensuite retournant au sud pour s'assurer de son extrémité, ils virent enfin le cap qui la terminoit.

Une montagne extrêmement haute, coupée au-dessus en forme de table, et qui paroît de loin au bord de la mer, quoiqu'elle en soit à près d'une lieue, fait comme le fond d'une baie ou d'un bassin propre à recevoir les plus grandes flottes. Celle de Chérès y entra comme en triomphe ; parce qu'en effet elle remportoit une espèce de victoire, ou sur la distance des lieux, ou sur l'ignorance des hommes. Mais pour dire la vérité, ce triomphe n'avoit pas là ses vrais spectateurs. La communication des deux mers trouvée, étoit un service rendu à des nations absentes ou à des hommes futurs : et aujourd'hui même nous en avons laissé perdre l'usage et presque l'idée. Trop heureux si ce que j'en rappelle dans cette histoire, sert

à réveiller la curiosité des navigateurs, et surtout l'attention des états.

Dès que Chérès eut mis pied à terre en cet endroit, qu'il appela le Cap du passage, (c'est le *Cap de bonne espérance*,) il dit aux Phéniciens : que quand il n'y auroit aucun commerce à faire dans ce lieu particulier, il ne falloit pas manquer d'y élever une forteresse qui fût un monument de leur découverte, et qui fournît un hospice et des rafraîchissemens à tous ceux qui dans la suite entreprendroient le voyage des deux mers. Il songea d'abord à employer à ce travail les habitans, même espèce d'hommes que ceux qu'il avoit trouvés sur la côte orientale en - deçà du tropique. Mais la crainte avoit écarté ceux-ci encore plus loin au premier aspect de sa flotte. Ainsi, pour en rassembler le nombre à-peu-près dont il avoit besoin, il résolut de faire, avec mille chevaux, une battue et une enceinte comme en une chasse de bêtes fauves. Cet expédient lui réussit pour en amener en une seule fois deux ou trois cent. Il les fit dépouiller, hommes et femmes par ses rameurs, des boyaux qui leur servoient d'ornemens, et presque de vêtemens. Pendant cette opération forcée, ils faisoient des cris qui les firent nommer *Sousiguas*. Ce spectacle n'étoit que bizarre, mais ce fut autre chose quand il voulut les contraindre à quelque ou-

vraie ; car il n'y eut ni démonstration de douceur , ni châtimens actuels , ni appareil du dernier supplice qui pût les réduire à faire aucun emploi de leurs mains , pour le service de leurs vainqueurs. Diodore (*Liv. 3.*) parle de certains peuples d'Afrique , voisins de la mer Rouge , qui ne s'ébranlent point des coups qu'on leur donne , et qui voient égorger leurs femmes et leurs enfans sans tristesse et sans colère. Chérès ne mit pas ceux-ci à cette dernière épreuve , mais il leur en fit toute la peur inutilement. Il conclut de-là , qu'il y a des hommes comme des animaux , dont la propriété est d'être inutile , et qui ne sont capables ni de société ni d'esclavage. Ainsi il envoya demander à la colonie de Sophir des ouvriers accompagnés d'une garnison ; et par un autre vaisseau il voulut faire savoir à Astarte l'importante découverte qu'il venoit de faire. Il ajouta que comme il alloit s'éloigner de plus en plus en achevant le tour de l'Afrique , il n'enverroit peut-être plus la relation de ses progrès directement jusqu'à lui ; et qu'il tireroit de proche en proche des dernières colonies qu'il auroit établies , les secours dont il auroit besoin pour en former de nouvelles. Mais que comme la Phénicie en devoit être la première source , il l'invitoit de presser le Roi de Tyr de mul-

tiplier ses embarquemens pendant toute la durée de leur navigation.

En attendant au Cap du passage le retour des vaisseaux envoyés à la colonie de Sophir , il s'avança assez dans les terres pour en reconnoître la nature. Quoiqu'elles ne fussent point cultivées , elles lui parurent très-fertiles par elles-mêmes ; et il trouva un grand nombre d'arbres dont un seul auroit fourni de l'ombre à cent hommes à la fois. C'est ce qui porta dans la suite les Phéniciens à y former un jardin , dans lequel ils rassemblèrent toutes les plantes des trois parties du monde connu.

Dès que les buvriers furent arrivés , Chérès fit commencer la forteresse ; et comme il voulut la voir achevée , il eut le temps de recevoir la réponse et les remerciemens d'Astarte ; après quoi il se remit en mer et commença à côtoyer les rivages , en cinglant au nord. Suivant la méthode qu'ils avoient observée de l'autre côté , ils s'arrêtèrent d'abord à la rivière *des Monts* , et ensuite à celle *des Elephans* , dénominations tirées des circonstances des lieux. Les habitans jusqu'au tropique se trouvèrent à-peu-près semblables à ceux de la côte orientale correspondante ; il nomma les plus proches du Cap *Grigriguas* , et les plus proches du tropique *Namaquas*. Et dans toute cette étendue ,

les Phéniciens ne daignèrent fonder aucune habitation ni commerce.

En continuant leur route , ils virent un peu au-dessus du tropique méridional un très-grand fleuve (*le Bravaghul.*) Chérès ne les obligea point à faire une descente , parce que ce fleuve étoit environné de déserts affreux à droite et à gauche , aussi loin que la vue pouvoit s'étendre. Cependant comme il avoit déjà parcouru une assez longue côte dans cette partie occidentale de l'Afrique , sans avoir fixé aucun entrepôt pour le commerce des Phéniciens , et pour la commodité des navigateurs à venir ; il avoit dessein de faire un établissement au premier endroit dont le terroir lui paroîtroit favorable. Mais il étoit bien-aise aussi que cet endroit fût un peu plus avancé vers l'équateur que le tropique ; d'autant que de tous les pays enfermés dans la zone-torride , ceux qui sont les plus voisins des tropiques sont les plus exposés aux ardeurs du soleil perpendiculaire , par le long séjour que cet astre fait , tant dans ces cercles que dans ceux qu'ils précèdent immédiatement. Cette observation a déjà été faite par l'astronome Geminus dès le temps d'Auguste , et citant même Polybe , qui vivoit du temps de Scipion. Ils rencontrèrent enfin trois bras de rivière réunis , dont l'embouchure formoit une baie très-large et très arrondie. C'est de quoi Chérès étoit

étoit le plus curieux , parce qu'ayant une assez grande flotte , il regardoit comme le principal avantage d'un lieu d'établissement d'avoir un bon port. Celui-ci se trouva excellent. L'eau de ces trois bras de rivière est salée , et la colonie Phénicienne en tira dans la suite tout le sel dont elle eut besoin ; mais un peu au-dessus vers l'équateur est une rivière d'eau douce. Chérès fit prendre les alignemens d'une forteresse et d'une ville dans l'espace intermédiaire située vers le douzième degré de latitude méridionale.

Ce lieu commençoit à être très-champêtre. La plaine qui n'étoit interrompue que par quelques coteaux verts paroissoit extrêmement fertile. Elle étoit couverte d'arbres fruitiers , les uns tels qu'on en trouve par-tout , et d'autres dont on ignoroit les noms même dans l'Egypte et dans la Phénicie. Mais on ne voyoit encore aucun habitant. Chérès jugeant qu'il y en avoit dans les environs , et ne sachant point quelles seroient leurs dispositions à l'égard des étrangers , fit comprendre à son équipage qu'il étoit important d'avoir là une place d'arme , un lieu de défense , et un rendez-vous ; au cas qu'il en fallût venir à quelqu'expédition militaire. Ainsi il commença les travaux avec le secours des seuls hommes qu'il avoit amenés. Ils montoient alors à plus de vingt

mille , qui entre eux tous savoient tous les arts. Ce Héros mettoit lui-même la main à l'œuvre ; et il avoit formé de toute sa flotte une communauté d'ouvriers , dont le Chef conduisoit par son ordre et par son exemple tous les exercices. Leurs chevaux , qui ne leur étoient pas nécessaires là pour des expéditions de guerre , leur furent très-utiles pour les transports et pour les charrois. Le désert voisin leur fournit plus de pierres et plus de sable qu'ils n'auroient pu tirer des carrières les plus abondantes ; et leur unique peine fut de reconnoître les lieux qui renfermoient des mines de fer , bien plus avantageuses pour les usages de la vie , et bien plus rares en ces climats que les mines d'or.

L'ouvrage avançoit déjà beaucoup ; et ils commençoient à avoir une place et une enceinte de ville incomparablement plus forte que toutes les habitations des Sauvages , qui ne consistoient qu'en des hameaux plus ou moins grands , fermés de claies. Chérès avoit déjà donné le nom de nouvelle Tyr à la ville , et celui de nouvelle Phénicie à la campagne , dans laquelle il vouloit aussi s'étendre ; lorsqu'ils aperçurent sur les hauteurs quelques Noirs qui les regardoient travailler. Il ordonna que sans se détourner de leurs occupations ordinaires , on les laissât venir jusqu'à eux , s'ils le jugeoient

à propos. En effet, ils s'approchoient tous les jours un peu davantage. Enfin, ils détachèrent trois de leurs hommes les plus apparens, tenant à la main des branches d'olivier, dont une convention tacite semble avoir fait un signe de paix chez tous les peuples. Ces hommes étant arrivés jusqu'à la garde la plus avancée, donnèrent à entendre qu'ils souhaitoient de parler au Commandant. Chérès fit appeler aussitôt, outre ses Ethiopiens, ceux qui lui avoient paru avoir plus de génie parmi ses rameurs. Une de ses vues, en les choisissant entre les captifs de Sophir, avoit été de trouver en eux des interprètes; parce qu'il présuinoit avec quelque fondement, que le pays de l'Agisymbé qu'occupoient les Anthropophages, s'étendant du rivage oriental à l'occidental correspondant de l'Afrique, il n'y auroit pas une extrême différence de langage de l'un à l'autre. Lui-même en accoutumant ces rameurs à la langue Phénicienne, s'étoit instruit de la leur, autant qu'il avoit pu. Ainsi en s'aidant les uns les autres, ils comprirent que le plus âgé des trois Negres qui adressa la parole à Chérès, lui tint à peu près le discours suivant :

Seigneur : quoique le petit nombre d'hommes et de femmes que vous avez pu appercevoir sur ces côtes, et qui nous ont dépurés vers vous, soient encore étrangers dans ces cam-

pagnes où nous ne sommes entrés que depuis très-peu de temps ; il paroît par la couleur dont vous êtes , par la forme de vos habillemens, que vous sortez d'une nation plus éloignée et plus heureuse que la nôtre. Nous étions habitans du Congo , vaste pays qui s'étend depuis le fleuve Coansa jusqu'au fleuve Gabon , sous la ligne *équinoxiale*. Nous fuyons la persécution sanglante que nous fait un Roi , dont nous n'avons eu long-temps aucun sujet de nous plaindre. Mais il s'est livré depuis un an aux conseils d'un ministre inhumain , qui le porte à exercer sur ses sujets des cruautés fantasques , sous le seul prétexte de leur prouver l'autorité qu'il a sur eux. Ces maux ne seroient peut-être que passagers. Mais nous sommes exposés à un autre qui est permanent , qui vient même d'augmenter. Le temple principal de nos Moquisies ou de nos Idoles est à Sogno , demeure du Roi. Il est desservi par des sacrificateurs qui leur offrent des victimes humaines , qu'ils envoient chercher successivement dans toutes les parties du Royaume. Ces cruelles immolations ne se faisoient autrefois qu'au commencement de l'année : mais sous l'apparence d'une plus grande piété , ils ont obtenu le pouvoir de les réitérer en chaque lune , en partageant sous main avec le ministre les présens que leur font les riches , pour éloigner d'eux un funeste

choix. Ainsi voyant que le tour de nos familles qui sont pauvres alloit bientôt arriver , nous traversâmes , il y a quelques jours , le Coansa , ou dans nos canots , ou à la nage , comptant de trouver un asyle dans ce pays inhabité. Dès que nous apperçûmes votre camp formidable , nous crûmes être tombés d'un péril dans un autre. Cependant ayant observé d'abord de loin et ensuite de plus près la conduite de ce peuple nombreux qui vous obéit, nous avons espéré que des hommes si réglés et si doux entre eux , traiteroient favorablement des infortunés qui ne cherchent que la sûreté de leur vie.

Chérès interrompit là le député , pour lui dire de ce ton qui portoit la confiance jusques dans le fond des ames , que toute sa nation trouveroit un père en lui ; et des frères dans ceux qui l'environnoient. Vous profiterez vous-mêmes , ajouta-t-il , de tous vos travaux. Mais ce qui est encore plus important, il ne tiendra qu'à vous de prendre avec nous les mœurs et les coutumes des nations policées , auxquelles vous paraissez déjà plus conformes qu'aucun des peuples que nous avons rencontrés jusqu'ici dans notre route. A ces mots , les trois Nègres se prosternèrent devant Chérès ; et s'étant relevés aussitôt , ils lui dirent que ceux qui les avoient envoyés vers lui les avoient chargés

sur la première réponse favorable qu'ils recevroient de lui , de le supplier d'être leur Roi. Chérès leur répondit : Je ne puis pas être votre Roi. Je suis Egyptien d'origine , et du Royaume de Memphis. L'événement d'une guerre que le Roi de Memphis a eue contre un autre Roi de l'Egypte m'a fait passer entre les mains des Phéniciens , un des deux peuples qui composent l'armée que vous voyez. Ayant été favorablement reçu d'eux , je me suis dévoué pour un temps à leur service. Mais en me chargeant de la conduite de leur flotte , j'ai déclaré qu'après avoir tâché d'établir leur commerce sur toutes les côtes de l'Afrique , je rentrerois moi-même dans ma patrie , qui sera le terme de ma course. Aucun de ceux que je conduis ne peut non plus être votre Roi , parce qu'ils ont eux-mêmes les leurs. Comme leurs Rois ne leur fournissent les moyens de venir dans ces mers éloignées que pour contribuer à la félicité de leurs peuples , toutes les entreprises de ces peuples se rapportent au service de leurs Rois. Mais je ne quitterai point ce rivage dont nous sommes les premiers saisis , que je n'y aie fondé et affermi la domination des Phéniciens. J'y laisserai , par le pouvoir que j'en ai reçu , un Gouverneur qui commandera pour le Roi de Phénicie , aux conditions qu'on m'a donné droit de prescrire ,

et qu'on fera serment de tenir. Je choisirai même entre les Phéniciens qui m'accompagnent celui que je croirai le mieux entrer dans mon esprit et dans mes vues, qui sont de rendre heureux les peuples même que nous aurons vaincus, et à plus forte raison ceux qui comme vous se seront rendus à nous de leur plein gré.

Il ordonna aussitôt à ces députés de faire venir toutes les familles qui les suivoient. Il les distribua dans les champs autour de la ville, pour y cultiver les terres, dont il leur donna la propriété; afin de les animer au travail et au commerce par les échanges de leurs denrées, et du produit de leurs chasses ou de leurs pêches, avec toutes les espèces de marchandises utiles ou curieuses que sa flotte avoit apportées. Il eut même la complaisance, ou pour mieux dire, l'adresse de faire recevoir par toute sa flotte les coquilles dont ces sauvages s'étoient chargés, et qui leur servoient de monnoie. Ces attentions n'eurent tout leur effet qu'à la longue. Mais dès les premiers jours, les Noirs réfugiés se trouvèrent si bien du gouvernement sous lequel ils étoient tombés, qu'ils envoyèrent à Chérès le même député qu'il avoit nommé pour être toujours leur agent auprès de lui. Ce député dit à Chérès, que ses compatriotes, voyant qu'il y

avoit dans la campagne plus de bonnes terres qu'ils n'en pouvoient cultiver , ils s'offroient d'envoyer un à un et sourdement quelques-uns des leurs dans leur ancienne patrie , pour attirer d'autres familles qui seroient charmées d'accepter le parti dont ils étoient eux-mêmes si satisfaits. Chérès répondit à cette proposition , qu'il recevrait avec la même bienveillance tous ceux qui viendroient de leur propre mouvement dans leur nouvelle habitation. Mais que son dessein n'étoit pas que l'on fît aucune démarche pour débaucher les sujets d'un Roi voisin , avec lequel il vouloit essayer d'entrer en quelque commerce. Qu'il songeoit même à lui envoyer une ambassade , avant qu'il sût leur évacion , ou du moins le lieu de leur retraite. Qu'ainsi il seroit bien aise d'apprendre de lui-même qui lui parloit , la manière dont leur Roi recevoit les étrangers , et qu'elles étoient les productions de leur pays.

Le Nègre lui répondit qu'il n'avoit guères vu venir dans le Congo d'autres étrangers que leurs voisins , qui occupoient de l'autre côté de la ligne un pays , appelé le Royaume de *Guinée*. Notre Roi , ajouta-t-il , les a toujours reçus favorablement , et on leur laisse beaucoup de liberté dans nos ports , où ils sont amenés par des barques un peu plus grandes que les nôtres. Ils y viennent chercher des

pierres précieuses , des dents d'éléphants qui sont si grosses. que celles d'un seul éléphant pèsent deux quintaux ; mais sur-tout des bésoards , qu'on trouve dans la tête de ces animaux , et qu'on croit être un grand remède. Ils sont curieux aussi des peaux de nos bufles , de nos tigres , et sur-tout de nos bièvres (*espèce de castor*,) qui sont si rares que personne n'en porte dans le Congo sans la permission du Roi. Enfin, ils achètent des esclaves que notre Roi fait faire chez des peuples vagabonds dans le milieu des terres , à l'orient de son Royaume.

Après cet éclaircissement , Chérès renvoya le Nègre , et disposa incessamment l'ambassade qu'il méditoit , afin de ne pas effaroucher le Roi par l'aspect imprévu d'une flotte entière. Cependant , comme il vouloit être instruit à fond du caractère de ce Prince et de ses sujets , par rapport à la sûreté du commerce qu'on pourroit faire avec eux , il imagina d'être lui-même un de ses ambassadeurs , caché sous un autre nom que celui qu'il s'étoit donné.

Mais avant que de partir , il envoya un vaisseau pour demander un détachement de la colonie de Sophir , encore plus grand que celui qu'on avoit établi au cap du passage , d'autant que la nouvelle Tyr étoit une ville en forme. Il marqua néanmoins qu'il ne falloit

mettre qu'un lieutenant à la tête de cette colonie , parce qu'il avoit jeté les yeux sur un des officiers Phéniciens qu'il avoit avec lui , pour gouverner en chef la ville et les nouveaux habitans qui lui étoient survenus du Congo , et qu'il avoit déjà répandus dans la campagne pour la cultiver. Il écrivit la même chose et plus au long à Astarte par un autre vaisseau. Il lui nommoit cet officier , auquel Chérès laissoit encore ignorer la place qu'il lui destinoit ; parce qu'il vouloit que l'ambassade au Roi de Congo ne prît son autorité que du Commandant de la flotte. Il ajoutoit enfin qu'il donneroit le nom de Vice-roi à ce nouveau Gouverneur ; non-seulement parce que la possession réelle du territoire , et la domination sur des peuples qui s'étoient donnés librement et volontairement aux Phéniciens paroissoit demander ce titre ; mais encore pour attirer à leur Chef une plus grande considération de la part du Roi de Congo et des autres peuples voisins.

Voulant donc placer son ambassade dans l'intervalle de ses lettres et des réponses qu'il en attendoit , il fit équiper deux vaisseaux de moyenne grandeur , d'une manière fort leste et sans aucune apparence d'être armés en guerre. Lui-même , deux autres ambassadeurs , dont l'un étoit Phénicien , et l'autre de la

Taprobane, s'habillèrent très-proprement, aussi-bien que tout le reste de leur équipage, sans avoir d'autres armes ni offensives ni défensives qu'une épée à leur côté. Les deux vaisseaux étoient chargés de toutes sortes de meubles commodes par eux-mêmes, et curieux par les façons et les ornemens. Des coffres et des cabinets très-beaux en dehors enfermoient des étoffes d'or et de soie de toutes couleurs; et ce qui n'étoit pas moins précieux, des draps de Tyr à double teinture de pourpre. C'étoit les présens qu'il destinoit au Roi et à ses officiers. Les deux vaisseaux portoient encore un grand nombre d'autres effets de moindre prix, mais tous d'usage, et dont la nouveauté devoit surprendre les yeux des Sauvages. Tout son monde avoit ordre de les distribuer aux particuliers, auxquels ils auroient affaire dans l'établissement de leur commerce.

Avec ces préparatifs, les deux vaisseaux ornés de banderolles, qui du haut des mâts auroient trempé dans l'eau sans le vent qui les soutenoit, se présentèrent devant Sogno, ville où résidoit le Roi, à l'embouchure du Zaire. C'est un grand fleuve qui conserve la douceur de ses eaux jusqu'à soixante milles dans la mer. Il coule à une distance à-peu-près égale du Coansa, du côté du tropique, et du Gabon, sous l'équateur, et il sépare l'Angola :

vers le midi du Loango vers le nord, deux grandes provinces qui composoient le royaume de Congo. Quand ils furent devant le port, au point où les objets se pouvoient facilement distinguer; Chérès fit monter sur les deux proues des trompettes et des tymbales, qui jouèrent pendant une heure les airs les plus vifs et les plus gais qu'on eût composés dans la Phénicie. Ce spectacle attira sur le rivage tout ce qu'il y avoit d'habitans dans la ville. Le Roi même, dont le palais qui n'étoit qu'une maison de bois un peu plus haute que les autres, regardoit la mer, étoit charmé de voir des étrangers si magnifiques et si gracieux; et il se promettoit de les recevoir avec de grands témoignages d'estime et d'amitié. Aussitôt Chérès apercevant de loin le succès qu'avoit eu sa seule présentation, envoya une chaloupe toute peinte et toute dorée jusqu'aux rames, pour prier les premiers officiers qu'on trouveroit en abordant, d'avertir le Roi; que les deux vaisseaux amenoient trois ambassadeurs de la part de Chérès, Egyptien, représentant la personne du Roi de Phénicie, et des Rois de la Taprobane, et commandant de leur part une flotte, composée de ces deux peuples. Il fit déclarer par avance que les ambassadeurs ne venoient que dans un esprit de paix, pour demander alliance avec le Roi, et liaison de commerce avec ses

sujets. Le Roi, suivant son inclination naturelle, répondit que les ambassadeurs seroient les très-bien venus, et qu'il les invitoit d'entrer incessamment dans le port.

Pendant que l'on portoit cette réponse, le ministre du Roi toujours méchant, soit par réflexion, soit par habitude, et qui ne savoit pas mieux se conduire avec des étrangers qui devoient lui paroître respectables, qu'avec des peuples soumis jusqu'à l'esclavage, s'aveugla en cette occasion d'un orgueil très-mal entendu pour son maître. Il lui persuada qu'il étoit important pour lui de faire sentir sa propre grandeur aux ambassadeurs de tant de Rois, dont on faisoit valoir les noms, et de les effrayer par quelque spectacle bien différent de celui qu'ils avoient étalé. Il lui conseilla d'abord d'exiger d'eux, à la première audience, des prosternemens qu'il n'exigeoit pas des ambassadeurs des Rois ses voisins, et de leur faire voir ensuite jusqu'où alloit l'obéissance de ses sujets. Par-là, dit-il, vous leur ferez comprendre, combien il seroit dangereux de vous offenser; et vous les détournerez des entreprises que cette flotte dont on nous parle, pourroit faire sur vos états.

Cette nouvelle forme de salutation fut signifiée aux ambassadeurs, dès qu'ils eurent mis pied à terre. Les deux seconds parlant pur

Phénicien, pour n'être entendus qu'entre eux trois, disoient à Chérès, qu'il étoit impossible d'accepter cette condition. Ils lui représentoient, qu'outre l'honneur de l'Egypte, dont le monde entier respectoit le nom, ils avoient à soutenir la dignité de leurs Rois, et celle de leurs personnes même, qu'ils croyoient fort au-dessus de toutes les espèces d'animaux qu'ils rencontroient en Afrique. Chérès leur répliqua avec douceur, que ces Sauvages méritoient de la considération en qualité d'hommes, et que les nations actuellement les plus policées, avoient commencé par l'état où celle-ci étoit encore. Je vous avoue, continua-t-il, que je me sens porté d'inclination pour ces peuples à proportion du besoin qu'ils ont de nous. Mais à ne considérer que nous-mêmes, le véritable honneur d'une ambassade consiste à réussir dans son objet ; et il ne faut jamais que des disputes de cérémonial fassent manquer une entreprise réellement avantageuse. En un mot, il ne s'agit pour le présent que de vous établir dans le Congo, et je prévois de loin que le retour de cette affaire sera à votre avantage.

Les trois ambassadeurs entrèrent donc, et même de bonne grace, dans une espèce de grande cabane, ornée de nattes de différentes couleurs. Le Roi étoit assis sur un trône de bois rouge, posé sur cinq marches. Il avoit

autour de lui grand nombre d'officiers , entre lesquels son ministre debout tenoit le premier rang. Chérès pour montrer l'exemple à ses deux compagnons , se mit d'abord à genoux à plate terre ; et ce Prince issu du sang le plus noble qu'il y eût dans le monde , ne feignit point de toucher de son front la dernière marche d'un trône où étoit assis un sauvage noir plus qu'à demi-nud ; n'ayant sur son corps que quelques peaux herminées , et sur sa tête qu'une toque chargée de plumes et de pendans d'ivoire et de corail. Se levant ensuite , il expliqua sa commission de la manière dont il l'avoit déjà fait annoncer. Il demanda au Roi son amitié , de la part de Chérès , Egyptien , actuellement campé dans un pays inhabité au-delà du Coansa , tenant en mer la place du Roi de Phénicie , et des Rois de la Taprobane ; et assurant en leur nom le Roi de Congo , qu'ils ne souhaitoient autre chose que de faire dans son royaume un commerce , qui seroit avantageux à ses peuples même. Le Roi sauvage qui ne levoit pas les yeux de dessus cet ambassadeur , dont la physionomie paroissoit avoir quelque chose de supérieur aux autres hommes , étoit confus de plus en plus de la faute qu'on lui avoit fait faire. Pour la réparer en quelque sorte , dès que Chérès eut fini son discours , il descendit

de dessus son trône pour lui serrer la main , et pour l'assurer que celui qui l'envoyoit et les Rois qu'il avoit nommés trouveroient toujours en lui un ami sincère , et un allié fidèle. Il donna un plein pouvoir à lui et aux siens de lier avec ses sujets , tout le commerce qui conviendrait réciproquement aux uns et aux autres. Là-dessus Chérès supplia le Roi de venir voir au-dehors les présens qu'on lui offroit , et qui n'auroient pas pu tenir dans la salle d'audience , quand il n'y auroit eu personne. Pendant que le Roi admiroit leur magnificence , le ministre l'interrompit désagréablement , pour lui montrer sur le plancher découvert d'une haute tour de bois , trois nègres qui n'attendoient que son ordre pour se jeter du haut en bas , en présence de tout le monde. Aussitôt Chérès avec un mouvement de douleur qu'il ne put contenir , dit au Roi : Seigneur , un pareil spectacle est si contraire à nos mœurs , que je ne saurois vous dissimuler que nous nous en tiendrions offensés , ce que je ne crois pas être de votre intention. Le Roi sur-le-champ donna ordre à son ministre de monter lui-même au haut de la tour , pour aller dire à ces trois hommes que les étrangers leur sautoient la vie.

Cependant ces nouveaux hôtes se répandirent dans Sogno , et portoient par tout

une

une joie inconnue à ces pauvres peuples. Ils leur donnoient des idées de commerce qu'ils n'avoient point encore ; ils achetoient d'eux un grand nombre de choses dont ils n'avoient que faire , pour leur donner le goût des échanges ; en leur indiquant néanmoins les productions de leur pays , dont les étrangers seroient le plus curieux , afin qu'ils en fissent des provisions. Les Prêtres Egyptiens les traitoient avec une douceur extrême , et avec un succès merveilleux , de leurs maladies et de leurs blessures , qui les exposoient de la part de leurs médecins ordinaires à des opérations plus cruelles et plus dangereuses que leurs maux même.

D'un autre côté , Chérès qui sentoit que le Roi avoit de la considération pour lui , en profitoit pour l'aborder le plus souvent qu'il lui étoit possible. Il lui insinuoit des maximes d'équité par rapport au gouvernement. Il lui racontoit la manière dont les nations policées en usoient avec leurs sujets ; et embellissant quelquefois le tableau , il lui disoit que leur puissance ne consistoit point dans une autorité tyrannique ; mais qu'elle avoit son principe dans le cœur et dans l'affection de leurs peuples. Il ajoutoit que pour entrer véritablement en commerce avec les nations les plus célèbres de la terre , comme il paroissoit en avoir envie ,

il falloit prendre quelque chose de leurs mœurs : Que l'on ne viendroit point avec plaisir dans un pays où l'on verroit faire des massacres sans forme ni ombre de justice. Que les étrangers ne croiroient pas même qu'il y eût assez de frein contre le crime , ni par conséquent assez de sûreté pour leurs personnes , dans un royaume où les supplices , qui devoient être réservés pour les voleurs et les assassins , étoient ordonnés , suivant la seule fantaisie du Prince , contre des innocens. Qu'enfin , il ne concevoit pas comment lui-même pouvoit être à l'abri des attaques les plus ouvertes , et n'ayant pas d'autres menaces à faire à ceux qui entreprendroient contre sa vie , que celles qu'il exécutoit tous les jours contre ceux même qui étoient disposés à la défendre.

Le Roi , frappé de ce discours , dit à Chérès : que quoiqu'il sentît bien l'infériorité de ses lumières à celles des nations policées , il avoit toujours eu une répugnance secrète pour les cruautés qu'on lui faisoit exercer. Mais , ajouta-t-il , nous sommes ici guidés par des sacrificateurs et par des devins , qui savent tous les secrets de nos Moquisies , et qui me menacent moi et mes peuples , des malheurs les plus terribles , pour peu que nous résistions à leurs conseils. Nos Idoles qui leur ont demandé de tout temps des victimes humaines , et qui se

contentoient auparavant qu'on leur en offrit une fois l'année, exigent maintenant ce sacrifice en chaque lune. Mon ministre, que les sacrificateurs m'ont donné eux-mêmes, m'a fait concevoir que pour entretenir mes sujets dans une disposition continuelle de livrer leur vie au premier ordre des Moquisies, je devois les accoutumer moi-même à la donner au premier signal de leur Roi. Chérés repliqua sur le champ : Seigneur, quel plus grand malheur les Dieux peuvent-ils faire tomber sur vous et sur vos peuples, que de vous permettre ainsi d'autoriser vos sacrificateurs, qui sont leurs meurtriers, en vous rendant vous-même le meurtrier de vos sujets ? Vous les contraindrez par là à désertir un à un, et peut-être en foule votre royaume, et à vous livrer vous-même au premier ennemi qui voudra s'emparer de vos états. Croyez, Seigneur, que toute religion qui représente les Dieux comme méchants, et toute politique qui rend les Rois méchants, est une religion et une politique inventées par de méchants hommes.

Ces dernières paroles étoient un peu trop fortes pour un sauvage enseveli dans une superstition, dont les raisonnemens étoient incapables de le tirer. Aussi laissa-t-il là Chérés sans lui répondre. Il y avoit plus ici. Le Roi lui-même n'auroit pas été en sûreté de sa vie,

C a

s'il avoit marqué de l'indifférence pour quelque signe de la volonté des Idoles , annoncé par les sacrificateurs. Diodore (*Liv. 3.*) raconte que les Prêtres de Méroé , dans l'Ethiopie , dépêchoient , quand il leur plaisoit , un courrier au Roi pour lui ordonner de mourir ; ils lui faisoient dire que les Dieux l'avoient ainsi réglé , et que ce seroit un crime que de violer un ordre qui venoit de leur part. Ils ajoutoient plusieurs autres raisons qui surprenoient aisément des esprits simples ; et les premiers Rois s'étoient soumis à ces ordonnances injustes. Ergamenès , qui régnoit à Méroé vers le temps où les Ptolémées régnoient en Egypte , et qui étoit instruit de la philosophie des Grecs , fut le premier qui osa s'élever contre cette superstition. Ayant pris , dit cet Historien , une résolution vraiment digne d'un Roi , il s'en vint avec son armée attaquer la forteresse où étoit autrefois le temple d'or des Ethiopiens. Il y fit égorger tous les Prêtres , et institua un culte nouveau plus conforme à l'idée que les hommes doivent avoir des Dieux. Chérès rouloit bien dans sa tête quelque chose de semblable ; mais ne voulant rien faire qui blessât tant soit peu le droit des gens , il attendoit tout du temps et des conjonctures. Son espérance ne fut pas vaine , et il acquit bientôt le droit de délivrer de l'oppression

ce malheureux peuple et son Roi même, en vengeant une injure faite à son ambassade et aux deux nations qu'il commandoit. Comme il y avoit plus d'un mois qu'il étoit à Sogno, les sacrificateurs, avertis d'ailleurs par le ministre, avoient eu le temps de s'appercevoir des entretiens fréquens que le principal ambassadeur avoit avec le Roi; et ils se doutoient assez qu'il n'étoit pas favorable à leurs pratiques. Il n'auroit tenu qu'à eux de s'en éclaircir avec lui-même. Chérès avoit tenté plus d'une fois de les aborder : mais il n'avoit trouvé en eux que des hommes farouches, qui affectoient même de regarder ces étrangers comme des profanes, et de se détourner à leur rencontre. Ils firent donc au Roi une députation en forme, par laquelle ils lui annonçoient de la part de leurs Moquisies, la perte prochaine de son empire, s'il ne chassoit incessamment ces étrangers, qui ne tendoient qu'à abolir leur culte et à changer leur religion. Le Roi effrayé, et soutenu dans son effroi par le ministre, n'hésita pas un moment à envoyer ordre aux ambassadeurs de vider, avec tout leur monde, la ville et le port dès le jour même. Chérès fut ravi d'obéir en cette occasion, qui le mettoit en état d'aller prendre un autre titre que celui d'ambassadeur et d'hôte. Il laissa en partant un regret universel dans le cœur de ces peuples,

qui se voyoient abandonnés sans consolation à la barbarie de leurs sacrificateurs. Il se fit pourtant la violence de ne leur donner aucun espoir qui pût manifester son dessein. Cela suffisoit pour le tenir dans un secret profond. Car le Roi se confiant entièrement aux révélations secrètes dont se vantoient les devins, négligeoit toute précaution humaine, et s'en rapportoit à eux de ce qui concernoit la sûreté de sa personne et de son royaume.

Cependant l'expulsion des ambassadeurs donna lieu à un grand nombre d'autres familles du Congo de se jeter, à l'exemple et sur la trace des premières, du côté de la nouvelle Phénicie. Ainsi Chérès revenant par mer amena par terre, sans le savoir, de quoi composer une nation entière. Il avoit donné ordre au Capitaine Phénicien qu'il avoit laissé à sa place en allant à son ambassade, de former aux exercices militaires les Sauvages qu'il avoit déjà reçus ; afin qu'ils pussent se défendre et défendre même les Phéniciens dans leur nouvel établissement. Il prit le même soin à l'égard des derniers venus. Mais il les borna tellement à cet esprit de défense, qu'il refusa leur secours, lorsqu'ils s'offrirent de l'accompagner à son second départ pour le Congo. Il leur dit qu'un Chef de nations policées n'étoit pas venu leur apprendre à porter les

armes contre leur ancienne patrie. Il ajouta que lui-même n'alloit point faire la guerre aux habitans du Congo, qui ne lui avoient donné aucun sujet de plainte, et qu'il avoit pris en affection. Qu'il n'en vouloit pas même à leur Roi, dans lequel il avoit reconnu un très-bon caractère et un amour réel pour ses sujets. Qu'il alloit seulement le guérir de sa foiblesse à l'égard de ses devins, en exterminant ces auteurs uniques de ses cruautés involontaires. Mais que pour parer le soupçon d'avoir voulu engager ses sujets à la révolte contre leur Roi, il ne vouloit employer à cette expédition que ses anciennes troupes.

Chérès partit donc du port de la nouvelle Tyr, avec une magnificence beaucoup plus grande, mais d'un autre genre que celle de son ambassade. A dire le vrai, c'étoit plutôt pour imprimer le respect et la crainte dans l'ame de ces peuples sauvages, et pour leur donner une idée de la puissance des nations policées, que par le besoin qu'il eut de beaucoup de forces, qu'il menoit contre eux une armée navale. Les habitans de ces côtes ne connoissoient guères entre eux d'autres attaques que les incursions et les surprises, ni d'autres défenses que des attroupemens subits où ils faisoient voir plus de courage que de règle. Aussi Chérès disoit-il souvent à ses of-

ficiers , que leurs victoires sur de pareils ennemis ne pouvoient avoir de recommandable que l'usage qu'ils en sauroient faire. Son dessein n'étoit pourtant pas ici de montrer d'abord sa flotte entière à la rade de Sogno. Mais ayant observé , pendant son séjour en cette ville, que le temple des sacrificateurs étoit placé du côté méridional hors de son enceinte , et ne voulant pas leur laisser le temps de s'échapper ; il prit les devans avec les six plus grands de ses vaisseaux , pour aborder la nuit en cet endroit. En effet , dès la pointe du jour , le temple se trouva environné sans obstacle , de quatre mille hommes armés de pied en cap. Le reste de la flotte, composé encore de plus de trente vaisseaux de toute grandeur et de toute forme , entra en même-temps dans le port en oriant de tous côtés qu'on n'en vouloit point au peuple ; mais en faisant main basse sur tous ceux qui se mettoient en défense. Les Chefs n'ayant eu à combattre que des Sauvages qui ne se défioient de rien , prirent le Roi et le ministre vivans , selon l'ordre qu'ils en avoient reçu. Non-seulement ils épargnèrent toutes les femmes et tous les enfans ; mais envoyant de tous côtés ceux qui connoissoient déjà la ville et la plupart des habitans par le premier voyage qu'ils y avoient

fait, ils calmèrent eux-mêmes en moins de trois heures le tumulte qu'ils y avoient excité.

Alors Chérès, qui gardoit toujours le temple avec ses quatre mille hommes, fit amener le Roi et son ministre pour être témoins de l'exécution qu'il alloit faire. Là, en présence des principaux de la ville, et d'un grand peuple qu'on ne laissoit avancer qu'avec beaucoup d'ordre, Chérès adressa la parole au Roi, qui fut véritablement consterné de trouver au commandant de cette flotte victorieuse le visage de son ambassadeur. Aveugle Roi, lui dit-il, qui vous êtes laissé conduire à votre chute par les voies sanguinaires que vos abominables devins vous prescrivoient pour vous en garantir, vous allez voir tomber sur eux-mêmes l'accomplissement de leurs fausses et ignorantes prédictions. Et toi, scélérat, ajouta-t-il en se tournant vers le ministre, toi qui t'entendois avec les voleurs et les assassins enfermés dans cette caverne, attends-toi de partager le châtiment de ceux dont tu partageois les richesses. Le ministre, à ce reproche, ouvroit la bouche pour se justifier. Mais il fut accablé par les témoignages des habitans les plus considérables, qui lui alléguèrent en face les présens qu'il avoit reçus d'eux pour n'être pas du nombre des victimes : nouveau surcroît de confusion pour le Roi, qui apprenoit d'un

étranger ce qui se passoit à son insu dans le cœur de ses états.

Aussi-tôt Chérès fit crier à son de trompe tout à l'entour du temple et de la maison des sacrificateurs qui l'environnoit, qu'ils pouvoient faire sortir leurs femmes et leurs enfans, auxquels on ne feroit aucun mal. On ne reçut d'abord aucune réponse à cette publication. Mais un moment après on vit ce bâtiment en feu dans toute son étendue. Ces furieux qui avoient observé avec attention du dedans de leur maison tout ce qui s'étoit fait et tout ce qui s'étoit dit au dehors, aimèrent mieux ensevelir leur honte sous leurs propres cendres, que de s'exposer aux interrogations d'un juge instruit, aux imprécations d'un peuple irrité, et aux rigueurs d'un supplice dont le vainqueur ne déclaroit point la nature. Le feu qui se soutenoit également par-tout, et qui parut long-temps attisé avec soin, consuma en deux heures cet édifice extrêmement vaste, mais qui n'étoit bâti que de bois et de roseaux secs.

Quand la flamme eut cessé, faute d'alimens, à peine distingua-t-on dans le débris effroyable de l'incendie un reste de forme dans quelques corps. Chérès se tournant vers l'assistance, dit : Peuples du Congo, c'est un effet visible de la faveur des Dieux à votre égard, que

l'arrêt porté par ces malheureux contre eux-mêmes, ait détruit jusqu'aux dernières semences de la superstition barbare, qu'un mouvement de compassion m'auroit peut-être fait conserver dans leurs femmes et dans leurs enfans. Mais il ne suffit pas d'avoir aboli un culte faux et criminel ; il en faut élever sur ses ruines un qui soit raisonnable et digne de la Divinité à laquelle il sera offert. Mon dessein n'est pas de vous faire recevoir par force les Dieux particuliers de l'Egypte, de la Phénicie ou des Indes. Mais tous les peuples du monde s'accordent dans l'idée générale d'un premier Être, auteur et conservateur de la nature. Si les Dieux de chaque nation ne sont autre chose que les divers symboles sous lesquels elles se représentent les différentes perfections ou les différens dons de cet Être unique et souverain, le nombre des Dieux ne sera que le nombre de ses attributs ou de ses bienfaits. Vous avez dans votre délivrance un grand sujet de célébrer ses bontés : c'est pourquoi je vous aiderai moi-même à jeter ici les fondemens d'un temple consacré aux Dieux bien-faisans. J'amène avec moi des Prêtres Egyptiens, qui passent pour les plus savans de tous les hommes dans le culte divin. Ils vous instruiront de tout ce qui regarde cet article, le plus important de tous pour un état, et pour

chacun des particuliers qui le composent. Ce sont eux qui vous diront : que quoique la bonté , l'amour pour les hommes , la volonté de les rendre heureux , soit le premier aspect sous lequel il faille se représenter la divinité , sur-tout par opposition à l'idée affreuse et impie que vos devins en vouloient donner ; cependant cette même Divinité si bienfaisante devient terrible contre toute sorte de crimes et d'injustices , contre les Rois , ennemis et persécuteurs de leurs peuples , contre les peuples rebelles et infidèles à leurs Rois. Chérès termina ce discours , en leur disant que la journée ayant été suffisamment remplie par les premières mesures qu'il venoit de prendre à l'égard de la religion , il travailleroit dès le lendemain à ce qui concernoit le gouvernement politique , et qu'ils apprendroient dans peu de jours la destinée de leur Roi et de son ministre dont il se chargeoit : qu'ainsi chacun d'eux s'en retournât paisiblement chez soi , et se conduisît comme s'il n'étoit arrivé aucune espèce de changement dans le royaume

Dès que la foule fut écoulée , il fit conduire le Roi , sans lui parler , dans la maison qui lui tenoit lieu de palais. Il l'y fit enfermer sous une très-sûre garde , en lui laissant à son choix une demi-douzaine de personnes , ou

de sa famille , ou de ses domestiques , qui n'auroient aucune communication au-dehors jusqu'à nouvel ordre. Mais pour le ministre , il le fit mettre seul et enchaîné dans une prison basse où il ne pouvoit attendre que sa condamnation.

Chérès employa les deux jours suivans à sonder par lui-même et par les plus sages d'entre les Phéniciens , les sentimens des principaux habitans de Sogno au sujet de leur Roi. On les trouva favorables pour lui ; et ces peuples , quoique sauvages , avoient eu assez d'équité pour démêler sa bonté naturelle à travers les cruautés forcées que les devins et son ministre avoient exigées de lui. Ce n'est pas que Chérès ne fût déjà persuadé de cette disposition des esprits par les discours qu'il avoit ouïs en différens temps. Mais comme il avoit dessein de remettre le Roi sur son trône , il étoit bien aise de tirer des peuples ce témoignage formel , afin que le Roi eût plus d'affection pour des sujets auxquels il devoit en partie son rétablissement , et que les sujets fussent plus attachés à un Roi , qu'ils auroient en quelque sorte choisi eux-mêmes. Ainsi dès le matin du troisième jour , il fit élever dans la place publique , d'un côté une estrade , sur laquelle étoit posé un trône à cinq marches , et de l'autre côté ,

mais un peu plus bas, un échafaud. Toutes les troupes de la flotte étant disposées dans les quartiers de la ville, ou rangées en haie dans la place, le Roi et le ministre furent amenés. On fit d'abord mettre le ministre à genoux sur l'échafaud, le visage tourné vers le peuple, et ayant derrière lui un exécuteur qui le tenoit lié. Chérès suivi de l'officier Phénicien qui avoit été le second ambassadeur, monta de l'autre côté sur l'estrade, et y fit monter ensuite le Roi accompagné de quatre hommes qui le gardoient sans le toucher. Là, les uns et les autres étant debout au pied du trône, Chérès ayant préparé son discours dans la langue du pays, pour être entendu de tout le monde, parla ainsi : Mani, (c'étoit le nom propre du Roi,) vos états appartiennent aux Phéniciens par une conquête d'autant plus juste, que leur première intention n'étoit pas de vous les enlever. Cette nation qui se vante d'être la fille aînée de l'Egypte, ancienne patrie de tous les Dieux, première origine de tous les peuples, n'avoit pas dédaigné d'envoyer une ambassade à un Roi sauvage comme vous. Cette flotte déjà victorieuse de toutes les côtes de l'Afrique qu'elle a parcourues ; au lieu de commencer avec vous par la guerre, et de vous réduire à l'esclavage comme vos voisins, vous a prévenu par des recherches

d'amitié , et par des propositions d'alliance. Pour vous éclairer et vous conduire dans la manière dont vous deviez la recevoir, son ambassade a paru avec éclat devant vos ports. Les Phéniciens avoient transformé leur puissance formidable en magnificence polie , et leurs invincibles forces en riches présents. Il vous a plu de ne rien comprendre à des signes si marqués. Vous avez insulté des ambassadeurs de nations policées , auxquelles vous deviez du respect. Vous avez fait prosterner devant vous des hommes dont la société vous faisoit honneur. Non content de cet outrage , vous avez chassé de votre capitale ces ambassadeurs , dans le temps qu'ils la combloient de biens , et lorsqu'ils tâchoient d'adoucir par des conseils adressés à vous-même , et par des consolations à l'égard de vos peuples , la cruauté superstitieuse de votre gouvernement. Cependant la Phénicie , quoiqu'offensée et toute-puissante , transforme aujourd'hui sa vengeance en bienfaits. Elle vous rétablit sur votre trône , et vous remet en possession de votre royaume. Sa protection et le commerce libre et volontaire de part et d'autre qu'elle veut bien avoir avec vos peuples , va rendre cette possession plus sûre qu'elle ne l'étoit , lorsque votre négligence et votre ignorance sur tout ce qui se passoit au-dedans et au - dehors de vos états , vous livroient à l'invasion de tout autre

peuple , qui n'auroit eu ni l'équité des Egyptiens , ni la sagesse des Phéniciens. Mais en qualité de Roi vaincu , vous allez rendre à la Phénicie l'hommage que vous lui devez. Le Capitaine Phénicien que vous voyez à côté de moi , et qui étoit mon second ambassadeur , est celui que je nomme par l'autorité de la commission générale que j'ai reçue , Vice-roi de la nouvelle Phénicie que nous avons fondée et établie au de-là du fleuve Coansa. C'est à lui , comme représentant ici le Roi de Phénicie , que vous allez adresser votre hommage.

Aussitôt Chérès fit monter cet officier sur le trône ; et faisant mettre le Roi à genoux sur les planches de l'estrade , il lui ordonna de toucher de son front la dernière marche du trône. Il l'avertit ensuite qu'on alloit lire à côté de lui , la forme de son hommage qu'il répéteroit à haute voix , phrase à phrase , en demeurant toujours à genoux. Cette formule étoit conçue en ces termes : Moi , rétabli Roi de Congo , par Chérès Egyptien , commandant la flotte du Roi de Phénicie et des Rois de la Taprobane , qui m'avoit vaincu et fait prisonnier , je fais une réparation publique et solennelle des injures , qu'un conseil insensé m'a fait faire aux magnifiques ambassadeurs qui portoient les noms de l'Egypte , de la Phénicie , et de la Taprobane ; nations policées
que.

que je devois respecter. Je reconnois le roi de Phénicie pour mon Seigneur souverain, auquel je voue sur le nom des Dieux, soumission, fidélité et service. Je reconnois aussi Aséryme, Phénicien, séant actuellement sur mon trône, pour viceroy de la nouvelle Phénicie, fondée à côté de mes états. Je promets de recevoir et de suivre les avis et les instructions qu'il me donnera pour entretenir dans mon royaume un commerce qui soit agréable au roi de Phénicie, dont je me déclare vassal en mon nom, et en celui de mes successeurs.

Alors Chérès fit lever le Roi, et lui ayant dit de monter sur le trône d'où le Capitaine phénicien venoit de descendre, il lui parla ainsi : Roi de Congo, la Phénicie oublie pour jamais les injures que vous lui avez faites ; parce qu'elle sait que vous n'en avez pas été le premier auteur, et qu'elles n'ont eu pour cause que les suggestions de votre ministre, et les menaces de vos devins. C'est par la même raison qu'elle vous rend la puissance souveraine sur vos peuples. Soigneusement interrogés pendant ces deux jours, ils ont rendu témoignage à votre équité, et à votre bonté naturelle, que je connoissois aussi par moi-même. Si les cruautés que vous avez exercées sur eux avoient eu leur principe dans votre cœur, nous leur aurions donné un autre Roi ;

Tome II.

D

mais ils vous ont redemandé eux-mêmes. S'ils vous ont rendu justice dans le temps où les effets extérieurs parloient contre vous; s'ils vous ont été fidèles lorsque vous les abandonniez à la barbarie de vos sacrificateurs; quelle affection et quel zèle ne devez-vous pas attendre d'eux, lorsque désabusé d'une superstition confondue et punie par nos soins, vous exercerez sur eux une autorité douce et raisonnable? Comme on ne peut avoir de commerce agréable et avantageux, qu'avec des peuples contens et tranquilles, la Phénicie qui a intérêt que vous gouverniez les vôtres avec bonté, n'en a pas moins de les maintenir dans l'obéissance qu'ils vous doivent.

A peine Chérès eut-il cessé de parler, que le Roi frappé lui-même de la sagesse qui avoit paru dans toute la conduite et dans tous les discours de son vainqueur, descendit au bas de son trône, et lui dit avec plus d'esprit qu'on n'en auroit attendu d'un Sauvage: Seigneur, la Phénicie doit être contente des témoignages de respect et de dépendance que vous m'avez fait prononcer à son égard; mais je ne le suis pas moi-même par rapport à vous; souffrez que de mon propre mouvement, je vienne reconnoître en vous un homme supérieur à elle aussi bien qu'à moi. Quel Dieu favorable vous a mis à la tête de sa flotte, pour

apporter le salut et la félicité, chez les nations même qui s'opposent à vos bienfaits ? Votre victoire pouvoit seule me délivrer de l'oppression cruelle de nos sacrificateurs et de nos devins. Il est impossible que mes peuples se sentent plus soulagés que moi, de l'extinction de leur culte et de leur race : rien ne m'empêchera désormais de regarder mes sujets comme mes enfans. Le Roi fut interrompu là, par des acclamations, qui marquoient l'amour qu'on avoit pour lui, et combien on le croyoit sincère dans sa promesse. Chérès leur laissa pendant quelque temps un libre cours ; après quoi demandant silence au peuple avec un signe de la main, il dit au Roi : Seigneur, remontez sur votre trône ; vous sentez - bien que le spectacle de cette journée n'est pas encore fini.

En même-temps se tournant vers le Ministre, qui attendoit sa sentence toujours à genoux sur son échafaud : et toi, malheureux, lui dit-il, qui dois être la victime et le soeiu de la joie publique ; tu sais que si l'on vouloit proportionner ton supplice au nombre de tes compatriotes, que tes intelligences avec les devins ont fait égorger, toutes les parties de ton corps ne suffiroient pas aux tourmens qu'il faudroit te faire souffrir. Mais je n'ai garde d'ex citer ou de nourrir dans le peuple le gé

de la vengeance. C'est la justice, et non la passion, qui doit ordonner des peines des criminels. Je ne veux pas même autoriser ici dans les Rois, la licence des supplices arbitraires, qui est un des plus sinistres symboles de la tyrannie. Il ne doit y avoir dans un état bien réglé, qu'un nombre fixe de supplices, dont les degrés répondent à-peu-près à l'énormité des crimes qu'on doit punir; et dont la rigueur serve à effrayer les méchants, et non à satisfaire la cruauté du Prince ou des peuples. Dans cette supposition même, ton châtiment seroit encore terrible. Mais entrant en considération de l'attente où tu es de la mort, depuis trois jours, aussi bien que des humiliations que tu as essuyées pendant cet intervalle, ou plutôt parce que la miséricorde cherche moins de raisons que la justice; je t'ai réservé le plus doux et le plus court de tous les supplices, qui est d'avoir la tête tranchée. J'aurois voulu même te sauver la vie, mais toutes les circonstances rendent ton pardon impossible. Ta patrie ne peut être parfaitement en sûreté que par ta mort; et elle auroit toujours sujet d'appréhender que la complaisance de ton Roi ne te laissât rentrer dans ses bonnes grâces. Là-dessus le Ministre prit la parole, et dit: ne crois pas que j'acceptasse la vie quand tu voudrois me la donner. Je reconnois, aussi

Bien que le Roi et tout ce peuple , l'équité , l'humanité même qui préside à tes projets , et qui conduit tes démarches. J'ai mérité la mort , et elle peut seule appaiser les reproches que je me fais à moi-même. J'ose seulement te recommander une jeune femme et un enfant de cinq ans que je laisse après moi. Tu n'as pas lieu de craindre que mes crimes renaissent en eux ; ma jeune femme les a perpétuellement désapprouvés , et elle élèvera mon fils dans des maximes toutes contraires à celles que j'ai malheureusement suivies. Chérès lui répondit sur-le-champ : les criminels qui se reconnoissent à la mort sont dignes de quelque faveur. Ta demande t'est accordée de ma part ; et le Roi qui m'écoute ne m'en refusera pas l'accomplissement. Aussitôt Chérès se détourna , et l'exécuteur auquel il avoit donné ce signal , fit voler d'un coup de sabre la tête du criminel , qui fit trois bonds sur l'échafaud.

Alors Chérès dit au Roi : Seigneur , la circonspection que j'ai employée dans la mort d'un très-grand coupable , fait voir de quel prix est chez les nations policées la vie des innocens. Je vous ai épargné , en condamnant votre ministre , le chagrin de le condamner vous-même. Mais de plus il ne convient point à un Roi de prononcer de sa propre bouche un arrêt de mort. Il doit commettre le jugement des

criminels à des tribunaux de justice , et ne se réserver que l'adoucissement des peines , ou même la grace absolue des condamnés , lorsqu'il en croit l'exemple plus utile que celui de leur punition. Roi de Congo , et vous ses Sujets , je me démetts en ce moment de l'autorité que j'ai exercée pendant ces trois jours , en qualité de vainqueur , parce que je crois qu'elle ne vous est plus nécessaire. Je reprends la condition d'étranger et d'hôte ; et dans le peu de temps qui me reste à demeurer parmi vous , je n'agirai avec votre Roi que par voie de conseil. Je vous rends à l'obéissance que vous lui devez , et je l'inviterai à en faire un usage qui ne sauroit être avantageux pour vous qu'il ne le soit pour lui-même ; d'autant que les vrais intérêts d'un Roi et de ses peuples sont inséparables.

Chérès tint exactement la parole qu'il avoit donnée. Il cédoit par-tout le pas au Roi , quoiqu'il voulût que lui-même le cédât , par honneur , dans ses états au vice-Roi de la Phénicie , à condition que le vice-Roi le lui cederait par la même raison , si le Roi l'alloit voir dans le nouvel établissement des Phéniciens. S'occupant ensuite de matières plus importantes , il fit agréer au Roi le plan du temple des Dieux bienfaisans , tel que les Prêtres Egyptiens l'avoient tracé. Il consentit de laisser

deux d'entre eux dans le Congo , pour l'institution du nouveau culte et pour l'instruction des peuples : et ces deux Prêtres se proposèrent d'attirer , dans la suite , quelques autres de leurs collègues de Memphis , pour partager leurs soins et pour les étendre. On leur assigna dès - lors tous les biens des sacrificateurs.

Chérès forma , de concert avec le Roi , divers réglemens qui pouvoient convenir à des sauvages , qui étoient d'ailleurs très-dociles. Ces réglemens étoient assez simples pour être retenus sans le secours de l'écriture que ces peuples n'avoient pas. Il est vrai qu'ils y suppléaient par certaines marques taillées ou gravées , dont l'invention et l'interprétation supposoit en eux beaucoup d'esprit. Mais c'est là précisément ce qui fait l'infériorité des peuples sauvages , barbares , ou moins instruits que d'autres. Ils sont réduits à employer tant d'efforts et tant de temps à la connoissance des signes , qu'ils n'en ont presque plus à donner à la connoissance des choses. Chérès souhaitoit que les habitans de Congo fussent fidèles dans le commerce , et heureux à leur manière ; mais il vouloit plutôt les policer que les polir. Il croyoit qu'il étoit de l'intérêt du genre humain pris en général , qu'il y eût des Sauvages , c'est-à-dire , des hommes qui ne

connussent ni les ornemens de l'esprit , ni les aisances de la vie. Les fatigues et les risques de leurs chasses aux bêtes farouches qui nous fournissent des peaux rares et des pelleteries précieuses ; les courses ou plutôt les voyages immenses qu'ils font dans le milieu des terres , à travers de leurs fleuves impraticables et par dessus des montagnes inaccessibles , pour apporter des plantes ou des subsistances médicinales et plusieurs autres productions de la nature , sont des travaux dont la moindre idée d'une plus douce occupation ne manqueroit pas de les dégoûter. Il avoit néanmoins des projets un peu plus avantageux pour les réfugiés de la nouvelle Phénicie , où il se hâta de revenir. Il ne laissa même à Sogno qu'un bureau de commerce , qui devoit se rapporter comme à son centre à celui qu'il alloit fonder à la nouvelle Tyr.

Comme Chérès avoit employé près d'un an à ses deux voyages au Congo , il trouva à la nouvelle Tyr la colonie qu'il attendoit , et même la réponse d'Astarte. Celui-ci lui marquoit qu'il approuvoit extrêmement le choix qu'il avoit fait d'Aséryme pour vice-roi : et quoiqu'ils connussent l'un et l'autre le désintéressement d'Astarte et son zèle pour le bien du service , il les surprit beaucoup , en leur mandant que dès le lendemain du jour qu'il avoit reçu

cette nouvelle , il avoit envoyé proposer à la cour de Phénicie de donner à ce dernier l'intendance du commerce de l'occident. Il est inutile de rapporter ici la réponse , pleine d'honnêtetés et de déférence , qu'Aséryme lui fit sur ce sujet. Mais le seul exposé d'un établissement aussi favorable que celui de la nouvelle Phénicie , avoit engagé la plupart de ceux qui composoient la colonie nouvellement arrivée , d'apporter toute sorte de marchandises , comme en une ville d'un commerce ouvert pour toutes les côtes occidentales de l'Afrique. Ils en trouvèrent en effet l'emploi dans la suite , et sans attendre même bien long-temps.

D'abord après l'installation du vice-Roi , Chérès songea à donner une forme convenable à ce nouvel état. Il n'avoit rien à innover à l'égard des habitans de la ville , qui étoient des Phéniciens , des Insulaires , de la Taprobane , et même aussi des Ethiopiens. Les uns et les autres , par rapport à la religion , avoient leurs Prêtres ; et par rapport au gouvernement civil , ils étoient tous obligés de se conformer aux loix Phéniciennes. Il ne s'agissoit que des habitans de la campagne originaires du Congo , et qu'on ne devoit pas traiter en esclaves comme à Sophir , ni même en serfs comme à Ménuthias.

Il avoit eu soin d'abord de les faire instruire en son absence par des Prêtres Egyptiens qu'il avoit laissés auprès d'eux. Ils s'étoient prêtés avec beaucoup de zèle et de bonté à ce ministère , et y avoient déjà très-bien réussi. Une religion qui tend beaucoup à la morale , comme étoit celle des Prêtres de Memphis , est capable toute seule d'adoucir les mœurs les plus féroces , et ne manque point de purger une nation des vices les plus contraires à la société. A plus forte raison , est-elle propre à perfectionner ceux en qui elle trouve des dispositions plus favorables.

Il les fit renoncer ensuite aux courses éloignées , aussi-bien qu'aux chasses violentes. Il pensoit que des hommes long-temps séparés les uns des autres par des voyages de plusieurs centaines de lieues , tels que les Sauvages en font fréquemment , n'acquièrent jamais la douceur et l'humanité que procurent les habitations rassemblées : et ç'a été là le premier motif des anciens fondateurs des villes. C'est par une raison semblable qu'il leur défendit la poursuite des bêtes féroces. Mais outre cette raison qui regardoit l'intérêt particulier de ce peuple , il avoit deux autres vues non moins importantes et plus générales.

La première étoit que les habitans demeurés dans le Congo , ne faisant commerce que de

ce qu'ils apportoit de ces longues courses et de ces grandes chasses, il ne falloit point leur enlever ce moyen de subsistance ou ce profit. C'est une mauvaise politique pour de grands commerçans, que de chercher à appauvrir leurs voisins ; d'autant qu'ils perdent par-là le débit de leurs propres marchandises, que leurs voisins ne sont plus en état d'acheter. Le commerce ne consiste que dans un mouvement de matières différentes, qui se fasse, pour ainsi dire, avec des puissances égales. Sa seconde vue étoit d'engager ces réfugiés à se livrer tout entiers à la culture des terres, très-négligée sur toutes les côtes qu'il avoit suivies, et presque inconnue aux Sauvages. Extrêmement vifs pour des travaux extraordinaires, ils sont incapables d'un travail assidu, et paroissent à la fois très-laborieux et très-fainéans. Chérès remédia néanmoins à ce défaut, en les empêchant d'une part de s'écarter, et de l'autre en donnant un droit réciproque aux uns et aux autres sur les parties de leurs terres qu'ils laissent en friche. Mais pour prévenir les querelles qui pourroient naître de ces sortes d'intromissions, elles ne se devoient faire que par une sentence des Prêtres qu'il leur donnoit pour juges, dans tous les différends qu'ils auroient entre eux. Le besoin de subsister, soutenu de cette émulation, et joint à la défense rigoureuse de mendier, engagea

bientôt ces nouveaux habitans à porter toute la campagne à un très-haut point de fertilité. C'est le plus grand de tous les avantages pour un royaume, que de trouver dans son propre sein, toutes les nécessités de la vie, de pouvoir même les fournir aux étrangers, et de n'emprunter d'eux que les commodités ou les ornemens.

Il étoit permis aux Noirs de se loger à la campagne, comme ils le jugeroient à propos; en tâchant néanmoins de se réunir dans le centre de plusieurs possessions pour y former des villages, ce que les habitans de tout pays font assez d'eux-mêmes, attirés aussi par la commodité des rivières et des grandes routes. Mais il leur étoit défendu de s'établir jamais dans la ville, en y achetant des maisons dont l'élégance ne convenoit pas à la première éducation qu'ils avoient eue; ou en s'y faisant ouvriers et gens de métier, la colonie Phénicienne en ayant suffisamment de sa propre nation; ou enfin en se donnant aux Blancs pour serviteurs volontaires, ce qui les mettoit dans un avilissement dont ils devoient s'éloigner eux-mêmes. Les Blancs pouvoient acheter pour leur usage des esclaves de la colonie de Sophir, ou même des habitans du Congo, qui se mêloient aussi de ce commerce. Mais il étoit défendu aux Noirs d'avoir des esclaves.

Il vouloit les engager par-là, à travailler toujours, de leurs propres mains, ou à se procurer pour serviteurs, des enfans et des petits-enfans par des mariages prompts. Mais indépendamment de ce secours, il ne leur défendit pas les serviteurs volontaires de leur nation.

Il n'en étoit pas du service du Roi comme de celui des particuliers. Outre la levée des gens de guerre dont le Prince a toujours le droit dans le besoin, il étoit permis aux noirs de se présenter d'eux-mêmes pour le service de terre ou de mer. Mais comme on faisoit faire l'exercice aux gens de la campagne une fois chaque semaine, même en temps de paix ; il vouloit que les soldats de la garnison, blancs ou noirs, travaillassent dans la ville hors des temps de leurs fonctions. Ils ne pouvoient pas être maîtres d'ateliers, ou entrepreneurs d'ouvrages, de peur qu'ils ne s'attachassent trop à leur demeure ; mais ils avoient des facilités pour les places de compagnons ou d'aides : et de plus, il invitoit le vice-Roi, à les employer à des travaux publics avec modération, et en les payant non-seulement comme soldats, mais comme ouvriers. Il entretenoit par-là en eux l'occupation, et par conséquent la probité, seule source du vrai courage.

Il permit aux Blancs d'acheter des maisons de campagne pour leur divertissement, d'y

planter des allées d'arbres stériles, et d'y avoir des parterres de fleurs. Mais suivant toujours le dessein de maintenir la différence des professions et des espèces de négoce, il leur défendit expressément de posséder un pouce de terre portant des blés ou des fruits; tout cela devant leur venir de la main des Noirs. Les Prêtres Egyptiens même, quoique résidant à la campagne, étoient sujets à cette loi. Ils n'y pouvoient avoir qu'un terrain d'habitation, et leur revenu n'y devoit pas être en fonds de terre. Mais on leur permettoit d'avoir un hospice dans la ville, tel qu'il leur plairoit de le bâtir; à condition encore de n'y paroître qu'en habits de marchands, comme ils le pratiquoient dans toutes les colonies Phéniciennes; pour faire voir qu'ils n'avoient aucun droit d'inspection sur elles; l'autorité en matière de religion étant toute confiée aux Prêtres Phéniciens.

D'un autre côté, pour procurer aux Blancs, qui étoient tous négocians, le débit de leurs marchandises, et sur-tout de leurs étoffes dans le pays même; il invitoit les Noirs dans ces loix, de se vêtir à la campagne, en leur insinuant qu'ils conserveroient mieux leurs personnes, et sur-tout celles de leurs femmes et de leurs filles, avec des habits, qu'en s'exposant découverts aux ardeurs du soleil. Mais il leur étoit absolument défendu d'entrer jamais dans

la ville, pour la vente de leurs denrées, qu'étaient vêtus d'une manière aussi complète que les citoyens. Comme cette espèce de paysans et de paysannes furent bientôt à leur aise ; ils changèrent dans peu les vêtemens en parures, et formèrent par-là, un spectacle très-amusant dans les fêtes, ou dans les foires de la ville ou de la campagne. On recommandoit aux citoyens, d'avoir beaucoup d'égard pour eux, et de les traiter par-tout comme des compatriotes de fondation.

Les revenus du Roi ou du vice-Roi, qui étoient ici la même chose, consistoient dans toutes les carrières et dans toutes les mines du pays. Il donnoit l'avis de ne point chercher celles d'or, et de se contenter de l'or de Sophir, conformément au principe général, de laisser à chaque lieu son avantage : mais il contribua lui-même à faire fouiller celles d'argent. Il avoit établi d'abord un bureau de change pour recevoir les coquilles des Sauvages étrangers qui viendroient négocier dans la nouvelle Phénicie, et pour en donner la valeur d'estimation, en or et en argent. Mais avant la fin des deux années qu'il demeura dans le pays, toutes les côtes de l'Afrique voulant participer au commerce des Phéniciens, s'étoient déjà accoutumées à la monnoie de métal, commune à tous les peuples de la terre,

qui veulent avoir entre eux quelque relation.

Non content de ce premier fond pour le Roi, il établit le dixième sur tous les revenus de la campagne. C'est une espèce d'impôt, qui étant levé équitablement, et tenant lieu de tous les autres, n'augmente jamais qu'à la satisfaction du contribuable, suivant la réflexion de l'avocat des Siciliens contre Verrès; parce que c'est une marque qu'il est devenu plus riche. Mais de plus, il fait connoître à un sage Prince les véritables forces de son état. D'ailleurs, enfin, il jugeoit que des impositions modérées animent le travail du laboureur, qui sans cet aiguillon, tomberoit bientôt dans la paresse, et par conséquent dans la pauvreté. Il ne voulut rien prescrire à l'égard des droits sur les marchandises. C'est un point sur lequel les colonies Phéniciennes avoient déjà leur usage. Il avertit seulement le vice-Roi en particulier de ne pas gêner un commerce qui ne faisoit que de naître, et de ne pas mettre obstacle à une abondance future et prochaine pour un gain présent peu considérable.

Enfin, Chérès crut devoir songer aussi à l'intérêt des Prêtres Egyptiens. Il faisoit voir que chez tous les peuples qui ont quelque idée de religion, les Prêtres exempts de toute contribution

contribution forcée, prélevoient eux-mêmes des droits différemment réglés suivant les lieux ; mais qui alloient au moins au dixième. Il appelloit en témoignage les Prêtres Phéniciens ; ceux de la Taprobane , et même ceux de l'Ethiopie , qui ayant été pris par les anthropophages , avec les marchands Ethiopiens ; et ayant été délivrés comme eux , les avoient suivis dans sa flotte. Il concluoit de-là , que les Prêtres Egyptiens s'étant chargés de la religion à l'égard des Sauvages , et ayant subi généreusement les premiers travaux de leur instruction , il falloit assigner pour eux , et pour leurs collègues , qu'ils feroient venir incessamment de Memphis , la dixième partie du restant après la levée du dixième royal. Il faisoit valoir la modicité de cette portion , qui n'alloit qu'au neuf centièmes des revenus de la campagne , en comparaison du tiers de tous les biens qu'ils possédoient en Egypte ; et il annonçoit l'usage que leur magnificence ordinaire leur feroit faire encore du peu qu'on leur attribuoit , par des temples et d'autres édifices qui embelliroient la nouvelle Phénicie.

Il établit dans la ville des écoles , où l'on ne devoit pas porter les sciences aussi loin que dans l'Egypte ; et l'on n'y devoit enseigner que celles qui peuvent convenir à des

négocians navigateurs. Il en confia le soin aux Prêtres Phéniciens. Mais il n'en voulut établir aucune à la campagne. Suivant la maxime constante des Egyptiens , qui demeuroient de père en fils dans la même profession , il croyoit que les mêmes occupations de l'esprit , qui tirent les enfans de famille de l'oisiveté , y jettent les enfans des laboureurs , et même des ouvriers. Toute étude selon lui étoit ennemie du travail des mains , et débauchoit l'esprit de ceux que leur naissance a destinés aux arts mécaniques. Rectifiant néanmoins ce qu'il y avoit de trop général dans cette exclusion , il permit aux Prêtres d'instruire dans leur maison , ceux en qui ils appercevroient un talent marqué pour quelque chose de supérieur à la culture de la terre.

C'est ainsi que Chérès , après avoir été le vainqueur et le bienfaiteur des Sauvages du Congo , fut encore leur législateur. Quand il fut sur le point de partir , il fit jurer solennellement au vice-Roi qu'on observeroit ces loix écrites au long avec leurs motifs , et publiées dans toute l'étendue de la vice-royauté , ou qu'on ne les changeroit selon les besoins et avec le temps , que dans l'esprit même de leur institution. Il lui recommandoit particulièrement dans les tables qu'il en fit faire , les habitans venus du Congo , et il exigeoit que la

favor fût toujours pour eux , dans toutes les affaires douteuses et équivoques qu'ils pourroient avoir avec les Phéniciens , ou leurs autres associés , par la raison même de l'infériorité de leurs lumières et de leurs connoissances. Il y a beaucoup d'apparence que les vice-Rois , successeurs d'Aséryme , se prévalant , comme il arrive d'ordinaire , de l'éloignement où ils se sentoient du Roi , leur maître , violèrent bientôt le serment de leurs prédécesseurs ; et qu'ayant usé tyranniquement de leur autorité , ils se firent chasser peu d'années après par les Sauvages : puisque la mémoire d'un si bel établissement ne s'est conservée que dans mes Auteurs anecdotes , et qu'on ne trouve par-tout ailleurs que des traces confuses du grand nombre de colonies que les Phéniciens avoient sur les côtes de toutes les mers.

Chérès étoit prêt à mettre à la voile pour continuer sa route , lorsqu'il reçut un paquet d'Astarte. Celui-ci lui envoyoit l'original d'une lettre du Roi , dans laquelle le Roi lui marquoit son admiration et sa reconnoissance , à l'égard de cet homme extraordinaire , qui avoit déjà fait arriver jusques dans la Phénicie les fruits de ses établissemens , et dont les bienfaits avoient apporté la réputation. Le Roi ajoutoit qu'il n'adressoit pas ses remerciemens à Chérès , pour suivre le canal que cet illustre

Inconnu avoit choisi , en ne s'adressant lui-même qu'à Astarte , et pour ne point écarter le voile sous lequel il paroissoit vouloir se cacher. Mais qu'il ratifioit avec joie toutes les dispositions , toutes les instructions , et toutes les nominations qu'il avoit faites , et qu'il pourroit faire dans le cours de ces découvertes. Il confirmoit en particulier Aseryme dans la vice-royauté de la nouvelle Phénicie , et lui donnoit par le conseil , et sur les instances d'Astarte , l'intendance du commerce d'occident. Chérès répondit à Astarte que n'ayant pas l'honneur d'être connu personnellement du Roi , il n'avoit pas cru devoir l'importuner d'une lettre souscrite d'un nom aussi indifférent que le sien. Il ajoutoit qu'il n'y avoit aucune entreprise qui ne fût aisée avec des officiers et des soldats aussi sages , aussi courageux et aussi entendus qu'étoient ceux qui composoient la flotte Phénicienne. Il finit , en disant qu'il regardoit cette lettre comme la dernière qu'il écriroit à Astarte , avant que de rentrer dans l'Égypte ; et qu'ainsi le Roi de Phénicie sauroit nécessairement avant lui la conclusion de leur voyage.

Il est à propos de dire ici que la réputation de Chérès commençant en effet à se répandre dans la Phénicie , et par conséquent dans les pays circonvoisins ; Azarès , l'ancien esclave de Séthios , jugea qu'il étoit temps de faire

courir un bruit sourd que ce Prince étoit caché dans l'Arabie. Intimement persuadé de l'avoir vu mort, il ne craignoit pas de le voir revivre. Mais il avoit peur que Chérès, dont il entendoit parler, se prévalant de la gloire qu'il auroit acquise dans son expédition, ne voulût se faire passer un jour pour ce Prince; et il vouloit le prévenir. Il s'étoit nommé Séthos, au Roi de Mériaba, dès le premier jour qu'il lui fut présenté, et lui avoit demandé le secret, sous prétexte d'attendre l'occasion favorable de rentrer dans le royaume de Memphis, et de faire rendre aux Arabes, les provinces que les Egyptiens avoient conquises sur eux. Mais sa véritable intention dans ce délai étoit de laisser changer son visage, qui devant perdre la fleur de la jeunesse, par un petit nombre d'années, depuis l'âge de seize ans, deviendroit méconnoissable à tous ceux qui ne l'auroient pas vu dans cot intervalle. C'étoit aussi la pensée de Chérès, en prolongeant son absence, et ils songeoient l'un et l'autre à surprendre la cour de Memphis, le premier par l'imposture, et le second par la vérité. Mais Chérès n'aura les premières nouvelles de ce compétiteur, que sur les côtes de la méditerranée.

La flotte de Chérès sortit donc enfin du port de la nouvelle Tyr. Ce n'étoit plus à la

vérité pour parcourir comme auparavant des côtes absolument inconnues , toujours incertains de ce qui s'alloit offrir à eux. Ils faisoient route de propos délibéré , au royaume de Guinée. Ainsi ils alloient reconnoître en passant , les côtes du Congo. Mais de plus , Chérès savoit déjà la carte de la Guinée même. Outre ce qu'il en avoit entendu dire aux habitans du Congo , il étoit venu déjà plus d'une fois à la nouvelle Tyr des marchands de cet autre royaume ; et il les avoit interrogés sur le gouvernement et les coutumes de leur pays. Il avoit appris d'eux qu'ils avoient un commerce réglé avec les colonies phéniciennes , déjà fondées sur les côtes de la mer atlantique , les plus avancées vers l'occident. Il comprit par-là qu'il se rapprochoit insensiblement des terres connues. Pour s'éclaircir encore davantage de ces circonstances , il avoit engagé quelques-uns de ces marchands de la Guinée , quoique d'ailleurs assez sauvages , à s'embarquer avec lui dans sa flotte. L'embouchure du fleuve Gabon qu'ils rencontrèrent , leur donna occasion de faire entre eux des ablutions extraordinaires. Ils en alléguèrent pour raison qu'ils passaient actuellement sous le milieu de la route du soleil. Chérès trouva l'observation assez importante pour la faire sur le rivage même ; et tous les pilotes marquèrent en grand

caractère sur leur journal, la date du jour, et l'aspect du lieu de leur passage sous l'équateur.

En avançant un peu, Chérès s'assura par lui-même de ce que ces marchands lui avoient déjà dit, savoir, que l'Afrique, au lieu de courir au nord jusqu'à son extrémité septentrionale, présentoit à cinq ou six degrés au-dessous de l'équateur, une longue côte opposée directement au midi. C'est-là qu'étoit la Guinée et sa capitale Acara, qui seroit les derniers noms barbares que j'aurai besoin d'emprunter de mes Auteurs anecdotes dans la course de mon héros. Chérès s'attachant toujours dans la route à côtoyer les rivages d'aussi près qu'il étoit possible; les marchands de la Guinée, lui conseilloient de cingler un peu plus en droite ligne vers Acara, se faisant fort de l'y conduire en toute sûreté, et en très-peu de temps. Il leur répondit que son dessein étoit de reconnoître l'aspect de toutes les terres : qu'il vouloit même aborder dans les endroits les plus remarquables, et sur-tout s'assurer du fond de ce golfe, où commençoit le détour de l'Afrique. Ces marchands lui répliquèrent qu'il trouveroit peu de curiosités sur cette partie des côtes : que les peuples en étoient extrêmement sauvages; et que s'ils avoient quelques villes, il faudroit s'avancer beaucoup dans les terres

pour les trouver. Chérès apperçut à la vivacité avec laquelle ils lui alléguoient ces raisons, que ces marchands étoient inquiets de ce que sa flotte alloit prendre connoissance d'un pays où ils faisoient un très-grand commerce, qu'ils craignoient qu'on ne leur enlevât. Il leur dit à ce sujet, qu'ils avoient pu remarquer par la conduite qu'il avoit tenue à la nouvelle Tyr, et par les loix qu'il avoit laissées à la colonie, combien il étoit attentif à conserver à chaque nation son commerce propre. Qu'il n'avoit en son particulier aucune envie de s'engager dans les terres, ni d'interrompre par des excursions impraticables à un seul homme, l'entreprise du tour de l'Afrique, qu'il se voyoit prêt d'achever : enfin que les Phéniciens eux-mêmes étoient des négocians maritimes, qui ne s'établissoient en différens ports que pour recevoir en échange des marchandises qu'ils y débarquoient, ce que les naturels du pays leur apportoit du fond de leurs provinces les plus reculées.

Les marchands nègres rassurés par ce discours, virent sans chagrin les Phéniciens mettre pied à terre successivement à l'embouchure de la rivière d'Angre, à celle de Barba, et à celle des Camarones. Ils leur servoient même de pilotes dans ces rades, dont plusieurs sont dangereuses, et d'interprètes auprès des peuples

qu'ils tenoient sur le rivage. Ceux-ci, après le premier effroi, causé par le nombre et par les habillemens de ces hommes nouveaux pour eux, leur faisoient toute sorte d'accueils, et portoient eux-mêmes dans leurs vaisseaux des rafraîchissemens que Chérès leur faisoit toujours payer au-delà de leur prix. On lui dit là, que tout ce canton appartenoit au royaume de Bénin. Ils trouvèrent ensuite la rivière, appelée *dû Roi*, dont l'embouchure est précisément dans l'angle du détour. Quelques inégalités de rivages aboutissent à un entonnoir de la mer dans les terres, qui y fait une pointe d'environ trois degrés de profondeur. Elle est terminée par une île qui du côté du levant n'est séparée de la terre ferme que par la largeur de l'embouchure de la rivière de Bénin. C'est sur cette rivière, mais à plus de soixante lieues dans les terres, qu'est bâtie le grand Bénin, capitale du royaume.

Chérès fut étonné de voir dans toutes les villes maritimes de la Guinée, la quantité et la nature des marchandises que les Nègres de ce royaume tiroient des Phéniciens déjà établis sur les côtes les plus occidentales de l'Afrique, pour les transporter dans le royaume de Bénin. Car ces marchandises n'étoient point différentes de celles qu'on porte chez les peuples les plus polis et les plus somptueux. C'étoient

toutes sortes d'étoffes d'or et de soie ; des damas des Indes , des taffetas d'Italie , des velours brodés d'or et d'argent , des habits de coton , de la vaisselle même sculptée , des coraux blancs et rouges , et une espèce de corail bleu , nommé Acori ; en un mot , tout ce qui peut servir pour la commodité et pour l'ornement. Ces particularités semblent dignes de remarque dans des Sauvages du milieu des terres , que l'on croiroit encore plus grossiers et plus négligés que ceux qui voient passer d'autres hommes le long de leurs côtes. Les Nègres ne recevoient d'eux en échange que des esclaves , des pelleteries , de l'ivoire , ou des dents d'hippopotames que l'on donne souvent pour de l'ivoire , et d'autres marchandises à peu-près semblables à celles que nous avons vu qu'ils alloient prendre au Congo. Mais les habitans de la Guinée savoient peu l'usage que les habitans du Bénin faisoient des marchandises qu'on leur portoit. Ces derniers ne souffroient pas que les premiers entrassent dans leurs villes de terre ; comme les Nègres de la Guinée n'avoient pas souffert jusqu'alors que les Phéniciens passassent le cap des trois pointes , situé entre la corne hespérienne , (*Cap des Palmes*) , où ceux-ci avoient une grande colonie , et Acara , capitale maritime de la Guinée. C'est ce triple cap , auquel sa figure avoit

fit donner le nom de trois pointes, que les uns et les autres avoient choisi pour un lieu mitoyen, où ils venoient deux fois l'année faire leurs échanges. Les Phéniciens étoient principalement curieux de l'or que les Nègres tiroient abondamment de la côte d'or et du rivage de la Mine. Le dessein de Chérès étoit d'inspirer aux habitans de la Guinée un peu plus d'ouverture et de confiance dans le commerce, et de les engager à recevoir plus librement chez eux les autres nations. Comme ils savoient déjà négocier, ils n'avoient plus que ce pas à faire pour cesser d'être Sauvages. Car ce défaut consiste à ignorer l'existence, ou à fuir la fréquentation des autres peuples; comme la simple barbarie consiste à n'avoir point de lettres. Les Sauvages n'ont aucune liaison dans le monde présent; et les barbares, capables d'ailleurs de traités et même de société avec les étrangers, demeurent privés de la communication que la lecture donne aux nations polies avec les hommes de tous les temps. Mais Chérès ne vouloit rien entamer sur cet article que dans la capitale, qui donne toujours la loi, ou qui sert toujours de modèle au reste d'un état. Il remettoit là son entreprise, d'autant plus volontiers qu'il entendoit dire que le Roi de Guinée, quoique jeune encore, travailloit à former l'esprit et

les mœurs de ses sujets. Il arriva donc enfin à Acara avec toute sa flotte , conduite en quelque sorte par les principaux des Nègres qu'il avoit embarqués avec lui.

Si Chérès connoissoit déjà la réputation de cette ville et de son Roi , la sienne qui étoit encore plus brillante l'y fit recevoir avec de grands témoignages de respect et d'admiration. Tous les citoyens vinrent au-devant de lui sur le rivage en dansant et en chantant , accompagnés d'instrumens qui ne faisoient de la musique qu'un bruit mesuré. Le Roi lui marqua qu'il l'attendoit avec impatience pour l'aider dans la réformation qu'il avoit commencée. Ce peuple étoit déjà hors de la situation malheureuse où plusieurs Rois barbares retiennent encore aujourd'hui leurs sujets , qu'ils regardent comme des victimes dévouées à leurs cruautés extravagantes. Le Roi régnant avoit même aboli l'usage des victimes humaines établi avant lui sur cette côte. Les Prêtres de leur Idole Fetisi , qu'ils nommoient pour cette raison des Fétiséros , y avoient consenti , par l'adresse que le Roi avoit eue de leur faire mieux trouver leur compte dans des victimes d'animaux qu'on leur présentait. Cependant comme si les hommes étoient faits pour se procurer eux-mêmes les maux qui ne leur viennent pas d'ailleurs , ces peuples , et sur-tout les femmes , s'étoient im-

posé des loix cruelles, dont l'honneur qu'on y avoit attaché rendoit l'observation indispensable. Aux funérailles d'un mari, par exemple, toutes ses femmes étoient obligées de se faire brûler avec lui dans le bûcher, où l'on jetoit aussi une partie de ses esclaves, et sur-tout ceux qu'il avoit le plus aimés. A l'égard des esclaves, le Roi avoit déjà remédié à cet abus; en déclarant qu'après qu'on auroit présenté devant le bûcher du mort, pour lui faire honneur, les esclaves que les parens destinoient à le suivre, on les donneroit aux Fétiséros comme des esclaves consacrés au service des Idoles. Cette destination étoit fort bien imaginée, parce qu'elle engageoit les Fétiséros par leur intérêt à la soutenir. Mais il n'en étoit pas de même des femmes. Comme la vie et la mort étoient au fond à leur choix, et qu'il n'y avoit point d'autres peines imposées au refus de ce sacrifice, qu'une honte irréparable, elles n'auroient pas osé s'en garantir par un asile que le Roi même leur auroit marqué. Le Roi ayant proposé à Chérés cette difficulté, Chérés lui répondit d'abord, qu'il admiroit la pénétration avec laquelle il avoit senti qu'à peine les Rois sont-ils maîtres d'un faux point d'honneur, qui s'est malheureusement et paré de l'esprit de leurs sujets; qu'ainsi il s'ensuivoit de tourner, autrui, ce point d'honneur, ou de

donner à son ancien objet une face honteuse. Après avoir cherché ce moyen pendant quelque temps, ils conclurent ensemble que le Roi publieroit une ordonnance, par laquelle la punition des femmes, convaincues d'adultère, qui étoit auparavant d'être vendues comme des esclaves, par leurs maris, seroit changée en une prison, dans laquelle elles seroient mises sur une sentence du juge. Qu'elles y demeureroient toutes ensemble jusqu'à la mort de leurs maris, à moins qu'ils ne les redemandassent eux-mêmes de leur vivant. Mais que celles qui à la mort d'un mari se trouveroient dans la prison, seroient conduites au bûcher funèbre pour y être jetées les premières. Il sembloit qu'il ne restoit rien à faire pour la guérison absolue de cette prévention funeste; après avoir changé ainsi le dévouement des femmes fidèles en supplices d'adultères. Cependant quelques zélées passoient encore par-dessus cette considération, en disant que l'immolation volontaire et l'immolation forcée mettoient pour les assistans, une différence assez marquée entre l'innocence et le crime. C'est pourquoi Chérès conseilla au Roi, de publier une seconde déclaration, par laquelle la première subsistant dans toute sa force, il ajoutoit que toutes les femmes qui se jeteroient dans le feu seroient censées faire, par cette action, l'aven

d'adultères secrets dont elles se sentiroient coupables ; et que leur effigie seroit placée dans le registre criminel, après les signes ou les figures de celles qui auroient été condamnées publiquement. Aucune d'elles ne tint à la menace de cette diffamation, et la pratique fut entièrement abolie.

A cette même occasion, Chérès fit comprendre au Roi, qui s'en appercevoit déjà, combien la pluralité des femmes causoit de dissensions domestiques ; et sur-tout combien elle donnoit à une nation, l'air de désordre et de cette promiscuité contraire, non-seulement à la bonne éducation des enfans, mais encore à la nature de l'homme, qui ayant une ame, est capable de choix et d'attachement ; puisque cette multiplicité le met au-dessous d'un grand nombre d'animaux qui s'apparient. Le Roi s'offrit aussitôt de la défendre. Chérès lui représenta que cette défense, quelque sage qu'elle fût, jeteroit d'abord la consternation parmi ces femmes, qui étant exclues de la maison de leurs maris, ne sauroient quel parti prendre : qu'ainsi il croyoit qu'il falloit disposer l'appareil avant que de faire l'incision. Qu'à son avis cet appareil étoit d'ordonner à tout homme qui auroit atteint l'âge de vingt ans de se marier. Cette ordonnance embarrassa d'abord plusieurs jeunes

hommes qui ne trouvoient pas de femmes ; mais ils furent soulagés par l'ordonnance qui suivit bientôt après, par laquelle il étoit défendu à tout homme marié de garder chez lui plus d'une femme : et parmi ces peuples, où l'on ne faisoit pas de difficulté d'épouser des filles qu'on savoit avoir perdu leur virginité par libertinage, on aimoit encore mieux celles qui avoient vécu à l'ombre d'un mari.

Mais nous n'avons garde d'omettre une autre source de tourmens volontaires, qui n'alloit pas à la mort des patiens, mais qui étoit d'une conséquence fatale aux mœurs et au repos de la société. Ce ne fut pas, sans une extrême surprise, que Chérés trouva là une image de l'initiation Égyptienne, mais si défigurée et si hideuse, qu'elle étoit capable de faire honte à son original. Les Fétiséros avoient persuadé à tout ce peuple, qu'il y avoit dans la Guinée une multitude innombrable d'esprits, qu'ils appeloient *Jannanes*, et qui habitoient certains bocages, d'où il n'étoit permis à aucun profane d'approcher. Que ces esprits vouloient avoir un grand nombre de serviteurs de l'un et de l'autre sexe, qui se fissent initier à leur culte ; faute de quoi ils se jeteroient sur toutes les campagnes, et y causeroient une désolation universelle. Cette menace étoit soutenue par des feux qui paroissoient assez souvent à travers

travers les arbres d'un de ces bocages le plus voisin d'Acara ; et sur-tout par des spectres , qui sous la forme d'Ægipans et de Satyres, venoient quelquefois faire entendre des sons de flûte auprès de la ville , comme Pline le rapporte de la partie intérieure de l'Afrique , vers ces cantons (*Liv.* 6) , et d'autres fois faisoient rouler dans les champs, ces torrens enflammés dont parle Hannon , au sujet des mêmes lieux. Ces prodiges causoient tant de frayeur aux habitants, qu'il n'y avoit presque personne qui s'exemptât de l'initiation , quelque rudes qu'en fussent les préliminaires pour les aspirans , et quelque dure que fût pour leur famille une absence de deux ou trois ans qu'on exigeoit d'eux. On les conduisoit dans ce bocage où on leur sillonnoit tout le corps avec des pierres tranchantes , ou avec des fouets de corde , qui faisoient ruisseler le sang de toutes parts , et laissoient des cicatrices ineffaçables. Il falloit soutenir ensuite des jeûnes terribles , dont les premiers étoient de trois jours entiers , sans mettre dans sa bouche aucune sorte de nourriture ni de boisson. Le reste du temps se passoit dans les superstitions , dans la crapule et dans une fainéantise parfaite. Les femmes des Prêtres en faisoient de leur côté subir presque autant aux filles. Mais au lieu que les garçons devoient souffrir toutes leurs épreuves

avec un visage ferme et toujours égal, les grimaces et les contorsions étoient permises aux filles, pourvu qu'il ne leur échappât aucun cri. Le moindre manquement aux conditions prescrites, auroit fait chasser avec ignominie, les uns ou les autres. Le prix de leur patience étoit, qu'au sortir de-là, ils se voyoient respectés dans toutes les assemblées, à cause de l'association dans laquelle on croyoit qu'ils étoient entrés avec les esprits. Ils regardoient avec dédain, et menaçoient même souvent de leur pouvoir secret, ceux qui, à un certain âge, se trouvoient encore profanes. Ils s'ingéroient devant les juges, nommés par le Roi, pour chaque crime, de discerner les innocens des coupables, par des épreuves de feu ou de breuvages, indépendamment des preuves judiciaires tirées des témoins et des circonstances des faits. Ils alloient chez les malades imputer leurs maux à des sortilèges jetés sur eux par leurs ennemis, ou leurs envieux, qu'ils désignoient sur des indices de fantaisie qu'ils donnoient pour sûrs. En un mot, les fruits les plus communs de cette initiation sanguinaire, étoient les inimitiés, les vengeances et les homicides. Au reste, les Fétiséros ne l'ouvroient que de vingt en vingt ans, parce qu'elle se faisoit en commun, hors la séparation des deux sexes dont il faut tenir compte à ces Sauvages,

vu la débauche dont cette pratique même étoit d'ailleurs accompagnée.

On commençoit alors l'année, dont la fin alloit ramener cette abomination insensée. Le Roi qui passoit vingt-cinq ans, ne vouloit pas différer lui-même d'entrer dans les mystères des Jannanes, dont il estimoit que la connoissance étoit essentielle à son autorité et à ses desseins. Mais comme il se fioit peu aux Fétisés, il disputoit vivement avec eux pour le lieu, pour la durée et pour d'autres circonstances de sa préparation ; et quelques égards qu'ils eussent pour lui par la crainte, où les tenoit l'idée de son esprit et de sa fermeté, ils n'étoient point encore d'accord sur tous ces articles. Chérès jugea l'occasion favorable, pour proposer au Roi, de substituer à ces mystères, également fâcheux et impies, quelque imitation légère de l'initiation Egyptienne. Celle-ci n'étoit point absolument inconnue à la Guinée. Non-seulement le commerce Phénicien en avoit apporté la réputation jusqu'à eux ; mais ils savent, par les traditions de leurs voisins, que l'Hercule Egyptien, un des premiers initiés, étoit venu jusqu'au détroit des deux mers. Le Roi goûta beaucoup cette proposition, et l'ayant communiquée à quelques-uns de ses serviteurs les plus fidèles, et les plus intelligens, ils lui firent tous espérer que ses peuples recevraient

avec joie , une institution empruntée de la nation la plus célèbre de la terre , apportée dans leur pays par des Egyptiens même , et qui d'ailleurs les délivreroit des longueurs , des souffrances , et sur - tout des suites funestes de l'initiation des Jannanes. Le Roi conclut donc avec Chérès , et avec les Prêtres ses compagnons , qu'ils offriroient incessamment aux habitans de la Guinée , une initiation participée de celle de l'Egypte. Mais pour parer , s'il étoit possible , par les seules voies de la prudence et de la douceur , les obstacles qui pourroient leur venir de la part des Fétisés , il fut décidé que le Roi assembleroit en particulier les principaux d'entre eux , et les préviendrait lui-même sur la résolution qu'il avoit prise.

Cette conférence leur ayant été indiquée au moment précis où il falloit s'y rendre ; le Roi bien préparé , leur dit : qu'ils ne pouvoient ignorer eux-mêmes à quel point la plupart de leurs initiés , abusoient de leur crédit , sur l'esprit des peuples. Qu'ils sembloient ne revenir de leur consécration que pour être impunément des malfaiteurs secrets et publics. Que cependant selon une vérité tirée des simples lumières de la nature , et qui sortoit quelquefois de la bouche même des Fétisés , les Dieux sont essentiellement justes et bons. Qu'ainsi sans porter le raisonnement plus loin , il regardoit

comme de mauvais esprits les Jannanes, dont on n'employoit le nom que pour faire du mal, et comme de très-grands criminels, ceux de ses sujets qui entreroient désormais avec eux en quelque commerce. Qu'il avoit appris que chez les nations policées, ce crime s'appeloit magie ; et qu'en qualité de Roi préposé au repos et au bonheur de ses peuples, il prétendoit l'exterminer de ses états. Mais que comme il savoit que les maladies d'imagination et d'opinion ne se guérissent que par des instructions réitérées et avec le temps, il avoit dessein de profiter du passage des Prêtres Egyptiens par Acara, pour mettre à la place des pernicioeux mystères des Jannanes, quelque image du moins, ou quelque ombre d'une initiation aussi éclairée dans ses principes ; aussi liée à la pratique de toutes les vertus, aussi favorable au bien public, que l'étoit l'initiation Egyptienne. Qu'à la vérité les Fétiséros ne pouvoient y avoir aucune part, d'autant qu'une de ses premières conditions étoit qu'on n'eût sur le corps aucune cicatrice, reçue au nom et pour le culte des mauvais esprits. Mais qu'on y admettoit avant tous les autres, leurs enfans non encore initiés aux Jannanes. Qu'on tâcheroit de leur donner des lumières suffisantes, afin qu'ils pussent ensuite présider eux-mêmes à cette importante cérémonie : parce que les

Prêtres Egyptiens ne voulant point priver des fonctions sacerdotales , les naturels du pays qui seroient en état de les exercer , ne prétendoient employer leur ministère qu'à fixer toutes les loix de cette initiation , et à former des disciples capables de les maintenir après eux. Le Roi ajouta , sans s'interrompre , que l'initiation nouvelle devant influencer beaucoup dans la religion dont elle alloit être l'école ou l'apprentissage , il étoit impossible que les Fétisés en fussent les chefs , et en exerçassent les fonctions. Mais que , si demeurant satisfaits que leurs enfans instruits prissent leur place , les pères à qui il parloit se prêtoient de bonne grace à ses intentions ; non-seulement il leur laisseroit leurs biens et leur domicile ; mais encore il leur renverroit la plupart des causes particulières à juger , il leur confieroit l'administration de plusieurs affaires , concernant le bon ordre de l'état , et appelleroit même fréquemment les uns ou les autres dans ses conseils. Le Roi leur dit en les quittant qu'il leur donnoit tout le temps qu'ils voudroient pour leur réponse , et qu'il les dispensoit même de lui en rendre aucune autre que la conformité de leur conduite à ses desseins. Les Fétisés ayant reconnu au ton et aux regards du Roi , qu'il vouloit être obéi , se tinrent long-temps au parti du silence , qui étoit le

plus sûr pour eux. Ils suspendirent même tout exercice public de leur religion, et laissèrent au Roi, à Chérès et aux Prêtres Egyptiens, un repos d'environ six mois, que ceux-ci employèrent de la manière que nous allons rapporter en abrégé.

Ces Prêtres n'étoient entrés dans Acara, qu'au nombre de six. Mais ayant déjà eu du temps devant eux pour prévoir qu'ils auroient besoin de secours dans l'exécution de leur entreprise, ils avoient aisément obtenu du Roi, la liberté de faire venir quinze ou seize de leurs confrères, mêlés, suivant leur coutume, dans la colonie Phénicienne, établie au cap des Palmes, qui appartient à la Guinée. Ainsi ils se trouvèrent plus de vingt à l'entrée de leurs travaux. Ils étoient tous convenus avec Chérès, qui étoit Séthos pour eux, qu'il falloit présenter aux habitans de la Guinée, une initiation moins mystérieuse, moins héroïque même, et plus générale que celle de l'Egypte : d'autant que celle-ci étant instituée dans une nation qui avoit d'ailleurs tous les secours nécessaires pour la vertu commune, son prix consistoit à n'être accessible qu'à des hommes extraordinaires ; au lieu qu'une initiation présentée à un peuple encore sauvage, et qui avoit besoin de toute sorte d'instruction, ne seroit utile qu'en y admettant au moins toute

la jeunesse qui n'étoit pas encore vouée aux mauvais génies. Qu'ainsi la préparation, les exercices et les obligations même en devoient être praticables à tout sexe, à toute condition, et en quelque sorte à tout caractère d'esprit.

On fit donc construire d'abord dans un grand espace, pris au milieu de la ville pour la commodité des citoyens , deux longues galeries ou chapelles , soutenues sur des pilliers d'ivoire dont on se sert dans la Guinée au lieu de poutres, couvertes à la manière du pays et environnées d'ais de tous côtés. Elles étoient placées de part et d'autre d'un vaste terrain , qui traversoit la ville. Tout le peuple fut averti qu'elles n'étoient dressées que pour fournir un lieu où l'on pût donner les premières instructions que l'on ne vouloit pas différer. Mais que ces chapelles ne subsisteroient que jusqu'à ce qu'on eût achevé un temple et une maison sacerdotale , que le Roi vouloit faire bâtir dans le terrain du milieu ; que les Prêtres Egyptiens consacreroient ce temple à la Déesse des vertus , à laquelle on invitoit tous les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, qui auroient atteint l'âge de quinze ans , de venir d'avance se faire initier.

Le nom seul de la Déesse charma tous ceux qui l'entendirent prononcer. Les hommes et les femmes , qui voyoient sur leurs corps

les malheureuses cicatrices des Jannanes , se désoloient de ne pouvoir participer à cette nouvelle initiation. Pour apaiser ces plaintes dont on fut agréablement surpris , les Prêtres Egyptiens alloient dans toutes les maisons assurer les pères et mères , qu'en offrant de bon cœur leurs enfans , comme ils le faisoient , à la Déesse des vertus , et en renonçant eux-mêmes aux mauvais esprits , ils auroient part à toutes ces graces. Ils ajoutèrent que dans tout le cours de l'initiation , qui seroit de six semaines , on les admettroit , aussi bien que les enfans au-dessous de quinze ans , à toutes les instructions , et à toutes les cérémonies , excepté à celles de chaque huitième jour.

Celui qu'on avoit marqué pour l'ouverture étant arrivé , on rangea en chacune des deux chapelles les enfans des Fétiséros dans une espèce de sanctuaire aux deux côtés d'un autel , où l'on avoit posé une figure de bois légèrement ébauchée , et qui ne devoit servir qu'à rappeler l'idée de la Déesse des vertus. Immédiatement après le balustre qui fermoit le sanctuaire , étoient placés en plusieurs rangs sur la droite les aspirans , et sur la gauche les aspirantes ; après quoi une barrière de fer laissoit les simples assistans dans le bas de la chapelle.

Le Roi , qui voulut d'abord se faire initié , pour donner un exemple qu'il ne faisoit maintenant que suivre , avoit la première place du côté du sanctuaire sur le banc le plus proche des ais de clôture , et plus élevé que tous les autres qui alloient un peu en échafaud. Les exercices ne devoient être que de deux heures : et pour éviter la confusion , on les répétoit quatre fois par jour dans chacune des deux chapelles. L'heure du Roi fut toujours la première de la journée. La Reine son épouse , encore plus jeune que lui , prit la première de la soirée ; et pour partager les honneurs que l'on vouloit faire aux Initiés , elle s'attacha à la chapelle où le Roi n'alloit point. Elle y fut placée comme le Roi dans la sienne. Elle faisoit mettre tout de suite à côté d'elle les filles ou les femmes de sa cour capables encore d'initiation ; comme le Roi la pratiquoit aussi à l'égard de ses Officiers qui se trouvoient dans le même cas. Mais de plus la Reine étoit accompagnée de toutes les filles des Fétiséros qui avoient accepté la nouvelle initiation , et qu'elle logeoit dans les appartemens de son palais , comme le Roi logeoit leurs frères dans le sien. On jugeoit même à propos de ne rendre les uns et les autres à leurs parens que lorsque le nouveau culte seroit parfaitement établi , et que les

filz qui en seroient les Prêtres , se trouveroient plus en état de retirer leurs pères de leurs superstitions , que de s'y laisser replonger par eux.

Le premier exercice du premier jour fut un discours dans lequel le plus ancien des Prêtres destinés à chaque assemblée , dit à son auditoire : Que la Déesse des vertus à laquelle on vouloit les initier , n'étoit autre que l'Isis Egyptienne , sous le nom de laquelle il falloit entendre la sagesse éternelle et souveraine , premier exemplaire de la nature ; qu'elle vouloit être imitée des hommes à proportion de leur état , et qu'on ne pouvoit lui ressembler que par les vertus. Mais que , selon l'ordre de toute discipline qui tend à la réformation des mœurs , l'extirpation de chaque vice devoit nécessairement précéder l'acquisition de la vertu qui lui étoit opposée. Que dans cette vue , les exercices des quarante-cinq jours commenceroient tous par un discours de trois quarts d'heure qui seroit fait par un des leurs , contre un vice particulier. Que ce discours seroit suivi du sacrifice d'un bonc immolé à la Déesse , comme un symbole de ce vice ; et que pendant le sacrifice , on la supplieroit d'en délivrer et d'en garantir toute l'assistance. Qu'ensuite un autre des leurs feroit un second discours , où il expliqueroit les condi-

tions et les avantages de la vertu contraire. Qu'après ce discours on offriroit à la Déesse une colombe, image de l'innocence des mœurs ; en la priant de mettre cette vertu dans l'ame de tous les auditeurs, et particulièrement des Initiés : après quoi on laisseroit aller cette colombe vers le ciel, par une ouverture qui étoit au fond et près d'un toit de la chapelle.

Ce projet fut exécuté fidèlement ; et quoiqu'il n'enfermât rien que de très-simple, les seules instructions produisirent un effet merveilleux dans l'esprit de tout ce peuple. Comme les seize discours de la journée se faisoient dans les deux chapelles sur les mêmes sujets par seize Prêtres différens, et que chacun des auditeurs n'en avoit entendu que deux ; on les voyoit s'assembler par petites troupes dans les rues même, pour se demander les uns aux autres ce qu'ils avoient oui, et pour en faire des comparaisons. Les pères de familles, qui ne pouvoient être pour la plûpart que simples assistans, avouoient entre eux que rien ne les éloignoit plus des anciennes superstitions, que le soin que l'on prenoit de recommander aux aspirans la subordination aux puissances, l'obéissance aux parens, la condescendance à l'égard de tout le monde. Qu'ils avoient d'abord craint que leurs enfans ne tirassent de la nouvelle initiation un prétexte

de les mépriser : mais qu'ils étoient pleinement rassurés contre cette crainte. Car au lieu que les Initiés des Jannanes étoient fiers, insolens , toujours menaçans , et très-souvent mal-faisans ; on ne pouvoit attendre de ceux-ci que de la modestie , de la douceur , et de bons offices.

A l'égard de chaque huitième jour , auquel l'entrée des chapelles étoit interdite aux profanes , cette exception avoit pour motif principal de conserver quelque apparence du secret de l'initiation Egyptienne , et de donner quelque émulation aux Initiés. Car d'ailleurs le secret ne tomboit ici sur aucune curiosité extérieure , et on ne le dirigeoit qu'à l'utilité morale des aspirans. On leur apprenoit que les sacrifices d'animaux , ne contentoient point la Divinité par eux-mêmes. Qu'elle haïssoit en particulier les incisions faites sur son propre corps , et que l'on croyoit si agréables aux mauvais esprits. Que c'étoient des vices dont il falloit couper la racine , les passions du cœur qu'il falloit amortir en soi ; que le jeûne modéré qu'on avoit prescrit à tout le monde pour le temps de la préparation , étoit un signe de ce retranchement , un moyen d'y parvenir , et une satisfaction due pour les désordres où l'on étoit tombé avant que de l'avoir fait. On leur parloit ensuite des vertus portées à leur

plus haute perfection. Le plus grand des crimes , par exemple , est de ne reconnoître ou de n'adorer aucun Dieu , ou bien d'adresser son culte à des esprits impurs et malfaisans , comme les Jannanes. La vertu opposée à ce crime est la religion , telle que vous la faites voir à l'égard de la Déesse des vertus par votre assiduité à ses cérémonies et à ses instructions. Mais la perfection de cette vertu est l'initiation de cœur et d'esprit , une régularité de mœurs qui soit soutenue par la persuasion intime des récompenses ou des châtimens de cette vie future dont l'idée se trouve imprimée dans tous les esprits aussi avant que celle d'une divinité , aussi juste que puissante. Un second crime est l'amour déréglé de soi-même. De-là naissoit votre insensibilité pour les maux d'autrui , l'injustice de vos prétentions , la vengeance des chagrins qu'on n'avoit quelquefois pas voulu vous faire. La vertu opposée à ce crime est l'amour de vos frères et de vos semblables. C'est par-là que vous deviendrez miséricordieux à l'égard des indigens , que vous aimerez mieux relâcher de vos droits que d'arracher à votre concitoyen quelque chose qui lui appartienne , que vous pacifierez plutôt vos querelles par des avances d'amitié , que vous ne les échaufferez par vos préventions. Mais la perfection de

cette vertu est l'amour général des hommes, en y comprenant même vos ennemis.

Nous savons qu'un des prétextes qu'alléguoient les Fétiséros, pour faire souffrir tant de maux à leurs Initiés, étoit de les accoutumer aux tourmens auxquels vous êtes exposés de la part de vos ennemis, lorsque le malheur veut que vous soyez pris en guerre. Mais renoncez dès aujourd'hui à leur rendre la pareille, et vous verrez qu'ils s'adouciront bientôt. Par qui voulez-vous que commence la cessation d'une pratique si condamnable, ou par des peuples Sauvages, qui n'ont encore aucune lumière, ni de raison, ni de religion; ou par vous que la Déesse des vertus est venue si heureusement éclairer? Combattez vos ennemis à la guerre, où votre Chef vous conduit ou vous envoie. Mais traitez humainement et favorablement les prisonniers qui tomberont entre vos mains : et de plus accoutumez-vous, en pardonnant à vos ennemis particuliers et compatriotes, à pardonner à vos ennemis étrangers. Au reste, chers aspirans, si nous vous donnons ces maximes à portes fermées, ce n'est pas absolument, afin que vous en fassiez un secret pour vous seuls, et que vous en priviez vos concitoyens. La vertu n'a rien de caché, et elle ne cherche qu'à se répandre; mais c'est afin que vous ne la présentiez pas brusquement à

des hommes encore foibles ou indociles. Il ne faut leur proposer qu'avec prudence ce haut degré de perfection, dont vous ne leur montrerez jamais mieux la route qu'en y marchant les premiers.

Le zèle des Prêtres Egyptiens ne se bor-
noit pas au service des chapelles. Tout le res-
te de la journée étoit employé à l'éducation
continue et particulière des fils des Fétiséros
destinés à être un jour les Prêtres de la Déesse des
vertus. On réduisoit leurs obligations propres au
bon exemple et à la doctrine, on leur faisoit sentir
à quel point ils devoient porter ce bon exemple ,
pour se rendre propre une obligation qu'on im-
posoit déjà aux Initiés On se louoit néanmoins
de celui qu'ils donnoient actuellement. Mais on
ne leur dissimuloit pas qu'ils étoient bien éloignés
de la doctrine nécessaire pour remplir les fonc-
tions qu'ils devoient néanmoins exercer dans
très-peu d'années. Qu'ainsi ils se voyoient obligés
de faire et dans la vertu et dans l'étude, des pas
de géans. On leur dit dès le premier jour qu'il
falloit commencer par apprendre l'art de la
lecture et de l'écriture qu'on alloit leur en-
seigner , et qu'afin de leur faire faire, s'il se
pouvoit, deux progrès à la fois, on leur don-
neroit les élémens de cet art dans des livres
de religion et de morale , composés selon les
principes de l'Egypte , et mis en langue Phé-
nicienne.

nicienne. Que cette langue, dont le commerce Phénicien leur avoit déjà donné quelque notion , mais qui n'étoit pas vulgaire pour eux , devoit être celle des livres faits pour instruire les Prêtres , celle même des rites du temple futur , pour leur conserver plus de dignité. Mais que les explications de ces rites , aussi-bien que les instructions de toute espèce devoient toujours être données au peuple en langue vulgaire. Pour animer encore davantage ces nouveaux disciples au travail qui se présenteoit à eux , leurs instituteurs leur déclarèrent qu'ils ne vouloient exercer dans la Guinée les fonctions et de prêtres et de maîtres que pendant cinq ans , et jusqu'à l'initiation prochaine que l'on placeroit pendant cet intervalle par une règle qui subsisteroit toujours. Que ce seroit pour lors à eux à présider à cette initiation , à en porter les fruits avec le temps dans tout leur pays , et enfin à former eux-mêmes leurs propres successeurs.

On ne s'en tint pas à l'éducation des fils des Fétiséros. Les prêtres Phéniciens, qui étoient en assez grand nombre dans la flotte, s'offrirent , par une communication du zèle des Prêtres Egyptiens , de tenir aussi , pendant cinq ans et jusqu'à ce que les fils des Fétiséros fussent en état de prendre leurs places , des écoles où ils recevroient non-seulement les as-

pirans, mais encore tous les enfans de famille qui seroient trop jeunes pour participer à l'initiation. Mais comme c'étoit dans la langue de la Guinée qu'ils vouloient principalement leur apprendre à lire et à écrire, ils fournirent à toutes les prononciations de cette langue les caractères de Phénicie ; comme les Phéniciens en avoient déjà fourni aux Grecs même, et à d'autres peuples, chez lesquels leur abord avoit porté quelque politesse. Cependant pour se conformer aussi à la vue d'une double utilité, les instructions des prêtres Egyptiens données les jours ordinaires des chapelles, et copiées en langue vulgaire comme elles avoient été prononcées, furent les livres de lecture, ou les modèles d'écriture sur lesquels les prêtres Phéniciens montrèrent à ces enfans l'un et l'autre art. Il servit ensuite infiniment à ceux-ci pour leur négoce et pour toutes leurs autres affaires ; car ce qui est bon pour un objet raisonnable l'est ordinairement pour beaucoup d'autres.

Tous ces exercices avoient continué pendant quarante jours avec une ferveur admirable ; lorsqu'on entendit une nuit des bruits sourds, et des hurlemens interrompus, qui sembloient venir de fort loin du côté du bocage. Les habitans de tout ce canton vinrent aussitôt, suivant leur coutume en de semblables occa-

sions , se réfugier dans la ville ; parce qu'une triste expérience leur avoit appris que les Jananées , une fois répandus dans la campagne , n'épargnoient aucun de ceux qui tomboient sous leur main. Les Prêtres entrant à l'heure ordinaire dans les chapelles , n'y trouvèrent que la moitié des assistans , et même des aspirans. Il est vrai que le Roi et ses Officiers n'y manquèrent point ; mais toutes les places de la maison de la Reine , à commencer par la sienne , se trouvèrent vides après-midi. Ceux qui s'étoient chargés des discours , au lieu de prendre le sujet courant , firent tous leurs efforts pour rassurer le reste de leur auditoire contre la terreur qui paroissoit sur le visage de ceux même qui n'étoient venus là que pour essayer de la surmonter. Ils leur disoient que les mauvais génies étoient nécessairement soumis à la Déesse des vertus ; et que leurs attaques , quand elles ne seroient pas illusoires , ne devoient pas avoir d'autres effets que de redoubler la confiance de ses serviteurs en elle. Ils étoient tombés d'accord dès le matin avec Chérès de ne pas s'expliquer davantage ; et lui-même avoit obtenu du Roi , auquel il avoit parlé très-secrètement , une permission complète d'apporter à cet obstacle imprévu le remède qu'il jugeroit le plus convenable et le plus prompt.

Les esprits qui étoient venus à bout d'une grande partie de leur dessein par leur voix seule , ne doutèrent pas qu'en paroissant dès la nuit suivante avec leur attirail le plus effrayant , dans la plaine qui se trouvoit entre le bocage et la ville , ils n'achevassent absolument leur ouvrage , et ne dissipassent sans retour la nouvelle initiation. Chérès ne s'étoit pas endormi de son côté ; et devinant leur projet , il avoit désigné aux officiers de sa flotte , les endroits de la campagne les plus creux ou les plus couverts , où ils iroient poster en silence , dès le commencement de la nuit , un certain nombre de leurs troupes. Il avertit ces officiers que leurs hommes devoient être légèrement armés pour le besoin. Que cependant son intention étoit que l'on ne tuât personne , s'il étoit possible ; mais que laissant venir les fantômes le plus avant qu'il se pourroit dans la campagne , et les prenant sur-tout par derrière , pour empêcher leur retour dans le bocage , on les chassât du côté de la ville , au-dehors de laquelle il se trouveroit pour les recevoir.

Dès l'entrée de la nuit suivante , on entendit les Jannanes mugir et hurler dans leur bocage , d'une manière beaucoup plus forte que la première fois , et en poussant des sons aigus ou graves , au-delà de toute faculté d'organe hu-

maine. Après ce prélude qui dura plus d'une heure , on vit de loin sortir de cette retraite , des spectres , d'une taille gigantesque , dans lesquels on n'appercevoit aucune autre forme que des yeux étincelans et une gueule enflammée , ou bien des monstres de toute figure , dont tout le corps étoit lumineux. Plus loin , étoient des torrens de feu qui traversoient des champs plantés ou semés , où ils faisoient un ravage , accompagné d'un bruit épouvantable. Les officiers Phéniciens communiquant à leurs troupes cette assurance d'esprit que Chérès leur avoit inspirée , enveloppèrent par derrière et par les côtés , cette mascarade infernale , et la poussèrent sur Chérès , qui , avec une troupe d'élite , l'attendoit de front. Alors les uns et les autres ne se servant de leurs épées , que pour désarmer les Jannanes des poignards avec lesquels ils essayoient de se défendre , ou pour leur faire tomber des mains les torches allumées qu'ils vouloient porter au visage de ceux qui les alloient si cruellement dévoiler ; on les lia au nombre d'environ deux cent qu'ils se trouvèrent. Et comme Chérès s'étoit douté qu'ils se coucheroient par terre , et qu'ils préféreroient de se faire assommer en cet état , à l'ignominie qu'on alloit leur faire subir ; on les attacha derrière une centaine de chevaux qu'il avoit fait conduire là. Ainsi les soldats n'étoient

occupés qu'à faire tenir debout malgré eux ces prisonniers de nouvelle forme.

Ce fut au point du jour que ce monstrueux équipage entra avec un grand fracas dans la ville. On l'amena entre les deux chapelles, pour en faire hommage, comme le disoit Chérès, à la Déesse des vertus. Les exercices de cette journée furent changés en la contemplation d'un triomphe si singulier. Tous les habitans d'Acara, plusieurs des villages voisins, le Roi lui-même, et la Reine bientôt après, se rendirent dans cette grande place, pour être témoins de la confusion des Jannanes, qui ne montroient pourtant point encore leur visage. On les laissa quelque temps ensevelis sous leur attirail, que le délabrement où il étoit, sa proximité désavantageuse, et la lumière du jour rendoit aussi ridicule qu'il avoit paru terrible par l'arrangement de leur jeu, par la distance des objets, et par les ombres de la nuit. On voyoit renversées auprès d'eux des perches, où tenoient encore de grosses têtes de carton, par les trous desquelles on appercevoit des lampions éteints. Il y avoit par terre des corps de même matière, et garnis de même, qui soutenus par deux hommes, formoient des ressemblances d'animaux à quatre pieds. C'étoient, en un mot, des inventions à-peu-près semblables à celles dont on fait usage sur nos

théâtres, pour des représentations surnaturelles. Cependant la plupart d'entre eux étoient couverts simplement d'un sac noir, depuis le sommet de la tête jusqu'au-dessous du genou ; et ce sont ceux qui avec des torches dont ils faisoient joindre les flammes, imitoient les torrens de feu. Mais ils portoient aussi à leur ceinture ou des sifflets prodigieusement aigus, ou des vessies d'une espèce de cheval sauvage, nommé Janaca, qui leur servoient à enfler leurs sons.

Enfin, quand l'heure fut venue où l'on voulut voir ces captifs en face, les Prêtres Egyptiens, auxquels Chérès avoit donné le mot, conduisirent dans le palais les fils et les filles des Fétisés, comme ne devant pas assister à l'immolation sanglante que le Roi avoit déjà dit qu'il falloit faire des victimes, qu'on voyoit Lien n'être que des hommes. Un moment après, on leur arracha à tous en même-temps les voiles qui les couvroient : et toute l'assistance, excepté Chérès, qui s'y attendoit beaucoup, demeura bien étonnée de voir les visages très-connus des Fétisés. Le Roi encore plus irrité contre eux qu'il ne l'auroit été contre d'autres, à cause de leur désobéissance formelle à ses derniers ordres, prononça leur arrêt de mort sur-le-champ. Il en différa seulement l'exécution jusqu'après la fin de l'initiation, afin

qu'on pût rappeler en général dans cette espace de temps, la quantité des ravages, et le nombre de meurtres qu'ils avoient faits, pour régler à-peu-près sur cette mesure la grandeur de leur supplice. Ce n'étoit pas là l'intention de Chérès, et il comptoit fort de faire adoucir la sentence ; mais il voulut leur en laisser essuyer toute la frayeur qu'ils ne méritoient que trop. Cependant on les conduisit dans les prisons royales, à la satisfaction de tout le peuple.

Les enfans des Fétiséros apprenant cette nouvelle dans le palais, tombèrent dans une consternation d'autant plus grande, qu'avant leur initiation aux Jannanes, leurs pères ne les rendoient jamais participans du secret de leurs impostures. Chérès, qui voulut accompagner le Roi jusques dans son palais, profita du spectacle touchant de cette jeunesse éplorée pour l'émouvoir à compassion. Il lui représenta que de jeunes hommes, destinés au sacerdoce de la Déesse des vertus, avoient besoin d'une réputation sans reproche. Qu'il y avoit lieu d'espérer de leur zèle pour le service du public, et de la pureté de leur religion, qu'ils répareroient les forfaits et les superstitions des Fétiséros ; mais que rien n'effaceroit aux yeux d'une populace grossière la tache du supplice de leurs pères. Les punitions des parens, ajouta-t-il, déshonorent

plus auprès du commun des hommes les familles les plus innocentes , que les fautes les plus graves ne déshonorent les coupables même , lorsqu'elles demeurent impunies. Le Roi répondit aussi-tôt que n'ayant voulu sacrifier les Fétisés qu'à la vengeance de la Déesse des vertus , il se désistoit de ce sacrifice , dès qu'il ne lui étoit pas agréable. Qu'ainsi il remettoit à Chérès le soin de trouver l'expédient le plus propre , pour empêcher du moins que ces malheureux ne pussent jamais troubler ni le culte de la Déesse , ni le repos de ses sujets. Tous les enfans et les filles même des Fétisés se prosternèrent devant le Roi , pour le remercier de sa clémence , dont ils sentoient bien qu'ils avoient l'obligation à Chérès. Celui-ci , en sortant avec le Roi , lui dit en particulier qu'à l'égard des superstitions dont il y avoit encore de grands restes dans son Royaume , et qu'on ne pourroit pas toutes anéantir par des convictions de fait , comme celle des Jannanes ; il croyoit qu'elles seroient toujours mieux punies par le mépris et par la risée , que par des châtimens qui leur donnent souvent du poids.

Il restoit encore trois jours des exercices de l'initiation. On dispensa les enfans des Fétisés des deux premiers pour leur épargner les regards du public jusqu'à la décision du

sort de leurs pères ; qu'on n'avertissoit encore de rien. Chérès s'absenta lui-même pendant ces deux jours qu'il employa à la visite du bocage , accompagné des deux prêtres Egyptiens , et de quelques-uns des principaux Officiers de la Guinée On decouvrit derrière trois ou quatre rangs d'arbres , qui bordoient ce bocage du côté de la plaine , un terrain à perte de vue , garni au loin de cabanes , où devoient loger les aspirans que les Fétisés attendoient à la fin de l'année ; et sur la droite , on aperçut une allée environnée de haies très-hautes , qui les conduisoit à leur maison , située aussi bien que leur temple , hors de la ville.

Cependant , ce n'est pas là ce qu'on trouva de plus remarquable dans le bocage. On prit bientôt garde qu'il s'élevoit de temps à autre et d'espace en espace comme des jets de fumée en différens endroits du terrain vide. Chérès et les prêtres Egyptiens conclurent d'abord qu'il y avoit là une souffrière ; et ils dirent aux Officiers qui les accompagnoient , que ces jets de fumée se changeoient dans les ténèbres de la nuit en jets de flamme. Ils leur expliquèrent cet effet des exhalaisons terrestres , qui trouvent une plus libre issue en certains lieux qu'en d'autres. Ils leur rapportèrent que dans l'Italie , dont les marchandises venoient jusqu'à eux , il y avoit un canton

auquel un semblable phénomène, qui y est perpétuel, avoit fait donner le nom de place de Vulcain, ou de champs Phléggréens. Qu'il y avoit apparence que les premiers Fétiséros s'étoient prévalus de cette disposition de la terre en ces climats chauds, pour en grossir l'idée dans l'esprit des peuples, et pour leur faire accroire que ces exhalaisons étoient des êtres vivans qui se répandoient à leur gré dans les campagnes. Cependant, pour laisser quelques signes de destruction dans un lieu qui avoit servi si long-temps de retraite à des malfaiteurs impies, il régla, du consentement du Roi, qu'on abbatroit tous les arbres qui séparoient ce terrain de la plaine, et sur-tout l'allée qui conduisoit du bocage à la maison des Fétiséros.

La veille du dernier jour de l'initiation, on publia qu'on recevroit au milieu de la matinée tous les citoyens dans la place qui séparoit les deux chapelles. On avoit mis une grande pierre carrée dans le lieu même où devoit être posé l'autel du temple futur, et sur son milieu une statue de marbre, que Chérès avoit fait faire secrètement à des sculpteurs Phéniciens. C'étoit une figure de hauteur médiocre, mais très-bien proportionnée, vêtue à l'Egyptienne, ayant une main sur la tête d'une brebis, tenant une houlette de

l'autre , et levant les yeux au ciel. Là les rangs étant d'ailleurs réglés à-peu-près comme dans les chapelles , les prêtres Egyptiens amenèrent les enfans des Fétiséros , et dirent à toute l'assistance : Que le Roi , actuellement présent avoit bien voulu accorder la vie aux criminels , en considération de la régularité exemplaire de leurs fils , du progrès très-considérable que ceux-ci avoient déjà fait dans les sciences qu'on leur enseignoit , et du zèle dont ils donnoient déjà de très - grandes marques pour le service de la Déesse , et pour l'utilité des peuples. C'est ainsi que l'on tourna , à l'honneur des enfans , la honte des pères. Le Roi ayant confirmé cette déclaration par son aveu , on fit paroître au milieu de l'assistance cinq ou six des plus anciens des Fétiséros bien gardés , pour représenter tous les autres. On fut frappé d'étonnement de voir deux d'entre eux , de nègres qu'ils étoient auparavant , devenus plus blancs que les Européens , dans les trois jours de leur prison. Il est vrai que l'on connoissoit déjà ces monstres de couleur parmi les naturels de la Guinée. On regardoit même leur état comme une lèpre habituelle , d'autant plus que leur blanc étoit de près extrêmement pâle. Mais on croyoit ne les avoir vus tels que de naissance ; et peu de gens savoient que la révolution des humeurs dans un chagrin , ou dans

une crainte vive , est capable de produire cet effet en certains hommes , qui ont un corps plus susceptible que d'autres des impressions de l'esprit. C'est par une cause à-peu-près semblable que des chevaux noirs sont devenus blancs dans une nuit.

Après que le Roi lui-même eut donné quelque temps à cette considération , son ministre qui étoit assis à ses pieds , se leva et dit : Que le Roi non seulement accordoit la vie aux Fétiséros , mais qu'il leur assignoit pour prison leur maison même dont on ne raserait que le temple. Qu'à la vérité , il entendoit qu'ils y demeuraient enfermés pour le reste de leurs jours , et qu'ils n'eussent de leur vie aucune espèce de commerce avec aucune personne du dehors , sous quelque prétexte que ce pût être. Qu'il vouloit de plus que l'administration de leurs biens et de toute l'autorité de leur maison , fût remise dès le jour même à ceux de leurs fils initiés à la Déesse des vertus , qui auroient atteint l'âge de vingt-cinq ans. Mais que ceux-ci partageroient dans la suite cette administration et cette autorité avec leurs frères initiés aussi , à mesure qu'ils atteindroient le même âge. Que l'intention du Roi étoit pourtant toujours que les enfans des Fétiséros , garçons et filles , qui se trouvoient actuellement dans le palais , y demeuraient jusqu'à ce que la maison sacerdotale du nou-

veau temple fût bâtie , et qu'ils y pussent former une communauté à laquelle les prêtres Egyptiens donneroient des réglemens convenables. Mais qu'il permettoit et ordonnoit à leurs fils parvenus à l'âge marqué de choisir dès le jour même , ceux d'entre eux qu'ils jugeroient les plus propres pour résider dans la maison des Fétiséros ; afin d'y pourvoir à l'entretien de leurs pères , et sur-tout de leurs mères , que l'on ne vouloit pas croire complices des crimes de leurs maris. Que néanmoins , par rapport à leur conduite, elles demeureroient dans la même dépendance qu'eux , quoique non condamnées pour leurs personnes à la même captivité. L'on conduisit en effet tous ces prisonniers dans leur maison sous une stricte garde, dont le Roi y entretenoit toujours une partie pour y faire observer ses ordres : et dès le soir , six des plus sages d'entre leurs fils y allèrent prendre possession, au nom de tous les autres, du gouvernement qu'on leur avoit confié. Mais ils se réservèrent eux-mêmes le droit de venir assister tous les jours et tour-à-tour , aux instructions que les Prêtres Egyptiens donneroient à leurs frères dans le palais.

Cette interruption étant finie , les prêtres Egyptiens reprirent et achevèrent la matière de l'initiation. On dit à toute l'assistance , que pour entretenir dans leur mémoire et dans

leur cœur les leçons de la Déesse, qu'ils avoient reçues avec tant de soumission , on continueroit tous les huit jours dans les chapelles les pratiques de chaque jour de la préparation , jusqu'à ce que dans ce temple futur on pût leur donner des cérémonies plus augustes et plus conformes aux différentes fêtes de l'année : que les Initiés n'auroient de particulier qu'un jour de chaque mois , auquel on les recevroit seuls dans les chapelles. On termina ce qui s'adressoit à toute l'assistance par le sacrifice d'une brebis , victime offerte au nom de ce grand troupeau qui entroit dans le bercail de la sagesse , qui de son côté se monroit à eux comme un pasteur.

Enfin , les aspirans seuls s'étant assemblés l'après-midi dans les chapelles , on leur présenta d'abord un écrit fort court , divisé en deux parties. La première contenoit les obligations particulières de leur état , et la seconde , les fautes principales qu'ils devoient éviter dans le commerce de la vie ; le tout conforme aux instructions plus étendues qu'on leur avoit données dans le cours de la préparation. On leur dit que ceux d'entre eux qui se rendroient assez forts dans l'art d'écrire , que les prêtres Phéniciens vouloient bien leur enseigner , devoient copier cet écrit de leur propre main , et le porter toujours sur eux. On leur fit aussi-tôt la



lecture de la première partie : et sur la promesse qu'ils firent tous ensemble d'observer les choses qui y étoient prescrites , on leur mit à tous , sans distinction de sexe , une écharpe blanche en commençant par la famille royale , et en finissant par Chérès , qui voulut la recevoir lui-même. Après cette cérémonie , on en vint à la seconde partie de l'écrit , qui contenoit les fautes dont on les avertissoit de se préserver. Quoique les plus grièves ne fussent point encore du nombre de celles dont le Roi faisoit informer par ses juges , on leur déclara que ces fautes étant connues et prouvées , feroient perdre l'écharpe aux coupables sur une sentence des Prêtres , qui seroit rendue en présence de tous les Initiés ; et que les exclus ne pourroient être rétablis qu'au renouvellement d'une initiation dont ils subiroient toute la longueur , et à laquelle même ils ne seroient admis que suivant les dispositions que les Prêtres trouveroient en eux. On alléguoit pour raison de cette peine , qu'outre l'intérêt particulier et personnel qu'ils avoient tous à se maintenir dans la vertu , ils avoient encore à soutenir l'honneur de l'association qu'ils alloient former entre eux. Qu'ainsi il n'étoit pas juste que les prévaricateurs , si le malheur vouloit qu'il y en eût , demeurassent confondus avec les personnes vertueuses ;

ou

ou qu'ils pussent reprendre la marque extérieure de la vertu, avant que d'avoir donné des signes suffisans de leur repentir. Mais on avoit eu soin d'ajouter que l'on ne prétendoit point que cette exclusion influât en aucune sorte sur les fonctions publiques ou domestiques des particuliers, ou diminuât en rien le respect ou l'obéissance qu'on leur devoit : parce que la religion bien entendue servoit plutôt à affermir qu'à détruire l'ordre et les loix de la nature, et de la société civile.

Voilà sans doute l'établissement le plus considérable que Chérès fit dans la Guinée. Il s'y étoit occupé pendant près d'un an, et il y en demeura encore un autre pour l'affermir ; pour voir avancer le temple, qui n'étant pas de pierre, ne demandoit point autant de temps qu'un édifice Egyptien ; pour donner au Roi les conseils qu'il paroisoit désirer lui-même sur les autres parties du gouvernement ; et enfin pour établir dans Acara, le commerce des Phéniciens. Le Roi qui s'étoit fait raconter plus d'une fois les merveilleuses actions de Chérès, admirant en particulier l'ouvrage de l'initiation conduit jusqu'à sa fin avec tant de prudence, de courage et de douceur ; remarquant enfin la déférence qu'avoient pour lui les plus vénérables Prêtres de sa nation,

Tome II.

H

dans les choses même qui regardoient leur ministère , s'étoit bientôt douté qu'il étoit lui-même initié Egyptien. C'est pourquoi lui parlant un jour à cœur ouvert, il lui avoua qu'il se sentoit porté d'un désir ardent d'aller puiser les qualités héroïques qu'on voyoit en lui, dans l'initiation Egyptienne, qu'il jugeoit bien en être la source. Il l'invitoit à l'aider dans ce projet, qui paroissoit très-convenable à un Roi, qui, sortant comme lui d'une éducation très-grossière et très-vicieuse, avoit osé former le dessein de donner des mœurs et de la politesse à un peuple barbare et presque sauvage. Chérès lui répondit tout d'un coup : qu'il seroit toujours demeuré dans le royaume de Memphis, s'il s'étoit cru aussi utile et aussi nécessaire à ce royaume, que le Roi l'étoit à la Guinée : qu'il exerçoit actuellement à l'égard de ses peuples, tout l'héroïsme qu'il pourroit rapporter de l'Egypte : que cet héroïsme même, dans un Roi tel que lui, consistoit à renoncer en faveur de ses sujets à l'éclat d'un titre dont il n'avoit eu aucun besoin pour s'animer dans une entreprise qu'il avoit déjà si heureusement avancée : que sa présence étoit plus importante que jamais, pour assurer et pour étendre le fruit de la nouvelle institution que l'on venoit de faire. Chérès ne disoit que trop vrai, car elle fut abolie quelques années après la

mort de ce même Roi. Cependant pour lui ôter la pensée qu'il parlât en homme qui veut consoler les autres de n'avoir pas une prérogative dont il est flatté lui-même ; ce Héros, par un généreux sacrifice de l'opinion, quoique juste, que l'on avoit de lui, dit au Roi, en lui cachant la vérité, sans prononcer de mensonge ; qu'il n'y avoit point de Chérès, dans la liste des initiés Egyptiens, et qu'il se croyoit trop honoré de porter comme lui, l'écharpe de la Guinée. Il lui recommanda ensuite de cultiver sur-tout l'éducation de la jeunesse de son royaume. Il lui fit remarquer que c'étoit là, le principal avantage de la nouvelle initiation, dans la forme qu'on lui avoit donnée ; en ce que les jeunes gens y ayant eu la plus grande part, lui présentoient une génération nouvelle, sur laquelle il y avoit beaucoup plus à compter que sur des hommes pleins d'anciens préjugés, et endurcis dans les vieilles habitudes : qu'il pouvoit trouver quelque chose de plus satisfaisant à publier des ordonnances qu'un prompt effet devoit suivre : mais que cet effet, quelque avantageux qu'il fût, étoit ordinairement forcé, et ne constituoit point, à proprement parler, les mœurs d'une nation, jusqu'à ce que les enfans à naître le trouvassent plus ancien qu'eux : qu'il ne désapprouvoit pas en bien des rencontres que l'on forçât

les hommes d'être heureux, ou qu'on hâtât leur bonheur, en dépit de leurs préventions : mais qu'en général il en étoit d'un bon Roi, comme d'un bon père de famille, qui ne dédaigne pas de planter des arbres qu'il ne verra de long-temps, ou qu'il n'espère point de voir lui-même dans toute leur beauté.

A l'égard du commerce Phénicien, qui étoit l'objet général de Chérès, il n'eut pas de peine à l'établir dans Acara. La fréquentation que les habitans de cette ville avoient eue avec les Phéniciens de la flotte, leur avoit appris que cette nation, bien loin de nuire à leur commerce, étoit très-propre à le faire valoir ; non seulement par ses grandes relations, mais encore par son intelligence et par ses conseils. Ainsi avant la fin de la seconde année tous les ports d'Acara étoient ouverts aux Phéniciens du cap des Palmes, et le cap des trois Pointes n'étoit plus une barrière entre les deux peuples. Les Prêtres Egyptiens s'étoient aussi multipliés à cette occasion dans la Guinée, et Chérès, n'oubliant pas le secours dont avoient besoin ceux qu'il avoit laissés dans le Congo et dans la nouvelle Phénicie, leur envoya de ceux-là, sans qu'on eût la peine d'en aller chercher à Memphis. C'est aussi ce qui lui donna le moyen, quand le jour de son départ fut arrivé, d'emmener avec lui, sans faire

tort au service de la Guinée, les six Prêtres qui lui restoient des dix qu'il avoit embarqués dans sa flotte, en partant de la Taprobane. Comme ils ne l'avoient point perdu de vue depuis le jour qu'ils le reconnurent à Galiba, et qu'ainsi son visage n'avoit changé qu'insensiblement pour eux, ils étoient à son égard des témoins précieux pour le temps auquel il jugeroit à propos de se découvrir.

Je ne raconterai point ici les regrets qu'il laissa dans Acara le jour qu'il mit à la voile pour continuer sa route. Il en auroit été attendri lui-même ; si de bonne heure il ne s'étoit armé de la pensée, qu'il n'étoit qu'un voyageur, qui ne devoit s'attacher à rien sur son passage, et à qui il n'étoit pas permis de goûter en des terres étrangères la douceur de ses propres bienfaits.

On l'avertit au cap des trois Pointes que pour aller au cap des Palmes, et même pour visiter la côte jusqu'au détroit d'Hercule, il falloit prendre d'espace en espace des pilotes qui sussent les fonds, les écueils, et sur-tout les entrées des ports, qui avoient presque tous leurs difficultés particulières. En effet, on lui fit tenir la haute mer jusqu'à la pointe occidentale du cap des Palmes, où il vit sur une élévation un petit bocage de palmiers, qui avoit fait donner ce nom au cap par les Nègres.

Je trouve pourtant dans un autre de mes Auteurs , que ce nom venoit aussi des cabanes suspendues à des palmiers à vingt et trente pieds au-dessus de terre , où les Nègres se mettoient à l'abri de l'humidité du terrain , de la persécution des insectes , et des attaques des coureurs. Les Phéniciens et ensuite les Grecs , comme nous l'avons dit par avance , ont nommé ce cap Corne , ou pointe Hespérienne , *Hesperum cornu*.

Ce fut-là , pour ainsi dire , un premier terme des voyages , ou du moins des projets de Chérès. Car comme il trouva dans ce lieu une grande colonie Phénicienne , établie avec l'agrément du Roi de Guinée , il étoit parvenu à joindre les deux bouts du commerce Phénicien depuis la Taprobane jusques-là ; et il venoit de frayer une route continue , et auparavant ignorée entre deux extrémités connues. C'est pourquoi aussi , il résolut de mettre fin à ses établissemens ; croyant que sa destination , et disant que sa commission ne regardoit point des pays ou des rivages déjà découverts. Il se contenta d'inviter les négocians Phéniciens du cap des Palmes de s'unir incessamment à ceux de la nouvelle Phénicie. Ils y étoient déjà portés d'eux-mêmes ; et ils lui dirent qu'ils avoient reçu depuis près d'un an la signification que le Roi de Tyr leur avoit fait faire de

l'intendance d'Aséryme sur le commerce d'Occident, au cas que la flotte de Chérès trouvât un passage jusqu'à eux.

Il partit donc du cap des Palmes dans le dessein de parcourir légèrement et comme par simple curiosité, les villes de la Côte, qui commence là à se détourner pour courir au Nord. Il se borna même à ne descendre que dans celles où il y auroit des colonies Phéniciennes, auxquelles il étoit à propos qu'ils annonçassent par eux-mêmes la communication qu'ils avoient trouvée entre les deux mers, et qu'ils donnassent leur route. Mais quoiqu'il ne s'agît plus, selon la pensée qu'il avoit alors, que de ramener cette flotte jusqu'au premier port septentrional de l'Egypte, pour la renvoyer de-là à Tyr, qui en est fort proche; il demanda seulement la liberté d'un mois de séjour dans le pays sacré des Hespérides, dont il avoit entendu parler dans l'Egypte même, et qui étoit situé vers la partie la plus septentrionale des côtes occidentales de l'Afrique.

Ils découvrirent d'abord l'Hippodrome, ou l'entrée de l'Ethiopie, dont ils sortoient, (*Hippodromus Aethiopiae, côte de Malaguette*); car Homère même (*Od. Liv. 1,*) a distingué l'Ethiopie occidentale, qui est celle-ci, de l'orientale au-dessus de l'Egypte. Ils aperçurent en même temps, un peu plus vers le nord,

mais assez avant dans les terres, cette suite de montagnes, que leur hauteur a fait nommer le char des Dieux. Ils virent ensuite une haute montagne, au pied de laquelle les flots font un bruit qui ressemble de loin au mugissement d'une lionne, *Sierra lionna*. Ptolémée semble avoir placé là l'*Hesperum cornu*. Au-dessus du dixième degré, ils trouvèrent l'embouchure du fleuve Stachir, *rivière de Mallous*; et enfin la ville de Babiba *Guinala*, qui ayant une colonie Phénicienne donna lieu à leur première descente. S'étant rafraîchis en ce port pendant quelques jours, ils se remirent en mer, et passèrent devant le fleuve Darade *Gambie*, vers le treizième degré. La plus grande embouchure qu'ils devoient rencontrer sur cette côte, étoit celle du fleuve Nuius le *Sénégal*, près du dix-huitième degré, au bord duquel ils trouvèrent le promontoire et la ville de Soloës, où les Phéniciens étant les maîtres avoient une colonie encore plus grosse qu'au cap des Palmes. Ce fut-là, qu'ayant demandé des éclaircissemens sur ces îles qu'ils avoient laissées à leur gauche à la hauteur du quinzième degré, on leur répondit, qu'elles étoient au nombre de dix, et qu'on les nommoit les Gorgades, (*les Iles du cap Verd*). Quoique Ptolémée les ait omises dans ses tables, et que Pline varie beaucoup sur leur position; il y a

toute apparence que c'est à ces îles que se rapporte l'histoire assez étendue dans Diodore, de la défaite des Gorgones, par les Amazones d'Afrique, qui les allèrent combattre dans leur propre habitation.

Tous les rivages qu'ils avoient parcourus depuis l'Hippodrome, étoient ceux de la Lybie intérieure, séparée de la Gétulie, qu'ils alloient côtoyer, par le Nigris, (*le Niger*). C'est un des plus grands fleuves du monde, qui a ses accroissemens comme le Nil, avec lequel même on a cru qu'il avoit communication par ses sources. Ce fleuve, au lieu de se décharger dans la mer, se perd dans les terres. Mais il est à présumer qu'il en ressort pour se rendre dans l'Océan Atlantique, sous le nom de quelques autres fleuves, qui ne sont réellement que ses branches.

En sortant de Soloës, ils convinrent d'aller d'une traite, et sans mouiller l'ancre, jusqu'au-delà du grand Atlas. Cette longue chaîne de montagnes est coupée par le tropique du Cancer : et l'aridité des campagnes, aussi bien que la férocité des Autoloës, et de quelques autres Sauvages qu'on y rencontre, avoit empêché les Phéniciens de faire dans tout cet espace, aucun entrepôt de commerce. Par-delà même le grand Atlas, il falloit naviguer presque autant, mais en déclinant à l'est, pour arriver

au promontoire d'Hercule, qui vers son midi présentait une ville appelée Tamusiga, (*Messe, ou Temest,*) où les Phéniciens s'étoient formé un établissement considérable.

Les îles qu'ils venoient encore de laisser à leur gauche vers le trentième degré, avant que de prendre terre à Tamusiga, furent pendant huit ou dix jours le sujet de plusieurs entretiens entre les Phéniciens de la flotte et ceux de la colonie. Ceux-ci apprirent aux premiers que c'étoient les îles Fortunées (*les Canaries,*) où les Poètes ont placé les âmes des gens de bien. Elles sont par-là bien plus fameuses que les Gorgades, dont il les faut distinguer, ce que la plupart de nos géographes ne font pas. Ptolémée lui-même place les Fortunées entre le dixième et le vingtième degré de latitude boréale, qui est la position des Gorgades; au lieu de mettre les Fortunées entre le vingt et le trentième degré, où elles sont effectivement.

Chérès ayant communiqué aux Phéniciens de Tamusiga le dessein qu'il avoit de visiter le pays sacré des Hespérides, on l'avertit qu'après avoir passé le petit Atlas, il devoit d'abord s'aller rendre avec toute sa flotte dans le port de Banasa sur le fleuve Subur, limite méridionale de ce pays: qu'il seroit même obligé de laisser à Banasa toute sa flotte à la garde

de la colonie de leur nation , qui heureusement pour ce dépôt étoit maîtresse de la ville. Car , lui dirent-ils , les habitans du pays des Hespérides , qui se donnent le nom d'Atlantes , ne reçoivent jamais ensemble deux vaisseaux étrangers arborant même pavillon dans leur port unique de Lixus (*la Rache ;*) ni plus de cinq hommes d'une même compagnie dans Lixa , plus avancée dans les terres , et le seul lieu qui porte chez eux le nom de ville. Chérès passa donc le petit Atlas , le seul que nos géographes aient connu avant Ptolomée , qui le premier des Grecs en ait fait deux. Il répond au trente-troisième degré de latitude septentrionale , et est véritablement celui qui a tiré son nom du Roi Atlas.

Chérès muni de ces premières instructions , cingla du côté de Banasa.

Il entra dans le Subur , fleuve superbe et très-navigable , selon l'expression de Pline (*Liv. 5 , chap. 1.*) , et aborda à pleines voiles à Banasa , quoique distante de la mer de quelques lieues. Cette ville placée sur le bord méridional du fleuve voyoit sur l'autre bord vis-à-vis d'elle les confins du pays des Atlantes. Mais ni les Phéniciens , ni les autres habitans du même côté , ne communiquoient point par-là avec ce peuple singulier , que sa religion envers les Dieux avoit rendu lui-même un objet de re-

ligion à l'égard de tous les hommes. D'ailleurs même leurs rivages n'avoient aucune espèce de port , et ne donnoient retraite d'espace en espace qu'à de petites barques de pêcheurs. On pêchoit effectivement de part et d'autre. Mais comme le fleuve est extrêmement large , les barques réciproquement étrangères ne couroient point risque de se joindre , contre la défense imposée aux Atlantes , et celle que leurs voisins vouloient bien s'imposer par rapport à eux. Il y avoit seulement auprès de l'embouchure , et dans l'endroit où l'on a bâti depuis la ville de Subur , une très-grande esplanade couverte d'un toit , soutenu de plusieurs rangs de piliers , mais sans aucune espèce de clôture. C'est-là que les commercans Phéniciens venoient étaler les marchandises qu'ils apportoitent aux Atlantes. Mais il ne faut pas croire qu'ils pussent les étourdir de ces louanges excessives , dont quelques marchands accompagnent la montre qu'ils font de leurs marchandises déguisées. Après avoir exposé leurs effets , ils étoient obligés de se retirer dans leurs vaisseaux , d'où ils faisoient élever de grosses fumées pour avertir les Atlantes de leur arrivée et de l'ouverture de leurs balots. Les acheteurs venoient alors mettre auprès de chaque chose le prix qu'ils vouloient en donner , après quoi ils se retiroient à leur

tour. Cette estimation étoit faite avec tant de d'équité , qu'il étoit rare que les marchands laissassent l'argent et remportassent leurs marchandises. Hérodote dit que les Carthaginois en usoient ainsi à l'égard de certains peuples de l'Afrique , au-delà des colonnes d'Hercule , qui sont apparemment ceux-ci même. Mais les Atlantes pratiquoient aussi la même chose à l'égard de ces étrangers , par rapport aux bestiaux , et aux fruits qu'ils exposoient ensuite dans le même lieu ; et comme l'une et l'autre espèce de biens étoient d'une si grande beauté qu'elle a donné lieu à la fable des pommes d'or , dont parle Strabon , et à celle des brebis dorées dont parle Diodore , les marchands rendoient ordinairement pour les avoir beaucoup plus d'argent qu'ils n'en avoient reçu pour ce qu'ils avoient apporté.

Le même nom qu'on peut employer en grec pour signifier des brebis et des pommes , a donné lieu à la double tradition mythologique , qui met des troupeaux ou des fruits dans le jardin des Hespérides. Le dragon qui les gardoit n'étoit autre chose que les détours ou les sinuosités du fleuve Lixus ou de la mer , selon d'autres , qui rendoient difficile l'entrée du port. Il y a aussi deux opinions sur l'enlèvement des pommes d'or , un des travaux de l'Hercule Grec. Car les uns disent qu'il tua le dragon

qui en étoit le gardien , et qu'il les emporta de force. Mais les autres racontent qu'il les obtint du Roi Atlas et de son épouse Hespéris , en récompense de ce qu'il avoit délivré leurs sept filles , nommées Atlantides ou Hespérides , des mains de quelques Pirates qui les avoient enlevées. Diodore (*Liv. 4.*) rapporte le fait des deux manières dont il paroît laisser le choix aux lecteurs.

Mais je le crois plus curieux de savoir historiquement, qu'un Prince, nommé Acmon, fils de Man ou de Manée, le plus ancien nom que l'histoire Grecque, ou même la Phénicienne, nous fasse connoître ; se trouvant plein de courage et d'ambition, il amena les Scythes, qui dispuetoient d'antiquité avec les Egyptiens (*Justin, Liv. 2.*) jusques dans la Phrygie et la Cappadoce. Acmon eut pour fils Urane, qui aussi vaillant et aussi ambitieux que son père, fit passer aux mêmes Scythes le Bosphore de Thrace, se jeta dans la Grèce, et soumit l'île de Crète. Non content de ses premiers exploits, il parcourut plusieurs provinces de l'Europe, vint en conquérant jusqu'aux extrémités de l'Espagne ; et si nous en croyons Diodore, (*Liv. 3.*) il pénétra jusques dans les parties de l'Afrique, qu'on a depuis appelées les Mauritanies, et parvint jusqu'aux côtes de l'Océan. Il termina là ses courses, et faisant

en ces cantons, ce qu'Osiris avoit fait du côté de l'Orient, il rassembla dans les villes, les hommes qui, avant lui, étoient répandus dans la campagne; il les retira de la vie brutale et désordonnée qu'ils menoient, et leur communiqua toutes les inventions et les arts qui pouvoient leur procurer une vie douce et innocente. Il commença ce grand ouvrage par l'Espagne, qu'il nomma Tartèse, comme la capitale qu'il y bâtit; et c'est à lui que la province particulière de la Bétique fut redevable de ces mœurs excellentes que l'on a depuis tant célébrées. Mais il n'oublia pas non plus les provinces de l'Afrique où il fit même sa principale résidence; et il en adoucit tous les peuples, autant que les différens degrés de leur férocité le purent permettre. Urane s'appliqua à l'astronomie avec tant de succès qu'on appela le ciel de son nom. Il épousa sa sœur Titæa, qui dans sa langue signifioit la terre, et qui fit donner le nom de Titans aux enfans qu'elle eut de lui. Saturne en fut un; mais il revint du côté de l'Italie et de la Grèce, et ne fait rien à notre sujet présent. Un autre fut Japet, père d'Atlas. C'est ce dernier qui ayant succédé à Japet, a fait passer son nom aux Atlantes dont il s'agit ici, aux deux monts Atlas, à l'Océan Atlantique, et enfin à cette île, qui ne s'est appelée Atlantide, que depuis

sa submersion , et qui selon les apparences se nommoit pendant son existence , île Fortunée , comme se nomment aujourd'hui les six petites , qui ne sont que les débris de la grande. Atlas égala ou surpassa même son aïeul Urane , dans les connoissances astronomiques. C'est de lui que l'Hercule Grec emprunta cette représentation de l'univers , qu'on appelle une sphère. Il se tint plus glorieux que d'aucun de ses travaux , de l'apporter à ses compatriotes avec les noms d'Hélius et de Sélène , le Soleil et la Lune , qu'on avoit donnés auparavant à un Prince et à une Princesse , descendans d'Urane , au même degré qu'Atlas.

Pendant le séjour qu'Hercule fit chez ce fameux Roi , il trouva plus d'une occasion de lui marquer sa reconnoissance pour les instructions qu'il recevoit de lui. A peine eut-il délivré ses filles des mains des Pirates , dont nous avons parlé plus haut , qu'il le délivra d'un ennemi voisin beaucoup plus considérable. Les états qu'Urane avoit laissés à ses successeurs , étoient trop grands pour se maintenir long-temps dans la dépendance d'un seul maître. Les gouverneurs particuliers , comme il arrive d'ordinaire dans les empires trop vastes , se saisirent après la mort d'Urane , des provinces éloignées qu'on avoit confiées à leurs soins , et commencèrent à donner lieu
à

à la distinction encore usitée des trois Mauritanies. Ainsi Japet , père d'Atlas n'avoit sauvé que la partie du royaume d'Urané , la plus voisine de l'Océan. Mais dès la première année du règne d'Atlas , encore fort jeune , un gouverneur , nommé Antée , commis à la garde du détroit , s'avisa de faire bâtir sur la pointe de l'Afrique , une ville qu'il appela Tingi , (*Tanger*) , et qui depuis a donné le nom à la Mauritanie Tingitane , (*Pline , Liv. 5.*) Il se rendit maître ensuite de tout le terrain jusqu'au fleuve Zilis ; et prenant encore le royaume d'Atlas par le dedans des terres , il ne lui laissa guères que les rivages de l'Océan , depuis ce fleuve jusqu'au petit Atlas , sur lequel ce Roi alloit quelquefois contempler les astres. Antée voulant porter son invasion plus loin , entreprit de passer le Zilis. Hercule à la tête de quelques barques chargées de soldats , le repoussa aisément. Mais ayant voulu le poursuivre sur ses propres terres , Antée se trouva soutenu de bataillons toujours nouveaux ; de sorte qu'Hercule ayant défait trois fois ses troupes , ne se voyant pas plus avancé qu'au commencement du combat , là-dessus , il jugea à propos de se rembarquer. Mais pour attirer Antée sur ses pas , il fit partir d'abord la plus grande partie de ses barques pour l'autre rive. Il ordonna aux soldats de s'y cacher derrière de petits

bois qui la garnissoient. Ainsi Antée voyant qu'Hercule descendoit de sa barque presque seul, il eut la témérité de descendre de la sienne après lui, et accompagné d'une espèce de flotte, telle qu'on peut se la représenter sur une rivière. Aussitôt Hercule se retournant pendant l'embarras de cette descente, et rappelant à haute voix ses troupes cachées, il renversa Antée d'un coup de sa massue, pendant que ses soldats défirent ceux qui avoient déjà pris terre. Cet exemple mit en fuite ceux qui étoient encore dans leurs barques, et ils allèrent annoncer sur l'autre bord la perte de leur chef. Ce récit, tiré de mes Auteurs anecdotes, a donné lieu sans doute à la fable grecque, qui dit qu'Antée ne put jamais être vaincu tant qu'il touchoit la terre, c'est-à-dire la sienne, qui lui fournissoit de nouvelles forces; mais qu'Hercule le fit périr en l'élevant entre ses bras, c'est-à-dire, en le tirant du pays qu'il s'étoit approprié.

Atlas, pendant le cours de son règne, avoit cultivé dans ses sujets les semences de vertu que son aïeul Urane avoit jetées en eux, en les soumettant à ses loix. Il augmenta sur-tout leur amour pour la religion, et tira de la contemplation des astres de pressans motifs pour le culte de la Divinité qui les gouverne. Etant prêt de mourir, et ne se voyant que

des filles , qui étant consacrées à Diane , vou-
loient conserver leur virginité , il nomma pour
leur tuteur , en même-temps pour héritier de
sa couronne , l'homme de son royaume , qu'il
crut le plus propre à maintenir ses peuples
dans la tranquillité qu'il leur avoit procurée ,
et sur-tout dans cette piété dont il leur avoit
donné les leçons et l'exemple. Comme le pays
enfermé entre le Subur et le Zilis , et coupé
dans son milieu par le Lixus , étoit la partie
de ses états la plus délicieuse , par les dons
de la nature , et dont les habitans avoient eu
le génie et les inclinations les plus faciles à
porter au bien ; cette considération l'avoit en-
gagé à leur donner par préférence à ses autres
sujets le nom particulier d'Atlantes. C'est pour-
quoi aussi il dit à celui qu'il venoit de désigner
pour son successeur : que voyant l'ambition du
fils d'Antée qui se faisoit appeler Roi de Tingi ,
et de la Mauritanie Tingitane , il ne le char-
geoit point de défendre contre cet usurpateur
tout le pays qui environnoit la portion de son
royaume , qui lui avoit été la plus chère : qu'ainsi
il ne lui laissoit ces autres provinces , ou pres-
que désertes , ou occupées par des habitans qui
tenoient encore beaucoup de leur ancienne
férocité , que pour avoir de quoi rendre meil-
leures les conditions qu'il feroit avec l'ennemi ,
pour se réserver le pays des Atlantes , et le

séjour de ses filles, déjà assez fameux dans le monde pour être nommé par-tout le jardin des Hespérides. Il lui recommanda sur-tout de donner pour rempart et pour forteresse à ce petit état l'innocence de ses habitans , une religion épurée de tout culte barbare , superstitieux , et même désagréable , une hospitalité sage qui laissât aux étrangers un souvenir plein de reconnoissance et de respect pour les Atlantes , sans exposer ceux-ci à la communication des vices des autres nations.

C'est ainsi que mourut cet illustre Roi , selon mes relations anecdotes plus conformes à son caractère connu , et plus vraisemblables en elles-mêmes que celles qui le font changer en la montagne qui porte son nom. Il y avoit alors cinquante ans ou environ que ses successeurs , toujours semblables à celui qu'il avoit choisi lui-même , s'étoient réduits , suivant ses derniers conseils , au seul pays des Atlantes , et y avoient conservé son esprit et ses maximes.

Chérès étoit si attentif à ces récits qu'on lui faisoit à Banasa , et qu'il regardoit comme des avis essentiels sur la manière dont il devoit se conduire chez les Atlantes , qu'à peine prêta-t-il l'oreille à la première nouvelle qu'il reçut là d'une guerre sanglante , qu'un des successeurs d'Antée venoit de porter jusques dans le centre de l'empire Carthaginois. Il se contenta de demander si Zoros son fondateur , et

ses deux fils Saphon et Giscon vivoient encore. Comme on lui eut répondu qu'on les croyoit vivans tous les trois, et que les noms des deux fils étoient fort mêlés dans cette guerre, dont il n'étoit parvenu jusqu'alors à Banasa que des bruits extrêmement confus; il répliqua qu'avec des chefs aussi braves que ces deux-là, il croyoit la République de Carthage en sûreté. Ainsi il ne songea plus qu'à choisir deux des plus sages officiers de sa flotte, l'un Phénicien et l'autre de la Taprobane, et deux de ses plus fidèles esclaves pour eux trois; ce qui faisoit en tout le nombre de cinq, qu'on lui avoit dit être le plus grand où l'on reçût une même compagnie dans Lixa. Il monta ensuite dans un des plus petits, mais des plus propres de ses vaisseaux; et quoiqu'arrivant à la mer, il la trouva encore émue par une tempête qui avoit régné pendant tout le temps qu'il avoit passé à Banasa; un jour et une nuit de navigation l'amènèrent devant le port de Lixus.

Fin du septième Livre.

S E T H O S,

LIVRE HUITIEME.

LORSQUE Chérès se disposoit à mettre en mer un esquif pour envoyer demander au Gouverneur du port la permission d'y entrer, il fut prévenu lui-même par un bateau plat, qui venoit au-devant de lui pour savoir son nom, son pays et ses intentions. Ce héros satisfait, avec beaucoup de sincérité et de modestie, à toutes les questions qui lui furent faites. Le député voyant que Chérès connoissoit déjà leur nation, osa lui promettre de la part de son Roi, qui étoit actuellement dans le port, une réception telle qu'un homme de son mérite et de sa réputation pouvoit l'attendre d'un peuple qui se flattoit d'aimer et d'estimer la vertu. Aussi-tôt il fit attacher le vaisseau de Chérès au sien; et à force de rames, il le remorqua jusques dans le bassin qui enfermoit un assez grand nombre de vaisseaux étrangers, que la tempête des jours précédens y avoit fait recevoir.

Dès que ce nouvel hôte fut débarqué avec les deux officiers de sa flotte, suivis des deux esclaves, le Roi lui-même fit quelque chemin pour venir à leur rencontre. Il étoit environné

d'une grande troupe d'hommes et de femmes , au milieu desquels il étoit comme l'un d'eux , sans aucune garde , et distingué seulement par l'attention qu'on avoit à ne pas le presser. Cette confiance faisoit l'éloge des sujets autant pour le moins que celui du Roi. Car dans les nations plus nombreusses , et mêlées de bons et de méchans , comme sont les nôtres , la justice et les autres vertus du Prince lui font souvent des ennemis particuliers dont il doit se garantir. Les premiers complimens consistèrent , de la part de Chérès , dans la présentation des deux officiers ; et de la part du Roi , dans de grands témoignages de joie et même de reconnoissance , de ce que des hommes qui avoient fait de si grandes choses avoient jugé digne de leur curiosité une nation aussi simple que la leur. Aussi-tôt le Roi conduisit ces étrangers dans une chapelle propre , mais rustique , située sur le rivage. C'étoit le temple des Dieux hospitaliers. On y fit un sacrifice , au sortir duquel on les mena dans une maison voisine , où ils devoient trouver toutes sortes de rafraîchissemens. Mais le Roi leur fit promettre qu'ils viendroient prendre le repas du soir dans l'endroit où il mangeoit avec tous les habitans du port.

Chérès entrant dans cet hospice , trouva plusieurs personnes de très-bon air disposées

à servir les étrangers , pour le bain , pour le repas , et pour les chambres où ils devoient coucher. Il y avoit dans le même lieu d'autres pièces et des domestiques pour les esclaves , pour les matelots et pour les rameurs. L'intendant de l'hospice , homme d'une gravité polie , dit à Chérès et à ses deux compagnons : que quoiqu'on ne voulût pas les priver du service de leurs propres esclaves , on les invitoit à les laisser reposer pendant le séjour qu'ils feroient chez eux. Qu'ils n'avoient qu'à demander tout ce qu'ils souhaiteroient à tous les officiers , hommes ou femmes , qu'ils rencontreroient à tous momens. Qu'ils pouvoient même les honorer de leur conversation , s'ils le jugeoient à propos ; pourvu qu'il y eût au moins deux Atlantes ensemble : ce qu'il ne disoit pas , ajouta-t-il , comme une règle qu'il eût droit de leur prescrire ; mais pour les avertir qu'ils n'auroient la satisfaction de recevoir aucune réponse de quelque homme ou de quelque femme que ce fût dans tout leur pays , qu'ils voudroient entretenir en secret. Que néanmoins le Roi et les intendants des hospices dans tous les lieux où il y en avoit , étoient exceptés de cette loi.

Dans le cours de la journée , Chérès toujours accompagné de ses deux officiers , voyant des fenêtres de cette maison les vaisseaux

étrangers , qui ayant été radoubés commençoient à arborer leurs pavillons pour partir dès le lendemain , demanda à l'Intendant qui ils étoient. Il inséra même dans son interrogation une plainte honnête de ce que ces vaisseaux , qui paroissoient composer une même flotte , avoient été reçus en si grand nombre dans le port du Lixus ; quoiqu'il eût oui dire à Banasa , où on l'avoit averti de laisser sa flotte , qu'on ne recevoit jamais chez eux deux vaisseaux de compagnie. L'Intendant lui répondit que ces vaisseaux ayant été battus et endommagés par la tempête , étoient venus chercher un asile qu'on accordoit toujours en ce cas , sans avoir égard au nombre. Que le dessein même de ces passagers n'avoit pas été d'aborder sur leurs rivages. Mais que faisant voile pour la Bétique , et voulant prendre port à Cadix , les vents contraires les avoient jetés à l'embouchure du Lixus. Il ajouta que ceux qui leur étoient amenés par de semblables accidens avoient leur demeure de l'autre côté du port , et que les malades y trouvoient un hôpital , soigneusement servi ; mais que les uns et les autres ne sortoient point de ce quartier jusqu'à leur départ. Qu'à l'exception même des officiers attachés à cet hospice , il n'y alloit aucun Atlante qui n'y fût envoyé par un ordre exprès du Roi ; et que le Roi ne manquoit point de

venir lui-même de Lixa , à leur occasion. Ces vaisseaux que vous voyez au nombre de huit, continua l'Intendant, avec de grands sentimens de compassion, portent de malheureuses familles de Carthaginois, chassées de leurs pays par la crainte qu'ils ont eue d'Antée, Roi de la Mauritanie Tingitane. Et si vous le souhaitez, je vous raconterai leur histoire telle qu'ils l'ont racontée eux-mêmes à l'Intendant de leur hospice. Chérès et ses deux compagnons ayant marqué une grande envie de l'entendre ; le sage Atlante, qui leur parloit, poursuivit ainsi son discours.

Le Roi de la Tingitane, dont les états nous environnent, est petit-fils du fameux Antée, vaincu et tué par Hercule, il y a environ cinquante ans, sous le règne d'Atlas, notre illustre fondateur. Le second Antée, aujourd'hui régnant, homme ennemi du repos, et plus jaloux de faire parler de lui, que de former un empire d'une étendue convenable, portoit depuis long-temps ses vues sur Carthage ; parce qu'il falloit aller jusques-là, pour faire une conquête d'un grand nom. Il y a deux ou trois ans que dans ce dessein, il forma une ligue secrète contre les Carthaginois, avec les Rois des deux autres Mauritanies, la Massé-sylienne (*nommée par les Latins Caesariensis*), et la Sitifense. Les conditions de cette ligue

étoient, que les deux Rois qui avoient été vaincus et faits tributaires des Carthaginois, par Saphon, fils aîné de Zoros, fondateur et prince de Carthage, ne feroient de leur côté aucun mouvement qui pût les rendre suspects aux Carthaginois : mais qu'ils lui fourniroient dès-lors, et à des termes réglés dans la suite, certaines sommes d'argent pour lever des troupes. Que quand il en seroit temps, ils livreroient secrètement passage à ces troupes dans leurs états. Qu'enfin, il se chargeoit lui-même de surprendre et de réduire Carthage par cette voie, et de les affranchir ainsi de la domination injuste de cette république nouvelle.

Le traité de ces Rois fut ignoré, et l'établissement des troupes de la Tingitane, dans les autres Mauritanies, étoit déjà fort avancé, lorsque Zoros et son sénat en furent avertis. La république sembloit présenter dans les deux fils de Zoros, Saphon et Giscon, les deux capitaines du monde les plus capables de la défendre. Ils prévinrent eux-mêmes la demande qu'on leur devoit faire de leurs services. Mais le sénat, jugeant à propos d'attaquer l'ennemi par deux endroits, résolut de séparer leurs commissions. Il étoit important que l'un d'eux défendît les frontières de l'empire Carthaginois, avec une grande armée de terre du côté

des Mauritanies, et en entrant même dans les deux qui leur étoient tributaires, pour les maintenir, ou les remettre dans le devoir. Mais on vouloit en même temps que l'autre chef conduisît une grande flotte à Siga, ville maritime de la Tingitane, sur la Méditerranée. Antée en avoit fait sa place d'armes, et s'étoit avancé jusques-là, non-seulement avec toutes ses troupes, mais encore avec sa maison et sa famille, pour être plus proche des Massésyliens, qui devoient lui ouvrir la première entrée dans le pays qui ne lui appartenoit pas. Saphon, homme entreprenant, et redoutable par ses victoires, étoit très-propre à l'expédition la plus éloignée. Il y avoit longtemps qu'il avoit voulu joindre la Tingitane à l'empire Carthaginois : et les peines qu'Antée lui avoit déjà données, lorsque la république le charges de châtier et de réduire les Massésyliens, amis de ce Roi, le lui faisoient regarder comme un adversaire digne de lui. Il ne falloit au contraire proposer à Giscon, pour bien entrer dans son esprit, que la défense légitime de sa patrie et de ses droits présents, sans aller plus loin. Par-là, il étoit en quelque sorte le bouclier de l'empire, dont son frère étoit l'épée ; et il sembloit à propos de le garder pour le centre et pour l'intérieur de l'état. Ces raisons furent exposées à Zoros.

Mais comme les Princes âgés cherchent volontiers, dès le commencement de la guerre, des moyens d'accommodement, il souhaitoit de faire nommer pour l'expédition de Siga, celui de ses fils qu'il croyoit être le plus propre à pacifier les choses après les premières hostilités. Il projetoit de faire accepter à Antée, quelques provinces de l'intérieur de l'Afrique, qui seroient plus à sa bienséance que Carthage même, quand il se flatteroit de l'espérance chimérique d'arriver seulement jusqu'à cette capitale. Il alléqua donc au sénat, que son fils aîné étant un vainqueur inexorable, et qui avoit pour le moins autant qu'Antée, l'esprit de conquête, il se sentiroit bien plus porté à envahir les états de ce Roi, sur un prétexte aussi plausible que celui qui étoit offert, qu'à lui céder des provinces de l'empire Carthaginois, quelques incultes, quelques éloignées et quelques inutiles qu'elles pussent être. Le second au contraire, n'ayant jamais attaqué ces peuples, n'en étoit nullement haï; et ne favorisant point l'agrandissement d'un empire qu'il ne trouvoit déjà que trop étendu, il étoit par là bien plus disposé à présenter à l'ennemi des propositions de paix, quand on jugeroit à propos de lui en faire. De plus, la république des Capsenses, qu'il avoit fondée par des travaux héroïques, et sans aucune ombre d'in-

térêt personnel, lui donnoit une réputation, sinon d'un plus grand éclat, au moins d'un plus grand crédit que celle de son frère aîné. Enfin, l'avantage qu'il avoit eu de rentrer dans sa patrie, revêtu de l'initiation Egyptienne, l'avoit mis dans une considération extraordinaire auprès de tous les Rois de l'Afrique. Le sénat, après quelques représentations, se rendit aux vues de son Prince; et regardant au fond ses deux fils comme deux grands capitaines, quoique de caractères différens, il distribua les deux commissions suivant les désirs de Zoros. Saphon en acceptant la sienne, ne laissa pas d'appercevoir le plus d'inclination et de confiance que son père marquoit encore en cette occasion, comme il l'avoit déjà fait en quelques autres, pour son frère que pour lui.

Giscon partit donc sur le champ avec cent vaisseaux de ligne. Leur prompt abord surprit Antée : on en vit descendre soixante mille hommes, qui étant guidés par quelques Carthaginois, qui connoissoient le pays, formèrent, malgré la résistance tumultueuse des assiégés, la circonvallation de Siga, dont le contour n'étoit pas grand. Cependant la présence du Roi, le choix des troupes qui gardoient sa personne, et les grandes munitions qu'il avoit fait conduire là, comme en un lieu qui

devoit lui servir d'entrepôt et de magasin, ranimèrent le courage de la garnison et des habitants. Le siège devenoit long, de sorte qu'Antée, plus rusé que son agresseur, crut qu'il seroit bien reçu à lui faire des propositions d'accommodement. Giscon qui étoit chargé en secret de la même chose, quoiqu'avec ordre de ne s'ouvrir qu'après la prise de la ville, jugea qu'il ne risquoit rien à recevoir avant ce terme les avances de l'ennemi. Le Roi voulant connoître par lui-même cet homme célèbre, lui fit demander une entrevue seul à seul, sous une tente découverte par les côtés, qui seroit à une distance précisément égale d'une des portes de Siga, et des quartiers de l'armée Carthaginoise. Que là, ils ameneroient l'un et l'autre, pour la satisfaction réciproque des deux nations, une garde de cent hommes, qui se tiendrait vis-à-vis l'une de l'autre, à vingt pas derrière chacun d'eux. Giscon accorda cette entrevue avec toutes ces conditions, et se trouva au lieu de la conférence à l'heure dont ils étoient convenus.

Le Roi parlant le premier, dit qu'il ne croyoit point que le Prince et le sénat de Carthage eussent une envie sérieuse de porter leur domination jusques dans la Tingitane. Qu'il voyoit bien que le siège de Siga n'étoit qu'une diversion que l'on vouloit faire à l'entreprise que

lui-même Antée exécutoit actuellement d'affranchir les Massésyliens et les Sitifenses du joug des Carthaginois. Vous avez eu le temps d'apprendre, continua-t-il, que depuis votre arrivée devant ces murailles, mes lieutenans qui ont été reçus à bras ouverts par les Massésyliens, se sont aussi insinués, quoiqu'avec plus de délai, chez les Sitifenses. Le Roi de ces derniers, soit qu'il vous craignît, comme étant plus voisin du siège de votre empire, soit qu'il se fût accoutumé à votre domination comme plus ancien tributaire, a résisté longtemps à la délivrance que je lui offrois : mais il l'a enfin acceptée, et toutes ses places ont été ouvertes à mes troupes. Vous savez que votre illustre frère, quelqu'ardeur qu'il ait de rentrer dans ses conquêtes, est encore devant Sitifi, qu'il assiège pour la seconde fois de sa vie. Je veux bien supposer que le bonheur ordinaire de ses armes la lui fera prendre. Mais enfin s'il trouve, comme je l'espère, autant de résistance dans toutes les autres places de la Sitifense que dans celle-là, elles consumeront bien des campagnes, avant qu'il puisse arriver seulement jusqu'aux Massésyliens. Ayant donc affaire ici à un ennemi tel que vous, dont la valeur n'est gouvernée que par l'équité, mon dessein est de retrancher toutes les propositions qui ne seroient que des tentatives superflues.

Je

Je vous offre tout-d'un-coup de faire retirer par un seul ordre de ma main et en une seule fois, toutes mes troupes de la Mauritanie Sitifense ; avec la seule condition d'une amnistie générale pour ces peuples, que je n'ai gagnés qu'avec peine, et dans lesquels je reconnois avoir trouvé une véritable inclination pour les Carthaginois. A l'égard des Massésyliens, je continuerai de les défendre. Outre qu'il est juste de partager un différend, je vous avertis d'ailleurs, et vous le savez peut-être aussi bien que moi, que votre empire leur est odieux ; et qu'ils chériront éternellement l'alliance de la Tingitane dont ils sont voisins, et avec laquelle ils ont eu de tout temps un commerce d'intérêt.

Giscen répondit à ce discours : Seigneur, je suis persuadé que mon père et son sénat ne sont point ennemis de la paix, puisqu'ils n'ont commencé cette guerre que pour se défendre. Mais je sais aussi que leur dessein n'est pas de vous laisser maître de la Mauritanie Massésylienne que mon frère a conquise aussi bien que l'autre. Je ne refuse pourtant point de leur faire savoir incessamment votre proposition. Mais en attendant leur réponse, vous trouverez bon que le siège de Siga continue avec la même vigueur qu'auparavant. Le retour des troupes que vous serez obligé de rappeler pour vous soutenir ici

pourra soulager mon frère, et diminuer la longueur, et peut-être aussi le nombre des sièges qu'il sera obligé d'entreprendre. Si vous nous aviez demandé quelques provinces de l'intérieur de l'Afrique par lesquelles nous resserons nous-mêmes vos états du côté du midi, et qui sont par conséquent plus à votre bien-séance que les deux Mauritanies qui nous séparent ; j'aurois pu suspendre le siège de Siga. Je n'aurois exigé pour cela que de voir partir vos ordres pour la retraite absolue de vos troupes, en conséquence de la cession actuelle de ces provinces intérieures, de laquelle j'aurois osé vous répondre pour mon père et pour mon sénat. Mais tant que vous persisterez à retenir aucune des deux Mauritanies, mes ordres, Seigneur, sont de persister dans le siège de Siga.

Vous le pouvez, répartit le Roi, et je ne saurois trouver mauvais que chacun poursuive son entreprise. Mais vous vous trompez beaucoup, si vous pensez que le siège de Siga suspende l'exécution de mes projets. Je vous avertis qu'avant qu'il soit deux jours, je sortirai moi-même ou quatrième de la place par des issues qu'il vous est impossible de connoître. J'y laisserai un gouverneur qui la défendra aussi long-temps que moi. Je veux même que vous la preniez en peu de temps ; et qu'entrant dans

mes campagnes, et emportant d'autres villes malgré leurs gouverneurs que vous jugez bien être dès-à-présent sur leurs gardes, vous arriviez jusqu'à ma capitale. Je vous déclare que mon royaume n'est pas actuellement mon plus cher objet. Pendant que vous ravagerez la Tingitane, moi suivi des troupes sans nombre qui m'attendent dans les deux autres Mauritanies, je ravagerai les terres de votre empire; et nous disputerons de loin vous et moi à qui prendra plutôt, vous Tingi, et moi Carthage. Giscon se laissa effrayer par un propos si extraordinaire. Le Roi qui s'en aperçut continua, et dit : si, au contraire, vous suspendez les attaques jusqu'à la réponse de votre sénat, je suspendrai de mon côté toutes mes démarches. Je me fixerai dans Siga, il ne tiendra qu'à vous d'y entrer, et d'en sortir comme dans un temps de paix. Vous me verrez moi-même tant qu'il vous plaira dans mon palais; et vous serez témoin, que je laisserai comme elles sont les brèches qui ont été faites jusqu'à présent par vos machines.

Giscon toujours porté à la douceur, et qui la regardoit comme l'acheminement le plus sûr à la conclusion de toutes les affaires, répondit au Roi : Seigneur, je crois devoir me rendre à la suspension d'armes que vous me demandez ; bien que je m'écarte en ceci du

plan que l'on m'a donné en partant. Mais aussi ne prévoyoit-on pas que vous proposeriez le premier de suspendre toutes les hostilités de part et d'autre. Quoique vos offres ne soient pas complètes, elles font un commencement de négociation qui pourra se perfectionner. Mais pour écarter à mon sujet de l'esprit de mon père et du sénat, toute ombre de liaison avec leur ennemi, ou de complaisance à son égard; il me paroît important de ne pas mettre le pied dans votre ville, et à plus forte raison dans votre palais, avant que d'avoir su leurs intentions. Quoique cette dernière épreuve de Giscon mît obstacle au principal moyen de séduction que le Roi vouloit employer contre lui, il parut néanmoins très-satisfait, et terminant la conférence, il rentra dans Siga.

Les trois premiers jours de la trêve n'étoient pas écoulés, et l'on étoit encore loin du temps où l'on pouvoit recevoir la réponse que l'on attendoit de Carthage, lorsqu'on apprit que le Roi des Massésyliens venoit de mourir sans laisser aucun successeur de sa race. Comme les hommes fins savent profiter de tous les hasards, Antée envioie aussitôt à Giscon une députation honorable des deux plus grands officiers de sa cour. Le premier lui dit que le Roi lui mandoit par eux que la nouvelle de cette mort changeoit en mieux la face des

choses ; et qu'à son occasion il venoit de concevoir un projet auquel il croyoit voir clairement, que le Prince Zoros, son père, consentiroit avec plaisir. Mais que le détail de ses vues étoit trop long pour être discuté au gré de l'un et l'autre parti, au milieu d'un camp. Ils lui dirent ensuite d'un ton gracieux, qu'ils ne pensoient pas que Giscon dût craindre que personne l'accusât d'avoir fait une démarche trop soumise, lorsqu'il rendroit à un Roi la visite qu'il avoit reçue le premier : que par rapport à la sûreté de sa personne, on lui permettoit de faire entrer dans Siga, dont les portes demeureroient toujours ouvertes, six cent hommes pour sa garde : que le Roi se fiant à un héros fameux par sa vertu et par l'initiation égyptienne, plus qu'il n'exigeoit que ce héros se fiât à lui, il consentoit que Giscon environnât son propre palais, d'autant de ces six cent hommes qu'il voudroit, et qu'il plaçât les autres, ou auprès de lui, ou en tel lieu de la ville qu'il le jugeroit à propos.

Giscon répondit à ces députés, qu'il s'étoit mis dans l'obligation d'accepter toutes les entrevues qui pourroient conduire à la paix, depuis qu'il avoit accordé au Roi, une suspension d'armes qui ne pouvoit être justifiée auprès du sénat, ou du moins de son père, qu'en arrivant à cette fin : qu'il iroit dans la ville,

et que comme il étoit déjà tard , il y passeroit la nuit s'il le falloit , pour donner le temps au Roi de lui expliquer au long et à loisir toutes ses pensées. Mais qu'à l'égard de cette garde extraordinaire , dont l'offre donneroit peut-être du soupçon à quelqu'autre , il alloit prendre l'extrémité opposée aux mesures qu'on lui proposoit pour la sûreté de sa personne : qu'il entreroit dans la ville seul , ou suivi d'un seul esclave , pour le servir : qu'il faisoit assez peu de cas de lui-même pour s'exposer sans aucun regret , supposé néanmoins qu'il s'exposât , ce qu'il ne croyoit en aucune sorte : mais que ne devant pas disposer ainsi des soldats de la république , il étoit bien aise au contraire de ne faire courir pas même à un seul d'entre eux , le risque qu'il vouloit bien courir lui-même. Qu'enfin , avant que de suivre les députés que le Roi lui faisoit l'honneur de lui envoyer , il alloit remettre le soin de l'armée Carthaginoise , à celui que le sénat avoit choisi pour le premier de ses lieutenans-généraux , homme capable de conduire le siège aussi bien , et peut-être mieux que lui , s'il falloit le recommencer en son absence ; soit qu'elle n'allât que jusqu'au lendemain matin , comme il le désiroit ; soit qu'un accident imprévu la rendît plus longue , ou même éternelle. C'est aussi ce qu'il alla faire en présence de ses princi-

panx officiers , assemblés à la hâte en forme de conseil de guerre. Après quoi , publiant lui-même à droite et à gauche , en traversant les rangs de l'armée , cette démission conditionnelle , il vint se remettre entre les mains des deux députés. Ceux-ci le conduisirent dans la ville , sans cérémonie pourtant , comme il convenoit alors , et jusques dans le palais du Roi.

Antée avoit laissé à Tingi , un fils de dix à douze ans , qu'il avoit eu de la Reine sa femme , morte un peu avant son départ pour Siga : mais il avoit amené avec lui sa fille , jeune Princesse d'une beauté surprenante , et dont on avoit ouï parler dans Carthage même. Giscon avoit appris durant l'oisiveté d'une trêve , qui étoit déjà une grande faute de sa part , que cette Princesse étoit dans Siga , avec son père. Et quoique jusques-là , il ne se fût occupé que des maximes de vertu , il se peut bien faire qu'une curiosité , couverte pour lui-même du prétexte spécieux d'un accommodement plus prompt , continua à lui faire accepter plus facilement la proposition d'entrer dans la ville. Cependant le Roi ne lui montra pas d'abord sa fille , en son palais même ; car l'ayant reçu dans son cabinet par une porte dérobée , il se contenta de lui dire en général : que selon le nouveau plan qu'il s'étoit fait au

sujet de la Mauritanie Massésylienne , qui venoit de perdre son Roi ; il consentoit d'en retirer actuellement ses troupes , et qu'elle rentrât dans la plus étroite alliance avec les Carthaginois : qu'il n'attachoit à cela qu'une condition qu'il croyoit pleine de douceur, qui pouvoit devenir un gage éternel de paix et d'amitié entre les Princes de Carthage et les Rois de la Tingitane, telle enfin, qu'il osoit dire que ce seroit à Carthage même à la demander. Mais enfin , ajouta-t-il, les loix de l'hospitalité ne permettent point de recevoir des étrangers chez soi, pour commencer par les affaires. L'entrée de la nuit nous invite à un repas que vous voudrez bien agréer dans ce palais ; et demain je vous expliquerai tout mon projet dès le matin, pour vous laisser la liberté de retourner au plutôt dans votre camp.

A peine le Roi eut-il prononcé ces dernières paroles, qu'on entendit un grand bruit d'instrumens de musique, mêlés de trompettes et de tymbales. La grande porte du cabinet s'ouvrit à deux battans, et laissa voir une vaste galerie magnifiquement illuminée, pleine d'hommes et de femmes en habits somptueux, dont les deux files étoient terminées à une longue distance par une table superbement servie. Cette table étoit une demi-ovale, autour de laquelle pouvoient tenir neuf ou dix personnes. Le

Roi et Giscon parurent d'abord les deux seuls qui dussent s'y mettre. En effet, le Roi passant au fond vis-à-vis la profondeur de la galerie, fit signe à son hôte de s'asseoir en même-temps que lui, à l'extrémité de l'ovale, à sa droite. Dès qu'il fut assis, il lui dit qu'il lui avoit désigné cette place, afin qu'il n'y eût aucun objet entre lui et les spectacles amusans qu'on essayeroit de lui donner dans la galerie pendant le festin. Il l'invita de manger avec lui des premiers mets servis devant eux. Un moment après, Giscon vit ouvrir vis-à-vis de lui, la porte d'une autre galerie, aussi grande que la première, et faisant équerre avec elle. Les instrumens d'un grand son qui jouoient dans la première, cessèrent pour laisser entendre d'autres instrumens plus doux, qui s'avançoient en accompagnant des voix d'hommes et de femmes, qui chantoient en vers puniques, les louanges de Giscon. Un peu avant que d'arriver à la table du festin, le chœur des musiciens s'entr'ouvrit pour faire place à la Princesse qui s'avança, suivie des Princes et des Princesses du sang d'Antée, et de plusieurs autres personnes de la plus haute distinction dans sa cour. La Princesse, bien plus brillante par ses charmes, que par l'éclat de l'or et des diamans dont elle étoit ornée, arriva jusqu'à Giscon, qui s'étoit levé dès qu'il

l'avoit vue. Alors prenant des mains de deux échantons qu'elle avoit à côté d'elle, une coupe d'or et un vase de même métal, elle mit la première entre les mains de cet hôte, et la remplit elle-même d'un vin précieux. Giscon but d'une haleine la liqueur enflammée. Rendant ensuite la coupe à l'échanton, il fit un profond salut à la Princesse, qui l'ayant reçu avec toutes les graces imaginables, s'alla asseoir à l'autre bout vis-à-vis de lui. Les Princes et les Princesses se mirent à table de part et d'autre, entre le Roi et eux. Les Seigneurs et les Dames de la cour se placèrent derrière le Roi, sur des estrades. Enfin, tous les musiciens étant passés dans la première galerie, elle servit de théâtre à toutes sortes de danses et de chants convenables à cette fête, d'autant plus fatale, que les éloges même de la valeur et de la vertu héroïque, tendoient à affoiblir l'une et l'autre, en proposant l'amour et les plaisirs comme une récompense qui leur étoit due.

Le lendemain, dans le milieu de la matinée, Giscon fit demander audience au Roi. Antée qui l'attendoit lui-même dans son cabinet, et qui avoit aisément reconnu les progrès que sa fille avoit faits dans l'ame de cet ennemi désarmé, lui dit : brave Giscon, comme la Princesse ma fille entre dans les offres que j'ai à vous faire, j'ai voulu d'abord que vous la

vissiez , afin de vous ôter toute incertitude sur le principal article d'un traité conclu de ma part , et sur lequel je me persuade que la seule distance des lieux nous prive dans ce moment de l'aveu du Prince votre père. Les Massésyliens n'ont plus de Roi. Je suis actuellement maître de ce royaume par mes troupes ; j'en fais la dot de ma fille , et je vous présente l'un et l'autre. Mais je prétends que le Roi son époux , absolument indépendant du Prince de Carthage , aille de pair avec la République , et ne contracte avec elle qu'une alliance libre et volontaire. Giscon sentit d'abord qu'il ne pouvoit accepter par lui-même cette proposition ni comme sujet , ni comme fils , ni même comme frère. Quelque séduisant que pût être un scèptre apporté par la plus belle main du monde , la répugnance qu'il trouva en lui à consentir au démembrement d'un empire auquel il n'avoit aucun droit , lui fit croire à lui-même qu'il étoit encore maître de son cœur , et que la princesse Zarite ne le tenoit pas encore dans ses chaînes. Il répondit au Roi : Seigneur , à ne consulter que les premiers sentimens de la nature , je regarderois le double présent que vous m'offrez , comme le comble de toute la félicité dont un homme est capable. Je crois même que vous me faites la justice de discerner quel est de ces deux présens celui qui me

seroit le plus précieux. Mais j'ai un père et le meilleur de tous les pères. Mon malheur veut que vous soyez en guerre avec lui. Je ne préviens point sa réponse, d'où dépendra mon propre aveu. J'attendrai l'un et l'autre sans vous presser, dit le Roi. Vous pouvez retourner dès ce matin sous vos tentes, comme vous l'avez promis à votre armée. Vous pouvez aussi rentrer dans la ville et dans le palais à toutes les heures, sûr de la parole que je vous donne de vous laisser r'ouvrir à vous-même le premier discours sur la matière dont nous venons de parler. On aperçut qu'il affecta de se montrer à toutes ses troupes, parce que la matinée étant avancée, il craignoit déjà que son absence trop longue ne causât parmi elles quelque émotion qui donnât lieu de recommencer le siège; ce qui auroit nui à sa passion naissante, et l'auroit empêché de sonder les sentimens de la Princesse, qu'il n'avoit pas encore pu entretenir en particulier.

Il n'en eut que trop d'occasions dans la suite; car profitant de la permission que le Roi lui avoit donnée de revenir dans son palais autant de fois qu'il voudroit, il en cherchoit des prétextes continuels, qui commençoient à faire baisser le respect qu'avoit eu pour lui son armée, où l'on se doutoit de la vérité. Ce fut dans ce palais même que le courrier qui lui

apportoit enfin les premières réponses de Carthage , fut obligé de l'aller chercher. La passion funeste où il se sentoit alors plongé , et que la Princesse même entretenoit pour suivre les intentions de son père , le fit trembler à l'aspect de ces lettres , sur la suspension du siège qu'il avoit regardée comme innocente , et qui étoit le seul article dont on pût lui parler encore. Il passa dans un jardin suivi à quelque distance par le courrier. Ayant ouvert son paquet , il trouva d'abord une réprimande grave du sénat de ce qu'il avoit contrevenu aux ordres qu'on lui avoit donnés , en faisant à l'ennemi des propositions d'accommodement avant la prise de Siga. On ajoutoit que la suspension du siège étoit un crime d'état ; d'autant que dans une double attaque on n'agit d'une part qu'en comptant sur ce qui se fait de l'autre : qu'en effet Antée , soulagé à Siga , ayant renforcé les garnisons de la Sitifense , avoit rompu toutes les mesures de Saphon , et changé en fautes involontaires , les démarches hardies et courageuses de son frère : que pour toutes ces raisons , le sénat par une commission , portée par le même courrier , chargeoit son premier lieutenant général de prendre la conduite de l'armée , de recommencer le siège à l'instant de la réception de ces nouveaux ordres , ou après un seul avis donné du pied des murs

à la sentinelle de la garnison , et de le pousser avec encore plus de vigueur qu'on n'avoit fait avant la suspension. Giscon appela alors le courrier et lui demanda à voir la suscription de la lettre adressée à son lieutenant. Le courrier lui répondit qu'il la lui avoit remise , dès qu'il avoit su que le général même étoit dans Siga. Seigneur, continua-t-il , est-ce ici que je devois vous trouver ? Ah ! que votre frère a bien raison de dire que vous êtes plus propre à policer des barbares qu'à les vaincre , et que vous savez mieux la morale que la guerre ! Hé , plaise aux Dieux qu'il n'y ait rien ici de pire ! Cher ami , lui dit Giscon , je remets volontiers ma place à celui que le sénat juge à propos d'y nommer : je ne crois pas m'en être rendu indigne par la raison qui me l'a fait ôter. Tu me trouves , je l'avoue , dans une situation plus suspecte : mais elle sera peut-être plus avantageuse à la République , qu'une grande victoire. J'en vais rendre compte à mon père , en répondant à sa lettre que je n'ai pas encore ouverte. Seigneur , répliqua le courrier , j'attendrai que vous l'ayez lue , pour savoir si vous aurez quelque chose à y répondre de bouche : car je ne saurois attendre une réponse par écrit , à moins que vous ne la veniez faire dans l'instant même hors de Siga. Votre lieutenant , que je tiens pour mon gé-

néral , ne m'a donné qu'une heure pour vous ramener , ou pour faire jouer les batteries. Giscon ouvrit sa lettre au même instant ; il la trouva pleine de tendresse. Les mots de *mon très-cher fils* , y étoient répétés à chaque phrase. Son père lui disoit qu'il ne douteroit jamais de la droiture et de la sagesse de ses intentions : qu'il avoit déjà éprouvé , que ses démarches les plus mal interceptées s'étoient trouvées plus utiles et plus glorieuses que celles de ses censeurs et de ses rivaux. Qu'il avoit cru devoir laisser agir le sénat dans la nomination d'un autre chef pour la guerre , mais qu'il fit de son côté tout ce qu'il jugeroit de plus convenable pour la paix ; et qu'il l'assuroit par avance de son consentement et même de son approbation. Après cette lecture , Giscon tourna vers le courrier ses yeux mouillés de larmes , et lui dit : Cher ami , dis à mon père , que quoique tu m'aies laissé chez son ennemi , je compte toujours de sacrifier ma vie pour son service. Je lui ferai tenir par quelqu'autre voie une réponse plus étendue , puisque tu ne veux pas l'attendre. Mais ne manque pas de dire au nouveau général et à tous les Carthaginois , qui seront surpris du rapport qu tu leur vas faire de moi , que je puis être un aveugle , mais je que ne suis point un traître.

A peine le courrier eut-il gagné les portes de la ville en courant, que les attaques recommencèrent de toutes parts. Le Roi mécontent, et presque honteux de demeurer chargé d'un homme inutile, et qui ne le garantissoit plus d'un siège incommodé pour ses desseins, songeoit à le renvoyer ; lorsque Giscon l'aborda pour lui faire part de ses lettres. Cette lecture fit changer d'avis au Roi. Il songea que Giscon devenoit pour lui un excellent objet de division entre Zoros et son sénat ; et que le fantôme de royauté, dont il le revêtoit, irritant la république, feroit peut-être plaisir à son père, qui n'avoit encore osé faire de partage pour le plus cher de ses fils. Il regardoit, en un mot, ces troubles prochains, comme une voie qui le conduiroit incessamment à Carthage, au sujet de laquelle il ne prenoit point le change ; et où il vouloit arriver malgré tous les obstacles étrangers, et tous les traités dont il auroit fait semblant de se lier lui-même. Ainsi il dit à Giscon : vous voyez que le sénat vous traite de criminel d'état, et vous déclare sous ce nom, une guerre plus fâcheuse qu'à moi-même. D'un autre côté, votre Prince et votre père vous laisse le maître absolu de vos actions. Concluons votre mariage sur cette permission générale, et en prévenant l'embarras où nous pourroit mettre sa réponse sur
cette

cette proposition particulière. Seigneur, répliqua Giscon, cet embarras n'est pas à craindre sitôt. Je vous avoue que je n'ai pas encore osé m'ouvrir à mon père sur cet article ; d'autant plus que je ne me flattois point que l'exécution de votre promesse fût si prochaine. La chose est encore mieux de cette manière, dit le Roi ; nous avons encore plus de temps devant nous, pour ménager un agrément qu'il sera peut-être plus aisé d'obtenir sur une chose faite. Nous célébrerons vos noces dès aujourd'hui, comme on peut les célébrer dans une ville assiégée. Mais cachez à ma fille la lettre de votre sénat, pour ne point lui présenter en votre personne l'idée d'un homme proscrit. Vous jugez bien qu'une si étroite alliance emporte la condition d'un attachement sincère à mes intérêts. Seigneur, répondit Giscon, en s'applaudissant d'un reste de sentiment vertueux, que cette déplorable chute laissoit encore au fond de son ame : je sens le prix du don que vous me faites, au-delà de ce que je puis l'exprimer. Je sais ce que je dois au père de la Princesse la plus accomplie qu'un mortel puisse posséder. Mais j'emploierai tout ce que mon amour peut me laisser de connoissance pour lier ce devoir avec ceux que la nature m'a imposés à l'égard de mon père et de ma patrie, ou plutôt, pour amener cette liaison gé-

nérale à quelque chose de précis , et dont vous soyez averti dès ce moment : j'ai pensé, Seigneur, depuis la première proposition que vous avez bien voulu me faire de la couronne des Massésyliens, qu'il m'étoit défendu de l'accepter en mon nom, ou comme regardant ma personne. Mais je ne puis pas empêcher que vous en étant rendu maître par la force, vous ne la mettiez sur la tête de la Princesse votre fille. Je vais plus loin ; la qualité de son époux dont je me verrai honoré, ne me donnera ni le droit, ni la volonté de défendre cette couronne par mes armes, contre ma patrie, qui s'en étoit rendue maîtresse avant vous, et qui ne m'avoit envoyé ici moi-même, que pour la maintenir dans cette possession. Il faut auparavant que la Mauritanie Massésylienne vous soit cédée par un traité. Je m'offre d'y travailler comme à un accommodement que les conjonctures présentes me paroissent avoir rendu nécessaire à la république. Mais si le traité est une fois passé, et que vous terminiez là, comme vous me l'avez fait entendre, la guerre que vous avez commencée contre Carthage ; je me rends le défenseur de la couronne de votre fille, contre toutes les prétentions qu'on voudroit renouveler sur ce royaume ; et tous vos ennemis, sans aucune exception, seront les miens. Antée se tint également satisfait, et

de ces offres et de ces réserves ; parce qu'ayant affaire à un homme sans suite , et comptant de soutenir le trône de sa fille par lui-même , à peine se soucioit-il qu'un tel gendre lui fût fidèle.

L'Atlante se reposa ici un moment. Mais avant que la surprise et la compassion de ses auditeurs leur eût permis d'ouvrir la bouche , il reprit son discours , et leur dit : Respectables hôtes , j'ai été long à vous faire voir les degrés par où l'un des plus vertueux hommes de son siècle est descendu dans le plus profond abîme de l'aveuglement de l'esprit et de la corruption du cœur : sans ce détail son histoire n'auroit pas été vraisemblable. J'irai plus vîte , sans rien omettre d'important , dans le récit des effets sanglans de cette désertion ; quoiqu'ils aient rempli beaucoup plus de temps , et qu'ils doivent peut-être donner au monde le spectacle d'un renversement des plus grands empires qui aient encore existé. Dès le lendemain de ces noces malheureuses , le Roi dit à Giscon : que pour lui prouver la vérité de ce qu'il lui avoit annoncé dès leur première entrevue , il alloit remettre la défense de Siga au gouverneur particulier de cette ville : qu'il en alloit sortir presque seul par une issue qu'il ne vouloit pas lui découvrir ; parce que son dessein étoit qu'il y demeurât avec sa fille , jusqu'à ce que lui-même eût été disposer toutes choses

pour les faire recevoir, et couronner avec la magnificence convenable , à Jol , capitale des Massésyliens. *Elle fut nommée depuis Césarée par le Roi Juba , en l'honneur d'Auguste.* Antée qui bien qu'absent gouvernoit tout dans ce royaume , sur-tout depuis la mort de son Roi , y trouva en très-bon ordre une armée de cinquante mille hommes. Il la mena sur le champ à Tubusupte , place autour de laquelle Saphon commençoit à se poster , après la réduction de Sitifi , que la trêve de Siga avoit rendue très-difficile. Ce fut là qu'Antée saisissant l'occasion d'un campement qui se formoit à la hâte parce qu'on le savoit proche , livra bataille à Saphon. Ce grand homme , après six heures de tous les efforts qu'on pouvoit attendre de sa capacité et de son courage , fut tué par une flèche lancée au hasard , et causa par sa perte la défaite entière des Carthaginois. Antée pressant la première terreur de sa victoire et de son nom , et grossissant ses troupes de celles qu'il avoit encore à lui dans les places de la Sitifense , arriva en très-peu de temps jusqu'à la capitale d'un empire , dont les provinces n'avoient plus de défenseur.

Giscon n'apprit que le même jour la mort de son frère , la déroute de son armée , et le siège de Carthage. Ce fut alors que les conséquences affreuses de son crime lui en firent

sentir tout le poids. Il comprit que la condescendance téméraire et défendue , qu'il avoit eue pour l'ennemi , étoit la première cause des malheurs de sa patrie , et de la perte de son innocence. Il conçut pour Saphon , tué les armes à la main , et dans le glorieux exercice de son devoir , un respect qu'il n'avoit pas porté si loin pendant sa vie , et la mort d'un frère avec lequel il n'avoit pas été extrêmement uni , lui laissa tous les regrets de l'amitié la plus tendre et la plus vive. Mais sur toutes choses , il fut accablé de l'image de son père. Il se représentoit les inquiétudes , les terreurs , les transes mortelles que ce vénérable vieillard éprouvoit peut-être actuellement , pour prix de tant de marques d'affection et de confiance qu'il avoit reçues de lui dans tous les temps ; et lors même qu'il renversoit son empire par une imprudence volontaire et capitale , et qu'il offensoit les droits paternels par un amour et par un mariage dissimulé. Ne pouvant résister à tant de remords , il résolut , malgré tous les charmes de sa nouvelle épouse , de sortir secrètement de Siga , pour courir au secours de Carthage. Il trouva moyen de faire savoir son dessein au général des assiégeans. Il l'avertit qu'au milieu d'une nuit prochaine qu'il désigna , il devoit y avoir une sortie nombreuse des assiégés , dans la-

qu'elle il comptoit de se confondre avec eux par des armes toutes pareilles aux leurs : qu'il auroit avec lui deux esclaves , armés de même , l'un qu'il avoit amené à Siga , et l'autre qu'il avoit acquis , et qui lui paroissoit aussi fidèle et aussi attaché que le premier. Le Général , dans la pensée que Giscon rentré en lui-même serviroit peut-être encore à défendre sa patrie , ou qu'il mourroit du moins dans un poste plus convenable que celui dont il sortoit , approuva beaucoup cette entreprise. Il lui promit par la même voie de favoriser son évacion , et de lui donner , suivant la demande qu'il lui en faisoit , une frégate pour le conduire tout de suite au port de Carthage.

Giscon sortit de Siga sans être apperçu ; et son bâtiment léger arriva à Carthage , dès les commencemens du siège : car l'armée ennemie étant venue par terre laissa toujours malgré elle le port libre. Les Carthaginois qui sont ici y virent entrer un matin la frégate , d'où sortit un homme très-fatigué , suivi de deux esclaves qui ne l'étoient pas moins. Le maître pourtant étoit revêtu de ses armes comme allant combattre : mais les deux esclaves avoient sur le corps un long manteau , dont ils s'enveloppoient tout entiers , et dont ils se couvroient aussi le visage en signe de confusion et de tristesse. Dès qu'ils furent à terre ,

l'homme armé commença à crier : je suis le coupable Giscon qui vient apporter ma tête à mon père et au sénat, à moins qu'ils ne jugent plus à propos que j'aie livré ma vie sur les murailles à l'attaque la plus violente. Ces paroles répétées à chaque pas, parvinrent bien-tôt jusques à Zoros. Ce Prince envoya sur le champ des officiers pour amener son fils dans son palais. Comme un grand monde le suivoit, le capitaine des gardes vint dire à la porte : que le Prince souhaitoit que pour cette première entrevue son fils entrât seul, et ne parut que devant le sénat que l'on faisoit assembler. Mais Giscon répondit avec une force de voix, qui excitoit en même-temps de l'étonnement et de la pitié : qu'il exigeoit au nom de la justice divine et publique, que son père laissât entrer avec lui ses deux esclaves ; parce qu'ayant été témoins de toutes ses démarches à Siga, ils déposeroient contre lui, et interdiroient tout accès à la miséricorde ; si l'on en vouloit user à son égard. Cette demande lui fut accordée ; et les deux esclaves étant passés, on ferma la porte sur eux trois. Cinq ou six heures après, le secrétaire du sénat, sénateur lui-même, montant sur un tribunal exposé à la vue de la grande place, à l'extrémité de la salle où étoient encore assis tous les juges, et ayant sur sa droite au

bas des marches , Giscon debout et toujours armé , prononça cet arrêt , aussi extraordinaire que la cause qui y donnoit lieu.

Le sénat de Carthage , de l'avis et du consentement de son Prince , déclare Giscon criminel d'état ; par les propositions d'accommodement faites malgré les ordres de la République , au Roi de la Tingitane , avant la prise de Siga ; par la suspension du siège accordée d'avance au Roi , sans la permission et contre les intentions du sénat ; et par le mariage contracté à l'insu de son père et de son Prince , avec la fille d'Antée , ennemi perpétuel de notre empire , dont il attaque actuellement la capitale. Ces trois actions prises ensemble , ont été jugées dignes de mort ; par la perte de l'incomparable Saphon , par la dissipation de nos armées , et par le siège de Carthage même dont elles sont cause. Cependant le sénat suspend l'exécution de cet arrêt par la vue du besoin que la République a du condamné , qui reste aujourd'hui le principal soutien dont elle espère son salut. Ses juges exigent de lui , qu'avant que de venir se soumettre à la mort qu'il mérite , il aille chercher ailleurs les secours qui nous sont absolument nécessaires pour prévenir la ruine de notre empire. Mais l'espérance qu'il en a donnée a paru assez plausible , pour engager

le sénat à laisser devant Siga les troupes qu'on étoit sur le point d'en rappeler. Quand il sera venu à bout de cette entreprise, le sénat n'exécutera pas encore sa sentence ; parce que regardant aujourd'hui le condamné comme l'unique successeur naturel de son père, sa mort jeteroit la République dans l'embarras d'un choix que les brigues rendent dangereux dans le cours de l'élection, et que la pluralité des voix ne fait pas recevoir dans le cœur de tous les sujets après l'élection même. On a donc statué qu'il ne subiroit point la mort qu'il mérite avant que d'avoir eu d'un mariage rendu légitime par l'aveu du Prince son père, un fils que nous puissions regarder comme successeur né de la principauté de Carthage. Ce sera alors seulement que le coupable viendra présenter sa tête à l'épée de la justice ; supposé néanmoins encore qu'il n'ait point actuellement succédé lui-même à son père mort : d'autant que le sénat reconnoît n'avoir aucun droit de punition à l'égard de son Prince, et qu'il ne conviendrait pas au Prince même de s'y soumettre. Dès que ces paroles eurent été prononcées, on fit descendre Giscon dans la place publique. Il la traversa seul et libre, en priant tous les assistans de ne point le suivre, parce que le Sénateur avoit encore quelque chose de plus important à leur déclara-

rer. On le perdit en effet de vue, et on ne sait pas ce qu'il devint.

Le Sénateur rappela aussi-tôt tout le peuple , et dit : que bien qu'on ne désespérât point du salut de la République , le sénat vouloit mettre d'abord en sûreté la dignité et la vieillesse du Prince ; qu'à ce dessein on avoit obtenu de lui , quoiqu'avec beaucoup de peine , qu'il cherchât une retraite hors de son empire , jusqu'à un temps plus heureux. On ne juge pas à propos, continua-t-il, de nommer icile lieu qu'on lui a indiqué, et où il a consenti de se rendre. Mais si les Dieux favorables nous accordent la délivrance de la ville , nos députés iront bien-tôt prendre le Prince dans sa retraite pour le ramener à Carthage. Il s'embarquera dès cette nuit, où il est défendu à tout autre vaisseau que le sien de sortir du port. Cependant le Prince n'étant pas le seul dont nous songions à procurer la tranquillité , le sénat permet et conseille même à tous les citoyens , dont la condition n'est pas de porter les armes , ou qui n'ont pas été occupés jusqu'ici aux travaux du siège , de se retirer avec leurs familles. Il vous est permis d'emporter tout ce que vous avez chez vous d'argent et de provisions , et de chercher un asile dans les provinces de l'Europe et de l'Asie , qui bordent la Méditerranée , et où chacun de vous es-

père de trouver plus d'accès par les habitudes de son commerce particulier. Vous pouvez partir dès demain et les jours suivans dans les vaisseaux qui appartiennent aux uns ou aux autres d'entre vous, et y recevoir à votre choix tous ceux qui se diront être dans le cas que je viens de vous marquer. Le sénat, dont aucun des membres ne prétend user de la permission qu'il vous donne, n'exige aucune autre formalité pour votre départ. Mais si par le courage de ceux qui nous resteront, ou par les secours que Giscon promet de nous amener, notre ville résistoit, comme il y a lieu de l'espérer, jusqu'à faire lever le siège; les biens-fonds à votre retour ne seront rendus qu'à ceux qui en auront laissé les titres et les renseignemens dans le dépôt public. Et ceux qui persévéreront avec nous dans la défense de la ville, demeureront quittes envers ceux qui se seront retirés, de toutes dettes courantes ou annuelles, une année encore après notre délivrance.

Quoique les Carthaginois, qui nous ont appris les choses que je viens de vous raconter, aient préféré la fuite, au risque de perdre avec le peu de bien qu'ils ont sauvé, leur propre vie par les mains d'un vainqueur barbare; comme ils ne partirent de Carthage que huit jours après cette publication, ils ont vu

commencer le bon effet qu'elle devoit produire. Car outre le soulagement d'esprit que le sénat procuroit par-là à toutes les femmes, et à un grand nombre d'hommes timides; ils délivrèrent Carthage de toutes les bouches inutiles, et ils augmentèrent l'émulation de ceux qui avoient choisi de la défendre jusqu'à leur mort. En effet, nous n'avons pas entendu dire encore qu'elle soit prise, comme nous savons aussi que les Carthaginois sont toujours inutilement devant Siga.

Ce récit frappa les trois auditeurs, tant par le caractère et la situation des personnages, que par les deux faces très-différentes que l'événement de cette guerre alloit donner aux affaires de l'Afrique. Mais Chérès, quoique le moins ému des trois à l'extérieur, avoit reçu au fond de son ame toutes les impressions que pouvoient éprouver en une pareille conjoncture ceux qui y étoient intéressés dans leurs personnes; et il s'étoit déjà rendu propre le sort de Carthage et de tous les sujets de cet empire. Il n'étoit pas moins vivement touché de la plaie qu'avoit reçue l'honneur de l'initiation égyptienne, quoique Giscon ne fût pas comme Séthos, ce qu'on appeloit un initié égyptien. Mais sur toutes choses, il se persuada que les Dieux lui fournissoient une occasion d'exercer cette amitié, dont les initiés

se faisoient un devoir capital , et qui a rendu fameux dans l'antiquité ces couples d'amis dont la fable et l'histoire nous ont conservé les noms. Il pensa que si les adversités , qui ne regardent que les biens de la fortune dont un ami se voit dépouillé , sont une raison de s'attacher à lui avec plus de zèle , et de faire pour lui de plus grands efforts ; la perte de l'innocence et de l'honneur , quand elle ne vient pas d'une dépravation sans ressource , étoit un motif bien plus pressant de voler au secours d'un homme qui tâche lui-même de se relever de sa chute. Ainsi dès que la compagnie fut séparée , et qu'il se vit seul , il s'écria : **Ô Giscon ! Giscon !** je vous ai promis autrefois mon amitié ; je ne désespère pas de vous en donner bientôt des marques. Il alla faire cependant une visite dans son vaisseau , pour recommander à tous ceux qui étoient employés à la manœuvre , et qui ne devoient point sortir du port pour le suivre à Lixa , d'avoir une considération extrême pour les Atlantes qui vouloient bien les servir , ou dans l'hospice , ou dans le vaisseau même. Il chargea le maître pilote de cette inspection pendant son absence , qui seroit encore moins longue qu'il ne l'avoit d'abord projeté. Après quoi , il songea à aller avec ses deux compagnons rendre leurs devoirs au Roi avant l'heure du repas public.

Le Roi, accompagné d'un de ses ministres, sortoit alors de l'hospice des passagers où étoient les Carthaginois, et que l'on distinguoit de celui des étrangers, où l'on avoit mis Chérès et ses compagnons. Ils allèrent tous trois jusqu'à l'endroit où le Roi étoit attendu par les plus considérables des Atlantes. Il se promena d'abord avec eux tous, sous de grandes allées couvertes le long du rivage; et bientôt après il invita les trois étrangers de s'asseoir à ses deux côtés sur un banc de gazon formé en cercle. Là, il pria Chérès en faveur de la grande assistance qu'il voyoit autour de lui, et dont ceux qui voudroient s'asseoieroient vis-à-vis et à côté d'eux, de leur faire le détail des principaux exploits que la renommée leur avoit appris confusément; tels qu'étoient le passage de l'extrémité méridionale de l'Afrique, la fondation de la nouvelle Phénicie, et la réforme de l'initiation de la Guinée. A cette demande, le premier des deux officiers prit la parole, et dit au Roi : Seigneur, comme la modestie de notre commandant, aussi grande que sa sagesse et son courage, lui feroit déguiser la part qu'il a eue dans l'exécution de ces glorieuses entreprises; souffrez que je réponde au lieu de lui à la question que vous lui faites. Cette proposition ayant été agréée, le Phénicien fit de tout ce que le lecteur a

lu dans le livre précédent , un précis d'autant meilleur , que sans employer un seul mot de louange , il loua beaucoup son héros , par la seule exposition des faits. Pendant ce narré , Chérès s'étoit si fort occupé de ses nouveaux projets en faveur des Carthaginois , et des moyens de trouver Giscon , qu'il fut éveillé comme en sursaut par les applaudissemens que toute la compagnie lui adressa à la fin du discours du Phénicien.

L'heure du repas étant insensiblement arrivée , le Roi se leva le premier pour aller vers le lieu où l'on avoit dressé les tables. C'étoit une plaine riant , qu'une colline fort droite et couverte d'arbres , mettoit à l'abri du soleil couchant. Là une vingtaine de tables formoit un carré long. Tous les habitans du port ne pouvoient pas y tenir ; mais on y faisoit passer à tour de rôle tous les citoyens. La table du Roi étoit seule du côté de la colline. Mais elle étoit assez longue pour y faire trouver place aux principaux officiers de l'état : car il n'en avoit aucun pour sa personne , et il n'étoit servi comme les particuliers que par des domestiques. Le premier de ces officiers , ou le plus proche du Roi , étoit le premier des Prêtres du lieu ; car le grand-Prêtre de la nation résidoit à Lixa. Le Roi faisoit mettre immédiatement à côté de lui , les étrangers quand il y en avoit ; et

l'on ne recevoit chaque compagnie, qu'une fois suivant l'ordre de son arrivée. Cette première table n'étoit composée que d'hommes, et on nes'y mettoit comme dans toutes les autres que d'un côté. Dans le sens de la longueur, les tables des hommes étoient à droite, et celles des femmes à gauche. L'épouse du Roi, qui ne portoit que ce nom au lieu de celui de Reine, occupoit la première place de celle-ci, et ses filles se plaçoient de suite après elle. Ses fils étoient à la table des hommes, vis-à-vis d'elle, pourvu que les uns et les autres fussent au moins dans l'adolescence. Mais dans ce royaume électif, les autres degrés de parenté demeuroient à table, comme par-tout ailleurs, dans l'ordre des citoyens, d'où le Roi avoit été tiré. Les Prêtres venoient ensuite ; après eux étoient placés les citoyens qui vivoient de leurs revenus ; le même ordre s'observoit du côté des femmes. A une certaine distance marquée, mais toujours dans le sens de la longueur, étoient les tables des ouvriers, vêtus très-proprement dans l'habit de leur condition. Enfin, le carré étoit fermé par les deux tables des domestiques des deux sexes, qui ne servoient point actuellement dans le repas : mais nourris d'ailleurs comme les maîtres, ils n'entroient qu'après un certain intervalle de temps. Le service des trois premiers

premiers rangs des tables étoit toujours gouverné par deux hommes, et par deux femmes d'entre les citoyens. En un mot, cette assemblée charmante, qui ne se faisoit jamais qu'où étoit le Roi, avoit en même-temps l'air d'un état, et celui d'une seule et même famille. A l'égard des mets, il y en avoit toujours de cinq sortes, un seul plat de chacune pour chaque convive ; la viande, le poisson, le laitage, les légumes, et les fruits. On les varioit ordinairement d'un jour à l'autre. Mais tout ce qui devoit être apprêté, l'étant toujours de la manière la plus simple, ne formoit jamais aucune espèce de ragoût. Les hommes avoient chacun une mesure de vin très-suffisante ; les femmes n'en avoient que le quart, qu'on leur donnoit sur la fin du repas : parce que l'esprit de cette nation étoit de maintenir la sobriété et même la bienséance ; mais sans une privation absolue, qui nourrit souvent des désirs violens et pernicieux. Il étoit permis à tout le monde de converser avec ses voisins, mais à demi-voix, pour éviter le bruit qu'auroit fait autrement une si nombreuse compagnie. Chérès qui étoit à la droite du Roi, profitant de cette permission dont le Roi s'étoit déjà servi à son égard, lui dit : qu'il avoit encore plus de sujet d'être curieux des loix d'une nation aussi vertueuse, et aussi célèbre que celle des Atlantes, que le Roi n'a-

voit en lieu de l'être de ses foibles entreprises , qui n'avoient réussi que par le secours des nations qui composoient sa flotte. Le Roi lui répondit qu'il alloit avoir satisfaction. Aussitôt il appela le Secrétaire de son conseil qui étoit à l'extrémité de sa table. Il lui fit donner un siège à-peu-près vis-à-vis de lui ; afin qu'il fût aisément entendu des deux autres étrangers , dont l'un étoit à la gauche du Roi , et l'autre à la droite de Chérès : et le faisant servir à cette place, comme on le pratiquoit en de semblables occasions , cet Officier , en continuant son repas , leur parla familièrement en ces termes.

Respectables hôtes , pour commencer par la religion qui fait toute notre gloire et toute notre défense , je vous dirai d'abord , que nos Prêtres font tous les jours trois sacrifices , l'un au lever du soleil , l'autre dans le milieu de la matinée , et le troisième sur le midi. Chacun ne remplit qu'une demi-heure de temps. Tous les Atlantes sont obligés d'assister à l'un des trois ; à moins qu'ils n'aient pour s'en dispenser , des raisons connues des Prêtres , qui sont très - indulgens sur les permissions , et très-exacts à se les faire demander. Nous avons d'ailleurs assez de temples dans tout le pays , pour qu'il y en ait toujours quelqu'un dans le voisinage de tous ceux qui habitent ce petit royaume. Lixa étant

notre seule ville, est la seule habitation où il y ait plusieurs temples; mais dans Lixa même chacun est tenu d'aller au sien, pour les exercices d'obligation. Ces exercices se réduisent pour tous les jours au sacrifice du matin et à l'action de grâces du soir, où vous verrez que le Roi nous conduira tous après le repas, et où assisteront ceux mêmes, qui n'ont pas eu aujourd'hui place à la table. Nous avons un certain nombre de solennités dans le cours de l'année, sur-tout au commencement et à la fin des saisons, pour demander aux Dieux de les rendre heureuses, ou pour les remercier de leurs présens. Mais outre cela chaque huitième jour ramène une fête ordinaire, destinée particulièrement au culte des Dieux, aussi bien qu'au repos et au délassement des citoyens, et sur-tout de ceux qui travaillent. C'est pour cela que nous sommes obligés ces jours-là d'assister d'abord dans le temple, pendant trois heures consécutives de la matinée, aux pratiques de la religion. Il n'y a pourtant qu'un sacrifice un peu plus solennel que celui des jours communs, et qui n'est plus long que parce que l'on y chante en concert de voix et d'instrumens, les prières qu'on ne fait que réciter les autres jours. Un des Prêtres fait ensuite à l'assemblée des hommes et des femmes, un discours d'une petite heure, où il mêle à des

règles de morale, les louanges des Dieux, et des personnes de l'un et de l'autre sexe, qui ont excellé dans la vertu. Mais dans le même temps un autre Prêtre instruit les enfans par des interrogations familières dans un lieu séparé. Enfin, on se rejoint encore pour la distribution des offrandes que l'on a faites avant le sacrifice, pour des processions, et pour d'autres cérémonies pieuses, où l'on fait entrer tour-à-tour les hommes, les femmes et les enfans. Car nos pères ont eu pour maxime, de faire aimer les temples par la beauté, et par la diversité des cérémonies. Ils ont cru que pour le maintien de la religion, il ne suffisoit point de compter sur la piété réelle et intérieure de quelques particuliers; mais qu'il falloit lui donner un extérieur qui réunît tout un peuple. Le culte extérieur est le seul qui puisse former une société visible, et distinguer une nation religieuse de celles qui ne le sont pas, ou qui le sont autrement. Il s'est trouvé parmi nous, en des temps qui ont précédé ceux-ci, des hommes et sur-tout des Prêtres trop spirituels, qui rapportant tout à l'intérieur, regardoient les cérémonies même, comme un objet de distraction dans les temples. Ils en retranchoient sur-tout ce qu'ils y trouvoient de trop agréable, comme contraire à l'esprit de la religion, qu'ils croyoient d'autant mieux

saisir qu'ils le rendoient propre à moins de gens. Il arrivoit de-là, que l'on désertoit nos temples dans les solennités libres, et que les prétextes de dispense se multiplioient dans les autres. Nos grands Prêtres chargés en quelque sorte du corps de cette même religion, se sont toujours opposés à cette espèce de réforme. Comme chefs de la société en une partie si considérable, ils ont eu une attention extrême à la multitude. La perfection de quelques particuliers est une affaire particulière, dont les Prêtres que l'on va consulter en secret et séparément doivent prendre un très-grand soin. Mais on ne peut en imposer la loi à un peuple entier, dans lequel il est important néanmoins d'entretenir l'amour et l'habitude de la religion. En un mot, les maximes de nos grands Prêtres, et le succès de leur conduite nous ont convaincus, qu'au lieu que l'esprit borné entreprend en vain de réduire le commun des hommes à ses goûts, le grand homme les amène où il veut par les leurs.

Le second objet de la fête du huitième jour étant, comme je l'ai déjà dit, le repos et le délassement des citoyens, et sur-tout de ceux qui travaillent, l'après midi demeure libre. Il n'en est pas ainsi des autres solennités, où nos cérémonies sont plus magnifiques, et trop longues toutes ensemble, pour n'occuper que les

matinées. Mais aussi l'assistance n'y est que volontaire. A l'égard du huitième jour, on veut ici que le peuple et les domestiques non-seulement se reposent, mais se réjouissent : et afin que ces réjouissances soient toujours honnêtes, nos loix ordonnent qu'elles soient communes, et que les citoyens même y soient mêlés. Les lieux où l'on s'exerce à des jeux d'adresse, où l'on danse, et où l'on mange, soit dans Lixa, soit dans les campagnes, sont désignés et à découvert. Et de plus, les magistrats y président pour prévenir toute querelle, toute indécence, et tout excès. On a fait une loi générale de ces divertissemens ; de peur que les pères et les mères de famille ne retinssent ces jours-là, leurs enfans ou leurs domestiques dans le travail, dans la contrainte et dans le chagrin, comme quelques-uns le faisoient, sous prétexte même de piété. Et l'on a réglé que ces divertissemens seroient publics, de peur qu'il n'y en eût de particuliers ; ou que les citoyens désœuvrés ne se livrassent aux médisances les uns contre les autres, ou aux censures du gouvernement.

Pour passer maintenant à la police de notre état, sa constitution nous dispense d'abord de cette grande partie qui fait ailleurs le militaire, puisque nous n'avons d'autre défense que la faveur des autres nations, et l'estime qu'elles

veulent bien faire de notre simplicité. Nous n'avons même aucun besoin de la politique, en tant qu'elle est l'art de suspendre les guerres, ou de reculer les frontières par des traités. Personne ne nous dispute notre territoire enfermé par la mer à l'occident, par deux rivières, le Subur au midi, et le Zilis au nord, et par une chaîne de montagnes au levant. Nous ne chercherons point non plus à l'accroître. Et pour dire le vrai, nos lois seroient trop resserrées pour un grand royaume, où nous ne pourrions jamais conserver l'union et l'uniformité qui est l'ame de nos mœurs et de nos pratiques. Il suffit donc de vous dire que notre Roi est électif, depuis qu'Atlas notre fondateur mourant sans aucun successeur de son sang, en choisit un lui-même parmi nos concitoyens. Nous voulons sur le modèle de ce premier élu, que le Roi soit au temps de son élection entre cinquante et soixante ans. Tout citoyen, aussi-bien que tout habitant de la campagne, qui a fait preuve d'un certain revenu fixe, peut être nommé ; à condition pourtant qu'il ne soit point fils du dernier mort, ou son plus proche parent, s'il n'a point eu de fils ; ce qui exclut, en ce cas, ou tous les neveux, ou tous les cousins au même degré. Les brigues sont absolument défendues, et elles seroient même assez inutiles, vu la liberté et le secret

du scrutin, donné par les seuls citoyens qui ont passé l'âge d'être élus, mais qui d'ailleurs étoient de condition à l'être. Le Roi une fois nommé est maître absolu du gouvernement. Mais il fait serment de ne point toucher aux loix de l'état, et de recevoir les représentations des magistrats assemblés, qu'il ne nomme pas, mais qu'il agréé. On le supplie aussi le jour de son installation de conserver tous les ministres de son prédécesseur capables de remplir leurs fonctions. Aussi un changement de Roi ne fait-il pour l'ordinaire aucun changement dans l'état. Mais le Roi a d'ailleurs le droit de destitution et de nomination à l'égard de toutes les places uniques, excepté une seule, qui est celle du grand - Prêtre. Celui-ci est nommé par les Prêtres du même âge que les citoyens qui nomment le Roi; et l'âge du grand-Prêtre qu'il s'agit d'élire, est déterminé de la même manière que celui du Roi. Mais le Roi a un privilège particulier dans cette élection : c'est que dans la liste qu'on lui présente des Prêtres qui peuvent remplir cette place, l'on peut exclure trois, auxquels il ne faut plus penser, et dont la nomination seroit nulle. Quelques Prêtres zélés, murmurèrent autrefois de ce réglemant. Mais on leur fit concevoir que le plus grand bien du sacerdoce et de l'empire, considérés ensemble, étoit l'union

et la concorde des deux puissances , qu'on ne pouvoit jamais espérer quand un grand-Prêtre seroit désagréable au Roi. On ajouta qu'il falloit éviter très-soigneusement tout ce qui peut faire naître les divisions et les partis , comme aussi contraires à l'esprit et à l'intérêt même de la religion , qu'à son utilité publique et civile , et comme capables de faire d'un très-grand bien , un très-grand mal. Ces remontrances eurent un tel effet , et les Prêtres ont marqué depuis tant d'égards pour les Rois , que dans les dernières nominations , les Rois n'ont exclu personne , et ont laissé les trois noms en blanc pour conserver seulement leur droit.

Nos citoyens sont partagés en trois classes , ceux qui vivent de leurs revenus , les marchands , et les ouvriers. Les Prêtres sont de la première , quoiqu'ils n'aient d'autres revenus que les offrandes qu'on leur porte dans les temples , et les présens volontaires qu'ils reçoivent , à raison de l'éducation publique des enfans de l'un et de l'autre sexe , de laquelle eux et leurs femmes sont chargés séparément. Le revenu des autres ne consiste communément qu'en terres et en maisons ; et il y a peu de familles dans la ville même , ou dans le port , qui n'aient quelques mesures de terres à la campagne. Les possesseurs sont obligés

de les entretenir et de les faire valoir, non-seulement comme bons pères de familles, mais encore comme bons citoyens : parce que nous ne faisons guères d'autre négoce avec les étrangers, que celui de nos bestiaux et de nos fruits. Ce sont des commissaires présentés au Roi par le corps des marchands, qui les vont prendre chez les propriétaires, et qui les conduisent ou transportent dans ce marché unique, que l'on a pu vous montrer, quand vous êtes allés à Banasa par le fleuve Subur. C'est là que l'on en fait l'échange, sans se parler et sans se voir, avec les marchandises qui nous sont apportées par les Phéniciens, de la manière dont ils vous l'ont sans doute conté eux-mêmes à Banasa. Ainsi nos marchands ne recevant leurs marchandises que de ces commissaires, ne les débitent qu'à nos citoyens à un prix qui n'est jamais dit qu'une fois. Il leur est permis aussi d'en livrer aux étrangers comme vous pour leur usage : mais vous verrez leur pratique à cet égard, si vous avez envie de vous fournir de quelque chose sous les piliers de Lixa. Il n'y a rien à dire au sujet de nos ouvriers, qui, selon les apparences, ne soit commun à toutes les nations. Mais ce que je crois être propre à la nôtre, c'est qu'on n'y souffre personne dans l'indigence, et que l'état supplée à ce que la vigilance et le travail ne peuvent pas

fournir à quelques particuliers. Il est vrai aussi que les magistrats prennent garde, et même d'avance, que les besoins auxquels il faudroit pourvoir, ne proviennent de la fainéantise et du désordre ; et on punit l'un et l'autre par des travaux beaucoup plus grands que ceux qui suffiroient communément pour prévenir la pauvreté.

Voilà, respectables hôtes, le récit de nos loix, tel à-peu-près que nous le faisons à tous les étrangers, qui témoignent quelque envie d'en être instruits. Le reste est un détail dont vous avez déjà pu appercevoir une partie par vous-mêmes, et que vous verrez encore mieux si vous remplissez le mois qu'il vous est permis de séjourner dans ce pays. Vous jugez bien même que le principal objet de ce détail est dans Lixa, qui n'est qu'à une demi-journée d'ici, et où le Roi nous a annoncé qu'il se rendroit demain après le départ des vaisseaux Carthaginois.

Chérès demeura charmé de tout ce qu'il avoit entendu ; et joignant ce qu'il venoit d'apprendre à ce qu'il savoit déjà, il remercia le Roi et le secrétaire de son conseil, en disant : qu'au lieu que les Sauvages qu'ils avoient rencontrés jusques là dans toute l'Afrique, étoient autant d'exemples des vices, auxquels les hommes sont sujets sans la culture de l'esprit, et sans

la science des mœurs, le pays sacré des Hespérides étoit un exemple de l'innocence, où se conservent quelques hommes éloignés du commerce des peuples, pervertis par le luxe et par l'amélioration. Il ajouta que leur nation lui rappeloit véritablement l'âge d'or; non pas tel que des hommes corrompus se le représentent, mais tel que l'amour de la félicité publique en faisoit souhaiter le retour à des hommes sages.

Le repas fini, le Roi prit le chemin du temple, suivi de la compagnie qui avoit assisté à table, et qui grossissoit à vue d'œil, par la réunion de tous les autres citoyens du port. Chérès trouva le moment de dire à ses deux officiers, qu'après l'action de grâces où l'on alloit, il avoit à demander au Roi quelques éclaircissemens au sujet des Carthaginois. Mais que comme il croyoit que le Roi seroit plus libre en ne parlant qu'à lui seul, il iroit leur rendre compte de sa conversation dans l'hospice, où ils se retireroient les premiers. Aussitôt Chérès rejoignit le Roi; et en sortant du temple, il lui demanda à voix basse la permission de s'aboucher un moment avec les Carthaginois, qui étoient à la veille de leur départ; d'autant que ses deux compagnons et lui s'étoient extrêmement intéressés à leur histoire, que l'intendant de l'hospice des étran-

gers , avoit bien voulu leur raconter. Le Roi lui serrant la main , donna à tout le monde par un salut le congé ordinaire à cette heure-là. Après quoi , il répondit à Chérès , qui le conduisoit du côté de son palais : que les égards qu'ils étoient obligés d'avoir pour les états voisins , et sur-tout pour le Roi de la Tingitane , dont la puissance les environnoit , ne leur permettoit pas de faire du pays privilégié des Hespérides , un lieu de rendez-vous , et de conférences entre des étrangers ; et notamment entre un héros aussi illustre que Chérès , et des Carthaginois , auxquels Antée faisoit actuellement la guerre. Que pour cela même , ils n'attiroient point chez eux les peuples fugitifs , qui sachant de leur côté cette attention des Atlantes , jointe à la petite étendue de leur territoire , se réfugioient plutôt en d'autres lieux , et sur-tout dans la Bétique , aussi religieuse et plus indépendante qu'eux. Que néanmoins la réputation de la vertu de Chérès , méritant une confiance qu'il n'auroit en nul autre que lui , il ne lui dissimuleroit pas combien ils désapprouvoient tous l'injustice de l'attaque , et la perfidie des procédés d'Antée contre les Carthaginois. Qu'en son particulier il seroit ravi que Chérès , joignant la gloire de leur délivrance à tant de hauts faits , qu'il avoit ouï raconter , fût bientôt appelé le vainqueur

et le bienfaiteur de toute l'Afrique. Qu'ainsi pour lui faciliter cette entreprise jusqu'au point où il pouvoit le faire , il lui avoueroit que depuis environ deux mois , il étoit arrivé dans leur port , un petit vaisseau Carthaginois , quoique sous une forme déguisée , qui débarqua deux hommes fort âgés , accompagnés de deux jeunes personnes voilées , et comme en habits de deuil. Celle des deux qui paroissoit la plus considérable et la mieux faite , appeloit son père , le plus cassé des deux vieillards ; et l'autre personne sembloit être au service de la première. Tous quatre étoient suivis d'un seul esclave. Comme c'est là le plus haut nombre d'une même compagnie qui ait droit , suivant nos loix , d'entrer dans l'intérieur de ce pays , on les reçut comme vous dans l'hospice des étrangers. L'intendant de cet hospice , le même qui vous a parlé aujourd'hui , me les adressa à Lixa , suivant leurs souhaits , en me marquant qu'ils avoient une grace particulière à me demander. Ils me confessèrent d'abord que le siège de Carthage , les avoit chassés de cette ville. Ils me supplièrent , s'ils étoient les premiers de ce malheureux empire qui eussent abordé chez les Atlantes , comme ils le croyoient , de leur céder au prix qu'on jugeroit à propos , une habitation en quelque lieu solitaire de nos campagnes. Que je voulusse bien les y

souffrir, jusqu'à ce que leur ville fût délivrée, si les Dieux lui faisoient cette grace; ou, jusqu'à la fin de leurs jours, si elle étoit prise, comme on avoit sujet de le craindre. Je leur répondis que je ne m'éloignois point d'exercer cette hospitalité à leur égard; mais que notre usage n'étant pas de laisser établir des étrangers parmi nous, je proposerois la chose à mon conseil, et même d'une manière favorable: mais qu'au fond, je lui laisserois décider, si leur qualité de Carthaginois fugitifs étoit pour eux une raison d'exception unique ou d'exclusion plus sévère. Mon conseil, après quelque délibération, conclut tout d'une voix: que l'hospitalité, comme toutes les autres vertus, étoit de peu de mérite, si on ne l'exerçoit qu'en des occasions ordinaires, ou même gracieuses; et que nous devions être ravis que la providence nous donnât lieu de risquer quelque chose en faisant du bien. Que c'étoit même par-là, que quelques-uns avoient eu l'avantage de recevoir de plus grands hôtes qu'ils ne l'avoient cru d'abord. Que néanmoins pour accompagner cette bonne œuvre de toutes les précautions convenables, il étoit bon que les étrangers continuassent de taire devant nos concitoyens, qu'ils fussent Carthaginois, d'autant plus qu'ils se cacheroient ainsi beaucoup mieux eux-mêmes à Antée, leur ennemi, que

nous ne voulions pas d'ailleurs indisposer contre nous. Que par la même raison, il ne sembloit pas à propos de leur vendre aucune possession ; puisque d'une part nous n'étions point dans l'habitude de négocier tête à tête avec les Phéniciens même , qui nous apportent les marchandises dont nous avons besoin ; et que de l'autre , ces nouveaux hôtes n'étoient pas sûrs du temps qu'ils devoient demeurer en ce pays. Qu'ainsi il n'y avoit qu'à les garder comme étrangers, pour autant de temps que leur fortune exigeroit qu'ils y demeuraissent. Mais qu'à la différence des étrangers ordinaires, qui ne passent ici qu'un mois au plus, on leur donneroit pour retraite un fonds de terre dont ils jouiroient comme usufruitiers, et dont ils enverroient annuellement une rétribution libre et à deniers couverts, dans le tronc du temple des Dieux hospitaliers, comme les étrangers ordinaires paient les dépenses, et même les achats qu'ils font quelquefois en parcourant ce royaume. Que c'étoit à moi de choisir à ces conditions, dans le domaine royal, un lieu que je jugerois capable de leur fournir leur subsistance. On ajouta que la solitude que ces Carthaginois demandoient eux-mêmes, paroïsoit très-importante ; soit pour leur propre sûreté, par rapport aux hommes de toute nation qui abordent ici de temps à autre ; soit
pour

pour conserver à l'égard de nos Atlantes, la loi qui leur est imposée de n'avoir jamais de conversation particulière avec les étrangers. Qu'ainsi l'on m'invitoit à régler le nombre, et à garder les noms des domestiques qui serviroient à la culture de leurs terres. Je témoignai à mon conseil, que je suivrois exactement cet avis qui étoit le mien. En effet, étant revenu aux Carthaginois, je leur dis qu'en conséquence de cette délibération que je leur rapportai, je leur cédois une solitude fort agréable, sur une colline, à quatre lieues au-delà de Lixa. Je leur donnai sur-le-champ, un homme de confiance pour les y conduire, et pour les y établir. C'est celui qui fait leurs commissions du dehors, et par lequel même ils ont communication avec moi. Voilà, illustre Chérès, les seuls Carthaginois auxquels je puisse vous permettre de parler. Je n'étends pas même cette permission aux deux officiers que vous avez amenés avec vous. Je pars demain pour Lixa, dès que la grande chaleur du jour sera passée; et j'y serai rendu avant minuit. Je vous fournirai, si vous le souhaitez, une voiture pour vous, pour vos deux compagnons, et pour vos deux esclaves, et vous y arriverez en même-temps que moi. Vous pourrez prendre vos mesures dès le lendemain, pour aller seul à l'habitation de nos solitaires. On l'appelle les grands

arbres : vous y serez conduit par le chemin qui borde le fleuve, jusqu'à ce que vous trouviez un demi-cercle formé par le rivage, et dont le vide est rempli par une île environnée de barques de pêcheurs. Mettant cette île à votre droite, vous découvrirez sur la gauche, une petite maison blanche située à mi-côte, dans un assez grand éloignement, et environnée par trois côtés, de grands arbres qui ne vous en déroberont pas la vue. C'est la demeure des Carthaginois. Je vous en donne les indications, afin que vous ne les demandiez à personne. Car il est mieux que vous arriviez chez eux comme un étranger, qui est venu visiter ce royaume par curiosité, et qui a perdu son chemin. Je vous donnerai néanmoins, selon la coutume, une lettre circulaire, par laquelle je déclarerai que vous êtes entré dans le royaume par le port du Lixus, qui est la seule entrée permise aux étrangers, parce qu'on a ordre en divers endroits d'arrêter les inconnus qui seroient entrés par d'autres routes, pour savoir d'eux qui les amène, et pour les reconduire sur-le-champ hors de nos terres.

Chérès très-content de la permission et des lumières que le Roi lui donnoit, le remercia avec la même effusion de cœur, que s'il se fût agi de sa propre délivrance. Et le Roi étant arrivé avec lui à la porte de son palais, le

renvoya à l'hospice , accompagné , pour marque d'honneur , de deux de ses gens.

Comme il étoit déjà tard , Chérès remit ses deux compagnons au lendemain , pour leur proposer un dessein qu'il avoit formé au sujet des Carthaginois , en conséquence de ce qu'ils avoient appris ensemble , et de ce que le Roi lui avoit dit en particulier. En effet , s'étant allés promener tous trois dès le matin dans un lieu champêtre et séparé , Chérès leur dit : chers compagnons , quelque juste gloire que vous ayez acquise par la découverte du tour de l'Afrique , par les établissemens que vous avez faits sur ses côtes , par les mœurs que vous avez données à la plupart de leurs habitans ; j'ai remarqué plus d'une fois , que dans les combats qui se sont présentés , votre courage a souffert de n'avoir affaire qu'à des ennemis indignes de vous. Vous avez eu pitié en quelque sorte de vos propres exploits : et j'ai mis obstacle moi-même à quelques entreprises que vous auriez sans doute achevées beaucoup plutôt par la force , mais dont j'ai cru que la patience et la douceur affermiroient mieux l'exécution. Il se présente aujourd'hui une occasion de donner un libre cours à cette ardeur que j'ai quelquefois réprimée. Voulez-vous m'aider à secourir les Carthaginois , qui vous doivent leur origine , dit-il , en se tour-

nant vers l'officier Phénicien , nation démembrée de la vôtre depuis moins de trente ans ; ou m'abandonnerez-vous dans cette expédition que je suis résolu de tenter , quand je devrois n'y porter que ma personne ? Les deux officiers n'hésitèrent pas un moment dans leur réponse ; et Chérès , pour les encourager encore davantage dans l'offre de leur vie qu'ils lui faisoient au nom de toute la flotte , leur dit : qu'il croyoit que cet exploit seroit un digne couronnement de leur course. Qu'ils feroient voir par-là à toutes les nations connues et policées , dont ils se rapprochoient , et aux yeux desquelles ils alloient combattre , qu'ils étoient capables de quelque autre chose que de commerce ; ou plutôt qu'on ne peut étendre le commerce aussi loin qu'ils l'avoient fait , sans avoir autant de courage que de sagesse.

Ces deux officiers portant la générosité encore plus haut qu'il ne le demandoit , lui dirent qu'ils alloient partir sur-le-champ pour aller prendre la flotte à Banasa ; pendant que Chérès satisferoit chez les Atlantes et à Lixa , une curiosité qui lui étoit plus convenable qu'à eux. Chérès leur répondit , qu'il n'acceptoit point de leur part , un sacrifice dont il ne suivoit pas l'exemple , et qu'il étoit juste que des amis qui s'étoient fait une joie de l'accompagner dans le pays des Hespérides , vissent la

capitale comme lui. Mais il y a plus, continua-t-il; notre départ subit, ou même notre séparation subite pourroit faire soupçonner au commun des Atlantes, que de concert avec le Roi, nous avons formé quelque ligue secrète avec les vaisseaux Carthaginois; d'autant plus, que partant à l'heure qu'il est, nous sortirions, ou vous sortiriez du port en même-temps qu'eux. Or, le Roi m'a déclaré qu'il étoit essentiel au repos de sa nation, de ne prendre part en aucune manière, aux querelles des nations voisines, et sur-tout à une guerre faite par Antée, dans les états duquel les Atlantes sont comme enfermés, et avec lequel ils doivent garder de très-grands ménagemens. C'est pour cela que le Roi n'a jamais voulu me permettre de parler aux Carthaginois, qui partent du port, dès ce matin, et avec lesquels je voulois m'éclaircir plus particulièrement de la situation de leurs affaires : et je me suis flatté mal-à-propos, qu'il accorderoit plutôt cette grace à moi seul, qu'à nous trois ensemble. C'est pour cela aussi que nous ne mêlerons jamais dans l'exécution de notre projet, le nom des Atlantes, ni de leur Roi. Nous le suivrons cependant ce soir à Lixa, où il veut bien nous faire conduire dans des voitures, sans oublier nos deux esclaves. Mais si après avoir passé dans cette ville toute la journée de demain, vous voulez retourner à

Banasa , dans le vaisseau qui nous a amenés , je ne m'y opposerai point. Il ne paroîtra extraordinaire à personne , que les deux principaux officiers de notre flotte soient impatiens de la revoir. Ainsi après l'avoir pourvue de toutes les munitions nécessaires pour une grande entreprise , qu'il ne faut néanmoins donner que pour le passage de la Méditerranée , actuellement couverte d'un grand nombre de vaisseaux armés , vous amenerez incessamment cette flotte entière devant le port du Lixus. Il suffira de m'envoyer de-là , une chaloupe pour me prendre. Comme cette commission , dont je crois que vous voulez bien vous charger , demande au moins huit ou dix jours de temps , je serai revenu alors infailliblement dans ce port. Vous voyez que selon cet arrangement , je consens en partie à l'offre que vous m'avez faite , de me laisser seul en ce pays. Ce n'est pas , comme vous pouvez croire , par une curiosité de voyageur , qui cède aujourd'hui à un bien plus grand objet qui nous occupe : c'est pour augmenter , si je puis , chez les Atlantes , les lumières qu'ils nous ont données les premiers au sujet des Carthaginois ; pour leur faire répéter ce qu'ils en ont déjà dit , ou pour leur faire dire ce qu'ils en avoient oublié. Car vous savez aussi bien que moi , qu'en fait de guerre , le point principal est d'être instruit de

l'état des choses ; et que les attaques sont d'autant plus avantageuses , qu'elles se font conformément à la disposition des ennemis mieux connue. Ces mesures ayant été prises d'un commun accord , sans que Chérès eût rien découvert à ses deux compagnons , des Carthagois solitaires , qui étoient la véritable cause du retardement de son départ , ils retournèrent tous trois à l'hospice. Là , ayant pris leur repas avec l'Intendant , ils lui dirent que comptant de partir pour Lixa , à la suite du Roi , ils prenoient la liberté de lui demander à qui ils devoient payer les frais qu'ils avoient faits dans le port , et sur-tout ceux de leur équipage et de leur chiourme. L'Intendant leur répondit qu'on leur diroit la manière dont on recevoit ce paiement , à leur retour et à leur sortie du port , s'ils ne l'apprennent pas dans le cours de leur petit voyage. N'ayant pu tirer d'autre réponse , ils se bornèrent malgré eux à des remerciemens très-affectueux et très-obligeans à l'égard de l'Intendant , et de toutes les personnes qui s'étoient employées à les servir ; et ils allèrent trouver le Roi , qui avoit seul le droit de recevoir les visites des étrangers dans son palais.

Le Roi monta dans un char avec son épouse , et avec ses filles qui le suivoient toujours dans les voyages qu'il faisoit au port. Les

ministres qu'il avoit avec lui , remplissoient deux autres chars qui marchaient les premiers. Il se fit suivre immédiatement par celui qu'il avoit fait donner aux étrangers ; et le char de ses fils terminoit la file. Le Roi fut reçu aux portes de Lixa , par une douzaine de personnes nommées à cet office , parce qu'on ne vouloit pas que le reste de la ville se dérangeât dans le temps du sommeil. En descendant à la porte de son palais , il fit mener les étrangers dans l'hospice de Lixa , qui étoit dans la même place , et où ils furent reçus comme dans celui du port. Ils employèrent la journée du lendemain à parcourir la ville , que le fleuve partageoit en deux parties , ou en deux demi-cercles , dont le diamètre étoit à-peu-près d'une demi-lieue. Ils étoient conduits par deux Atlantes , que l'Intendant de leur hospice leur avoit donnés pour le premier jour , suivant la coutume. Ces conducteurs leur firent commencer leur course , par le temple principal où ils assistèrent à un des trois sacrifices de la matinée. Ce temple comme tous les bâtimens de Lixa , étoit régulier , bien entendu , et bien construit , mais sans aucun ornement d'architecture. Au sortir de-là , ce furent les étrangers qui demandèrent eux-mêmes la permission d'aller saluer le Roi ; ce qui leur fut accordé. Ils furent menés ensuite dans tous les endroits de cette première partie de la ville

que leurs conducteurs jugeoient leur devoir faire le plus de plaisir. Ils n'oublièrent pas de les faire reposer de temps en temps sous des portiques plus commodes que superbes, où d'autres Atlantes se rendoient pour s'entretenir sur toutes sortes de sujets honnêtes et utiles. Comme on n'étoit là jamais seul, il étoit permis aux citoyens de lier conversation avec les étrangers même : et ceux-ci remarquèrent la discrétion qu'avoient les Atlantes de ne point les fatiguer d'interrogations, et de se contenter de ce qu'ils vouloient bien dire d'eux-mêmes. Etant retournés à l'hospice pour y passer la grande chaleur du jour, ils en sortirent trois heures après pour aller dans l'autre partie de la ville. Ils traversèrent le fleuve sur un pont de bateaux qui s'ouvroit pour livrer passage aux barques des Atlantes ; car aucun autre peuple ne se servoit de ce fleuve dans l'étendue de leur territoire. Nos étrangers apperçurent que dans le temps où commençoit la soirée, il y avoit avec les hommes beaucoup de femmes sous les portiques. Leurs conducteurs leur dirent, qu'il n'y avoit pourtant là de femmes que celles qui étoient à la portée de la conversation des hommes. Cet avis leur inspira la curiosité de s'approcher d'elles. Ils observèrent qu'elles écoutoient avec une attention, qui animoit ceux qui rai-

sonnoient juste , qu'elles entendoient finement , et qu'elles parloient moins , mais avec plus de facilité que les hommes. Un spectacle si amusant fit dire à Chérès que la connoissance d'une ville ne consistoit point à savoir l'étendue de son plan , ni le nombre et la forme de ses édifices : mais qu'il en falloit avoir étudié les habitans , et pouvoir dire quel y est l'intérieur de la société. Qu'enfin cet intérieur dépendoit beaucoup en chaque pays du génie des femmes , et de la manière dont on se conduisoit avec elles. Cependant , dit-il à ses conducteurs , nous voudrions bien ne pas finir la journée , sans apprendre de quelle manière on reçoit ici les étrangers qui se présentent pour acheter quelque chose. La pratique de votre marché de Subur , et quelques discours généraux que nous avons entendus , nous font soupçonner quelque singularité dans vos usages sur cet article. Leurs conducteurs répondirent qu'il ne tenoit qu'à eux de s'en instruire par eux-mêmes. Qu'ils voyoient devant eux la plus grande halle de Lixa , à laquelle sa construction faisoit donner le nom de grands piliers ; et que pour leur ménager le plaisir de la surprise , ils les y laisseroient aller seuls , en les attendant sous le portique même où ils étoient.

En effet Chérès et ses deux compagnons s'arrêtèrent sous ces piliers , en un endroit

où l'on étaloit un grand nombre de ces petits ouvrages de main, que les voyageurs emportent plutôt comme un témoignage du pays d'où ils viennent, que pour s'en servir chez eux. Ils en mirent à part autant que leurs deux esclaves qui les suivoient en pouvoient emporter commodément. Mais avant que de les enlever de dessus la table, ils en demandèrent le prix. La marchande leur répondit gracieusement qu'elle se tenoit heureuse d'avoir leurs prémices, et qu'il paroïssoit bien qu'elle étoit la première de sa profession à qui ils se fussent adressés. Qu'elle leur apprenoit donc que les marchandises des Atlantes, non-seulement les siennes qui n'étoient pas bien considérables, mais les étoffes et les toiles les plus belles qu'ils pourroient demander à ses voisins, n'étoient d'aucun prix pour les étrangers. Qu'ils pouvoient prendre tout ce qui conviendrait à leur usage ou à leur goût, et qui par sa quantité ne paroîtroit pas une fourniture de négoce, sans s'informer de ce qu'il coûte. Les étrangers lui repliquèrent que quand elle ne recevroit point leur argent, il faudroit toujours payer leur emplette à quelqu'un, ou en quelque manière. Qu'en un mot, ils n'emporteroient rien, s'ils ne savoient du moins ce qu'elle vendroit ce qu'ils avoient choisi à un citoyen de Lixa. La marchande répondit qu'on ne leur deman-

deroit compte en aucun endroit de ce qu'elle leur livroit , et qu'il ne tenoit qu'à eux de n'en jamais rien donner. Que néanmoins elle ne refusoit pas de leur dire qu'elle le vendroit tant à un Atlante ; mais qu'il lui étoit défendu d'en recevoir le prix , et qu'ils la fâcheroient pourtant beaucoup de laisser là sa marchandise. Nos étrangers lui accordèrent donc la grace qu'elle leur demandoit , et dont elle parut réellement très-satisfaite. Mais sans faire d'autres épreuves qui ne les auroient pas instruits davantage , ils revinrent à leurs conducteurs , et les prièrent de leur donner le dénouement de cette scène.

Le premier des deux leur dit : Seigneurs , aucun étranger ne peut ici distribuer le moindre argent : et si vous visitez nos campagnes , comme il vous est permis de le faire avec une lettre circulaire du Roi , vous verrez qu'on ne recevra pas même le prix des repas ou des voitures que vous pourrez prendre dans les hôtelleries , et à plus forte raison dans les maisons où l'on vous recevrait par devoir d'hospitalité. Mais ceux dont la profession est de vendre ne perdent rien aux avances qu'ils font ; parce que le garde du trésor public les paie à la première vue de leur mémoire. Les étrangers aussi généreux que vous paraissez l'être n'ont qu'une ressource. C'est que sur le

point de partir du port de Lixus , on les conduit auparavant dans le temple des Dieux Hospitaliers. Là , après le sacrifice que l'on fait à leur intention devant eux , on leur dit qu'au dedans d'une cloison qu'ils voient au bas du temple , est un tronc où ils peuvent mettre ce qu'ils ont envie de donner , s'ils craignent de nous avoir de l'obligation pour les dépenses qu'ils peuvent avoir faites. Nous devons avouer en l'honneur des hôtes que nous avons eu jusqu'à présent , que cette pratique a plus enrichi notre état que tout l'argent qu'ils auroient dispersé de côté et d'autre. L'intendant de l'hospice des étrangers qui les conduit à ce temple , a soin pourtant de leur dire qu'on ne leur conseille point du tout de s'incommoder par un excès de générosité ; d'autant plus que deux raisons empêchent qu'on ne sache ce qu'ils auroient mis dans le tronc. L'une est qu'on les enfermera seuls dans la cloison ; et l'autre que l'on n'ouvre le tronc que tous les trois mois , et qu'ainsi leur argent sera confondu avec celui de beaucoup d'autres. On agit autrement à l'égard des passagers , que les tempêtes ou les naufrages ont jetés dans notre port , ou sur nos côtes : car la veille de leur départ , le Roi assisté du premier de ses ministres , et de l'intendant de leur hospice , compte avec eux , non les frais que nous

pouvons avoir faits pour le traitement de leurs hommes ou sains ou malades, ou pour le radoub de leurs vaisseaux ; mais les dommages qu'ils ont soufferts , et l'argent dont ils ont besoin pour se rendre au lieu où ils tendent. On leur en donne assez souvent, et si l'on reçoit quelque chose d'eux, c'est à proportion de ce qui leur reste , et non de ce qu'ils ont dépensé. Ce désintéressement ne fit qu'allumer la libéralité de Chérès , et de ses deux compagnons : car étant revenus dans leur hospice , ils convinrent tous trois ensemble que les deux officiers , en sortant du port , jeteroient dans le tronc le décuple de leur dépense qu'ils évaluèrent entre eux ; disant que c'étoit la moindre part qu'ils pouvoient faire aux Atlantes des trésors qu'ils apportoit de Sophir. A l'égard de Chérès qu'ils laissoient seul pour huit ou dix jours , et qui ne vouloit pas garder une somme qui l'auroit embarrassé ; ils lui promirent de lui envoyer par la chaloupe qui le viendrait prendre beaucoup plus d'or , qu'il ne lui en faudroit pour payer sur le même pied la dépense de sa personne.

Ils eurent encore le temps d'aller saluer le Roi avant le repas public : Chérès lui dit que ses deux compagnons se contentant d'avoir vu Lixa , comptoient de partir dès le lendemain matin pour aller rejoindre leur flotte

à Banasa ; et que pour lui , si le Roi le lui permettoit , il visiteroit les campagnes de son royaume pendant quelques jours ; en attendant que cette flotte le vînt prendre en passant devant le port du Lixus , pour entrer dans la méditerranée. Le Roi lui répondit que les deux officiers avoient besoin d'une lettre de sa part , adressée à l'Intendant de l'hospice qui les avoit reçus au port , pour autoriser cette séparation entre des étrangers qui étoient arrivés ensemble ; et qu'il falloit à Chérès une lettre circulaire pour être reçu sans difficulté par les habitans de leurs campagnes. Il leur donna sur le champ ces deux lettres signées de sa main. Les trois étrangers se retirèrent aussitôt dans leur hospice , pour y souper et pour y coucher. Dès le lendemain avant le jour , les deux officiers partirent pour retourner au port. Ils emmenèrent les deux esclaves sur les instances de Chérès , qui leur dit qu'il n'avoit besoin ni de serviteurs chez les Atlantes , ni de témoins pour ses desseins. Le surlendemain ils sortirent du port même , et firent voile vers Banasa , où ils arrivèrent heureusement.

Chérès , demeuré seul , se mit bientôt en marche de son côté pour la solitude des grands arbres. Il n'avoit gardé qu'un habit très-simple , et prenant à la main un bâton , il partit à

pied , avant le lever du soleil. La poussière et la chaleur du climat lui donnèrent bientôt l'air d'un pèlerin. Il se rappeloit en cet équipage les héros des premiers temps , et s'attendrissant sur leur mémoire , il se disoit : qu'il étoit heureux de leur ressembler par la simplicité , en attendant qu'il pût atteindre à leurs grandes actions. Il se reposa deux fois à l'ombre des arbres , et se désaltéra avec l'eau du fleuve. Enfin , au bout de quatre lieues , il aperçut la petite maison blanche que le Roi lui avoit désignée. Il commença à monter la colline par un sentier étroit et couvert ; et il arriva avant l'heure de midi à la porte qu'il cherchoit. Ayant heurté modestement à cette porte , elle lui fut ouverte par une personne vêtue comme une domestique , qui travaille actuellement à préparer un repas ; mais son air noble et son extrême beauté la mettoient bien au-dessus de cet habillement et de cette fonction. L'impression seule qu'en reçut Chérès la lui fit saluer avec le même respect qu'il auroit pu saluer une Princesse ; après quoi il lui présenta la lettre circulaire qu'il tenoit à la main , et dans laquelle il n'étoit pas nommé. Il ajouta que visitant les campagnes des Atlantes sur la permission du Roi , l'aspect de la solitude qu'elle habitoit l'avoit tiré du grand chemin , et qu'ayant erré long-temps dans les sentiers

sentiers dont sa maison étoit environnée, il avoit espéré qu'on voudroit bien l'y souffrir en quelque endroit où il pût passer la grande chaleur du jour. Cette personne, dont l'action n'avoit d'abord marqué que la bienveillance convenable à un hôte ordinaire, ayant bientôt apperçu à travers le dérangement extérieur de l'homme qui lui parloit, quelque chose de très-distingué dans sa physionomie, et dans le son de sa voix; elle lui répondit du même ton qu'elle auroit parlé à un Prince : Seigneur, mon père sera ravi de recevoir dans sa maison un homme tel que vous. Il est dans un petit appartement au-dessus de celui-ci. Mais avant que d'y monter, je vais vous faire reposer dans l'appartement des hôtes. En effet prenant elle-même du pain et du vin, elle le conduisit de plein-pied dans une chambre où elle lui montra des armoires sans serrure, comme toutes celles de ce royaume, et qui enfermoient toutes les espèces de hardes dont il pouvoit avoir besoin pour changer. Ensuite allant avec lui jusqu'au bout de cette chambre, elle lui ouvrit une porte par où l'on descendoit dans un bain, au-delà duquel étoit une allée couverte qui se terminoit dans la campagne. C'est ici, Seigneur, lui dit-elle, l'appartement que nous destinons aux hôtes. Vous en ferez le premier l'essai; car depuis que nous sommes

établis dans un lieu aussi écarté des routes publiques que celui-ci , vous êtes le seul que nous ayons eu l'honneur de recevoir. Je suis fâchée que nous n'ayons ici qui que ce soit pour vous servir. Mais la récolte qui commença hier , occupe tellement le peu que nous sommes de monde , que vous ne verrez revenir qu'au soleil couchant , un ami presque aussi âgé que mon père , qui veut bien nous tenir compagnie dans notre solitude , un ancien domestique de la maison , et une fille attachée à moi. Jusques-là vous aurez la bonté de vous contenter du petit repas que je prépare pour mon père. Nous irons le trouver ensemble quand vous aurez pris les premiers rafraîchissemens dans ce lieu où je vous laisse , et dont vous sortirez quand il vous plaira. Chérès en étant sorti au bout d'une demi-heure , cette belle personne le conduisit dans la chambre de son père ; et le lui ayant présenté , elle acheva de disposer toutes choses pour le repas.

Chérès trouva un homme accablé d'années qui eut toutes les peines du monde à se lever pour l'embrasser ; mais qui avoit conservé un grand air de dignité parmi les rides de son visage. Il se seroit tenu assuré que c'étoit le Prince Zoros lui-même , sans cette fille qui auroit dû être sœur de Saphon et de Giscon ; et dont il n'avoit pourtant jamais entendu par-

ler, quoiqu'elle dût déjà être née , lorsqu'il vit les deux frères à Memphis. Suspendant donc son jugement, et ne voulant point se déclarer sans savoir positivement à qui il parloit, ou du moins sans avoir tenté de l'apprendre par quelqu'un de ceux qui devoient revenir le soir ; il se mit à table d'un air de simple civilité avec le père et la fille. Mais pour détourner aussi la curiosité que l'on pourroit avoir dès-lors sur son sujet , il dit lui-même ingénument qu'il étoit un Egyptien qui ayant eu envie de voyager , et sur-tout de voir le pays sacré des Hespérides , avoit suivi des marchands de Phénicie qui l'avoient amené jusqu'à Lixa ; mais il se garda bien de dire par quelle mer. Ensuite parlant à ses hôtes comme à des Atlantes , il donna de grandes louanges à cette nation , et accompagna de réflexions agréables le détail des pratiques qu'il avoit observées parmis eux. Le père et la fille , à qui les malheurs aussi-bien que la naissance avoient donné bien des lumières , crurent apercevoir dans leur hôte une affection secrète pour eux ; et ils conquirent à son sujet des sentimens confus d'espérance , qu'ils étoient impatiens de se communiquer. Ils comptoient beaucoup l'un et l'autre pour s'éclaircir de leurs doutes, sur l'autre vieillard leur ami qu'ils n'attendoient qu'à la fin du jour, et

auquel ils jugeoient par des raisons que l'étranger ignoroit encore, qu'il s'ouvreroit bien plus librement qu'à eux. C'est pourquoi un peu après que le repas fut fini, la jeune personne dit à Chérès que son père ne pouvant vaincre le sommeil qui le saisissoit dès qu'il avoit mangé, seroit bientôt hors d'état de jouir de sa conversation ; et que lui-même, fatigué de son voyage et du poids de la chaleur, auroit peut-être bientôt besoin de dormir. Qu'ainsi elle l'alloit remener dans l'appartement des hôtes, d'où il pourroit passer sur le soir dans les allées. Qu'il verroit même revenir par-là cet ami dont elle lui avoit déjà parlé, et qui le connoîtroit peut-être lui-même, comme n'ayant pas toujours vécu dans leur solitude.

L'impatience qu'avoit Chérès d'arriver à l'éclaircissement qui lui sembloit proche, ne lui laissoit pas l'envie de dormir, et lui en couvroit même le besoin. Quelques paroles échappées à ses hôtes avoient mêlé à sa curiosité, qui d'abord ne regardoit que leurs intérêts, quelque chose de personnel, et d'intéressant pour lui-même. Il n'entra dans la chambre où on le mettoit que pour en sortir par l'autre porte. Les petites routes, les berceaux et les fontaines que l'on voyoit à côté de la grande allée, ne l'en détournèrent point.

Quand il fut au bout, il parcourut des yeux les côteaux chargés d'arbres fruitiers autour de quelques maisons champêtres et dispersées. Les deux côtés du fleuve offrirent à ses regards les plaines couvertes au loin ou de blé ou de troupeaux. A travers tant d'objets, il ne cherchoit que le lieu d'où pourroit venir le vieillard. Mais voyant dans la campagne un grand nombre de moissonneurs en mouvement, il comprit que le plus sûr étoit d'attendre que la fin de la journée les séparât les uns des autres. Il prit même le parti de se rapprocher de la maison, de peur que celui qu'il attendoit ne s'y rendît par quelque route plus abrégée. Comme il revenoit sur ses pas en tournant fréquemment la tête vers l'autre bout de l'allée, il apperçut enfin un homme seul, dont la démarche lente et la taille un peu courbée lui fit juger qu'il étoit celui-là même qu'on lui avoit annoncé. Allant aussitôt à sa rencontre, et marchant d'un pas mesuré, il résolut de l'étudier d'aussi loin qu'il pourroit discerner quelques traits de son visage. Il ne fut pas long-temps sans s'assurer qui il étoit; de sorte que courant à ce vieillard, qui commençoit à lui faire les premiers signes de salut, il se jeta à son cou, en lui disant: ah mon père! ah mon cher père! ô cher Amédès! les Dieux m'avoient-

ils réservé le bonheur de vous revoir ? Amédès lui répondit : Seigneur , vous me parlez comme feroit le Prince Séthos. Mais la mort rend-elle sa proie ; ou serois-je assez heureux pour avoir versé des larmes vaines ? N'en doutez pas , lui dit l'étranger , j'échappai au désordre de la bataille de Coptos. Il ne faut point d'autre signe de reconnaissance entre des initiés que les secrets de l'initiation même. Qui conduisîtes-vous au fond du puits de la pyramide ? à qui proposa-t-on devant vous les trois questions sur l'héroïsme ? à qui les ôtâtes-vous résoudre , en répondant , hélas , au grand capitaine Saphon que les Carthaginois viennent de perdre ? Ces preuves sont bien fortes , dit le vieillard ; mais quelle captivité insurmontable , quelle prison souterraine a caché au monde pendant huit ans un initié d'une aussi grande espérance que le Prince Séthos ! et comment s'est-il laissé enlever par un Egyptien inconnu , par le simple soldat Chérès , toute la gloire du siècle présent ? Hé , c'est moi-même qui suis Chérès , s'écria l'étranger. Amédès se jetant alors à ses genoux , les embrassa en disant : ah mon Prince ! je vous reconnois pour Séthos , dès que vous êtes Chérès. Le Prince l'ayant relevé aussitôt , Amédès continua , et dit : Seigneur , j'ai toujours cru que si vous viviez , Chérès ne pou-

voit être un autre que vous. Mais depuis deux ou trois ans, il s'est répandu un bruit sourd que vous étiez caché dans l'Arabie. Ce bruit même qui a pris créance par-tout, détourne tous les esprits de vous chercher dans le fameux navigateur Chérès : à mon égard, il m'étoit impossible de vous reconnoître. Les huit années qui ont peu changé mon visage, dans la vieillesse à laquelle j'étois déjà parvenu, ont fait passer le vôtre de la fleur de l'adolescence à la gravité de l'âge viril. Le son même de votre voix est devenu beaucoup plus mâle, et vos courses immenses ont fait de vous un homme tout autre que je ne vous avois laissé. C'a bien été là un des motifs de ma longue absence, dit le Prince ; et je prétends bien que l'inconnu Chérès tire un jour Séthos du tombeau pour le placer sur le trône. Mais ce n'est pas là ce dont il s'agit maintenant. Le projet de secourir les Carthaginois m'amène dans cette solitude. Le Roi des Atlantes qui approuve mon dessein, m'a confié le secret de cette maison : il m'a appris qu'elle étoit habitée par des Carthaginois, mais il ignore qui ils sont, et il vous croit Carthaginois vous-même. Il m'a permis de venir ici, comme si le hasard m'y conduisoit. J'y viens donc recueillir les instructions dont j'ai besoin pour travailler à la délivrance de

cet empire. La flotte que j'ai laissée à Banasa doit passer en huit ou dix jours devant le port de Lixus pour me reprendre, et me conduire jusqu'à eux. Ainsi il est important, cher Amédès, que vous m'exposiez la véritable situation de cette République. Mais pour vous épargner dans le récit que vous m'allez faire la répétition de ce que je sais déjà : je vous dirai qu'à l'occasion de huit vaisseaux Carthaginois que la tempête avoit jetés dans le port du Lixus, et qui en sont actuellement sortis, on m'a conté le commencement de la guerre d'Antée contre Carthage : les circonstances du siège de Siga, commencé, suspendu et repris : la chute déplorable de Giscon, et son mariage illégitime avec la Princesse fille d'Antée, qui aida son père à le pervertir et à le tromper : le départ de ce Roi pour la ville de Tubusupte au pied de laquelle a été tué le brave Saphon : l'effet de cette nouvelle sur Giscon, qui sortit secrètement de Siga en abandonnant sa nouvelle épouse, et suivi seulement de deux esclaves : son arrivée à Carthage dont le siège, étoit déjà avancé : la déclaration publique qu'il fit de son crime au peuple : la résolution avec laquelle il demanda que ses deux esclaves fussent introduits avec lui dans le palais, pour déposer contre lui-même : la condamnation du

coupable par le sénat , et l'ordre qu'il reçut d'aller chercher du secours pour délivrer sa patrie avant que de subir la mort. Le départ du Prince Zoros dont on voulut à tout événement mettre la personne en sûreté , sans dire au peuple le lieu de sa retraite : enfin la permission que l'on donna ensuite à tous les citoyens inutiles de se réfugier chez les nations qui bordent la méditerranée. Voilà où l'on en est demeuré , et jusqu'où les Atlantes m'ont paru connoître l'état présent de cette funeste guerre. J'attends , cher Amédès , que vous m'en disiez davantage. Puisque vous vous trouvez avec des Carthaginois , et que vous êtes sans doute parti avec eux de Carthage même , vous devez être beaucoup mieux instruit de toutes choses. Mais j'exige que votre récit commence par l'évènement qui vous a conduit chez ces peuples , et qui vous a rendu le compagnon de leur infortune. Je ne refuserai point après cela de vous dire à vous en particulier mon histoire comme Séthos : et pendant un jour ou deux que je demeurerai peut-être encore chez ces hôtes , je trouverai plus d'une occasion de raconter , s'ils veulent , mes aventures comme Chérès. Car bien que j'aie déjà pris avec eux le repas du midi , la conversation n'est point sortie des matières indifférentes. Il semble que de con-

cert nous nous en soyons rapportés à vous pour notre éclaircissement mutuel ; et ils ne me connoissent pas même sous le nom de Chérès , que j'ai pris pour me cacher jusqu'à mon retour en Egypte.

Seigneur , dit Amédès , votre curiosité est trop favorable aux Carthaginois pour ne pas vous informer de tout ce qui les regarde. Mais si vous le jugez à propos , nous irons nous asseoir un peu plus proche de la maison ; afin que vos hôtes nous découvrant de-là ne soient en peine ni de vous , ni de moi. S'étant donc placés dans un endroit convenable , Amédès commença ainsi sa narration.

Pour remonter , Seigneur , jusqu'à cette nuit funeste , où j'eus le malheur d'être séparé de vous ; vous vous ressouvenez peut-être bien que je vous recommandai sous la porte de Coptos de ne point vous laisser emporter à votre valeur , et de ne point sortir de la ville , en repoussant les ennemis qui s'efforçoient d'y entrer. Un instant après , je tombai moi-même , comme vous sans doute , dans l'inconvénient que je vous avertissois d'éviter , et nos gens me poussant par derrière , je fus jeté hors de la porte sur la droite , et du côté des troupes du Roi de This. Je reçus là un coup d'épée qui me renversa par terre. Mais les soldats même qui m'avoient blessé ,

appercevant la veste d'initié qui débordoit sous ma cuirasse, me portèrent dans leur quartier. Là, ayant mis le premier appareil sur ma plaie qui ne se trouva pas dangereuse, ils m'apportèrent vers le milieu de la matinée la nouvelle de votre mort répandue par-tout. Un violent accès de fièvre me saisit à la vue de la perte de tous mes soins, mais bien plus encore de celle que le genre humain faisoit en vous : les exploits de Chérès justifient bien les espérances que je croyois tombées avec Séthos. Mes vainqueurs qui avoient résolu de me porter dès le jour même à leur Roi demeuré dans Abydus, se crurent obligés d'attendre jusqu'au lendemain pour me présenter en vie : dans ce même dessein, ils adoucirent d'ailleurs, autant qu'il leur fut possible, toutes les incommodités de mon transport. Le Roi de This me connoissoit, parce que le grand Sesonchis votre aïeul m'avoit envoyé vers lui pour les premières propositions du mariage de la feue Reine Nephté votre mère avec le Roi Osoroth votre père encore vivant : ainsi il me reçut avec de grands témoignages de bonté. Je m'en prévalus pour l'inviter à rentrer en paix avec le Roi de Memphis. Le Roi de This prenant vos intérêts sans votre participation, s'étoit plaint de ce



qu'il sembloit que le Roi votre père préférât les enfans de Daluca au fils unique qu'il avoit de la Reine Nephté sa sœur. J'appris que Daluca avoit entrepris sur cela de me rendre suspect au Roi , en lui insinuant que j'avois suggéré cette espèce de plainte au Roi de This , et que je l'avois même engagé à se joindre contre lui au Roi de Thèbes. Votre mort généralement crue , ôtant au Roi de This tout prétexte de continuer la guerre ; j'employai cette raison à son égard , et je fis conclure la paix , soit qu'elle dût confirmer ou détruire l'injuste accusation de Daluca qui vit encore. Mais je ne crus point que de vains soupçons dussent m'empêcher de procurer à ma patrie un bien réel et positif. Je ne jugeai pas de même du séjour tranquille et honorable , que le Roi de This voulut bien m'offrir dans sa cour. Je n'avois aucun dessein de retourner à Memphis. Les entreprises de Daluca sur ma personne m'inquiétoient peu , et n'auroient servi qu'à abrégier une vie ennuyeuse. Mais étant désormais inutile , je craignois de revoir des lieux qui ne pouvoient sans vous que renouveler mes regrets. La cour de This qui avoit donné la naissance à la Reine votre mère , étoit sans doute une retraite convenable à mon âge et à mon inclination. Mais je ne voulus pas donner cette prise à la ca-

lonnie , lorsqu'il ne s'agissoit plus que de mon goût , ou de ma commodité : et j'aimai mieux me condamner à un exil éternel , que de laisser à mes accusateurs cette ombre de preuve que je me fusse jamais entendu avec le Roi de This. Je pensai même qu'abandonnant le royaume de Memphis , il n'étoit à propos de me retirer chez aucun autre Roi de l'Egypte. Je portai donc mes vues du côté de Carthage. J'étois connu du Prince Zoros ; parce que j'avois été de l'ambassade que lui envoya votre illustre aïeul pour le féliciter de la fondation de sa ville et de son empire , et pour lui offrir son amitié en lui demandant la sienne. Je fus très-bien reçu de lui , quoique je ne lui amenasse cette seconde fois qu'un homme sans titre et sans crédit : et nous fûmes bientôt liés , si j'ose le dire , de l'amitié la plus étroite. J'ai vu se fortifier en âge et en mérite ses deux fils , hélas ! tous deux excellens hommes , quoique de caractères un peu trop différens l'un de l'autre. Me voici arrivé , Seigneur , à ce qu'il y a d'intéressant dans le récit que vous m'avez demandé. Mais supprimant tout ce qui ayant paru au dehors doit entrer dans l'histoire de notre siècle , et que je vois bien être connu de vous , je vais vous découvrir des anecdotes plus curieuses , l'ame des événemens visibles , qui vous étant

dévoilée , vous inspirera peut-être un nouveau zèle pour les intérêts du Prince Zoros et de sa famille.

Vous savez sans doute que la seule vue de la Princesse Zarite , fille d'Antée , captiva l'infortuné Giscon , dès le premier jour qu'il eut l'imprudence d'entrer dans Siga , dont il avoit suspendu le siège. Mais que devint-il , lorsque dans la suite des conversations qu'il eut avec elle , il apperçut un fond admirable de cette vertu parfaite , qui avoit été jusques-là si familière à lui-même , et dont il se voyoit alors déchu ? La Princesse , à qui son père produisoit le Carthaginois , non comme un homme séduit , mais comme le médiateur des deux nations , le recevoit avec un épanchement de cœur capable de toucher l'ame la plus insensible. Elle lui avoua bientôt qu'ayant gémi de très-bonne heure de se voir élevée dans une nation barbare , irrégulière , et sans principe de mœurs , elle avoit senti quelque sorte de consolation , lorsqu'au plus fort des troubles de Siga investie , elle avoit appris que c'étoit lui qui en étoit venu former le siège : qu'elle avoit osé se flatter dès-lors que les Dieux lui envoyoient pour libérateur cet ennemi si fameux par tant d'actions héroïques , que l'initiation de Memphis avoit couronnées : qu'enfin elle admiroit les ressorts de la pro-

vidence qui, du consentement, et de l'ordre de son père même, alloit, selon toute apparence, unir pour jamais son sort au plus vertueux homme du monde. Des discours si tendres portèrent dans un cœur où l'humanité penchoit vers la foiblesse, une atteinte d'autant plus vive, qu'ils étoient innocens et légitimes de la part de la Princesse : et l'amour de Giscon s'augmentoît infiniment par la compassion qu'il avoit lui-même de l'erreur où il la jetoit. Sa pensée étoit bien de réparer par toute la suite de sa vie sa faute présente, et de justifier un jour par de nouveaux efforts de vertu la bonne opinion que Zarite avoit de lui. Mais il ne s'agissoit pour lors que de lui déguiser l'irrégularité de sa conduite, qu'il sentoit bien n'être qu'un mélange funeste de foiblesse et de témérité. Le mensonge qui devient malheureusement nécessaire à ceux qui font le mal, lui coûtoit toujours beaucoup : il évitoit même d'en prononcer. Mais il ne désavouoit point ceux que le Roi employoit devant sa fille, le plus souvent avec une adresse qui leur laissoit à peine la qualité de mensonge dans les termes, mais qui portoit infailliblement au faux l'esprit de ceux qu'il y vouloit conduire. Dans tout le temps néanmoins qu'on attendoit la réponse de Carthage, il suffisoit d'entretenir la Princesse dans une espérance plausible de l'aveu du Prince Zoros, pour le mariage de

Giscon avec elle. Mais celui-ci n'avoit osé en faire seulement la proposition à son père ; et par rapport à cette attente , il avoit également trompé le Roi et sa fille. Il reçut enfin dans le palais même d'Antée où il étoit pour lors , une lettre du sénat , qui le traitant de criminel d'état , le sommoit de céder la fonction de général à son lieutenant , auquel on ordonnoit de recommencer le siège. Le Roi et lui jugèrent à propos de cacher cette lettre à la Princesse : mais on lui montra celle du Prince Zoros qui étoit pleine de tendresse et de confiance à l'égard de Giscon. Son père lui donnoit un plein pouvoir de négocier la paix par les moyens qu'il jugeroit les plus convenables ; en l'assurant non-seulement de son consentement , mais encore de son approbation. Là-dessus le Roi Antée impatient de conclure ce mariage dont il vouloit faire , non le sceau de la paix , mais le voile de sa perfidie , jugea à propos de dire à sa fille , devant Giscon , que son amant avoit énoncé l'article du mariage dans la lettre dont on lui montroit la réponse : mais que le courrier leur avoit dit à l'un et à l'autre , que le Prince Zoros , par égard pour le sénat mécontent , qui faisoit recommencer le siège , n'avoit voulu donner à son fils qu'une permission générale dont il consentoit avec joie qu'il se servît. Or , quoique Giscon eût avoué au

Roi

Roi qu'il n'avoit pas encore eu la force de parler à son père de cette alliance, il n'osa jamais opposer aux discours d'Antée, un éclaircissement qui auroit fait de la part de la Princesse un obstacle terrible à son mariage, devenu pour lui un de ces crimes qu'on veut commettre avant que de s'en repentir. Il est vrai que la Princesse ne fut pas pleinement satisfaite de n'avoir pas en forme l'aveu de Zoros. Cependant entraînée par son père, par son amant, et sur-tout par son inclination, elle consentit à la célébration de son mariage, qui se fit authentiquement, quoiqu'à la hâte. Au sortir de la cérémonie, Giscon fit l'effort d'écrire à son père : il lui parla de la cession de la Mauritanie Massésylienne, comme d'un parti qu'il croyoit nécessaire ; et de son mariage avec la Princesse, à qui Antée donnoit ce royaume en dot, comme d'une proposition éloignée. Mais par quelque raison que ce puisse être, ces lettres ne furent jamais rendues.

Cependant ce nouvel époux reçut une leçon terrible, lorsqu'étant laissé seul avec la Princesse à la fin de la journée, elle lui dit : Seigneur, je suis parvenue au plus grand bonheur de ma vie, puisque je vous appartiens, et que je crois être aimée de vous. Mais vous savez qu'il manque à notre union une circonstance que j'ai toujours demandée, et sans laquelle

Tome II.

P.

elle ne peut être qu'une union d'esprit et de cœur. Il m'est permis d'être plus jalouse que mon père de ma vertu et de ma personne. L'assurance qu'il croit avoir de l'aveu du Prince Zoros , lui suffit dans les vues de politique qui le font agir ; et l'autorité absolue qu'il a sur moi , justifiera toujours le consentement public que j'ai donné au présent qu'il vous a fait. Mais cette assurance et cette autorité ne suffisent pas pour me donner réellement moi-même. Il faut que je lise mon nom écrit de la propre main du Prince Zoros , ou que je l'entende sortir de sa bouche , avant que de céder à son fils un droit entier sur Zarite. Je vois avec une très-grande consolation , le cas que votre illustre père fait de votre vertu et de votre sagesse , et l'approbation qu'il donne à votre zèle et à vos démarches pour la paix. Je prends en même temps une part sensible aux chagrins injustes que vous cause votre sénat , trop passionné pour la guerre , et qui ne se prête point assez à la situation où mon père a amené les choses sans me consulter et malgré moi. Je vous ai épousé , Seigneur , pour partager vos peines et vos traverses , et non pour trouver ma satisfaction particulière au milieu des troubles de ma patrie et de la vôtre. Continuez de travailler , comme vous l'avez fait jusqu'à ce jour , à la félicité des

autres hommes. La nôtre , avant le succès de vos soins , ne seroit pour nous-mêmes avec le temps qu'un sujet de reproches et de remords. A ce discours Giscon parut accablé de confusion et de tristesse ; mais la Princesse demeura inébranlable.

Dès le lendemain Antée annonça aux deux époux , qu'il partoît secrètement pour la Mauritanie Massésylienne , où il alloit disposer toutes choses pour les y faire recevoir et couronner. Je dois vous dire en passant que Giscon avoit refusé le titre de Roi pour lui même ; jusqu'à ce qu'il eût fait consentir son père à la cession de ce royaume , que les Carthaginois , s'étoient rendu tributaire par les armes de Saphon ; mais dont Antée étoit actuellement maître par ses troupes. Le Roi ajouta , parlant à Giscon en particulier , qu'il lui conseilloit de garder avec son épouse une retraite assez exacte dans son palais ; soit par rapport à elle , pour empêcher que le fond de leur secret ne parvînt trop tôt à ses oreilles ; soit par rapport à lui , parce que le désaveu de son sénat , la perte du commandement de son armée , et sur-tout le renouvellement du siège , avoient un peu diminué à son égard la considération et la bienveillance des habitans de Siga. Il fit plus : car il donna ordre en partant de les tenir enfermés dans le palais , et de n'y laisser

entrer qu'un très-petit nombre de personnes qu'il nomma ; parce qu'il ne vouloit pas lui-même que les nouveaux époux fussent avant le temps , qu'au lieu de se contenter du royaume des Massésyliens , il alloit faire la guerre à toute outrance , et tenter la prise de Carthage même. Dès que Giscôn se sentit prisonnier , il prit des mesures pour gagner quelques uns de ses gardes , et il y réussit par les présents. Ce fut par leur moyen , et par les différentes adresses de son esclave enfermé avec lui , qu'au bout d'un temps assez court , il lui apprit la victoire d'Antée sur les Carthaginois , à Tubusupte , aussi bien que la mort de Saphon tué dans le combat , et bientôt après le siège formé devant Carthage. Il y avoit longtemps que ses inquiétudes augmentoient aux yeux même de Zarite , qui de son côté s'alarmoit de jour en jour de la réserve , et du secret qu'elle voyoit bien qu'il affectoit à son égard. Mais à cette dernière nouvelle , il ne fut plus maître de lui-même , et entrant précipitamment dans sa chambre , où elle étoit seule , il lui dit : Madame , votre père nous a trompés ; et bien loin de s'en tenir à la Mauritanie Massésyenne , dont il vouloit vous faire Reine , non-seulement il a envahi la Sitifense , mais il est actuellement dans le centre de l'empire Carthaginois , et il assiège mon père dans

sa capitale. Seigneur, dit Zarite, j'avoue que ce procédé rompt tous vos engagemens avec mon père : vous devez aller secourir le vôtre. Bien loin de vous en détourner, je vous suivrai moi-même dans votre fuite. Les loix de l'hymen n'ont laissé à vous et à moi qu'un même devoir ; et je me joins à mon époux avec une ardeur d'autant plus sincère qu'on a voulu se servir de moi pour le tromper. Vos soucis et vos inquiétudes que j'ai vu croître de jour en jour, ont été pour moi de nouveaux motifs d'attachement ; parce que je sentois bien que la conduite de mon père à notre égard, et les nouvelles que vous pouviez avoir de ses démarches étoient pour vous de nouveaux sujets de mécontentement et de défiance. Ah ! que je me tiens heureuse, parini tant de reproches que vous avez à lui faire, d'être tombée entre les mains d'un époux généreux, qui ne confondra point l'innocente avec le coupable ; et que j'ai lieu de m'applaudir de n'avoir recherché en vous que la vertu, qui fait aujourd'hui ma seule ressource ! Ah ! Madame, lui dit Giscon, en se jetant à ses genoux : je ne puis plus soutenir cet éloge. Vous ne voyez en moi-même qu'un criminel que la violence de son amour a engagé à vous tromper ; comme l'ambition portoit le Roi votre père à nous tromper l'un et l'autre. A ces premières

paroles, la Princesse s'écria : vous un criminel, vous un trompeur : ah ! malheureuse, que vais-je devenir, et quel exemple en moi les Dieux veulent-ils donner au monde ? Aussi-tôt appliquant son voile avec ses deux mains sur son visage, elle appuya son front contre le mur le plus proche. Giscon se relevant de lui-même, continua, et dit : oui, Madame, il faut enfin vous l'avouer. Les démarches qui m'ont conduit jusqu'au nom de votre époux, ont commencé par l'imprudence, et ont fini par le crime. C'est contre l'ordre du sénat que j'ai accepté une première conférence qui m'a insensiblement approché d'un objet dangereux que je ne devois jamais voir ; et c'est à l'insu de mon père que j'ai enfin épousé la fille de son ennemi irréconciliable. Votre équité vous a déjà fait sentir que je devois prêter mon bras à mon père, pour essayer de le tirer de l'abîme où je l'ai plongé ; et votre sagesse vous fera bientôt comprendre qu'il me seroit impossible de lui présenter une épouse, qu'il regarderoit comme la source de tous ses malheurs. Je lui dois sans doute le sacrifice d'un amour que je lui ferai peut-être encore trop tard pour sauver sa vie. Mais, insensé que je suis ! j'entreprends de justifier mon départ auprès de la vertueuse Zarite ; c'est elle qui doit me bannir à jamais de sa présence, depuis qu'elle connoît

mon indignité et ma trahison à son égard même. Oui, Madame, je cours vous cacher ma honte, j'ose seulement vous supplier de ne pas m'arrêter ici pour votre vengeance : confiez-là à la justice du sénat de Carthage, et ne m'ôtez pas le moyen de rentrer avant ma mort prochaine dans mon devoir.

Giscon sortoit effectivement, lorsque la Princesse courut à lui, et en l'arrêtant : Infortuné Giscon, lui dit-elle, je reconnois bien votre chute à l'aveuglement qui accompagne le dessein même où vous êtes de vous en relever. Vous avez trahi votre patrie et votre père, et vous croyez appaiser les Dieux en renonçant à votre épouse. C'est une suite du crime qu'il ne soit pas toujours aisé d'en sortir, ou qu'on ne puisse pas en abandonner l'objet dès qu'on le veut. Votre infidélité envers Carthage ne seroit pas sans doute aussi fatale qu'elle l'est, si votre crime même ne vous avoit chargé ici d'un nouveau devoir. C'est à vous à subir tous les inconvéniens où vous vous êtes jeté, et à remplir en même-temps des obligations qui paroissent contradictoires. Oui, quelque intérêt que j'aie au discours que je vous tiens, et quoique ma vie dépende de votre fidélité, j'ai la confiance et le courage de vous donner mon avis comme la loi des Dieux même. Ils vous cat

donnés à un père , et vous vous êtes rendu redevable à une épouse. C'est à vous à allier les droits de l'un et de l'autre. Je me prêterai moi-même à tous les ménagemens qui pourront servir à ce dessein : mais enfin votre devoir est d'enmener une épouse qui croit elle-même devoir vous suivre.

Vous, me suivre ! dit Giscon : ah , Madame , vous perdrez bientôt cette pensée , quand vous saurez que je suis proscrit et déclaré criminel d'état par le sénat de Carthage. Je n'y cours que pour me soumettre à l'arrêt qui m'a déjà condamné , et pour subir à la vue de tous mes concitoyens la mort qu'on me prépare , et que je n'ai que trop méritée. Je me flatte seulement de quelques secours que je trouverai peut-être occasion de donner à ma patrie , avant que de me remettre entre les mains de mes juges. Le commandement de l'armée carthaginoise que l'on m'a ôté n'est que le préliminaire de cette affreuse destination. Voilà l'époux que vous voulez suivre. Ah ! jouissez plutôt ici de la liberté que vous laissez un mariage qui va être rompu par ma mort , qui l'est déjà par le désaveu des Dieux et des hommes , et que vous avez su rendre vous-même sans conséquence.

Vous êtes proscrit, Giscon , répliqua la Princesse , c'est une raison qui fortifie la ré-

solution que j'ai prise de vous suivre. Mon honneur demande que je me lave dans l'esprit de votre père et de votre sénat du soupçon qui doit régner parmi eux, que je trempe dans la trahison qui leur est faite ; et que j'ai prêté à mon père mon nom et ma main pour assurer leur ruine. Ne croyez pas qu'instruite aujourd'hui de la véritable cause de leur malheur, et de la part que la vraisemblance m'y donne, j'acceptasse avec vous un asile chez des peuples qui pourroient nous l'offrir. Vous ne devez aller qu'à Carthage, quelque péril que vous y couriez, de la part des ennemis de votre empire, et de la part des Carthaginois irrités ; parce que ce n'est que là que vous pouvez du moins vous mettre en devoir de réparer votre crime. Ce n'est qu'à Carthage aussi que je prétends vous accompagner ; parce que c'est là que je veux être justifiée, moi présente, par votre propre déposition. Je porte bien plus loin mes espérances, et je ne sais quel pressentiment secret me dit que ma justification sera avantageuse pour vous-même. Une faute particulière, une faiblesse personnelle est toujours moins odieuse qu'un complot ; et qui sait si une épouse innocente ne sauvera point un époux coupable ? votre père me saura gré d'avoir diminué votre désobéissance par la réserve, qui

nonobstant les nœuds formés et scellés publiquement par le mien , m'a fait vivre avec vous comme une sœur et comme une amie ; jusqu'à ce que j'eusse l'aveu du Prince Zoros , ou signé de sa main , ou prononcé de sa bouche. Votre sénat , malgré les animosités présentes , aura peut-être quelque égard pour la fille du fameux Antée , qui renonce à toute la gloire de son père pour s'intéresser aux malheurs de Carthage , et au salut du fils de son Prince. La sagesse de cet illustre corps dont les décisions sont proposées en règle à toute la terre , lui fera trouver sans doute quelque dénouement qui nous sera favorable. En un mot , je m'expose à son arrêt plus tranquillement avec vous , que je ne vous y laisserois exposer seul.

C'en est fait , Madame , répondit Giscon ; après vous avoir dit sur la situation de mon ame , et sur l'état de ma fortune tout ce que je devois vous dire pour m'acquitter envers vous , je cède à votre générosité. Déchu de ma première vertu , je dois me soumettre à des conseils plus éclairés que les miens , mais il faut nous déguiser l'un et l'autre pour sortir de ce palais ; et je crois même ne pouvoir vous faire entrer dans Carthage que déguisée. La Princesse consentit à tout. Ils convinrent entre eux que Giscon feroit savoir au Général

des assiégeans son dessein particulier, et sans parler d'elle. Qu'il l'avertiroit seulement qu'il devoit s'échapper avec deux esclaves armés commé lui, à la faveur d'une sortie que les assiégés devoient faire dans une nuit marquée. Tout cela fut conduit et exécuté avec toute la prudence et tout le bonheur imaginable. La Princesse, Seigneur, étoit un des deux esclaves dont on vous a parlé dans l'histoire qu'on vous a racontées. Elle ne put emporter avec elle d'autres effets que des pierreries dont elle étoit la maîtresse. Quoique Giscon et son esclave la tinssent toujours entre eux deux, et combattissent vivement pour écarter d'elle le péril des attaques, jusqu'à ce qu'ils eussent pu se faire reconnoître aux assiegeans, elle courut dix fois risque de sa vie. Mais enfin la providence la sauva, et ils furent tous trois conduits dans la tente du Général carthaginois. Celui-ci donna à Giscon une frégate où il étoit le maître, et qui ne portoit avec lui que l'équipage de service. Il se pourvut dans le premier port de tout ce qui étoit nécessaire pour les besoins et pour les commodités de la Princesse; il la soulagea dans cette navigation autant qu'il lui fut possible, en la traitant néanmoins toujours d'esclave à l'extérieur, et n'ayant mis dans cette confiance que son prétendu camarade. Il fit faire à l'un et à l'autre

une espèce de cape qui tomboit jusqu'aux pieds , et accompagnée d'une pièce qui couvroit amplement la tête ; afin que sous ce manteau simple et même grossier, elle pût en entrant dans Carthage être vêtue d'une manière à-peu-près conforme à son sexe et à sa naissance. Ils arrivèrent , malgré quelque agitation de la mer , qui les fatigua sans les retarder.

Je ne vous répète point la manière dont Giscon entra dans la ville , et en traversa toutes les rues jusqu'au palais du Prince où se tenoit le sénat ; ni l'obstination avec laquelle il demanda qu'on y introduisît avec lui ses deux esclaves ; puisqu'on vous en a fait le récit. Mais voici ce qu'on laissa pour lors ignorer au peuple , et ce qui se passa dans le secret de cette assemblée , où le Prince et le Sénat voulurent bien m'admettre. Giscon alla d'abord se prosterner aux pieds du trône de son père , pendant que les deux esclaves se mirent à genoux assez loin derrière lui. Il lui dit , en relevant son corps et sa tête pour pouvoir parler : qu'il avoit bien du regret que sa mort ne fût pas suffisante pour réparer les maux dont il étoit cause : qu'il souhaitoit pourtant que son Prince , qu'il ne méritoit pas d'appeler son père , lui permît de combattre jour et nuit pendant la durée du siège , à l'attaque la plus forte : qu'il renonceroit publiquement à l'honneur qui ac-

compagne d'ordinaire un pareil trépàs ; qu'il déclareroit lui-même un supplice ; et qu'il viendrait s'y offrir en effet s'il sortoit vivant du dernier combat qu'il faudroit donner.

Le Prince Zoros lui dit d'abord de se lever, et de s'asseoir sur une sellette qui étoit derrière lui ; et il fit signe en même temps qu'on fit asseoir les deux esclaves sur un banc , placé au fond de la salle contre le mur : après quoi il parla ainsi. Giscon , lorsque votre frère crut vous avoir tué à la bataille de Capsa , je ne voulus le recevoir que dans le sénat. Il étoit juste que je ne vous reçusse que de la même sorte , vous qui êtes bien plus réellement coupable que lui : mais voici ce qui distingue les deux conjonctures. Le courage de votre frère le portoit à des conquêtes auxquelles je consentois peu ; et je n'avois aucune part à l'injustice personnelle qu'il vous faisoit alors. Ici au contraire , je suis la première cause de vos malheurs , des miens ; et ce qui est plus fâcheux encore , des malheurs de tout l'empire carthaginois. L'état déplorable où vous l'avez réduit est la suite de ma prédilection à votre égard , peut être fondée d'abord , mais trop marquée à l'extérieur , et trop peu éclairée dans ses effets. C'est elle qui m'a fait résister aux conseils du sénat qui connoissoit mieux que moi à quoi vous étiez propres l'un et l'autre. C'est

elle enfin qui m'a fait perdre l'aîné de mes fils par une mort irréparable , et le second par un crime inexcusable. Je n'ai donc garde de me rendre votre juge, puisque je suis en quelque sorte votre complice. Il m'est encore moins permis de me plaindre de l'offense particulière que vous avez faite à l'autorité paternelle , que je n'ai pas su conserver sur vous. Nous avons appris par tout autre que par vous , qu'abusant de la permission générale que j'ai eu la faiblesse de vous donner à l'insu du sénat , de travailler à la paix par les moyens que vous croiriez les plus efficaces ; vous vous êtes laissé vaincre aux charmes et aux séductions de la fille de notre ennemi mortel que vous avez épousée, et qui triomphe aujourd'hui avec son père de notre perte, et peut-être même de votre fuite. Je vous pardonne tout cela mon fils, sans me le pardonner à moi-même. Mais voilà vos juges : comme ils ne peuvent pas être les miens , le moins que je puisse faire pour la satisfaction publique , est de recevoir en votre personne la punition à laquelle ils jugeront à propos de vous condamner.

Je ne sais point, Seigneur, continua Amédès, quel jugement vous porterez de ce discours d'un Prince devant son Sénat. Mais si vous daignez faire réflexion que le pouvoir de ce

Prince n'étoit pas totalement absolu : peut-être ne désapprouverez-vous pas , dans une situation d'ailleurs aussi terrible que celle où l'on se trouvoit , un tour qui d'une part dévoiloit à fond son intention et ses désirs ; et qui de l'autre désarminoit les juges par la soumission , à laquelle ce vénérable vieillard réduisoit en quelque sorte sa personne même. Quoi qu'il en soit , Giscon sur la sellette , parla ainsi : vénérables Sénateurs , ce n'est point assez que je me reconnoisse coupable en général : je me crois obligé , pour donner un fondement plus sûr à votre arrêt contre moi , de vous faire le détail de toute ma conduite , à Siga. Là-dessus il raconta fidèlement tout ce qui s'étoit passé dans les entretiens qu'il avoit eus avec Antée , et hors de la ville , et dans son palais ; la manière dont le Roi lui avoit d'abord présenté , et ensuite offert sa fille , conjointement avec la couronne des Massésyliens , les réponses qu'il avoit faites à ces deux articles ; et enfin la conclusion de son mariage , qu'Antée , pour mieux couvrir ses desseins perfides , avoit extrêmement pressé. Mais à l'égard du caractère , et des sentimens de la Princesse , dans le dessein qu'avoit Giscon , de surprendre plus vivement l'assemblée par sa présence même , il se contenta de dire : cependant , oh ! équitables juges , il ne suffit point que je m'accuse , si

en même-temps je ne justifie l'innocence. En épousant la Princesse fille d'Antée, je n'ai pas été moins criminel envers elle qu'envers mon père. Il a fallu, pour la faire consentir à cette union, que son père et moi lui ayons déguisé le véritable état des affaires ; que j'aie souffert que l'on m'ait présenté à elle comme un médiateur autorisé par les deux nations ; et qu'enfin je lui aie donné lieu d'être persuadée que mon Prince et mon père n'accordoient la permission générale dont il a parlé lui-même, que sur la proposition expresse que je lui avois faite par mes lettres de mon mariage avec elle. Elle a été plus loin ; et je dois confesser à son honneur et à ma confusion, qu'elle s'est obstinée à demeurer vierge, malgré le don actuel de son père présent, jusqu'à ce qu'elle vît l'aveu du Prince Zoros, signé de sa propre main, ou qu'elle l'entendît prononcer de sa propre bouche. Elle seule est cause que ma désobéissance à cet égard n'a point été complète. Je lui ai appris le premier le manquement de foi de son père, qui nous tenoit enfermés à Siga, pour nous cacher son entreprise sur Carthage : et du moment qu'elle l'a su, elle m'a prévenu elle-même sur l'obligation que je lui allois exposer, de venir au secours de mon père, malgré toutes mes liaisons avec le sien. Bien loin de prendre part aux injustes succès d'Antée, elle

elle ne s'est intéressée qu'à mon juste repentir, et à l'accomplissement de mes devoirs, quelque périlleux que je me les fusse rendus moi-même. Vous allez entendre les témoins, et voir la preuve de ce que j'avance.

Aussitôt sortant de sa place avec une action qui répondoit aux sentimens dont il étoit pénétré, il courut au bas de la salle; et prenant par le bras le premier des deux esclaves que l'autre suivoit, il l'amena devant son père et devant les juges. En même-temps levant la pièce qui lui couvroit la tête, et développant tout le manteau qu'il jeta sur les bras de l'autre esclave; la Princesse parut dans un habit convenable, avec toute la modestie d'une accusée, et toute la fermeté d'une innocente. On ne vit jamais mieux qu'alors quel est l'empire de la beauté. Tout le Sénat se leva par respect, et il se fit un long murmure d'étonnement et d'admiration. Mais faisant ensuite réflexion qu'ils étoient des sénateurs et des juges, ils convinrent entre eux qu'ils ne devoient considérer dans la Princesse Zarite, ni la beauté, ni la naissance; et qu'il ne leur étoit permis d'admirer en elle que la sagesse, la fidélité et le courage. Ils la déclarèrent comme par acclamation, la plus parfaite amante, et la plus vertueuse épouse qui fût jamais. Ils s'adressèrent alors tout d'une voix à leur Prince, et ils dirent

Tome II.

Q

qu'ils n'avoient rien à lui prescrire sur l'aveu du mariage de son fils. Mais que si la Princesse portoit sa constance jusqu'à vouloir être irrévocablement liée à son époux, avant que d'avoir entendu l'arrêt qui alloit décider de son sort, ils seroient tous témoins avec plaisir du consentement que le Prince Zoros donneroit à cette union. La Princesse qui voyoit déjà dans les yeux de ce père tendre, la satisfaction intérieure qu'il recevoit de cet applaudissement général, prit elle-même Giscon par la main, et s'alla mettre à genoux avec lui au plus bas des marches du trône. Ce bon Prince leur dit presque en pleurant : avancez-vous, mes enfans, et venez recevoir mes embrassemens que je ne puis pas vous porter. Personne ne put alors ni retenir ni cacher ses larmes. Dès que ce mouvement fut un peu apaisé, le Prince Zoros dit à Zarite : incomparable Princesse, dont mon fils et moi n'étions pas dignes, accordez à mes vieux jours la consolation de ne m'appeler jamais que votre père. Ah ! s'écria Séthos en cet endroit ; c'est elle-même qui est ici avec le Prince Zoros, et je vois dès-à-présent toute la suite de leur histoire. J'avois peut-être besoin de cet exemple pour me ramener à la modestie dont il est si aisé à l'homme de sortir : je sens que j'en'ai rien fait encore d'aussi héroïque que cette Princesse ; et il est avanta-

geux pour moi que ce soit une femme qui m'humilie. Seigneur, répliqua très - sagement Amédès , mon dessein n'est pas assurément de rabaisser sa vertu ; mais vous pouvez remarquer que l'amour l'a bien soutenue. Il est beau sans doute que cette passion ne se soit pas opposée aux premières précautions que sa sagesse lui fit prendre à l'égard de son époux. Mais au fond quoique la possession de ce qu'on aime ne soit pas exclue par l'amour héroïque , elle est toujours son objet le plus réculé. Avant elle passe l'intérêt de la personne aimée quelquefois contraire à sa possession même , et sur-tout l'accomplissement des devoirs qui nous rend plus digne de son estime et de ses regards. Après cela , je compte pour beaucoup , du côté de la grandeur d'ame , les travaux et les périls essuyés en faveur de l'objet aimé ; mais je les compte pour rien du côté de la vertu , quand ils n'ont point eu d'autre motif. L'amour héroïque , c'est-à-dire , ce sentiment d'un cœur généreux , cette flamme épurée , qui n'empêche pas les hommes d'être grands , et qui les invite même à le devenir , est sans doute fort au-dessus de l'amour vulgaire , contentement grossier , ou fureur effrénée des sens , qui confond le grand homme avec l'homme vil , et l'homme vil avec la bête. Mais je souhaite , Seigneur , pour votre repos et pour votre bien , que vous

n'éprouviez jamais aucun des deux. Vous rentrerez bientôt dans le royaume dont vous êtes l'héritier. Les exploits que vous avez faits jusqu'à ce jour, et ceux que vous allez faire encore en faveur des Carthaginois attireront sur vous les yeux de toutes les beautés de l'Egypte. Elles se laisseront gagner les premières au mérite éminent, et à la haute réputation dont votre nom même supposé leur présentera l'idée. Gardez-vous alors, Seigneur, de cet écueil des héros ; et pensez que pour un cas, comme celui de la Princesse, où le devoir même exigeoit la persévérance, il y en a mille où la seule grande action qu'il y ait à faire dans l'amour qui paroît le plus innocent, est de le surmonter et de l'éteindre. Cependant vous ne vous trompez pas, en jugeant que le Prince Zoros et la Princesse Zarite sont ici vos hôtes. Mais pour achever mon récit, je dois vous dire encore, que d'abord après la confirmation de ce mariage, le Sénat voulant procéder à la disposition de son arrêt, chargea deux officiers de conduire les deux époux et leur esclave dans une chambre voisine, où le Prince donna ordre qu'on portât les rafraîchissements dont ils avoient un grand besoin.

Sur l'offre que Giscon avoit faite d'aller combattre sur les remparts, on jugea qu'il seroit bien plus avantageux qu'il pût tirer quelque

secours des peuples voisins; et l'on jeta les yeux sur les Capsenses. Ceux-ci lui avoient bientôt pardonné le refus qu'il avoit fait autrefois de les commander à la bataille de Capsa : et depuis son retour de l'Egypte, ils lui avoient envoyé une ambassade pour le remercier de leur fondation, dont il étoit l'auteur, et des loix qu'il leur avoit données. Il les étoit même allé voir plus d'une fois. On lui porta dans la chambre où il étoit, cette nouvelle proposition; et vous jugez bien qu'il l'accepta avec joie. Mais on crut qu'il étoit bon de cacher au peuple le lieu où il alloit, afin qu'Antée l'ignorât aussi plus long-temps. Du reste le Sénat qui voulbit prendre les voies d'adoucissement que vous avez sues par son arrêt, qui a été connu de tout le monde, fut bien aise de faire voir aux citoyens, que Giscon faisoit un bon usage de sa grace, ou du moins employoit bien le temps que lui donnoit le délai de l'exécution de sa sentence. C'est par une vue à-peu-près semblable, que l'on jugea à propos de ne point manifester encore la Princesse, et même de l'envoyer incessamment avec le Prince, dans cette retraite, qu'on ne désigneroit à personne, et où l'on souhaita que je les accompagnasse. Nous pensions tous dès-lors, qu'Antée ne manqueroit pas de faire bientôt un grand bruit de l'enlèvement de sa

filles. Mais le commissionnaire, que le Roi des Atlantes nous a donné pour les affaires du dehors, rendit il y a quelque temps au Prince Zoros, la lettre d'un sénateur adressée à lui-même, comme à un particulier, sous le faux nom qu'on lui fit prendre, et apportée au port du Lixus par un Carthaginois fidèle. Il est dit dans cette lettre qu'Antée n'a point ignoré l'évasion de sa fille. Mais que comme elle étoit renfermée très-étroitement dans le palais de Siga, il a donné ordre qu'on ne publiât point cette évasion. On ajoute qu'il la dissimule lui-même, pour écarter des propositions d'accommodement, auxquelles l'envie et l'espérance de prendre Carthage, ferme tout accès auprès de lui. On conclut enfin dans cette assemblée, que les sénateurs, sans dire à personne ce que l'on convenoit de tenir secret, raconteroient néanmoins à leurs amis tout ce qui pourroit aller à la décharge de Giscon, ou à la diminution de sa faute; comme les séductions d'Antée à son égard, et le violement de ses promesses qu'il lui avoit faites. C'est par cette voix que les Carthaginois, qui ne sont sortis de Carthage qu'après nous, ont pu savoir tout ce qui vous a été raconté d'après eux.

Dès qu'on eut dressé l'arrêt, on ramena les deux époux dans la salle, et on leur en fit lecture, avant que de la faire au public. Giscon

ne répliqua rien, et marqua au contraire beaucoup de reconnoissance envers son père et envers le sénat. Mais la Princesse dit que puisque l'on avoit attaché le terme de la vie de son époux au premier enfant qu'il auroit d'elle, ce terme étoit encore bien éloigné : et parlant elle-même en quelque sorte comme juge, elle ajouta que le Prince Zoros, qu'elle se tenoit heureuse d'appeler son père, devoit accepter en réparation des foiblesses dont il s'étoit accusé lui-même, de ne voir jamais un petit-fils assis sur ses genoux. J'espère, continua-t-elle, que le Roi mon père se rendra à la raison, et acceptera quelque traité de paix avec Carthage. Mais si le malheur vouloit que ne pouvant être désarmé que par la force, il mourût dans quelque occasion de la main de mon époux, ma réserve dureroit toute ma vie. Je sais que cette considération ne doit arrêter Giscon en rien, quand il s'agira du salut de sa patrie : mais personne ne pourra me contraindre de recevoir dans mon lit celui qui auroit trempé sa main dans le sang de mon père. Le plus ancien des sénateurs répondit au nom de tout le corps, que la précaution de la Princesse n'avoit rien que de louable : mais que les Dieux faciliteroient les choses, et fourniroient les moyens de tout accorder.

Amédée ayant terminé là sa narration, dit

Q 4

au Prince que la nuit qui s'approchoit les avertissoit de rentrer dans la maison , où il ne doutoit pas que ses hôtes ne l'attendissent avec impatience. Que par cette même raison il remettoit au lendemain à le supplier de lui apprendre comment de Séthos il étoit devenu Chérès. Mais qu'il auroit bien de la peine à se dispenser de raconter pendant le repas du soir les découvertes dont tous les peuples de la terre lui étoient redevables , et les établissemens qu'il avoit procurés aux Phéniciens en particulier. Chérès lui répondit qu'il feroit tout ce que le Prince et la Princesse souhaiteroient de lui ; mais qu'il croyoit que le plus pressé , et le plus intéressant pour eux seroit de conférer ensemble des moyens les plus sûrs et les plus prompts de délivrer Carthage. Amédès répliqua que bien que Zarite eût épousé tous les intérêts de sa nouvelle patrie , sur-tout contre un père injuste , perfide , et qui l'avoit en quelque sorte vendue et sacrifiée elle-même à son ambition , il y auroit néanmoins quelque chose de contraignant pour elle et pour les assistans , qu'elle fût présente au projet et au plan d'une guerre où il s'agissoit d'attaquer personnellement Antée. Qu'ainsi il croyoit qu'il seroit mieux de renvoyer ce détail à une conférence qu'ils auroient le lendemain dans le cabinet du Prince Zoros. En achevant ces

paroles , ils se trouvèrent à la porte qui donnoit sur la grande allée ; et apprenant des domestiques qui étoient rentrés , que la Princesse , qu'on ne nommoit pourtant pas ainsi , étoit auprès de son père , ils montèrent dans la chambre. Amédès parla le premier , et dit qu'il avoit l'honneur de leur présenter le fameux Chérès. Le Prince Zoros répondit que sa fille et lui avoient bien jugé que cet hôte n'étoit pas un homme ordinaire. Qu'ils s'étoient même flattés qu'Amédès le connoîtroit comme étant tous deux égyptiens , et qu'il les confirmeroit dans les honneurs qu'ils avoient dessein de lui rendre. La-dessus Amédès avoua que connoissant en effet , non seulement le nom et la personne , mais encore le caractère de ce héros , il avoit trahi utilement leur secret ; et qu'il osoit leur montrer en lui un défenseur zélé , et le restaurateur prochain de l'empire Carthaginois. La Princesse dit aussitôt : Seigneur , j'entre avec une reconnoissance infinie dans toutes les obligations que vont vous avoir le Prince Zoros et son fils mon époux absent. Mais si vous avez quelque pitié d'une Princesse affligée , épargnez la personne de mon père. Vous que la renommée vante par-tout comme un vainqueur bienfaisant , et un conquérant favorable , ne me faites pas sentir le poids de vos succès et de vos triomphes.

Je consens que vous réduisiez mon père à la paix ; mais ne me condamnez pas aux larmes par vos victoires : ne rendez pas orphelin avec moi un jeune frère aussi innocent que moi des entreprises de notre père. Madame, répondit Chérès , ce n'est pas ici que j'ai pris la pensée de secourir Carthage ; et je ne comptois pas même d'y trouver ni le Prince Zoros , ni la Princesse Zarite. Les Dieux ont mis ce dessein dans mon ame dès la première fois que j'ai entendu parler des injustices du Roi Antée. Vous me faites déjà la grace d'être persuadée que je ne suis point altéré du sang humain ; mais les Dieux seuls peuvent conduire les événemens d'une guerre qui sera peut-être longue. D'ailleurs, Madame , vos demandes méritent autant de louanges que vos démarches ; et en quelque lieu que je puisse être , je serai toujours un des plus grands admirateurs de votre vertu.

La Princesse obligée de se contenter de cette réponse , la seule en effet que Chérès pût faire alors , se retira , et descendit pour disposer elle-même avec ses deux domestiques un repas un peu plus ample que le précédent , et tel que la campagne et la saison pouvoient fournir les moyens de le faire. Il fut porté dans la chambre ; et le Prince ayant fait mettre Chérès au haut de la table , la Princesse dit , que leur

hôte ayant assisté au repas public du Roi des Atlantes , ne seroit pas surpris de voir s'asseoir au bout de la table leurs deux domestiques , qui ne se leveroient que pour changer les services. Elle ajouta qu'indépendamment de la simplicité de ce merveilleux peuple , à laquelle la bien-séance demandoit qu'ils se conformassent tant qu'il voudroit bien les souffrir chez eux ; leur fortune présente les dispensoit des distinctions qu'un autre état pourroit exiger. Il n'y a point ici d'esclave , continua-t-elle , les Atlantes n'en connoissent point parmi leurs habitans. Mais quand le seul privilège du pays sacré des Hespérides n'auroit pas affranchi celui-là , dit-elle , en montrant l'ancien esclave de Giscon ; mon père a eu la bonté de me dire que le courage avec lequel il avoit aidé mon époux à me sauver des périls que je courus en sortant de Siga , lui auroit acquis à très-juste titre sa liberté. A l'égard de cette aimable fille que vous voyez , elle n'a jamais été esclave ; c'est une Carthaginoise de condition libre que le Prince Zoros m'a donnée lui-même en partant de Carthage ; et le désir de récompenser sa fidélité et son zèle entre beaucoup dans l'impatience, où je suis de voir le rétablissement de cet empire.

Dès que tout le monde fut à table , et chacun ayant devant soie dont il avoit besoin , Amédès ,

pour prévenir tout autre discours, engagea Chérès à raconter ses aventures. Toute l'assistance en fut enchantée. Et quoique dans un récit de ses exploits fait par lui-même, la gloire de ceux qui l'avoient suivi lui fût bien plus recommandable que la sienne propre; de si grandes actions, et leurs motifs encore plus grands, donnèrent lieu au Prince et à la Princesse de tirer chacun selon ses souhaits, les augures les plus favorables pour les services que ce héros devoit leur rendre. Il leur donna encore tout le lendemain : et sans parler de la conversation particulière qu'il eut dès le grand matin avec Amédès, il mit fort avant dans son esprit toutes les lumières qu'il reçut, par rapport à son dessein, des conférences qui se tinrent entre Zoros, Amédès, et lui; aussi bien que tout ce qu'il ouït dire à la Princesse sans l'interroger.

Chérès partit le troisième jour, sans vouloir souffrir que personne l'accompagnât d'un seul pas plus loin que la porte, pour ne donner aucun soupçon aux Atlantes qui pourroient les rencontrer. Il revint à Lixa, où il ne demeura qu'un jour et une nuit, du consentement du Roi même, auquel il affecta de parler peu. De-là, il se rendit par le plus court chemin au port du Lixus, où les quatre jours qui

s'écoulèrent jusqu'à l'arrivée de sa flotte, furent les plus longs de sa vie.

Dès le matin du premier jour, il monta sur une petite hauteur couverte d'arbres, d'où l'on découvroit toute la mer. Et comme il trouva là une grotte dans laquelle il y avoit une source d'eau vive, il la choisit pour être jusqu'à son départ, l'habitation de sa journée, d'où il ne revenoit dans l'hospice que vers le soir. Il ne perdit point son temps dans cette grotte. Ce fut là que sur toutes les connoissances qu'il venoit d'acquérir, il forma l'arrangement de la guerre que nous allons voir. Quoiqu'il se fût levé très-matin le cinquième jour, où l'impatience commençoit à le prendre, il fut prévenu par la chaloupe qu'il vit entrer des fenêtres de l'hospice dans le port. Il prit congé de l'Intendant qui le conduisit selon la coutume dans le temple des Dieux hospitaliers. Il jeta dans le tronc tout l'or qu'on lui envoyoit, sans le compter. Il fut reçu de sa flotte avec des acclamations, où n'entroit point un cérémonial qu'il avoit eu la précaution de défendre, mais qui lui donnèrent beaucoup de confiance pour les entreprises auxquelles il vouloit l'employer.

Fin du huitième Livre.

S E T H O S ,

LIVRE NEUVIEME.

CHÉRÈS en visitant tous ses vaisseaux les uns après les autres, les trouva renouvelés d'hommes, de munitions et de tout ce qui pouvoit leur manquer en arrivant à Banasa. On avoit sur-tout remplacé les chevaux, dont on avoit perdu à proportion plus que d'hommes, dans le cours entier de la navigation : et il est à remarquer que de tous les animaux de travail, l'homme est celui qui résiste le plus longtemps à la fatigue, à la privation de la nourriture ordinaire, et au changement de climat. Les deux officiers s'étoient acquittés de leur commission avec un grand zèle : et sans qu'on les pût accuser d'avoir révélé le secret de leur commandant, les Phéniciens de la flotte aussi bien que ceux de Banasa, s'étoient bien doutés que le seul amour de la justice l'animeroit contre Antée. Ils avoient appris des nouvelles plus particulières de ce Roi, par des vaisseaux de leurs compatriotes, arrivés au port de cette colonie, dans l'intervalle de l'absence de Chérès. Ces derniers déchargèrent à la hâte leurs marchandises, pour avoir l'avantage de joindre

leurs vaisseaux à la grande flotte , et de participer à la délivrance des Carthaginois leurs alliés et leurs parens. Il est vrai que le conseil de Banasa ne permit à aucun Phénicien résidant là , de s'enrôler en cette occasion. Comme les Rois de la Tingitane avoient donné en souveraineté la ville , et un grand territoire à la colonie , par l'espérance qu'ils avoient conçue des avantages que leur apporteroit le commerce Phénicien ; elle ne jugea pas prudent ou équitable de laisser armer ses habitans contre lui. Mais elle permit aux Phéniciens passagers de se fournir chez elle de tout ce qu'ils croiroient nécessaire , pour une expédition qui n'étoit pas même déclarée. Chérès ayant fait assembler ensuite le conseil de guerre , proposa d'abord le dessein général de secourir les Carthaginois. Tous les assistans répondirent que la flotte entière s'étoit prêtée d'elle-même à cette proposition , avant qu'on la fît ; et qu'elle seroit très-fâchée que l'on trompât à cet égard son attente et son courage. Cela étant ainsi , dit Chérès , je crois que notre premier exploit doit être d'aller aider les Carthaginois à pousser le siège de Siga ; parce que ne laissant dans cette ville après sa prise , qu'une garnison convenable , nous conduirons vers Carthage le reste des troupes assiégeantes : et nous en ferons avec les trente mille soldats que vos soins

ont rassemblés dans cette flotte, une armée suffisamment nombreuse. Ce projet fut approuvé par le conseil, et reçu avec un applaudissement unanime dans chaque vaisseau où la nouvelle en fut envoyée.

Ce n'est pas, continua Chérès, devant le conseil encore assemblé, qu'il ne se présente à mon esprit une expédition antérieure à celle-là, et de beaucoup plus prochaine. Le vent qui est favorable, nous peut mettre dans deux jours à l'entrée du détroit, et à la vue de Tingi, capitale du Roi Antée. Il ne s'agit point d'en former le siège. C'est une entreprise pour laquelle nous n'avons ni les troupes, ni les machines nécessaires, et qui avec tous ces secours, seroit trop longue, et laisseroit à ce Roi le temps de prendre Carthage. La même difficulté n'a pas lieu au sujet de Siga, dont le siège est déjà avancé, et dont la prise aura d'ailleurs l'avantage de grossir notre armée, qu'il faudroit au contraire démembrer, pour laisser une garnison suffisante dans Tingi. Je me borne donc à l'égard de cette dernière place, à lui faire en passant, et dans l'espace d'une seule nuit, quelque insulte qui puisse chagriner Antée, et diminuer la confiance avec laquelle il assiège la capitale de l'empire Carthaginois. Mais pour tenter avec prudence cette expédition, il seroit bon que nous eussions quelque

quelque idée de l'intérieur de cette ville , et des avenues par où nous pourrions la surprendre plus aisément. J'ai déjà oui dire que les Phéniciens nouvellement venus à Banasa , et dont les vaisseaux ont bien voulu se joindre à notre flotte , avoient passé quelques mois à Tingi , pour y distribuer leurs marchandises. Si leurs capitaines ici présents nous faisoient part de ce qu'ils ont observé pendant le séjour qu'ils y ont fait , nous jugerions tous ensemble , si l'on peut exécuter quelque chose de ce que je viens de proposer.

Le premier de ces capitaines dit d'abord : que s'étant trouvés à Tingi lorsqu'on y reçut la première nouvelle du siège de Siga , ils virent que le Gouverneur mettoit tout le monde en ordre et en règle. Qu'il fit même visiter subitement leurs vaisseaux , où n'ayant trouvé que leur armement ordinaire , on les avoit laissés tranquilles. Mais que tout s'étoit relâché dès que l'on avoit su la suspension du siège de Siga , et que les progrès d'Antée toujours croissans avoient enfin tout fait passer du relâchement à la dissolution. Il ajouta que depuis qu'on avoit appris le gain de la bataille de Tubusupte , et sur-tout le siège de Carthage , formé par le Roi en personne ; on avoit établi des fêtes nocturnes , pendant lesquelles toute la grande place devant le palais d'Antée étoit

illuminée , et qu'on n'y voyoit de toutes parts que des danses et des festins. Qu'on amenoit là tous les soirs le jeune Prince , nommé Tygée , et âgé d'environ douze ans. Qu'on le plaçoit au dehors du palais sur une haute et large estrade où on le faisoit manger seul. Qu'il n'avoit auprès de lui que les deux gouverneurs chargés de son éducation , et les officiers de sa table avec lesquels on le laissoit s'amuser ensuite jusqu'à minuit. Qu'ils étoient tous sans épée , comme en pleine paix ; mais qu'une vingtaine de gardes environnoient fort négligemment le bas de l'estrade. Que les deux gouverneurs du jeune Tygée faisoient prosterner contre l'ancienne coutume tout le peuple qui étoit en bas à son arrivée et à sa sortie. Qu'ils avoient ouï plus d'une fois l'un et l'autre de ces gouverneurs dire au Prince : Seigneur, voilà une petite partie des sujets du Roi votre père. Vous serez un jour leur maître , et vous pourrez disposer à votre gré de leurs biens et de leurs vies. Inspirez-leur de bonne heure par votre air et par vos manières le respect qu'ils vous doivent. Présentez-vous toujours avec une contenance fière , et accoutumez-vous à parler d'un ton de Roi. Seigneur , ajoutoit l'autre , non-seulement vous serez Roi ; mais à l'exemple du grand Antée votre père , vous serez vainqueur et conquérant. Il faut que votre nom seul

porte l'alarme chez les nations les plus éloignées, et que leurs Rois fugitifs les abandonnent successivement à votre puissance. Vos premiers châtimens sur ceux qui oseront vous résister, doivent vous aplanir une route jusqu'au bout de l'univers. Pour fruit de ces leçons, le petit Prince se mettoit à jouer. Je me serois ennuyé aussi bien que lui, dit Chérès, de pareils discours qui ne vont qu'au faste de la royauté, ou à en faire la terreur du genre humain. On diroit que ces gens-là, dressent un cheval de parade, ou un oiseau de chasse, et non pas un homme. Cependant, continua-t-il, je vois déjà là, une ouverture très-heureuse pour le plus beau coup que nous puissions faire. Ce seroit d'enlever le jeune Prince au milieu de ces réjouissances, qui apparemment durent encore. Mais il seroit à souhaiter que les gens dont nous avons besoin pour cet exploit, et qui selon ma pensée, ne doivent pas être en fort grand nombre, pussent descendre en quelque rade en deçà de la ville, et y entrer plus sourdement qu'on ne peut le faire par le port. Un autre capitaine dit qu'il en savoit une, d'où plusieurs chemins conduisoient à l'avenue de la porte de la ville, appelée la porte du midi, qui n'étoit à guère moins d'une demi-lieue du rivage : mais qu'aussi cette porte ne se fermoit point ; et que c'étoit par-là, que les ha-

R 2

bitans de la campagne entroient et sortoient en foule la nuit, depuis l'établissement des fêtes. Voilà tout ce que je demande, dit Chérès. Dès que la nuit de demain sera close, une cinquantaine des nôtres, menés à terre par des chaloupes, prendront les différens chemins qui conduisent à cette porte ; ils tâcheront de se confondre avec les habitans de la campagne : et en arrivant ils se placeront autour de l'estrade du Prince, le plus près qu'il leur sera possible de le faire sans affectation. Il faut donc n'employer à cela que nos gens, interrompit un autre capitaine des Phéniciens, qui avoient séjourné à Tingi. Ils sont les seuls qui connoissent la ville et ses environs, et il faut de plus, qu'ils soient habillés comme les Tingitans de la campagne, et qu'ils ne portent aucune arme qui paroisse. Nous trouverons dans nos vaisseaux de quoi former à-peu-près cet habillement pour cinquante personnes ; et je me charge, si l'on veut, de les conduire. Il n'y a aucun de nous, dirent les capitaines de son ordre, qui ne vous dispute cet honneur. Chers compagnons, reprit Chérès, vous trouverez bon, pour vous accorder, que je conduise moi-même l'entreprise que je propose. C'est moi qui veut enlever la personne du jeune Prince. Je prendrai seulement pour guides les deux d'entre vous, que le hasard vient de

faire parler les premiers. Ils ne quitteront point mes côtés, et ils auront ainsi que leurs cinquante soldats une épée cachée sous une robe courte, telle que je crois que les hommes de la campagne la portent par-tout. Je serai le seul qui n'aurai aucune arme, de peur qu'elle ne m'embarrasse dans l'action que j'ai à faire.

Mais comme dans la plupart des coups de surprise, il est plus aisé d'entrer que de sortir, parce qu'on peut entrer furtivement, et qu'on ne sort guères que dans le tumulte ; c'est au sujet du retour qu'il me paroît juste que toute la flotte nous aide. Nos pilotes qui connoissent cette côte m'ont déjà dit que l'ouverture du bassin de Tingi est assez large pour donner passage à dix vaisseaux de front. Je compte qu'après que nous serons débarqués à la rade dix de nos vaisseaux de moyenne grandeur entreront trois heures après dans le port à force de rames. Le reste de la flotte demeurera au dehors, pour porter du secours à ceux qui seront entrés, s'ils en ont besoin. Les fanaux qui éclairent la pointe des deux môles guideront des ennemis, que les Tingitans ne savent pas être si proches. Les vaisseaux entrés, jeteront d'abord à droite et à gauche les matières combustibles dont vous savez l'usage, sur les barques qu'ils trouveront dans le port : car j'entends dire qu'Antée n'a point d'armée navale. Il n'a

pas cru qu'elle lui fût nécessaire sur l'océan que regarde Tingi, et qui en effet n'a point encore porté de flotte aussi à craindre que la notre. Mais il n'en a point non plus sur la méditerranée, et dans une guerre entreprise contre un empire maritime comme celui des Carthaginois. Cela vient sans doute de ce que voulant conduire cette guerre par trahison, il a négligé de prendre tous ses avantages. Mais j'ose espérer que ce défaut de précaution sera la cause de sa déroute; et qu'étant maîtres de la mer, nous le serons bientôt de la terre. Par rapport à notre dessein présent, le premier bruit que vous exciterez dans le port attirera nécessairement de ce côté-là l'attention de tous les citoyens. Ce sera le premier avertissement pour nous, qui nous trouverons dans la place. Nos gens tireront leur épée de dessous leur robe, dès que je mettrai le pied sur la première marche de l'estrade. Mes deux guides seuls y monteront avec moi l'épée à la main, pour écarter, ou pour percer les gouverneurs, ou les officiers domestiques qui voudront sans doute emporter le jeune Prince dans le palais. Je me propose de me saisir de lui entre leurs mains; pendant que nos cinquante soldats nous défendront contre les gardes, et contre tous ceux qui pourroient se joindre à eux, et les empêcheront ainsi de nous venir attaquer

sur l'estrade. Pour la flotte, il est important que les premiers vaisseaux qui pourront toucher le bord, débarquent à la hâte autant de soldats qu'il en faudra pour faire deux fortes haies depuis le port jusqu'à la place, et jusqu'à nous. Il faut renverser et immoler tout ce qui se trouvera dans cet intervalle, sans aller ailleurs ni plus loin. C'est entre ces deux haies, que je compte de m'en revenir en courant, portant le jeune Prince entre mes bras, et suivi de nos cinquante soldats déguisés, jusqu'au vaisseau qui nous recevra. Mais je ne sais si cette traite sera longue. Non, Seigneur, dit un autre capitaine, car de la grande place au port, il n'y a qu'une rue fort droite, assez large, et qui n'a environ que cent pas de longueur. Cependant, ajouta ce Capitaine qui n'avoit pas encore eu le temps de connoître Chérès, nous voilà dans cette supposition maîtres de la ville et du port, pourquoi ne pas les garder? ou si nous ne voulons y laisser aucunes troupes, il ne tiendra qu'à nous de faire passer tous les habitans de Tingi au fil de l'épée, ou de la détruire par les flammes avant que de nous rembarquer. Non, dit Chérès, mon intention n'est pas de garder la ville par la raison que j'ai déjà dite, et que vous avez rappelée. Nous ne sommes pas sûrs même que les forces de la Tingitane, que nous ne con-

noissons pas , ne pussent se réunir bientôt, et en chasser notre garnison. D'ailleurs notre but unique est de secourir Carthage , et c'est dans cette seule vue que j'ai conçu le dessein d'enlever le jeune Tygée. Les conquérans de profession se soucient peu de leurs sujets. Un royaume étranger les flatte plus que le leur propre ; et je sais qu'Antée en particulier se consoleroit de la perte de Tingi par la conquête de Carthage. Mais j'ai de la peine à croire que l'enlèvement d'un fils son unique successeur ne mortifie son orgueil , n'ébranle ses espérances , et ne dérange ses projets mêmes. Je consens encore moins au carnage et à l'embrasement de Tingi. Ne nous présentons point aux peuples qui bornent la méditerranée , et sur-tout aux habitans des trois Mauritanies , comme des meurtriers ou des incendiaires. Nous voulons être les libérateurs de Carthage votre alliée qu'on attaque sans équité et sans honneur : soutenons la justice de notre cause par celle de nos procédés. Faisons voir à nos ennemis en chaque rencontre, que nous ne versons que le sang nécessaire pour une entreprise générale , dont le pouvoir de l'exécuter nous impose en quelque sorte l'obligation. Que notre exemple enfin leur apprenne avec le temps à désapprouver leur propre Roi ; au lieu de s'intéresser follement à des succès qui ne peuvent jamais que leur nuire.

Après quelques conférences des officiers entre eux , sur tout ce qui venoit d'être proposé , le plus ancien répondit à Chérès : que sous un autre commandant que lui, le conseil auroit de la peine à consentir à un exploit aussi périlleux pour lui-même que celui dont il s'agissoit. Mais qu'ayant été témoins de l'heureuse exécution de ses projets, ils ne pouvoient mieux faire que de se confier à sa conduite, et sur-tout à la faveur dont les Dieux avoient récompensé jusqu'alors la droiture et la générosité de ses intentions.

On employa donc tout le temps qui restoit jusqu'au soir du lendemain, à préparer et à concerter une opération qui ne pouvoit réussir que par une correspondance très-attentive des uns avec les autres. Chérès s'adressant d'abord en particulier aux deux capitaines qu'il avoit choisis pour ses guides, leur communiqua l'envie qu'il auroit d'amener aussi les deux gouverneurs. Mais, ajouta-t-il, je n'entends pas que cela nuise en rien à notre objet principal. Prenons garde sur toutes choses de ne pas blesser le jeune Prince ; car je vous avoue que j'aimerois mieux le manquer, que de voir aboutir un projet de guerre à blesser un enfant. Tâchons d'éviter le même inconvénient à l'égard des deux gouverneurs, ce qui est aisé, s'ils sont sans armes. En tout cas, ne nous char-

geons pas d'eux, s'ils sont blessés, ou de celui des deux qui le seroit. Dans cette vue, répondirent presque en même temps les deux capitaines, il faut nous faire suivre sur l'estrade par quatre de nos soldats déguisés qui nous aideront à nous saisir des gouverneurs, en jetant même nos épées, s'il est nécessaire. Ceux qui resteront en bas suffiront pour nous défendre. Voilà sans doute, dit Chérès, toutes les mesures que l'on peut prendre avant le coup : l'occasion dictera le reste. Allant ensuite parler lui-même à tous ceux qui devoient être employés à cette expédition, il disoit à chacun d'eux qu'il devoit s'armer d'une valeur inébranlable pour exécuter ce qui lui seroit ordonné, et d'un sang-froid toujours égal pour ne point s'écarter vers quelque autre chose. Que c'étoit par là seulement qu'ils conserveroient jusqu'au bout sur les ennemis la supériorité que donne l'attaque ; et qu'il pouvoit espérer lui-même, nud et sans armes, comme il le seroit, de revenir sain et sauf jusque dans la flotte. Ce ne fut pas là le moindre intérêt qui anima le courage et la vigilance de tous ceux qui devoient le servir différemment depuis la place jusques dans le port. En un mot, le plan de l'entreprise, tel que nous venons de l'exposer, fut suivi avec tant de justesse, qu'en le rapportant nous avons fait d'avance le récit de l'exécution.

J'ajouterai seulement que la première alarme qui vint du côté du port, jeta tous les citoyens vers le côté opposé. Un grand monde fut étouffé dans les portes qui conduisoient à la campagne. Les gardes du port mêlés dans la place parmi le peuple, et déjà ivres, laissèrent arriver presque sans obstacle, les soldats Phéniciens bien armés au pied de l'estrade. Ceux-ci trouvèrent à peine jusque là, une trentaine d'hommes à tuer ; parce que le Gouverneur, qui donnoit un grand repas dans la tour, n'eut pas le temps de venir former un corps de défense. Chérès qui ne perdoit point le jeune Prince de vue, vit d'abord passer d'un saut tous les domestiques du haut de l'estrade, dans la porte du palais, où ils se réfugièrent. Les deux Gouverneurs, qui ne pouvoient pas emmener le jeune Prince si vite, l'avoient déjà mis entre eux deux, pour lui faire descendre les marches, lorsqu'ils se sentirent enveloppés et saisis par les six hommes qui avoient suivi Chérès, montant en ce moment avec une légèreté extraordinaire sur l'estrade. Ceux qui restèrent en bas furent plus que suffisans pour égorger les vingt gardes, dont la mort fit fuir au loin tous ceux qui venoient confusément à leur secours. Pendant ce tumulte, qui ne regardoit que les citoyens, les soldats de la flotte avoient poussé leur haie

de part et d'autre , jusques dans la place. Alors Chérès débarrassant le jeune Prince du milieu de ses gouverneurs, et des six hommes qui les serroient, le prit sur un bras ; et ce ravisseur généreux emporta sa proie , pour un dessein encore plus héroïque qu'il ne le manifestoit alors. Il étoit suivi des deux gouverneurs prisonniers qui ne songeoient pas même à s'enfuir, voyant à leurs deux côtés un double rang de soldats armés, et derrière eux une cinquantaine de prétendus paysans, l'épée à la main, qui leur faisoient doubler le pas. Les ordres étoient si bien donnés, et les barques en feu jetoient encore tant de lumière, que tout ce monde fut rembarqué en moins d'une demi-heure. Les dix vaisseaux qui venoient de les recevoir, sortirent du port aussi heureusement qu'ils y étoient entrés.

Aussitôt que l'on fut en mer, Chérès passa du vaisseau où le hasard l'avoit mis, dans le commandant, qui étoit le sien, et qui se trouva le premier au-delà des moles. Il fit monter avec lui le jeune Prince et les deux gouverneurs ; et les ayant tous trois devant lui, il dit : Seigneur, les circonstances d'une guerre commencée par le Roi votre père, nous ont engagés à nous saisir de votre personne. Vous trouverez ici toutes les commodités et toutes les douceurs qu'on pourroit vous procurer dans

un vaisseau qui vous appartiendrait , et vous y recevrez une meilleure éducation qu'on ne vous la donnoit dans votre palais. Pour vous, anciens gouverneurs du Prince , vous n'avez pas été pris en hommes sages , mais vous l'avez été en braves gens. Votre conduite à l'égard de votre élève , n'étoit pas bonne ; mais vous êtes louables de ce qu'il a fallu le tirer d'entre vous deux , et qu'on n'ait pu le prendre qu'en vous prenant vous-mêmes. Vous assisterez à toutes les instructions que les prêtres de l'Egypte , ses nouveaux maîtres , lui donneront ; mais vous y assisterez en disciples : et il vous est très-expressément défendu de lui parler en particulier , jusqu'à ce qu'on s'apperçoive que vous ayez profité vous-mêmes des leçons qu'il recevra en votre présence. Il montra ensuite au Prince les deux domestiques qui devoient le servir , et auxquels il demanderoit tous ses besoins. Le plus pressé pour lors étoit de le faire coucher. L'on mena aussi les deux gouverneurs dans une même chambre assez éloignée de celle du Prince.

Dès le lendemain , lorsqu'on eut passé le détroit , Chérès invita deux des prêtres Egyptiens qui l'accompagnoient , de vouloir bien rendre utile au jeune Tygée , le temps de sa captivité. Ils acceptèrent cette fonction avec beaucoup de joie. Ils partagèrent entre eux

le soin de ses mœurs et de ses études ; et ils engagèrent même leurs confrères à lui faire part en quelques heures de la journée , de leurs connoissances particulières , pour le délasser. Chérès se chargea autant qu'il lui fut possible , de ses récréations. Par toute cette conduite , il gagna bientôt le cœur de cet enfant , au point qu'il n'avoit pas de plus grande joie que de voir l'auteur de ses fers ; et il l'appeloit son maître , plus tendrement qu'il n'avoit jamais nommé son père. Ses gouverneurs mêmes , qui étoient au fond les deux hommes les plus raisonnables de la Tingitane , sentirent bientôt l'excellence de la morale égyptienne ; et ils rétractoient d'eux-mêmes les discours qu'ils avoient tenus avant que de l'avoir connue. Les meilleurs esprits sont capables de se laisser entraîner au torrent des opinions régnantes , autorisées par l'éclat de quelques succès passagers ; mais dès que la vérité se montre , ils l'embrassent avec plaisir : au lieu que les génies vulgaires conservent leurs anciens préjugés , jusque dans une génération plus éclairée , et deviennent singuliers par la raison même de l'habitude , qui ne faisoit d'eux autrefois que des hommes très-communs.

Cette flotte arriva en peu de temps devant Siga. Dès qu'elle se fut fait connoître aux assiégés , ils poussèrent mille cris de joie , qui affoiblirent

plus les cœurs de la garnison que la batterie la plus violente n'auroit pu affaiblir leurs murailles. Mais ce qui alarma encore davantage le Gouverneur et les officiers chargés de la défense de cette place, fut qu'ils s'aperçurent dès-lors que les citoyens remplis depuis long-temps d'estime et de vénération pour Chérès, souhaitoient en quelque sorte de tomber entre ses mains. La crainte des uns et l'espérance des autres fut bien augmentée par le grand nombre, le bel ordre et le bon état des troupes, qu'on voyoit du haut des murailles débarquer de chaque vaisseau. Chérès convint avec le Général des Carthaginois d'envoyer dès le jour même un héraut au Gouverneur. Il lui fit signifier qu'il avoit le jeune Prince entre ses mains, en lui faisant raconter en même-temps la manière dont il en usoit à son égard. On lui présenta de la part de Chérès et du Général, des propositions honorables pour la garnison et avantageuses pour les citoyens ; et on l'invita de prévenir par une reddition prudente les malheurs d'une réduction forcée et infaillible. Le Gouverneur répondit qu'il rendroit compte incessamment au Roi son maître de ce qu'on venoit de lui faire entendre. Mais qu'en attendant ses ordres, il se défendrait à proportion des attaques dont la mesure dépendoit

de Chérès et des assiégeans, et non pas de lui.

En effet , le Gouverneur dépêcha aussi-tôt un courrier à Antée, pour lui exposer, outre le discours du héraut, la nouvelle situation des choses. Il lui marquoit que les assiégeans venoient de recevoir par la flotte Phénicienne, un renfort de trente mille hommes, et un bien plus grand renfort encore, dans le nom du fameux Chérès, son commandant. Il ajouta que ce Conquérant se faisoit précéder, non par la terreur du carnage ; mais, ce qui étoit bien plus dangereux, par la réputation de sa sagesse et de ses vertus. Qu'en effet, les habitans de Siga cachotent peu l'inclination qu'ils avoient pour lui. Que les soins qu'on avoit su qu'il prenoit de la personne, et de l'éducation même du prince Tygée, son captif, leur faisoit espérer toute sorte de félicité de la part d'un tel vainqueur. Que la garnison néanmoins paroissoit conserver toujours la même obéissance, et le même zèle pour son Roi ; mais qu'elle avoit besoin d'être incessamment soutenue contre le nombre des troupes, et sur-tout contre la faveur publique qui accompagnoit Chérès.

Cependant Chérès, par une générosité à laquelle les assiégés ne s'attendoient pas, suspendit toute attaque pendant les douze jours dont il jugea que le Gouverneur avoit besoin
pour

pour recevoir réponse d'Antée. Mais cette suspension fut bien différente de la malheureuse trêve que Giscon avoit accordée six mois auparavant à ce Roi, lorsqu'il étoit dans Siga : car il employa tout ce temps à faire dresser des machines énormes autour de la ville. Sans parler des tours de bois, c'étoient des balistes, des catapultes, des poutres ferrées, dont il rappela les modèles qu'il en avoit vus, et dans les salles de Memphis et au siège de Coptos. Son dessein étoit d'en avoir un tel nombre, que la ville ne tint pas au premier assaut, où elles serviroient toutes ensemble. Comme la jonction des deux armées lui fournissoit un grand monde, il en occupoit une partie à parer les traits dont les ennemis s'efforçoient d'incommoder les travailleurs pendant le jour, et l'autre partie à repousser les tentatives qu'ils faisoient quelquefois pour venir détruire les ouvrages pendant la nuit. La vigilance des deux chefs, le courage des troupes, tant carthaginoises que phéniciennes, le zèle même des Insulaires de la Taprobane, qui entroient dans leurs intérêts et dans leurs travaux, alla si loin, que dans ces douze jours on ne recommença jamais la même machine; et que les assiégés perdirent pour le moins autant de monde à s'y opposer, que les assiégeans à les finir.

*Tome II.***S**

Le Gouverneur reçut réponse du Roi au bout de ce terme. Antée avoit appris avant sa lettre, l'événement de Tingi ; parce qu'il avoit établi des courriers bien antérieurs , mais semblables à ceux des Persans , dans la Tingitane , et dans les deux autres Mauritanies , depuis les premières intelligences qu'il avoit eues avec leurs Rois. Il fut même averti avant le sénat de Carthage , du secours inespéré que la providence envoyoit à cette république opprimée, quoique Chérès eût fait partir de bonne heure des corvettes pour le leur faire savoir. Mais l'inconstance des mers est cause que les nouvelles vont tantôt plus vite, et tantôt plus lentement par cette voie , que par les courriers. Antée apprenant l'enlèvement de son fils , étoit entré dans une fureur à laquelle l'affection paternelle avoit moins de part , que la honte de l'insulte qu'il venoit de recevoir. Selon la coutume des ambitieux dont les fourberies ne réussissent pas , il passa de la dissimulation à la cruauté : ou plutôt il commença de joindre l'une avec l'autre. Il se promit bien de faire périr par différens degrés de supplice, et tous les officiers du Prince , et toute la garnison de Tingi. Il en donna même la commission pour un autre temps , au nouveau Gouverneur qu'il y envoya. Mais comme il n'auroit pu remplacer actuellement cette garnison que

par un détachement des troupes qui assiégeoient Carthage , il se contenta pour lors malgré lui d'un exemple qui ne sauroit passer pour injuste. Ce fut de donner au nouveau Gouverneur l'ordre par écrit , de faire exécuter l'ancien , dans l'endroit même de la place où l'on avoit enlevé le Prince. Lorsqu'il eut reçu la lettre du Gouverneur de Siga , il lui répondit sur les marges mêmes de cette lettre : qu'il avoit besoin de toute son armée devant Carthage , et que la prise de cette capitale étoit plus importante pour lui que la conservation d'une de ses villes : qu'il le chargeoit pourtant , comme un officier de confiance , de faire croire à sa garnison qu'elle recevrait incessamment du secours de sa part : qu'il trouveroit dans le même paquet une lettre écrite de sa main , dans ce sens-là , et qu'il la fît publier : qu'au moyen de cette attente , il arrêât l'ennemi devant cette place , le plus long-temps qu'il lui seroit possible. Mais que lorsqu'il se sentiroit pressé au point de ne pouvoir plus tenir qu'un jour ou deux , il montrât à ses soldats l'ordre qu'il lui envoyoit séparé , de faire passer au fil de l'épée tous les citoyens de cette ville infidelle et mal-intentionnée , afin que Chérès n'y trouvant que des morts , ne pût profiter de l'affection qu'on avoit pour lui. Il donnoit par le même ordre toutes leurs richesses à ses

soldats ; et après les avoir pillés, il leur permettoit de capituler aux conditions les plus avantageuses qu'ils pourroient tirer de l'ennemi. Il avertissoit enfin le Gouverneur , dans sa lettre apostillée , de s'échapper pendant le tumulte, par la secrète issue qu'il connoissoit dans Siga : qu'il savoit bien que l'entrée de cette route étoit dans les souterrains du palais, et que son extrémité le mettroit à près d'une lieu de la ville., et hors des lignes des assiégeans. Il l'assuroit enfin qu'arrivant de-là à son camp devant Carthage , il n'y avoit point de grace qu'il ne dût espérer de son Roi.

Ces propositions firent frémir le Gouverneur. Il conçut que le Roi n'aimoit ni ses sujets, ni ses soldats , et qu'il n'en devoit pas attendre un meilleur parti pour lui-même. Ce qu'il pensa de plus favorable, fut que le changement de fortune commençoit à troubler l'esprit d'Antée. Il résolut de cacher à tout le monde sans exception sa lettre apostillée, et l'ordre secret du Roi, jusqu'à ce qu'il eût pris conseil de lui-même et de lui seul. Dans ce dessein, il garda sur lui l'une et l'autre. Mais il fit publier la promesse du secours , quoiqu'il la sût fausse ; parce qu'elle pouvoit inspirer à sa garnison un courage dont elle avoit encore plus besoin que si elle eût été vraie. Une demi-heure après on ramassa parmi les travailleurs des assié-

geans, une flèche entre plusieurs autres que l'on tiroit fréquemment sur eux. On avoit apperçu sous les ailes de cette flèche, un billet que l'on porta à Chérès, qui étoit tout proche. Il y trouva ces trois mots, *secours dans peu*. Ainsi pour le prévenir, voyant que le Gouverneur ne lui envoyoit rien dire, il conclut avec les officiers carthaginois, l'assaut général et subit qu'il tenoit prêt pour ce douzième jour. Le jeu des batteries fut si universel et si effroyable, et les soldats de l'une et de l'autre armée descendirent des tours de bois dans les remparts, ou y montèrent du terrain par les brèches avec tant d'ardeur et de persévérance, qu'avant qu'il y eut eu deux heures entières de combat, le reste de la garnison battit de tous côtés le signal de la reddition. Chérès et le Général carthaginois qui avoient prévu ce cas entre eux, firent aussitôt suspendre le carnage; en promettant à leurs soldats une récompense plus noble et plus sûre que le pillage de la ville. On sut bientôt que la cause d'un désistement si prompt de la part des assiégés, venoit de ce que le Gouverneur avoit été grièvement blessé, et apporté dans la place publique, sans connoissance et presque sans vie. Chérès le fit transporter sur un brancard, hors de la ville, dans sa tente; et le fit suivre par la garnison prisonnière bien

escortée, comme si elle avoit marché en ordre à la suite de son capitaine. Il ferma lui-même la file. Cependant le Général établit dans Siga une garnison carthaginoise de six mille hommes qui sauva les citoyens, sans qu'ils le sussent, du péril qu'ils couroient de la part de la garnison Tingitane.

Pendant ce temps-là, Chérès avoit pris un soin tout particulier du Gouverneur. Ayant fait appeler les premiers médecins de sa flotte, il le fit déshabiller en sa présence. Mais apercevant un paquet décacheté sous sa tunique, il s'en saisit, en disant tout haut que c'étoit là sans doute la lettre par laquelle Antée promettoit du secours à Siga, et qu'il en feroit part au Général carthaginois. Jugeant néanmoins au toucher que le paquet enfermoit plus d'une pièce, il le mit soigneusement sous sa cotte d'armes. Profitant ensuite de l'attention que tout le monde donnoit à la plaie du Gouverneur, dont les médecins firent espérer la guérison, Chérès passa pour un moment dans une tente voisine, où il ne trouva personne. Après avoir fait là une prompte lecture de ses papiers, il mit à part les deux pièces où le secret étoit recommandé par leur auteur même; et il communiqua ensuite au Général et à tout le monde la lettre publiée dans Siga, qu'on crut être la seule du paquet qu'il avoit pris.

Comme le Gouverneur ne reprenoit point encore ses sens ; Chérès alla parler lui-même aux officiers de la garnison , qui l'attendoit au dehors , toujours bien environnée par les troupes victorieuses. Il leur dit que son premier avis avoit été de leur faire , après leur prise , une composition aussi honorable , que celle qu'on leur avoit offerte le premier jour de son arrivée ; et par conséquent de les rendre à eux-mêmes et à leur Roi , sous la seule condition de ne point servir au siège de Carthage. Mais que depuis qu'ils étoient dans le camp , il avoit fait réflexion qu'Antée leur reprocheroit infailliblement d'avoir cédé au premier assaut des deux armées , quoiqu'il fût insurmontable. Qu'ainsi il croyoit sauver et eux et leur garnison , en usant du droit qu'on avoit de les retenir tous prisonniers de guerre. Qu'ils apprendroient même avec le temps , si leur Roi étoit plus sûr , et de meilleure foi à l'égard de ses sujets et de ses soldats , qu'à l'égard de ses ennemis. A ces paroles , il se fit dans toute la soldatesque de la garnison un murmure , qui dégénéra bientôt en cris éclatans de *vive Chérès* , nous sommes à lui. Ce Héros eut encore plus de plaisir à voir leurs officiers représenter à ces transfuges l'honneur et le devoir qui les attachoit à leur Roi. Leurs remontrances furent inutiles ; de sorte qu'au bout de quelque

temps , Chérès dit aux soldats : enfans , je vous reçois ; mais c'est au nom du Général qui vous distribuera dans ses troupes. Les vaincus ne se donnent pas toujours à qui ils veulent , et vous appartenez aux Carthaginois. D'ailleurs les deux nations de la flotte que je commande ne faisant point la guerre pour elles-mêmes , n'ont aucun besoin de vous. Mais il dit à leurs officiers que leur fidélité n'étoit point perdue auprès de lui ; et si les Dieux favorisoient ses desseins , il la rendroit plus heureuse qu'elle ne l'avoit été jusqu'alors. En attendant , continua-t-il , on ne vous garde que pour votre intérêt , et on ne vous lie que par votre parole.

De son côté , le Général carthaginois s'étoit fait ouvrir dans la ville , le palais où Antée avoit résidé. Il ne trouva pas l'officier qui en étoit chargé aussi délicat et aussi difficile que Chérès avoit trouvé les officiers de la garnison. Le maître du palais se défioit extrêmement du Roi , depuis qu'il avoit laissé échapper la Princesse avec Giscon , sans qu'il sût encore s'ils étoient sortis ensemble et s'il l'avoit emmenée. Quoique le Roi eût mandé de dissimuler cette évasion , qui n'étoit pourtant plus si secrète , et qu'il s'imaginât bien qu'Antée n'étoit pas si touché de la perte de sa fille , que de celle de son fils ; cependant , comme l'une et l'autre jointes ensemble l'exposaient à

la dérision de ses ennemis , il craignoit de fâcheux retours de la part du Roi , dont il connoissoit mieux les déguisemens que les officiers de guerre , qui n'avoient pas été comme lui dans sa confidence. Ainsi il alla lui-même au-devant du Général , et s'offrit à lui et à sa nation , comme un serviteur et un sujet aussi fidèle que la naissance auroit pu le former. Le Général demandant à voir tous les appartemens , comme pour en prendre possession , le maître du palais lui dit à l'oreille : qu'il y avoit dans cet édifice de secrets réduits , qu'il seroit longtemps à découvrir , sans un guide qui les sût parfaitement ; et que pour lui donner une preuve de sa fidélité nouvelle , il alloit le conduire à l'endroit où étoit enfermé l'argent que le Roi avoit laissé pour soutenir les dépenses du siège. Le Général lui répondit qu'il acceptoit avant toutes choses , l'offre de sa personne , et qu'il trouveroit toute sorte de sûreté et de satisfaction auprès des Carthaginois. Qu'il lui savoit gré outre cela , de lui avoir abrégé la recherche d'un trésor dont les vainqueurs , auxquels il appartenait véritablement , ne pouvoient pas toujours tirer la révélation des vaincus. Mais qu'il y vouloit conduire les gardes qu'il voyoit à sa suite ; parce qu'il étoit convenu avec le commandant Chérès , qu'on distribueroit ce même argent , si on le trouvoit , à l'armée.

assiégeante; pour la dédommager du pillage des citoyens, que le soldat avide prétend lui être acquis par une prise d'assaut. Ces gardes ne furent pas inutiles pour lever une pierre qu'on n'auroit pas distinguée de toutes celles qui pavoient une certaine chambre, dont le maître du palais avoit la clef. Cette pierre présentait au-delà d'une cloison, qu'on écartoit sans aucun bruit, un bord par lequel il la falloit prendre. On trouva dessous dans une espèce de cave, une quantité d'or qui auroit suffi pour six mois encore, si la dépense seule suffisoit pour la conservation d'une place.

Le Général carthaginois comptoit de distribuer cet or par tête, à tous les soldats de l'une et de l'autre armée. Mais les officiers de l'armée auxiliaire pleins de l'esprit de leur Commandant, qui ne disoit rien sur ce sujet, refusèrent au nom de leurs troupes, la part qui leur revenoit de cette distribution. Ils représentèrent qu'ils n'étoient pas venus au secours des Carthaginois, pour partager leurs possessions, ou leurs acquisitions; et que par cet assujettissement, on ne se trouveroit guères mieux de ses alliés que de ses ennemis. Que douze jours de travail et un seul assaut où ils venoient d'être employés, n'égalent point six mois de fatigues et d'actions réitérées, que l'armée principale avoit soutenues, et par les

quelles elle avoit extrêmement facilité le succès de celle qu'ils venoient de faire ensemble. Qu'enfin les richesses qu'ils apportoit de leurs découvertes, les mettoient en état de se passer d'un argent qui devoit être précieux à une république actuellement en guerre. Le Général qui n'avoit pas la même raison de garder le silence que Chérès, répliqua au nom de l'armée carthaginoise : qu'il n'étoit pas juste que des alliés entrassent à leurs dépens, dans des querelles qui ne les regardoient point; et qu'on étoit trop heureux de leur faire part des prises qu'ils aidoient à faire sur l'ennemi. Que les travaux de peu de jours et l'assaut unique, où des étrangers secourables les avoient plutôt conduits qu'accompagnés, leur sauvoient peut-être plus de six mois encore et de peines et de combats : mais qu'enfin ils se rendoient pourtant à la dernière raison qu'on leur avoit alléguée. Qu'ils cédoient avec plaisir à la prospérité des Phéniciens et des Insulaires de la Taprobane ; et qu'ils consentoient jusqu'à la délivrance totale de leur empire, de recevoir d'eux plus d'une grace, et de leur avoir toute espèce d'obligation. La chose s'exécuta ainsi : et par un événement assez rare, le commun accord fut de ne rien partager dans une discussion d'intérêt.

Chérès revenant au Gouverneur, trouva

qu'il avoit recouvré l'usage de la parole. Après l'en avoir félicité, et lui avoir promis de la part des Carthaginois, toute la considération que méritoit sa prudence et sa valeur, il attendit patiemment que les assistans inutiles se fussent retirés par l'invitation même des médecins. Il les invita ensuite eux-mêmes, sans aucune affectation, d'aller prendre quelque rafraîchissement dans leur tente, pendant qu'il garderoit le malade. Demeuré enfin seul avec lui, il lui dit que se voyant dans la tente et dans le lit du vainqueur, il se doutoit bien qu'on s'étoit rendu maître des papiers qu'il avoit sur lui. Mais, continua-t-il, j'ose me flatter que vous vous consolerez, en apprenant que de tous les hommes du monde, je suis le seul qui connoisse les deux pièces que vous avez tenues secrètes, et qui sache même qu'elles existent. Je ne vous les rends pourtant pas, et je n'ai point décidé encore quel usage j'en ferai. Mais vous pouvez être assuré sur la parole que je vous donne, que je n'en ferai jamais aucun usage qui puisse vous nuire, et qui même ne vous fasse honneur. Je ne propose point à un homme tel que vous, d'abandonner le parti de son Roi, quelque perfide et quelque barbare qu'il puisse être. Ma maxime générale à l'égard des sujets étrangers, a même toujours été de recevoir tout le monde,

et de n'attirer personne. Mais outre la sûreté où vous allez être dans Siga, parce que vous n'êtes pas en état de suivre la flotte qui part dans deux jours; je ne désespère pas de vous rendre bientôt heureux moi-même, sans que néanmoins vous dépendiez ni des Carthaginois, ni des Phéniciens, ni de moi; en un mot, sans vous faire changer de patrie. Je n'ai garde de vous expliquer mieux un projet qui n'est encore qu'imaginaire. Mais vous y voyez dès à présent les sentimens d'estime et d'amitié, dont je me sens porté pour les serviteurs honnêtes gens d'un maître qui ne l'est pas.

Le Gouverneur commençoit des remerciemens qui auroient été longs, s'ils avoient exprimé tout ce qui se passoit dans son cœur. Chérès, pour ne pas lui faire le chagrin d'étouffer entièrement les témoignages de sa reconnaissance, lui laissa dire: que le jour le plus heureux de sa vie, étoit celui où sa défaite, sa blessure et sa prison lui avoient procuré la compassion du seul vrai héros qui eût peut-être jamais été. Chérès l'arrêta là, en lui disant, que son état lui défendoit de parler plus long-temps. Les médecins rentrèrent bientôt. Pour lui, il alla passer cette nuit dans son vaisseau, où depuis son arrivée il n'étoit allé qu'une fois chaque jour, pour voir le jeune Tygée, qui n'en étoit pas descendu.

Le lendemain vers le milieu de la matinée ; Chérès fit conduire , et accompagna lui-même dans Siga , le Gouverneur malade. Il le recommanda très-affectueusement au nouveau Gouverneur que le Général avoit nommé , suivant la disposition que le sénat lui en avoit envoyée d'avance : il ajouta que ce prisonnier étoit un personnage nécessaire pour les arrangements de la paix future. Le Général sortit alors de la ville avec Chérès , pour n'y plus rentrer. Il avoit ordre depuis long-temps de s'en revenir à Carthage , d'abord après la prise de Siga , en ramenant soixante vaisseaux des cent qu'on y avoit envoyés , et trente mille hommes , s'il se pouvoit , des soixante qui avoient commencé le siège. On y avoit perdu alors environ dix mille hommes ; et en y ajoutant les six qui composoient la garnison , il n'en devoit rester à ce compte , que quatorze mille pour tenir la campagne aux environs de Siga. On employa cette journée à faire embarquer les troupes , sans oublier la garnison rendue et déjà distribuée. Les officiers prisonniers furent mis dans le vaisseau du Général , et admis à sa table , par le conseil de Chérès ; contre la coutume de ces temps-là , et sur-tout d'Antée , qui selon la pratique des barbares , tenoit ses prisonniers de guerre dans les fers. Le Général amena aussi le maître du palais et

toute sa famille, qu'il regardoit comme une famille carthaginoise. Chérès approuva cette conduite : mais il dit en secret au Général, qu'en recevant à Carthage le maître du palais comme citoyen, et en lui fournissant même tout ce qui seroit nécessaire pour une honnête subsistance, il falloit bien se garder de confier jamais aucune fonction publique à un déserteur. La flotte de Chérès qui ne passoit pas quarante vaisseaux, n'étoit pas aussi nombreuse que celle des Carthaginois qui en ramenoient soixante. Mais elle étoit beaucoup plus décorée ; de sorte que la grande ne paroissoit être qu'un accompagnement et une suite de la petite. Tous ces vaisseaux sortirent du port de Siga, le jour suivant, et firent voile tous ensemble vers Carthage.

Cette flotte, sans essuyer de grands orages, fut extrêmement retardée par les vents toujours contraires, et elle mit plus d'un mois à faire une route qu'on faisoit souvent en moins de huit jours. Dans cet intervalle, Giscon, qui avoit obtenu des Capsensès trente mille hommes, marchoit déjà le long du Bagrada, fleuve célèbre, dont l'embouchure est entre Utique et Carthage. Antée n'eut des nouvelles bien certaines de ce secours, qu'en apprenant qu'il venoit d'arriver à Membresse, petite ville sur ce fleuve, distante de quatorze à quinze lieues

vers le midi de la capitale qu'il assiégeoit. Il jugea à propos alors de faire un détachement considérable de ses troupes, pour s'assurer une victoire qu'il regardoit comme importante dans les conjonctures où il se trouvoit. Mais comme on n'avoit pas découvert le nombre entier des Capsenses, il crut leur opposer le double de ce qu'ils étoient, en envoyant contre eux trente mille hommes. Il leur donna pour chef le plus expérimenté de ses capitaines. Mais il demeura ferme devant Carthage, avec le reste de son armée, qui étoit encore nombreuse; afin qu'il ne fût pas dit que rien l'eût fait désister de son entreprise principale. Comme d'ailleurs il s'attendoit tous les jours à voir arriver la flotte victorieuse de Siga, et qu'il étoit animé personnellement contre Chérès, ravisseur et détenteur de son fils; il se gardoit lui-même contre cet ennemi funeste, dont la comparaison le dégradoit dans l'esprit des hommes, et qui lui enlevoit cet avantage de la prévention publique, si nécessaire à la témérité des conquérans. Les troupes de Giscon qui étoient venues à petites journées, et dont les marches ne s'étoient faites que dans des pays appartenans aux Capsenses ou aux Carthaginois, se trouvèrent plus fraîches en arrivant que celles d'Antée. Il est vrai que celles-ci étoient résidentes depuis près de six mois :

mais

mais c'étoit devant des remparts qu'on leur avoit fait assaillir fréquemment, et d'où il s'étoit fait presque toutes les nuits des sorties qui avoient mis plus d'une fois les assiégeans sur la défensive.

Giscon ayant appris à Membresse, que les ennemis venoient au-devant de lui, passa à l'orient du fleuve, de l'autre côté de la ville, mais du même côté que Carthage. Il sembloit par-là qu'il donnât beau jeu à l'ennemi, auquel il épargnoit la peine de traverser le fleuve, pour le venir joindre. Mais il avoit découvert un avantage singulier à se camper en cet endroit-là. Il faut savoir que pour aller de Carthage à Capsa, le grand chemin se trouvoit à l'orient du fleuve, jusqu'à Membresse. Mais que là, on étoit arrêté par des montagnes extrêmement arides, ou pour mieux dire par des rochers escarpés : de sorte qu'un peu avant que de rencontrer cet obstacle, on passoit sur un pont qui conduisoit à la ville, d'où l'on continuoit son chemin du moins pour quelques journées, par le rivage occidental du fleuve. Ce fut dans cette espèce de fond ou de cul-de-sac, de l'autre côté de Membresse, que Giscon dès le grand matin du jour où il attendoit les ennemis, rangea en bataille quinze mille Capsenses. C'étoit tout ce qu'il en avoit de régulièrement armé; et même tout ce qui

ayant marché en corps , avoit pu être découvert et rapporté à Antée par ses coureurs. Cependant il est bon encore de se représenter que ce fond ou ce cul-de-sac , plus loin que l'entrée du pont d'une demi-lieue , avoit environ deux cent pas de largeur dans toute sa profondeur ; et que cette largeur étoit bornée d'un côté par le rivage , et de l'autre par un mur inégal de rocher aussi haut , et presque aussi perpendiculaire que celui du fond. Le général Tingitan , qui avoit ordre d'attaquer , arrivant là dans le milieu de la matinée , n'eut pas de peine à inspirer à ses troupes , du mépris pour des ennemis qu'elles croyoient surpasser du double. Il railla même Giscon de loin de s'être fermé toute autre issue que celle de se jeter dans le fleuve , quand il se sentiroit pressé , comme il l'alloit être. Giscon pour toute réponse fit donner le signal du combat. Ses soldats , qui s'avancèrent d'abord pour engager l'affaire , étoient avertis de reculer doucement jusqu'à une certaine ligne ; afin de donner lieu à l'armée tingitane , de passer toute entière dans le cul-de-sac au-delà de l'entrée du pont et de l'endroit où commençoit le rocher. Leur Général avoit déjà donné ordre de combattre de près , et de ne se servir que de l'épée ou du javelot contre des ennemis acculés. On s'étoit battu ainsi quelque temps de

part et d'autre ; lorsque les Tingitans sentirent tomber sur eux du côté du mur , une multitude effroyable de pierres énormes , que les inégalités qu'elles rencontroient dans leurs chûtes , faisoient rejaillir au loin sur leurs rangs. Le premier tumulte causé par cette surprise , leur fit pousser dans le fleuve ceux de leurs camarades qui se trouvèrent le plus près du bord ; et la raillerie que leur Général venoit de faire à Giscon , s'exécuta ainsi sur eux-mêmes. Ce qui les étonna encore plus , c'est que levant les yeux pour chercher l'origine de cette fâcheuse attaque , ils n'apperçurent longtemps personne qui mît en mouvement ces horribles masses qui continuoient toujours de partir. A la fin pourtant , ils découvrirent quelques têtes d'hommes qui commencèrent un autre jeu , dès qu'ils virent que celui-là avoit trop écarté les Tingitans , du pied du rocher. Ce mur naturel , le long duquel on auroit à peine cru que des chevreuils eussent grimpé , se trouva garni en un instant d'un nombre prodigieux d'archers adroits , qui en sautant d'une pointe à l'autre , ne manquoient jamais non-seulement l'homme auquel ils avoient visé , mais l'endroit de son corps qu'ils avoient choisi. Sur le haut même du mur du fond , parurent d'autres archers qui faisoient passer leurs flèches par-dessus les têtes des leurs ;

pour les faire arriver jusqu'à celles des Tingitans. Ceux-ci commencèrent alors à s'ébranler; et les Capsenses, armés de pied en cap, les attaquant aussitôt corps-à-corps, le combat devint une mêlée. Les archers du mur ne discontinuèrent pas pour cela leur exercice. Ils ne faisoient pas difficulté de tirer sur un Tingitan embrassé par un Capsense, sachant bien que leur flèche ne prendroit pas l'un pour l'autre. Leurs gens mêmes qui étoient en bas ne se défioient pas de leur adresse. Ils se confondoient avec les ennemis, et suivoient ce qu'ils avoient à faire sans rien craindre de ce côté-là; bien assurés qu'on les discernoit suffisamment, et que la main de leurs camarades étoit aussi juste que leur coup-d'œil. Les Tingitans cédèrent enfin, et prirent la fuite du côté de Carthage. Leur Général crut avoir beaucoup fait de rassembler douze ou quinze mille hommes des trente qu'il avoit amenés. Mais les paysans Carthaginois qui s'étoient enfuis au passage de cette armée, lorsqu'elle alloit à Membresse, encouragés à son retour par la victoire que Giscon venoit de remporter sur elle, s'étoient amassés sur les grands chemins. Quoiqu'ils n'eussent pour armes que des instrumens d'agriculture, ils harcelèrent étrangement ces troupes battues qui marchaient d'un pas précipité, et leur firent perdre encore beaucoup

de monde. Giscon les suivoit de près, espérant de battre encore l'ennemi, et d'entrer dans Carthage à la faveur du découragement que cette vue devoit mettre dans l'armée assiégée.

Antée qui se tenoit à l'entrée du chemin par où devoient revenir ces fuyards, au lieu d'écouter la justification que leur Général avoit préparée, il le fit étrangler en arrivant : et faisant décimer ensuite ce malheureux reste de soldats vaincus, il inspira à sa propre armée la terreur dont il commençoit à soulager ses ennemis. Il ne laissa pas de retirer lui-même de devant la porte de Carthage, qui regardoit Capsa ou le midi, le quartier qu'il avoit placé, et qui, sans cette précaution, se seroit trouvé entre le vainqueur qui arrivoit, et les assiégés dont cette arrivée augmentoit considérablement le courage. Il sentoit bien qu'il auroit été mieux d'assembler contre lui toute son armée que de laisser passer dans la ville un secours de trente mille hommes. Mais son malheur vouloit qu'on eût découvert ce jour-là même la flotte de Siga, qui débarqueroit peut-être dans le temps de son combat contre Giscon, et qui l'attaquant par derrière le jeteroit dans une déroute dont il ne se releveroit plus. Ainsi négligeant l'inconvénient le plus pressé pour celui qu'il estimoit le plus considérable, il réserva toutes ses forces pour

l'opposer à la descente qu'il jugeoit que Chérès devoit faire sur les côtes de Carthage , en-deça du Bragada , et tout auprès du terrain qu'il occupoit devant les murs de cette ville.

Mais Chérès , après s'être montré à la rade dans un arrangement magnifique et formidable , convint avec le Général que pour avoir le temps de se reconnoître , ils débarqueroient tous vers le soir de l'autre côté du Bragada dans le port d'Utique. C'est cette ville maritime que la mort de Caton a rendue depuis si célèbre , et dont Antée qui n'avoit point songé dans cette guerre à la mer ni à ses côtes , avoit dédaigné de s'assurer. C'est ainsi que ce Roi , se perdant en ses propres conjectures , manqua le coup important d'arrêter ou de repousser Giscon , pour attendre un ennemi qui ne venoit pas encore à sa rencontre. Chérès en arrivant à Utique , apprit bientôt le gain de la bataille de Membresse , et le retour de Giscon à Carthage. Il est impossible d'exprimer quelle fut la joie de ce Héros de ce que les vents l'avoient retardé jusqu'alors ; et de ce que Giscon , sans avoir eu besoin de son secours , avoit si heureusement commencé à réparer sa faute , et à rétablir son honneur , et même à regagner la confiance et l'amour des Carthaginois. Ce fut aussi à cette occasion que le sénat , pour satisfaire aux demandes em-

pressées de tout le peuple , et aux désirs de son Prince absent , prononça en faveur de Giscon vainqueur une abolition générale et sans condition.

Cependant le même sénat qui exerçoit seul l'autorité souveraine en l'absence de son Prince , fit dès le lendemain une grande députation à Chérès. On le remercia des services qu'il avoit déjà rendus de son propre mouvement à la République , soit à Tingi soit à Siga. On ajouta que bien que Giscon eût amené le secours des Capsenses avant que d'avoir compté en aucune sorte sur l'assistance généreuse des deux illustres nations qui composoient sa flotte ; Giscon lui-même reconnoissoit que les seules approches de cette flotte avoient fait changer la fortune de Carthage. Que le bruit qui en étoit venu jusqu'à Membresse , avoit animé les Capsenses dans la bataille qu'ils avoient gagnée : et qu'enfin l'arrivée de cette même flotte ayant jeté l'ennemi dans l'incertitude du parti qu'il devoit prendre , étoit la véritable et l'unique cause de ce que les Capsenses étoient entrés dans Carthage sans obstacle. Ils terminèrent leur harangue par la prière qu'ils firent à Chérès de vouloir bien être jusqu'à la fin de cette guerre , le général des troupes qui tiendroient la campagne ; pendant que Giscon commanderoit dans la ville , et que le Général qui revenoit avec lui de Siga ,

demeurerait commandant de la flotte carthaginoise , sans aucun droit sur celle de Chérès.

Chérès répondit aux sénateurs députés qu'il acceptoit de leurs offres tout ce qui étoit de service et d'utilité pour les Carthaginois. Mais que comme il étoit important d'agir de concert , et qu'on ne pouvoit y réussir que par la subordination , il prenoit la liberté de leur proposer un autre arrangement de titres. C'étoit de nommer Giscon généralissime , résidant en la ville comme dans le centre , ce qui même ne déplairoit point au gouverneur particulier de Carthage. Le Général revenu de Siga , seroit général de terre , puisque toutes ses troupes débarquées n'alloient plus servir autrement ; et lui Chérès demeurerait , comme il étoit , commandant de la flotte auxiliaire pour le service de mer ou de terre , selon le besoin. Il dit même qu'il ne doutoit pas que le sénat n'eût pris ce dernier arrangement , sans la civilité qu'on avoit voulu faire à un étranger comme lui , et dont il ne prétendoit pas abuser. Les sénateurs députés répliquèrent , que la chose étoit vraie précisément comme il la conjecturoit. Mais que le sénat avoit réglé dans la même séance où l'on avoit traité cette matière ; que si l'attention que l'on savoit que Chérès avoit eue par-tout de laisser tout le monde dans son rang et dans sa fonction ,

l'empêchoit d'accepter une autorité qu'il étoit juste de lui offrir : ceux dont il recevoit des ordres à l'extérieur et pour la forme , auroient ordre eux-mêmes de recevoir ses avis comme des loix. Chérès n'eût autre chose à répondre , sinon qu'il se rendroit à Carthage dans un de ses vaisseaux dès l'après-midi , pour s'instruire plus à fond des intentions du sénat , et se mettre plus en état de s'y conformer.

Les députés s'étoient à peine rembarqués , que l'on vint annoncer à Chérès qu'une frégate nouvellement abordée au port d'Utique , avoit mis à terre un jeune homme très-bien fait qui lui demandoit la grâce d'une audience particulière. Chérès l'ayant fait venir , fut frappé lui-même de la noblesse et de la douceur de sa physionomie , et sentit à sa seule vue un secret penchant d'amitié pour lui. Ce jeune homme voyant que ceux qui l'avoient introduit s'étoient assez écartés pour ne pouvoir l'entendre , dit à Chérès : qu'il sortoit d'une famille considérable de l'Egypte , et que son nom étoit Pammus. Je ne vous cacherai pas , Seigneur , continua-t-il , la véritable cause de mon voyage , ignorée de mes parens mêmes. Ma famille ayant dessein de me marier , a jeté les yeux sur une personne admirable que ses parens ne sont point éloignés de m'accorder. Je suis encore assez heureux pour n'être point refusé par cette personne

charmante qu'on laisse pourtant maîtresse de son choix. Ainsi avant la conclusion d'un mariage qu'elle prétend que la jeunesse de l'un et de l'autre permet de différer encore quelque temps , elle a exigé de moi comme une épreuve qui me seroit avantageuse à moi-même , que je vinsse me former à votre école et sur vos exemples , dans toutes les vertus soit morales , soit militaires. Elle m'a avoué qu'elle aimeroit passionnément un homme qui auroit avec vous quelque ressemblance. Ah ! Seigneur , oserai-je le dire ? autant que je puis me reconnoître , je m'apperçois que j'ai dans mon amour l'avantage inespéré de vous ressembler un peu de visage. Qu'une si heureuse rencontre adoucira pour moi les maux de l'absence ! J'espère bien que vos bontés , en m'instruisant de tous les devoirs d'un homme de ma condition , et en m'envoyant à tous les périls au lieu de vous , me donneront bientôt quelque ressemblance avec les grandes qualités de votre ame. Oui, Seigneur , je me flatte qu'au sortir de vos mains , je serai devenu digne de l'objet de mon amour , et peut-être de vous-même.

Chérès , touché de l'ingénuité de ce jeune homme , et surpris en même-temps de quelques circonstances de son discours , se contenta néanmoins de le reconnoître Egyptien à la parole , et crut qu'il étoit plus généreux d'abandon-

ner toute autre curiosité sur son sujet. Il lui dit qu'après avoir tâché de rendre tant de services à des étrangers , il étoit ravi qu'un jeune homme aussi-bien né qu'il paroissoit l'être, lui fournît l'occasion de servir un Egyptien , et peut-être suivant le degré de sa naissance , plusieurs Egyptiens en sa personne. Il le nomma dès cet instant même son aide-de-camp. C'est une fonction , continua-t-il , qui vous mettra à portée de me voir et de me parler à toute heure. Je ne vous refuserai ni mes conseils ni mes exemples , tels qu'ils puissent être : ce sera à vous à les choisir. Pour commencer , je vais vous mener chez le jeune Prince Tygée que nous avons pris à Tingi , et que je fais loger avec moi dans le château d'Utique depuis l'arrivée de notre flotte. J'ai confié son éducation à des Prêtres égyptiens qui ont bien voulu m'accompagner dans toutes mes courses. Vous allez être témoin des instructions qu'ils donnent à un enfant né pour être Roi , et vous voudrez bien quelquefois tenir ma place auprès de lui dans ses récréations. Je vous conduirai ensuite à Carthage où je dois aller prendre les instructions du sénat sur les affaires présentes ; et pendant ce temps-là vous visiterez la ville , la circonstance d'un siège fâcheux pour elle devient un objet intéressant pour un jeune homme qui veut apprendre la guerre. Chérès

mena en effet le jeune Pammus dans l'appartement du jeune Tygée. Après les avoir présentés l'un à l'autre, il les invita à une amitié réciproque : et le temps des leçons étant fini, ils mangèrent tous ensemble ; eux trois, les deux Prêtres égyptiens, et les deux anciens Gouverneurs. La conversation pendant le repas fut un peu plus gaie ; et non moins utile pour les deux jeunes hommes que les leçons. Vers le milieu de l'après-midi, Chérès et Pammus s'embarquèrent pour Carthage, où ils devoient passer la nuit. Ayant été reçus ensemble par les principaux sénateurs, et les deux chambres où ils devoient coucher, après le repas du soir, leur ayant été désignées ; ils se levèrent une heure après, sans se le dire l'un à l'autre, le jeune homme pour aller sur les remparts, où l'on entendoit du bruit, et Chérès pour se rendre au conseil de guerre, où on lui avoit donné rendez-vous. Le jeune Pammus que Chérès avoit déjà fait reconnoître à Giscon et au Gouverneur, fit cette nuit ses premières armes dans une attaque assez légère par elle-même ; puisqu'Antée ne la faisoit que pour entretenir quelque apparence d'un siège déjà abandonné dans son esprit. Mais le jeune Egyptien la rendit très-considérable pour lui, par le grand nombre d'ennemis qu'il tua de sa main, ou qu'il renversa dans le fossé. Ce premier exploit

le mit dès lors dans une grande considération auprès des Carthaginois , témoins de son courage ; et le lendemain auprès de Chérès qui croyoit l'avoir laissé dans son lit. A l'égard de Chérès , voici ce qui se passa dans le conseil que l'on tenoit à l'occasion de son arrivée.

La pluralité des voix alla bientôt à attaquer Antée de toutes parts , dans l'espérance presque certaine , non-seulement de lui faire lever le siège , mais encore de ne pas lui laisser un seul homme à ramener dans son pays. Chérès parlant à son tour , dit qu'on ne pouvoit accuser un semblable projet d'aucune injustice ; et qu'il le proposeroit lui-même aux Carthaginois , s'il croyoit ce carnage plus avantageux pour eux que la paix glorieuse qu'ils étoient en état de donner à toute l'Afrique. Je n'allègue point , dit-il , les ressources que le désespoir peut faire trouver à des ennemis qui se sentent enfermés , parce qu'on peut me répondre qu'un danger trop imminent est quelquefois aussi la première cause du découragement et de la déroute. Je ne prétends vous proposer que des motifs d'honneur et de gloire. Les succès de guerre ne sont pas nouveaux , et le siège de Carthage ne sera pas le premier qu'on ait levé. Mais votre Empire a aujourd'hui l'occasion de donner peut-être le premier exemple d'un pardon accordé à des agresseurs humiliés , et qu'on

peut regarder comme vaincus. Le Prince Zoro a appris par son expérience que l'amour de la paix ne suffisoit pas toujours pour l'avoir ; et qu'une résistance vigoureuse en étoit souvent l'unique source. Ce n'est sans doute qu'à la dernière extrémité qu'il faut se résoudre à demander la paix à un ennemi injuste et barbare qui nous menace ; et l'auguste sénat de Carthage a prouvé par sa conduite que cette fermeté seule pouvoit conserver à un état toute sa splendeur. Mais aujourd'hui , Seigneurs , il vous sera glorieux d'offrir cette paix , parce que vous l'offrirez en maîtres , et que vous en imposerez toutes les conditions. Ma pensée est donc de faire consentir Antée de voir embarquer dans nos propres vaisseaux actuellement vides au port d'Utique , toutes ses troupes désarmées. Mais elles auront d'ailleurs tout ce qui sera nécessaire pour leur subsistance , pris d'abord sur leurs munitions et sur leur argent que l'on embarquera avec eux , et avancé ensuite par vous-même dans le besoin en manière de prêt. Leur Roi les suivra dans un vaisseau à part , n'ayant avec lui que quatre de ses officiers à son choix , désarmés de même. Lui seul , par considération pour sa personne , aura une épée à son côté. Cependant afin de ne pas les priver de leurs armes dans leurs pays , elles seront mises dans des vaisseaux qui les suivront , mais où il

n'y aura pas un seul Tingitan. Toute cette flotte, gouvernée dans chaque vaisseau par des Carthaginois, débarquera ces troupes successivement, et par portions à-peu-près égales, à Gypsara, premier port de Tingitane au-delà de Siga qui vous appartient, à Metagone, à Rusadir, à Tamuda, et enfin à Tingi, où l'on menera le Roi. Là, on fera signe à quelques barques du port de venir prendre premièrement les armes, ensuite les troupes restantes des autres débarquemens, et enfin le Roi: et votre flotte qui l'aura accompagné toute entière jusqu'à l'ouverture de son port, s'en reviendra sans y entrer. La sûreté de votre paiement, soit pour frais de ce renvoi, soit pour les dédommagemens de la guerre, sera dans la personne du jeune Tygée, que je retiendrai jusqu'à ce que vous soyez entièrement satisfaits. Mais j'ose vous conseiller encore de modérer vos demandes, et de ne point diminuer le prix de votre première générosité, en exposant à des vexations cruelles, des peuples innocens avec qui vous serez alors en paix. Vous avouerez, Seigneurs, continua Chérès, que cette manière de renvoyer les Tingitans dans leur pays, aura un air de supériorité beaucoup plus grand que celui qui vous reviendrait de les avoir taillés en pièces. Une partie de ce dernier succès seroit encore at-

tribuée avec vraisemblance à la fortune ; au lieu que le renvoi que je propose , sera un pur effet de votre volonté , et une marque extraordinaire de votre puissance. Pour tout dire enfin , quelque commode qu'il soit pour eux-mêmes , je ne compte que sur l'extrémité où ils se trouvent pour le leur faire accepter. Mais aussi il entre dans mon projet , de les y contraindre. On leur dira que leur passage par vos campagnes ne pourroit être qu'onéreux et dangereux pour les uns et pour les autres ; et qu'ainsi ils n'ont point d'autre voie pour leur retour , que celle que vous leur offrez. Si l'orgueil d'Antée se révolte contre cette proposition , et qu'il la refuse , je reviens aussitôt à votre avis ; et dans la bataille que vous lui livrerez alors , je compte bien de vous servir de mes troupes , et de ma personne. Le conseil se rendit après quelques difficultés aux intentions de Chérès. On lui donna un plein pouvoir d'agir avec Antée , selon les vues qu'il venoit de proposer ; et l'on exigea seulement que cette affaire fût terminée en moins de trois jours. Ainsi , il s'en revint à Utique , avec Pammus , pour travailler à l'arrangement dont il s'étoit chargé.

A peine eurent-ils mis pied à terre , qu'un héraut vint offrir la paix à Chérès , de la part d'Antée. Il lui dit que le Roi son maître promettoit

mettoit de lever le siège de Carthage, dès le même instant qu'il lui auroit rendu son fils. Chérès répondit froidement, que le siège de Carthage étoit déjà levé ; et que c'étoit l'armée Tingitane qui étoit actuellement assiégée, et qui devoit demander quartier : mais que les Carthaginois n'ayant point envie d'abuser de leur avantage, on exigeoit du Roi avant toute chose, qu'il consentît de délivrer à l'instant même ses prisonniers, qu'il avoit chargés de fers, et de les ranger les mains et les pieds libres, entre l'avant-garde de son armée et les murailles de la ville. Que de son côté il enverroit prier Giscon, ou le Gouverneur de Carthage, de faire ranger de la même manière au dehors de la porte ouverte, les prisonniers des Carthaginois, accompagnés d'une escorte convenable de la garnison. Qu'alors, sans compter ni les uns ni les autres, on laisseroit retourner sous les drapeaux de leur Prince, ou demeurer dans le parti contraire, ceux qui choisiroient l'un ou l'autre sort. Il ajouta que cela étant fait, on conviendrait de la manière dont le Roi et son armée retourneroient dans la Tingitane. Avant que de la déclarer, Chérès qui se défioit d'Antée, voulut assurer la liberté des captifs de ce Roi, de peur qu'il n'exerçât sur eux quelque cruauté, en vengeance de la honte où il se verroit ré-

duit. Cependant Antée , pour gagner du temps avant toute attaque , consentit à cette première démarche au sujet des prisonniers du siège ; quoiqu'il s'attendît bien , comme il arriva en effet , que ne gardant aucun Carthaginois , les trois quarts des Tingitans demeureroient chez les ennemis.

Pendant que l'on faisoit cet échange , Chérés s'enferma pour écrire une longue lettre au Roi. Il lui disoit d'abord : que pour lui épargner des éclaircissemens désagréables par l'entremise d'un héraut ou d'un tiers , il prenoit le parti de l'entretenir seul à seul , dans le secret et dans le silence d'une lettre. Qu'il lui rapporteroit avant toutes choses , le résultat de la délibération de Carthage , sur son retour. Il le lui exposa en effet dans toutes ses circonstances , après quoi il ajouta : je ne sais point , Seigneur , si vous me saurez bon ou mauvais gré de la part que j'ai eue à cette résolution du sénat. Il se portoit d'abord contre vous , à l'expédient qui se présentoit bien plus naturellement à l'esprit. C'étoit de profiter de l'arrivée des Capsenses , et des troupes qui composent la flotte carthaginoise et la mienne , pour vous envelopper de toutes parts , et vous délivrer vous et votre armée de l'inquiétude du retour ; par une défaite générale. Je me suis opposé seul à un avis , qui non-seulement

auroit fini la guerre présente, mais qui vous auroit peut-être mis pour toujours hors d'état d'en recommencer aucune autre; et pour dire encore plus, qui auroit ouvert la Tingitane aux Carthaginois, quand ils auroient voulu l'envahir. Comme ils savent que je ne favorise ni les conquêtes ni les conquérans, ils ne m'ont pas seulement allégué une semblable vue. Ils se sont contentés pour se rendre à l'accommodement que je leur ai proposé en votre faveur, de l'honneur qui leur reviendra, d'avoir donné volontairement et généreusement la paix à l'Afrique. Il est juste, Seigneur, que pour jouir d'un présent qui vous est aujourd'hui si nécessaire, vous acceptiez toutes les conditions qu'on vous impose. Comme je demeurerai peut-être encore quelque temps parmi eux, je travaillerai moi-même à modérer les dédommagemens pécuniaires que vous leur devez pour la guerre injuste que vous venez de leur faire; et je les ai déjà invités à cette modération. Mais d'ailleurs les moyens que vous avez employés pour arriver jusqu'au pied de Carthage; le violement de toutes les paroles que vous aviez données à Giscon; enfin l'indifférence où vous êtes encore à l'égard de la Princesse votre fille, après l'avoir fait servir de piège à votre ennemi, usage peu digne d'un Roi et d'un père; tout cela autorise les

Carthaginois à ne vouloir faire ici avec vous d'autre traité que l'accomplissement entier et complet de votre retraite, et à se charger eux-mêmes de la manière dont vous la ferez. Vous jugez bien, Seigneur, qu'une armée ennemie traversant leurs campagnes, leur seroit suspecte par toute sorte de raisons : et d'un autre côté, vos troupes succomberoient à la fatigue d'un si long voyage, suite malheureuse d'un siège inutile de six mois. Vous ne devez pas être surpris non plus, que l'on retienne par mes mains, le Prince votre fils, pour ôtage des engagements où l'on vous met, et auxquels vous vous êtes exposé par votre entreprise. Je dirai plus : instruit comme vous l'êtes, de l'éducation que je lui fais donner par les premiers hommes de la terre, dans la connoissance des mœurs, ce seroit à vous à me prier de le garder encore quelques années : afin qu'il apprît à cette école, qu'un Roi ne peut être heureux, qu'en craignant les Dieux, qu'en aimant ses sujets, qu'en observant les loix de la justice à l'égard de ses voisins et même de ses ennemis. Cependant, Seigneur, si ces raisons ne vous touchent pas, je sais que mes intentions les plus avantageuses à l'égard de ce jeune Prince ne me donnent pas droit de le retenir malgré son père. Ainsi dès que vous serez retourné dans votre capitale, et que de-

là vous aurez satisfait les Carthaginois ; je vous rendrai votre fils sur ma parole , qui , graces aux Dieux , n'a jamais trompé personne. On n'a point parlé de Siga , dans le conseil , et il n'est pas temps d'en parler encore. C'est une conquête des Carthaginois sur vous , et j'ai aidé moi-même à la faire. Mais je ne l'ai faite que dans un esprit de défense , et la prise de cette ville est en effet une des premières causes de la délivrance de Carthage. Si l'on pouvoit prendre de justes mesures sur les événemens futurs et éloignés , mon dessein seroit qu'on rendît Siga , à votre fils , quand le cours des choses humaines l'aura mis à votre place. Les espérances qu'il donne déjà d'être un jour un Prince parfait , et la manière dont il répond aux soins qu'on prend sous mes yeux , de cultiver l'excellence de son naturel , le rendroient digne de cette déférence de la part des Carthaginois : et si vous le souhaitez , je travaillerai à faire mettre cet article dans le traité de paix qu'on vous enverra à Tingi. Car pour vous , Seigneur , quand les Carthaginois , contre toute sorte d'apparence , se porteroient d'eux-mêmes à vous rendre cette place , je ne vous cache pas que je ferois mes efforts pour les en empêcher. Vous en sentirez la raison , dès que je vous aurai dit que je profitai de l'état d'évanouissement ,

dans lequel le Gouverneur de Siga , grièvement blessé , fut porté dans ma tente , pour prendre sur lui sa lettre apostillée de votre main , et l'ordre que vous donniez à vos soldats d'égorger et de piller tous les citoyens de cette ville. Je ne suis pas assez inhumain , pour consentir que l'on rende des sujets à un Prince si mal-intentionné pour eux. Ce projet barbare n'est encore connu dans le monde que de ce Gouverneur , et de moi. Nous n'avons envie ni l'un ni l'autre , de le divulguer. Et pour dire le vrai , vos ennemis mêmes et vos envieux n'auroient aucun besoin d'en faire usage contre vous. Vous avez fait voir depuis par d'autres exemples, ce que vos soldats mêmes ont à craindre d'une injustice née peut-être de votre infortune , et dont votre infortune devrait pourtant vous désabuser : car il semble depuis quelque temps , que toutes vos troupes n'attendent que le prétexte de quelque désavantage , pour abandonner vos drapeaux. C'est ce qui doit , Seigneur , vous engager à avoir encore plus de considération pour vos officiers faits prisonniers à Siga ; puisque vous connoissant mieux que ne font vos soldats , ils n'ont pas laissé de vous demeurer fidèles jusqu'à présent. On les laissera partir avec vous , s'ils le demandent.

La vérité des faits , l'équité des reproches contenus dans cette lettre , mirent Antée au

désespoir. Il dissimula néanmoins son ressentiment devant le courrier qui la lui remit ; et lui dit seulement que Chérès savoit lui-même, qu'on ne pouvoit pas répondre à sa lettre dans un instant ; mais qu'il acceptoit en général son retour de la manière qu'on le lui proposoit, et qu'il se dispoit à faire passer ses troupes de l'autre côté du fleuve , avec la seule condition de quelques circonstances d'honneur , qu'il lui demanderoit par sa réponse ou par un héraut.

Chérès vit arriver en effet presque à la suite de son courrier un héraut d'Antée. Cet envoyé lui dit de la part du Roi son maître : qu'une armée encore en bon état , et qui ne levoit le siège par aucune nécessité pressante , pouvoit bien demander les mêmes honneurs qu'on accorde communément à une garnison qui capitule la veille d'une prise d'assaut : c'étoit de marcher en ordre sous ses enseignes au son de ses tymbales , et les armes à la main. Qu'il consentoit que toutes ses troupes déposassent ces mêmes armes les unes après les autres , à mesure qu'elles approcheroient du rivage où l'on vouloit les faire embarquer. Que d'un autre côté , il étoit très-juste que toutes les troupes de l'une et de l'autre flotte formassent sur la rive occidentale du fleuve deux puissantes haies , entre lesquelles passeroient les Tingitans pour être surveillés dans leur marche ; si l'on pouvoit soup-

çonner que leur infériorité et la foi publique ne les continssent pas assez. Qu'il n'y auroit enfin que le Roi seul à cheval qui n'auroit pour arme offensive que son épée. Chérès répondit sur le champ qu'il étoit persuadé que les Carthaginois ne retarderoient point le départ des Tingitans pour une affaire de cérémonial, et qu'il accordoit en leur nom la demande que le Roi lui faisoit faire. Il exigea seulement que comme la journée étoit déjà avancée, ils ne commençassent que le lendemain à la pointe du jour à traverser le fleuve sur les pontons qu'ils avoient faits et entretenus eux-mêmes à l'occasion du siège; parce que ce n'étoit qu'alors que l'on pouvoit ranger commodément les soldats de l'une et de l'autre flotte, pour faire passer entre eux l'armée du Roi.

Dès que le héraut fut parti, Chérès alla trouver le Général carthaginois pour lui rapporter cette demande d'Antée, et le consentement qu'il avoit cru à propos de lui donner. Il ajouta que ne devant y avoir qu'Antée à cheval, il étoit de la noblesse des procédés, qu'il n'y eût qu'un d'eux qui y montât de leur côté, et qu'il lui déferoit cet honneur avec plaisir. Le Général répondit, qu'il se disposoit à l'aller chercher lui-même, pour lui montrer un ordre du sénat, qu'il venoit de recevoir; par lequel lui Général, étoit chargé

de conduire les Tingitans dans leur pays et de veiller à leurs différens débarquemens, s'ils acceptoient leur renvoi tel que Chérès l'avoit proposé : qu'ainsi il étoit obligé de se tenir auprès des vaisseaux, pour veiller à leur embarquement même. Qu'il suivoit de-là, indépendamment de toute autre raison, que ce seroit Chérès qui monteroit à cheval pour commander les deux haies, tant des Carthaginois que des siens, entre lesquelles passeroient les assiégeans. La chose ayant été ainsi réglée entre eux deux, Chérès envoya dire au conseil de guerre de Carthage, cette nouvelle circonstance, comme une chose peu importante en elle-même. Mais il recommanda comme un point d'honneur qu'il croyoit important d'observer, qu'aucune des troupes enfermées dans Carthage ne sortît au dehors, pour ne point effaroucher des ennemis qui s'étoient prêtés de bonne grace à tout ce qu'on avoit exigé d'eux, d'autant plus qu'il y avoit assez de troupes du côté d'Utique, pour leur résister, quand au lieu de se livrer à eux ils viendroient leur livrer bataille.

Antée croyant ne pouvoir sauver son honneur que par un dernier effort de perfidie, employa tout le reste de la soirée à tenter les principaux officiers de ses troupes, d'un coup de désespoir pour le lendemain. Il leur insi-

nua, et les pressa, d'avertir sourdement leurs soldats: qu'il avoit appris par des espions sûrs, que le dessein des Carthaginois étoit de les submerger tous, dès qu'ils seroient en pleine mer, et long-temps avant que de leur faire voir les rivages de leur patrie. Que le Roi ne voulant pas les exposer à une bataille, où ils auroient affaire aux troupes de Carthage et à celles d'Utique tout à la fois, leur avoit préparé avec adresse la seule ressource qui fût en sa disposition : c'étoit le privilège qu'il avoit obtenu pour eux de traverser les armes à la main, de l'autre côté du fleuve, une armée qui ne seroit pas plus nombreuse que la leur. Que s'ils avoient du cœur, ils s'exposeroient volontiers à une mort douteuse, pour éviter une mort certaine. Que l'on ne leur donneroit le premier signal de l'attaque, que lorsqu'on les verroit tous ensemble sur la plaine élevée qui bordoit l'autre rivage : et qu'enfin, ceux qui passeroient les derniers sur leurs pontons, auroient grand soin de les rendre inutiles aux troupes de la ville, qui pourroient les suivre. Il les faisoit assurer qu'au sortir d'un combat, où à forces d'ailleurs égales, ils auroient l'avantage de la surprise, il les dispenseroit de revenir au siège de Carthage, trop bien défendue. Qu'il leur sacrifioit volontiers une gloire, qui en quelque sorte n'inté-

ressoit que lui : mais qu'il leur livroit en proie pour le soulagement de leur marche, toutes les villes qui se trouveroient sur les confins méridionaux de la Mauritanie Sitifense et de la Massésylienne, par où il étoit à propos de les reconduire. Ces impostures et ces promesses firent impression sur ces barbares; et en reconnoissance de la bonne volonté que le Roi marquoit pour eux, ils promirent de le bien servir. Comme tous les rangs de la marche devoient être de dix soldats, ils avoient ordre de se tourner au moment de l'attaque, cinq d'un côté et cinq de l'autre, contre chacune des deux haies des ennemis qu'ils auroient à côté d'eux. Le Roi devoit marcher à la queue, et l'on ne devoit agir que lorsqu'il seroit sur la hauteur. Enfin, les premiers rangs qui arriveroient aux vaisseaux avant le signal, rendroient leurs armes, et se laisseroient même embarquer pour mieux tromper les ennemis, auxquels dans la suite ils soutiendroient leur innocence. On avoit donné ce rôle aux plus infirmes qui auroient eu peine à suivre l'armée dans son retour.

Le lendemain, au lever de l'aurore, Chérès fit ranger les troupes des deux flottes depuis l'endroit où les Tingitans devoient arriver sur la plaine, jusqu'à une certaine étendue de rivage qui étoit à côté d'Utique : car on n'avoit

pas jugé convenable de leur faire traverser la ville pour en aller chercher le port. La plaine étoit d'ailleurs bornée par une dune qui trempoit perpendiculairement dans l'eau au coin de l'embouchure du fleuve , et de la mer ; et d'où naissoit bientôt ensuite un rivage bas , et du côté du fleuve , et du côté de la mer. En formant ces deux haies de soldats qu'on regardoit plutôt comme une décoration que comme une défense , Chérès ne laissa pas de dire , ou de faire dire à tous à l'oreille : que bien qu'il n'y eût aucune raison de se défier des ennemis , ils devoient toujours se tenir sur leurs gardes ; et qu'en ne soupçonnant personne , il falloit être attentif à la sûreté de leur armée. Que néanmoins ils ne fissent aucun mouvement de leur chef , et qu'ils attendissent en toute circonstance l'ordre de leurs officiers. Chérès montoit un cheval , dont le Roi de Guinée lui avoit fait présent , et qu'il avoit dressé lui-même dans les momens qu'il avoit eu de libres sur toutes les côtes où sa flotte avoit séjourné depuis. Le jeune Pammus étoit à pied , et y seroit demeuré s'il n'étoit rien arrivé d'extraordinaire : mais on faisoit suivre à quelque distance un cheval qu'il devoit monter au premier signe d'émotion , pour porter par-tout les ordres du commandant. Les premiers rangs de l'armée Tingitane étoient arrivés sans le moindre écart

jusqu'aux vaisseaux où le Général les fit monter; lorsque le Roi à cheval et seul de son rang, parut à une longue distance au haut de la plaine. Chérès alla au-devant de lui, et commençoit de marcher à sa gauche pour lui faire honneur, et en même-temps pour veiller sur lui. Le Roi même qui le reconnut aisément pour Chérès, fit semblant de lier quelque conversation avec lui. Mais ceux des officiers Tingitans, qui devoient être à-peu-près alors dans le milieu de l'intervalle, avoient ordre de donner le signal du combat. Pammus qui n'étoit pas loin d'eux s'aperçut le premier de quelques mots qu'ils s'étoient dits auparavant, et courut aussi-tôt à son cheval qui le suivoit toujours de plus près. Ainsi lorsqu'au premier bruit qui s'éleva, Chérès jeta les yeux sur lui, il le vit en cette posture, et pour tout ordre il lui fit signe avec le bras de faire donner sur les ennemis. Ce jeune homme s'acquitta de cette commission d'une manière admirable, et il la continua de lui-même pendant toute la durée du combat. Ce n'est pas qu'il ne cherchât fréquemment les yeux de son commandant pour prendre son ordre. Mais ou il ne les rencontroit pas, ou il n'en recevoit de loin qu'un signe d'approbation. Il traversa une infinité de fois les ennemis à l'aide de son cheval pour aller de l'une à l'autre haie fortifier les rangs, ou les empê-

cher de se confondre. En un mot, ce fut lui en quelque sorte qui cominanda cette bataille. Car d'un côté le Général carthaginois fut assez occupé à résister aux Tingitans qui, après les dix ou douze premiers rangs embarqués, tombèrent sur lui au pied des vaisseaux : et de l'autre côté Chérès qui vit que tout alloit bien dans le gros de la bataille, s'attaqua uniquement au Roi. Il ne lui laissa jamais aucun mouvement de libre. Son cheval qui étoit bien plus léger que celui d'Antéc, faisoit continuellement des caracoles autour du sien ; de sorte qu'il ôta d'abord à ce Prince toute inspection sur une bataille périlleuse et hasardée, dont il n'avoit espéré le succès que de sa conduite et de son expérience, qu'il ne put jamais exercer. Ce fut en vain qu'il tenta cent fois de percer son adversaire ; celui-ci paroît tous les coups. Mais comme le Roi étoit armé de pied en cap et d'une manière très-juste, Chérès ne porta jamais de coup, faute d'appercevoir une jointure. Le Roi désolé de voir que ses officiers ne savoient qui consulter dans le désordre où ils tomboient de plus en plus, dit enfin à Chérès : qu'il ne croyoit pas que son malheur dût le conduire à combattre seul à seul contre un homme qui ne se donnoit lui-même que pour un soldat inconnu. Chérès répondit fièrement : il me suffit à moi de me connoître pour attaquer Antée ;

et sans autre éclaircissement tout homme a droit sur un perfide. Voyons donc , répliqua Antée , si vous êtes digne d'un combat réglé contre moi. Faites cesser la bataille entre les deux nations , et que leur querelle soit décidée par celui de nous deux qui vaincra l'autre. Vous vous y prenez trop tard , dit Chérès , pour la décision générale. Les Tingitans sont vaincus ; et quand ils ne le seroient pas encore , je me garderois bien de faire dépendre de ma seule convention avec vous des peuples qui ne m'appartiennent pas. Il ne reste de ma part que le combat particulier que j'accepte sur la pointe de cette dune , après la victoire des Carthaginois. Mais pendant ce dialogue , les Tingitans poussés à bout se rendirent d'eux-mêmes , en protestant que leur Roi les avoit engagés malgré eux à cette trahison.

Alors Antée , sortant du lieu où la bataille venoit de finir , marcha le premier vers l'endroit indiqué , où il appercevoit un grand terrain libre. Les vainqueurs et les nouveaux prisonniers les suivoient des yeux ; et Chérès passant le long des rangs , recommanda aux siens à haute voix de ne point lui prêter un secours qui deviendrait une lâcheté. Il n'avoit pourtant pris ce jour-là pour armes défensives qu'un casque et une cuirasse , d'une forme très-légère , l'un et l'autre plutôt pour l'ornement que pour un

combat auquel ils s'attendoit peu : et il eut même la générosité ou la fierté de ne pas parler à Antée de cette différence. Mais ayant bien observé le cavalier et le cheval qu'il avoit à combattre , et leur cédant volontiers l'avantage de la force sur lui et sur le sien ; il osa compter sur la supériorité de son adresse et sur la souplesse de son cheval. Le commencement de ce combat ne parut être , de la part de Chérès , qu'une défense contre les coups d'Antée. Le Roi ne pouvant porter aucun coup à son adversaire essaya d'en porter à la tête de son cheval ; mais Chérès la garantissoit aussi soigneusement que la sienne : et ce qui surprenoit encore plus le Roi , c'est qu'il sembloit , comme il étoit vrai , que Chérès évitât avec la même attention de blesser son cheval qu'il l'empêchoit de blesser le sien. Ainsi revenant au cavalier , il apperçut qu'il reculoit ; et il crut que c'étoit par crainte , ou du moins par l'impossibilité que son ennemi voyoit à trouver un jour à travers l'armure dont il étoit couvert. Chérès ayant fait monter ainsi par degrés la confiance ou la présomption de son ennemi , commença à fuir , mais en tournoyant , pour étourdir le cavalier et le cheval qui le poursuivoient. Enfin , tournant la tête tout d'un coup , et faisant semblant d'avoir peur d'être atteint , il se mit en fuite du côté de

de la mer, non pas avec toute la vitesse de son cheval, mais avec toute la vitesse de celui du Roi. Antée ne craignant point de se précipiter tant qu'il auroit cet objet devant lui, se livra à l'impétuosité de son cheval. Mais Chérès étant précisément sur la lisière du terrain, pla tout d'un coup le sien sur la gauche, et laissa passer celui d'Antée. Le Roi employa inutilement les derniers efforts pour l'arrêter. Ce mouvement forcé ne servit qu'à faire culbuter le cheval : de sorte que le cavalier passa par dessus sa tête ; et ils tombèrent dans la mer, l'un d'un côté et l'autre de l'autre, à la vue de la flotte qui étoit en bas et de tous ceux qui étoient en haut les plus près du bord. Aussitôt les Carthaginois et leurs alliés poussèrent en l'air des cris de joie, auxquels les Tingitans n'étoient pas éloignés de joindre les leurs. Mais Chérès les suspendit, en disant : Non, non, la victoire n'est pas complète jusqu'à ce que j'aie assuré la mort, ou du moins la captivité d'un homme dont les conventions et les traités ne peuvent plus vous répondre. Pour couronner toutes les trahisons qu'il vous a faites, il a eu l'indignité de me proposer un combat singulier ; quoiqu'il me vît très-légèrement armé, et que par la manière inusitée dont il l'étoit lui-même, il se fût rendu invulnérable. Je n'ai pu compter en acceptant son défi, que sur l'expédient que

les Dieux m'ont inspiré , et qu'ils ont fait réussir. Cependant je ne veux pas encore qu'il ait à me reprocher de l'avoir fait passer en un autre champ de bataille, où je ne veuille pas le suivre. Aussitôt Chérès prit en courant le chemin qui conduisoit au rivage bas, Antée , qui n'étoit pas tombé loin de ce rivage, l'avoit regagné bientôt, et avant son cheval qui nageoit encore. Dès qu'il vit Chérès à la portée de sa voix, il lui dit : descends de cheval pour me combattre sans avantage , ou pour recevoir mon épée que je te rends en demeurant ton prisonnier. Chérès se mettant en devoir de descendre pour accepter cette dernière offre du Roi, s'aperçut qu'il prenoit ce moment pour venir à lui , et pour le frapper. Il eut néanmoins le temps de se jeter à terre, et de se présenter à Antée dont il para le coup. Mais prenant garde que la cuirasse de son ennemi s'étoit dérangée dans sa chute, il lui porta lui-même un coup d'épée qui le perça de part en part, et l'étendit sur le sable. Alors il lui dit : Antée, je vous ai épargné la mort aussi long-temps qu'il m'a été possible , quoique je la crusse nécessaire au repos de l'Afrique, et au bonheur de vos peuples. Je vous dirai même pour votre consolation en mourant : que votre fils sera mis en possession de vos états dans toute leur étendue , et que votre fille est

reconnue héritière de l'empire Carthaginois par le Prince Zoros et par son sénat. Antée voulut prononcer quelques paroles ; mais il ne put se faire entendre , et il expira sur le champ. Plusieurs officiers , et plusieurs soldats tant de la flotte carthaginoise que de la phénicienne venant alors à la rencontre de Chérès , il leur recommanda d'ensevelir le corps du Roi dans les catacombes d'Utique ; ne voulant point , dit-il , porter sa vengeance jusques sur les morts , comme le faisoient encore des nations plus barbares qu'elles ne croyoient l'être.

Ce Héros ayant ainsi rendu un bien plus grand service aux hommes par la mort du second Antée , qu'Hercule par celle du premier , ne songea plus qu'à faire goûter les fruits de sa victoire aux deux nations dont il venoit de terminer la guerre. Mais conservant toujours la même bienveillance pour les Carthaginois , son zèle secret étoit déjà passé du côté des Tingitans , comme étant ceux qui désormais avoient le plus besoin de lui. Il se regardoit sur-tout comme un tuteur chargé non-seulement de l'éducation , mais encore de la couronne du jeune Tygée ; et d'autant plus chargé de l'une et de l'autre , que de tristes conjonctures l'avoient forcé à immoler lui-même son père. Avant que de remonter dans la plaine , il alla jusqu'au pied des vaisseaux où le Général car-

thaginois se tenoit toujours. Il lui dit que ce dernier événement changeant la disposition que le sénat avoit faite de l'armée tingitane , il croyoit que les troupes de l'une et de l'autre flotte devoient garder soigneusement les prisonniers qu'elles venoient de faire , jusqu'à ce qu'on eût reçu de nouveaux ordres. Le Général répondit que cette précaution lui paroissoit bonne ; et que lui-même ne reconduiroit point ses vaisseaux dans le port d'Utique avant ce temps-là. Chérès montant aussitôt sur la plaine , déclara cette convention passagère , premièrement aux Carthaginois , et ensuite aux siens. Or comme les uns et les autres demeurés jusqu'alors presque dans les rangs mêmes où ils avoient donné la bataille , se lassoient d'être en faction ; les Carthaginois ne trouvèrent rien de si naturel qu'un ordre qui les renvoyoit avec leurs prises dans les maisons ou dans les baraques d'Utique , où ils résidoient ordinairement. Mais les soldats de la flotte de Chérès n'avoient point d'autre résidence que leurs vaisseaux mêmes qui étoient dans le port. Ainsi ce fut là , qu'ils menèrent tous les Tingitans leurs prisonniers , qui surpassoient des trois quarts en nombre ceux qu'avoient fait les Carthaginois.

Pendant que cette retraite se faisoit tranquillement des deux côtés , Chérès tira Pamphus en particulier ; il lui donna la commission

d'aller assurer secrètement le Prince Tygée, auquel il ne vouloit pas se montrer sitôt, qu'il le reconnoissoit pour Roi de la Tingitane : qu'il emploieroit sa personne, son crédit et toutes ses forces pour le faire reconnoître par-tout en cette qualité : en un mot, qu'il exécuteroit tout ce qu'il avoit marqué dans la lettre qu'il avoit écrite à son père le jour précédent, et dont il lui envoyoit la copie qu'il en avoit tirée lui-même, avant que de la remettre à son courrier. Pammus s'acquitta de cet emploi avec autant d'affection que de sagesse. Et, pour dire le vrai, quand la succession présente d'une couronne, et l'offre d'un puissant secours dans la privation actuelle de toutes forces et de la liberté même, n'auroient pas réconcilié au fond de l'ame ce jeune Prince avec le vainqueur de son père ; cette lettre, telle qu'on l'a vue, étoit une justification de l'un, et une condamnation de l'autre, qui ne laissoit à la nature que des regrets, d'autant plus louables, qu'ils étoient d'ailleurs moins mérités.

Chérès ayant vu lui-même embarquer toutes ses troupes, revint promptement dans le château ; et entrant dans la chambre du jeune Tygée, qui se détourna en le voyant, il lui prit la main de force, et lui dit : Seigneur, il ne m'importe pas que vous me regardiez, mais

il vous importe d'être établi dans votre royaume. Votre gloire, et peut-être même votre sûreté, demande que je vous emmène dès ce moment. Se tournant ensuite vers tous ceux qui étoient dans cette chambre, où il n'y avoit alors que des gens à lui, il leur dit : Suivez-moi tous sans parler à personne : ce sera à moi de répondre à ceux qui nous interrogeront. Il traversa avec ce cortège le chemin qu'il y avoit jusqu'au port, en disant à droite et à gauche aux citoyens ; qu'il menoit avec toute sa flotte le jeune Tygée faire hommage au sénat carthaginois de Siga rendue. On ne comprenoit pas trop ce que cela signifioit. Mais comme il s'agissoit d'un hommage envers le sénat, et que d'ailleurs aucun soupçon ne pouvoit entrer dans les esprits contre Chérès ; non-seulement on le laissa passer, mais on laissa sortir du port toute sa flotte, sans oublier le petit vaisseau qui avoit amené Pammus.

Cette flotte s'alla en effet présenter devant le port de Carthage : et Chérès choisit Pammus pour son ambassadeur, accompagné de deux principaux officiers, l'un Phénicien, et l'autre de la Taprobane. Il leur dit qu'il avoit une négociation à faire avec les Carthaginois, qui demanderoit peut-être plusieurs allées et venues. Mais que pour tirer le sénat d'inquiétude à leur sujet, il étoit à propos de la com-

mencer ce jour-là, quoiqu'il fût tard, quand ils devroient ne la reprendre que le lendemain. Il les chargea de représenter d'abord au sénat, que leur flotte étoit sortie de leur port, dès qu'elle avoit cru ne leur être plus utile, selon la coutume que Chérès avoit observée par-tout. Mais que si les Carthaginois croyoient lui avoir quelque obligation, il les prioit en signe de reconnoissance, de lui rendre tous les prisonniers tingitans; c'est-à-dire, les officiers amenés de Siga, et tous les officiers ou soldats qui venoient de se rendre à la bataille d'Utique, et qui étoient demeurés entre leurs mains. Vous leur direz que je n'exige d'eux d'autre prix de mes services, que la délivrance de ces malheureux que j'ai dessein de reconduire dans leur pays. Vous formerez d'abord cette proposition simplement, et sans alléguer aucun autre motif, pour laisser au sénat tout le mérite de la générosité. Mais si vous voyez de l'opposition, représentez-leur alors toute la garnison de Siga, qui se donnoit à nous, et que je fis néanmoins passer dans les troupes carthaginoises; aussi bien que tous les prisonniers d'Antée, que je leur fis rendre hier; et ceux des prisonniers tingitans qui sont demeurés volontairement sous les drapeaux carthaginois. Je ne demande ni les uns ni les autres; et je consens même qu'ils retiennent

des captifs d'Utique, ceux qui prendroient le même parti : en un mot, je ne veux savoir que ceux qui souhaitent de retourner dans leur patrie. S'ils vous les accordent, vous les inviterez encore à nous prêter pour leur transport, six grands vaisseaux avec leur équipage carthaginois. C'en est plus qu'il ne faut pour leurs prisonniers ; mais ils mettront les nôtres un peu plus au large. Vous leur répondrez enfin de ma part, que nous ne débarquerons tous que dans la Tingitane ; et qu'il ne se fera rien dans notre route, contre leur service.

Les Ambassadeurs arrivés à Carthage, dans une frégate de cérémonie, trouvèrent le sénat assez étonné de cet air étranger que Chérès avoit pris tout d'un coup. On étoit actuellement assemblé sur la question des captifs, et l'on comptoit d'en envoyer à Utique la décision, dès qu'on en seroit convenu. Ce fameux sénat qui a étendu dans la suite l'empire carthaginois, depuis Cadix, en Espagne, jusqu'aux autels des Philènes, dans la Cyrénaïque, avoit bien plus d'équité à l'égard de ses sujets, qu'à l'égard des nations qu'il avoit espérance de conquérir ; et il se contentoit envers ces dernières, comme le sénat romain a fait depuis, de certaines générosités impérieuses qui ne diminuoient rien de ses prétentions. On proposoit alors de faire mourir

tous les nouveaux prisonniers, en punition de la trahison, dont ils s'étoient rendus coupables dans la plaine d'Utique. Giscon qui avoit sa place à côté sur le devant, et un peu au-dessous du trône, leur représentoit envain qu'il seroit injuste de punir de mort des soldats qui s'étoient rendus, et qui avoient protesté en se rendant, que leur Roi les avoit forcés à cette action. Que la mort de ce Tyran les vengeoit assez, et leur devoit d'autant plus suffire qu'elle les délivroit pour long-temps de toute guerre. La plupart des sénateurs persistoient encore dans leur sévérité, lorsqu'on ouvrit la porte aux Ambassadeurs qui venoient faire une demande bien différente de leur avis.

Pamphus, qui malgré sa jeunesse s'attiroit déjà du respect par la bataille qu'on savoit qu'il avoit gouvernée sur la plaine, se revêtit à merveille du caractère de celui qui l'envoyoit. Il fit sa proposition d'un air gracieux; et affermissant son ton dans les répliques aux difficultés qu'on avoit prévues, il fit entrevoir qu'un héros qui ne vouloit que le bien, en se soumettant à la prière, ne se soumettoit pas au refus.

On pria les Ambassadeurs de sortir de la salle pour un moment, pendant qu'on délibéreroit sur la réponse qu'on avoit à leur rendre. Les Sénateurs, auparavant les plus obstinés, firent

réflexion sur l'ingratitude dont ils encourroient le blâme , s'ils se brouilloient le jour même de leur délivrance avec un bienfaiteur tel que Chérès : et ils pensèrent qu'indépendamment du bienfait , et sur la seule réputation de son équité , le préjugé public leur donneroit encore le tort dans le point de la dispute. Ainsi rappelant les Ambassadeurs , le plus ancien des sénateurs leur dit : qu'en faveur des obligations qu'ils avoient à leur Commandant et à toute sa flotte , ils relâchoient entièrement leurs droits sur le petit nombre de captifs qui leur étoient restés de la bataille d'Utique ; et qu'ils accorderoient à la protection de Chérès leur vie qu'ils avoient mérité de perdre , et même la promesse de leur liberté. Mais qu'il leur avoit fait entendre lui-même que le Prince Tygée leur serviroit d'ôtage pour les dédommagemens qui leur étoient dus de la part des Tingitans. Nous pouvions nous contenter de cet ôtage , continua le sénateur , tant qu'il étoit sur nos terres. Mais puisque votre Commandant juge à propos de nous en priver , la seule assurance qui nous reste de nos dédommagemens , est dans nos captifs. Nous ne pensons pas que Chérès compare cette assurance à celle qu'il nous enlève. Mais telle qu'elle est , nous la garderons jusqu'à la fin des paiemens , dont la perte d'un

gage plus considérable ne nous obligera que trop de modérer nos demandes.

Pammus répondit qu'il ne croyoit pas que leur Commandant fût satisfait de cette réponse. Mais que si le sénat avoit eu la condescendance de leur laisser emmener ces prisonniers, en leur prêtant même six vaisseaux qu'ils auroient demandé pour leur transport, ils n'auroient pas manqué tous trois de faire valoir auprès de Chérès la raison de leurs dédommagemens ; et qu'ils étoient persuadés qu'il auroit contenté le sénat sur cet article. Les Ambassadeurs, voyant qu'on en demeurait toujours au même point, se retirèrent, et ne furent revenus aux vaisseaux que lorsqu'il étoit déjà nuit.

Les Sénateurs découvrant le lendemain la flotte de Chérès à la même place, s'attendirent à de nouvelles instances, contre lesquelles ils comptoient s'affermir dans le sénat. A peine y étoient-ils entrés, que les Ambassadeurs de la veille se présentèrent à la porte. Quand on la leur eut ouverte, Pammus leur dit : que leur Commandant les prioit de faire attention à la différence que la mort d'Antée mettoit dans la situation des choses. Que comme ils avoient affaire de son vivant à un homme sans parole, Chérès, unique maître de son fils, vouloit bien le garder pour otage des dédommagemens qui

leur étoient dus. Qu'il comptoit même alors de passer à Utique tout le temps qui se seroit écoulé jusqu'à leur satisfaction entière. Mais que la mort de ce Roi avoit bien changé dans son esprit l'état de leur dette, et qu'il croyoit qu'un si grand avantage devoit leur tenir lieu de tout paiement. En effet, Seigneurs, si comptant même sur la vie d'Antée et sur son retour en ses états, Chérès vous a insinué que son intention n'étoit pas que l'on vexât les Tingitans, quand ils seroient en paix avec vous, vous jugez bien qu'il parlera encore plus haut en faveur du Prince Tygée qui n'a en aucune part aux entreprises de son père, et auquel il veut préparer un règne heureux, et pour lui et pour ses sujets. Notre Commandant, Seigneurs, ne sait point si vous vous laisseres gagner par des vues si légitimes. Mais si vous les trouvez trop étrangères, il m'a chargé de vous en présenter une autre qui vous touche de plus près : c'est le salut de l'empire cartaginois que vous avez confessé devoir à sa flotte, et dont il auroit droit d'exiger le prix pour elle en deniers comptans. Mais non, Seigneurs, il ne le feroit que malgré lui, et vous ne le réduirez point à détruire ses propres bienfaits. Vous savez que les deux illustres nations qui composent cette flotte, et dont vous voyez à côté de moi les deux prin-

cipaux officiers , refusèrent d'elles-mêmes la part qui leur revenoit à Siga du trésor trouvé dans le palais. Elles se contentent encore aujourd'hui , pour récompense de leur travaux , de la satisfaction que vous allez donner à leur Commandant.

Le plus ancien des sénateurs , qui avoit aperçu quelque apparence de menace dans le discours de Pammas , répondit qu'un des bienfaits de Chérès étoit de les avoir mis en état de se défendre contre lui , s'ils y étoient contraints ; et que lui-même approuveroit la maxime de préférer les vrais intérêts de la patrie , aux demandes outrées d'un bienfaiteur. Mais qu'il jugeoit en même-temps que la reconnoissance pouvoit faire relâcher quelque chose en sa considération , de ce qui n'étoit pas essentiel. Qu'il ne lui parût donc pas que l'espérance de quelques sommes fût un objet assez important à la république pour rompre sous ce prétexte avec un héros , qu'ils avoueroient toujours être la cause de leur salut. Qu'ainsi il croyoit que ses collègues consentiroient de lui rendre les prisonniers qu'il demandoit. Qu'on étoit pourtant surpris qu'ayant paru d'abord si favorable aux Carthaginois , il se fût tourné tout-d'un-coup et d'une manière si marquée du côté des Tingitans , et que cette variation

sembloit ne pas répondre au caractère que la renommée donnoit à Chérès.

Seigneurs, répondit Pammus sur le champ , jamais Chérès ne s'est moins démenti que dans le cours de l'entreprise où il s'est engagé à votre sujet , et jamais il n'a suivi avec plus de constance le plan qu'il s'étoit d'abord formé. Vous avez dû juger , par l'histoire du tour de l'Afrique qu'il vient de faire , qu'il ne se croit appelé par la providence des Dieux qu'à procurer le bien réciproque des nations chez lesquelles cette même providence le conduit. Ne pensez pas qu'il ait pris votre parti dans cette guerre , parce que vous êtes Carthaginois. Il ne l'a pris que parce que vous étiez injustement attaqués. Ainsi aujourd'hui que votre ennemi n'est plus , et que votre empire est rétabli , il se déclare protecteur du jeune Tygée , et défenseur de la Tingitane. Bien plus , dès le premier jour qu'il est entré dans la querelle des deux nations , il a travaillé à procurer le bonheur de l'une et de l'autre. C'est dans cette double vue qu'il enleva à Tingi le jeune Prince ; et il ne songeoit pas moins à former en lui un bon Roi pour les Tingitans , qu'à déconcerter Antée qui pressoit les Carthaginois. C'est pour avoir le temps de donner au fils une éducation qui fût un jour utile à ses sujets , qu'il imagina la dette du père envers vous ; et ne

doutez pas qu'il ne l'eût réduite en fin de compte à très-peu de chose. Mais quel service ne rend-il pas aujourd'hui à vous-mêmes, lorsqu'à la place d'Antée, qui a cherché une mort que Chérès lui épargnoit encore, il vous donne pour voisin un Prince équitable, qui se fera une loi de ne sortir jamais de ses limites, et d'entretenir avec vous une amitié si propre à enrichir mutuellement les deux peuples ?

Pammus s'étant arrêté là, tous les Sénateurs parurent frappés de son discours ; et ils dirent que sans tenir aucun conseil secret, ils passaient tous à l'avis de l'ancien de leur corps ; pourvu qu'on signifiât à Chérès que l'on accorderoit les prisonniers à ses intentions manifestées, et nullement à ses menaces déguisées. Les trois Ambassadeurs firent aussitôt une inclination profonde, pour marquer qu'ils donnoient à ce présent le tour le plus favorable que le sénat pouvoit souhaiter.

Mais Pammus reprenant son discours, dit : Seigneurs, après vous avoir dévoilé les principes qui font agir notre Commandant, vous ne serez plus surpris de la seconde et dernière demande qu'il a à vous faire. Il nous a ordonné de ne point attendre l'exécution de la première, pour exposer celle-ci. La connoissance qu'il a de la noblesse des sentimens qui distinguent votre auguste corps, lui défend

de prendre avec vous les mesures qu'il prit à l'égard du perfide Antée. Il ne voulut lui parler des circonstances humiliantes de sa retraite, qu'après avoir fait remettre le dernier de ses prisonniers entre vos mains. Mais il ne craint pas que notre seconde demande vous fasse rétracter le consentement que vous avez bien voulu donner à la première. Il s'agit, Seigneurs, de rendre Siga au Prince Tygée, en le reconnoissant pour Roi de la Tingitane. Il se fit alors un grand murmure dans le sénat. Quoi, disoit-on, Chérès ne se contente pas de nous frustrer de nos dettes ; il veut encore nous enlever nos conquêtes ! Il n'est plus un arbitre partial, il devient notre ennemi déclaré. Pammius après avoir laissé passer cette fougue, continua, et dit : Seigneurs, le dessein de Chérès est que Tygée vous rende hommage de cette ville, comme d'une grace qu'il aura reçue de votre pure générosité. Mais vous avez raison de penser que votre refus le feroit déclarer votre ennemi. Vous savez l'aversion qu'il a pour les conquêtes entre des états réglés, et dont les limites sont suffisantes pour entretenir la sûreté et la tranquillité des sujets. Or, il se trouve ici, que c'est lui-même qui a fait perdre cette place aux Tingitans. Il ne se mêle point des acquisitions que vous avez faites par d'autres mains que les siennes.

Mais

Mais celle-ci doit suivre l'intention qu'il a eue en la faisant. Son dessein étoit de délivrer Carthage : elle est délivrée , et l'assiégeant a péri par ses mains au pied de vos murs. Le motif de la prise de Siga a été rempli avec usure , et il regarde aujourd'hui cette ville , comme appartenant au jeune Tygée. Ainsi , Seigneurs , ce n'est point par un esprit de menace ; c'est uniquement pour guider et pour abrégér vos délibérations , que je vous annonce de la part de Chérès , qu'il se feroit plutôt ensevelir sous les remparts de cette place , que de ne pas rendre à son véritable possesseur un bien qu'il n'a jamais eu dessein de lui ôter que pour un temps. Sans parler des secours que lui fourniroit la Tingitane , vous savez que la vie de tous ses soldats lui est personnellement dévouée ; et vous seriez cause que moi-même je ne reverrois jamais l'Egypte , qui est ma patrie comme la sienne. Vous auriez peut-être eu besoin de Siga , pour gage contre l'infidélité d'Antée ; et Chérès avoit assuré ce Roi , qu'il ne contribueroit jamais à la lui faire rendre de son vivant. Mais il lui promit en lui donnant le coup de la mort , qu'il la feroit rendre à son fils. Il espère , Seigneurs , qu'aujourd'hui vous dégagerez sa parole , ayant d'ailleurs tant de sujet de vous confier aux vertus naissantes du jeune Tygée :

Tome II.

Y

et pour vous en assurer encore davantage ,
Chérès compte de les cultiver lui-même dans
la Tingitane , pendant une année ou deux des
commencemens de son règne.

On proposa alors aux ambassadeurs de passer
comme la première fois , dans une autre chambre.
Giscon parlant le premier , fit seul , pour ainsi
dire , toute la délibération. Il avoua qu'il re-
connoissoit dans toute la conduite de Chérès , la
sublimité de la morale égyptienne , et les leçons
qu'il avoit reçues lui-même , quand il eut l'a-
vantage d'être initié à Memphis. Qu'il s'esti-
moit heureux de ce que les fautes énormes
qu'il avoit commises , n'avoient pas éteint dans
son ame l'estime et l'admiration de la vertu
qu'il découvroit dans le Héros auquel ils avoient
affaire. Qu'il étoit de l'honneur du sénat de
favoriser de semblables vûes , et qu'ils devoient
tous être jaloux de participer au mérite de leur
exécution. Il les pria de se représenter quel
seroit l'avis du Prince son père sur ce qu'ils
avoient entendu. Il les conjura d'y avoir égard
en son absence , et de ne point jeter dans une
guerre inutile , un Prince accablé d'années ,
qui n'avoit respiré que la paix dans une guerre
nécessaire. Les Sénateurs n'hésitèrent pas un
moment à se rendre à ces raisons qu'ils avoient
senties d'eux-mêmes. Ils ajoutèrent qu'il ne
leur restoit rien que d'abandonner à Chérès

toutes les conditions de l'hommage dont il leur avoit parlé. Ensuite voulant porter la civilité encore plus loin, ils proposèrent de faire une députation de quatre sénateurs, à la tête desquels seroit Giscon, pour aller jusqu'à la flotte faire compliment à Tygée, sur son avènement à la couronne de la Tingitane. Ils conclurent qu'ils se feroient précéder dans cette cérémonie, par les six vaisseaux qu'ils lui prêteroiient, chargés des prisonniers qu'il demandoit. Cette résolution prise en moins d'une demi-heure, fut exposée aux ambassadeurs, qu'on fit rentrer, et qui allèrent sur le champ rendre compte à Chérès de l'heureux succès de leur ambassade.

On vit venir au bout de quelque temps, les six vaisseaux carthaginois ; et Chérès fit avancer aussitôt à toutes rames une gondole magnifique, dans laquelle il menoit le jeune Roi. Il la fit passer au-delà de ces vaisseaux qu'on lui prètoit ; parce qu'il vouloit se rencontrer à l'entrée du port, vis-à-vis d'une gondole à-peu-près de même forme, qui amenoit Giscon et les quatre sénateurs. Ceux-ci voyant qu'on les prévenoit, convinrent entre eux de remettre d'abord au jeune Tygée, l'ordre adressé à leur Gouverneur, pour la restitution de Siga. Ainsi les deux proues se touchant, et tous les personnages s'y tenant de bout chacun de leur côté,

Giscon présenta lui-même cet ordre au Roi. Au même instant Chérès fit lire à Tygée, un papier dans lequel étoit écrit son hommage, qui n'avoit pourtant que la forme d'un remerciement. Moi Tygée, Roi de la Tingitane, je promets de conserver toute ma vie la reconnaissance que je dois au Prince de Carthage et à son sénat, de ce qu'ils ont voulu oublier en ma faveur, la guerre injuste qui leur a été faite par mon père; et de ce qu'ayant égard à la faiblesse de mon âge, ils ont été assez généreux pour me rendre la ville de Siga, qu'ils avoient prise légitimement sur les états de mon père, pendant le siège de Carthage. Le jeune Roi, après avoir prononcé ces paroles, remit le papier entre les mains de Giscon. Il le pria en même temps de venir prendre avec les quatre Sénateurs, un repas dans le vaisseau, que Chérès vouloit bien qu'il nommât le sien, jusqu'à son retour dans la Tingitane. Il leur offrit même de les mener dans sa gondole. Mais ils le supplièrent de s'en retourner le premier dans son vaisseau, afin qu'ils pussent s'acquitter plus régulièrement de l'ambassade dont ils étoient chargés. La chose s'exécuta ainsi, et les Ambassadeurs, non-seulement le saluèrent comme Roi; mais encore ils le reconnurent pour tel, dans le traité de paix qu'ils avoient dressé en peu de mots. Il

étoit conçu de telle sorte que Chérès en fut content, et qu'on en signa le double de part et d'autre avant le repas.

Dans la suite de cette journée, Chérès et Giscon ayant trouvé moyen de se séparer de la compagnie, entrèrent d'abord en matière comme des gens qui se connoissent peu ; quoiqu'il n'y eût ici que Giscon qui ne connût pas bien Chérès. Ils raisonnèrent sur l'incertitude où le sénat étoit encore au sujet des deux Mauritanies, dont la plus éloignée d'eux n'avoit point de Roi. On ne savoit encore si l'on transporterait là le Roi de la Sitifense, en faisant de celle-ci comme de la plus voisine de Carthage, une province de l'empire : ou bien si l'on feroit une province de l'autre, pour enfermer le Roi de la Sitifense, et le maintenir par ce moyen dans une plus grande fidélité. Giscon pensoit qu'on prendroit ce dernier parti. Chérès le trouvoit aussi le plus sûr ; et il ajouta, qu'il étoit à craindre pour ce Roi qu'il ne s'estimât quelque jour trop heureux de devenir un sénateur. Giscon s'avancant un peu plus, lui dit, que dès qu'on auroit récompensé et renvoyé les Capsenses, ce seroit lui-même qui iroit incessamment chercher son père. Les malheurs de Carthage, continua-t-il, dont la cause n'est que trop sue pour mon honneur, l'ont fait réfugier dans une retraite

qui n'est connue que dans le sénat. Chérès lui répondit qu'il la savoit, et que même il avoit vu dans cette retraite le Prince Zoros son père, la Princesse Zarite son épouse, et l'Égyptien Amédès, jadis gouverneur du Prince Séthos. Giscon fut saisi d'étonnement à ce discours ; et comprenant que Chérès instruit de ces noms, étoit informé de l'histoire secrète de son mariage et de ses suites, il lui dit, qu'il se consolait de ce que la vertu héroïque de cette Princesse demeurait si long-temps cachée à toute la terre, en pensant qu'elle étoit estimée du grand Chérès. Seigneur, continua-t-il, je ne m'étonne pas que vous avez eu la curiosité de voir le pays sacré des Hespérides : mais comment avez-vous pénétré un secret encore caché au Roi même des Atlantes ? Amédès vous l'apprendra, répondit Chérès. Cependant vos Sénateurs seront impatiens de s'en retourner ; allons les rejoindre. Il ajouta en marchant, et ne pouvant encore être entendu de personne : je vous dirai seulement, et sous le sceau de l'initiation égyptienne, que j'ai rempli à votre égard les devoirs de l'amitié que je vous ai autrefois promise. Giscon demeura interdit à ces paroles, qui ne pouvoient porter qu'un faux jour dans l'esprit d'un homme détourné de leur véritable signification par tout ce qui se disoit dans le monde. Il eut de la peine à

revenir assez de sa surprise pour se rembarquer, et pour arriver dans le palais de son père, en quelque lieu où il pût rêver seul à tout ce qu'il venoit d'entendre.

L'établissement de Tygée dans ses états, et le retour des solitaires des Hespérides à Carthage, suivent si naturellement de tout ce que nous venons d'exposer, que si ce morceau de notre histoire étoit un poème, nous serions obligés de le terminer ici. Un Historien même abrège ordinairement le narré des situations tranquilles auxquels aboutissent quelquefois les grands mouvemens des états, et les faits tumultueux de la guerre. Les plus longs espaces de temps passés sans troupes deviennent les plus courts dans son ouvrage. L'attention des lecteurs ne se soutient guères que par les divisions ou par les révolutions des empires; ou du moins par les conquêtes qui rendant célèbre un Prince ou un peuple, supposent la désolation de plusieurs autres. Ainsi l'on peut toujours dire : heureux le pays, ou heureux le siècle dont l'histoire ne sera pas amusante. Pour satisfaire donc le lecteur en deux mots, nous dirons que Chérès mena d'abord le jeune Roi avec toute sa flotte à Siga. Cette place lui ayant été remise à la première inspection de l'ordre du sénat, il fit rembarquer la garnison carthaginoise sur les six vaisseaux em-

barqués de la République ; et les quarante , que la grande flotte avoit laissés à Siga , furent plus que suffisans pour emmener les troupes qui gardoient la campagne autour de la ville. Lorsqu'on voulut payer aux six premiers les frais de leur route , on fut surpris avec reconnaissance d'apprendre qu'il leur étoit défendu de les accepter. Chérès insinua ensuite au Roi que pendant qu'il auroit l'honneur de demeurer auprès de lui , il souhaitoit beaucoup qu'il fît sa résidence ordinaire à Siga , afin que sa flotte fût elle-même un peu plus près de l'Egypte , où elle devoit enfin retourner ; mais que cela n'empêcheroit point qu'il ne s'allât faire couronner dans sa capitale. Cependant le gouverneur Tingitan , qui avoit été blessé au dernier siège étant rétabli , le Roi , sur l'avis de Chérès , lui rendit le gouvernement de cette ville. Ce Gouverneur comprit alors le sens des paroles de Chérès qu'il n'avoit pas oubliées : *Je ne désespère pas de vous rendre heureux moi-même , sans que néanmoins vous dépendiez ni des Carthaginois , ni des Phéniciens , ni de moi ; en un mot , sans vous faire changer de patrie.* Ce fut en cette occasion que le Roi , Chérès , Pammos et le Gouverneur étant tous quatre ensemble , convinrent de brûler la lettre horrible du feu Roi ; afin qu'elle ne fût jamais

connue de qui que ce fût que d'eux quatre , et pour mieux l'oublier eux-mêmes.

Les Phéniciens employèrent le temps de leur séjour dans la Tingitane , à étendre sous la protection du Roi, leur commerce déjà établi dans ces cantons ; pendant que le Roi continuoit ses exercices de piété et d'étude , sous les Prêtres égyptiens. Mais voulant profiter en Roi, de sa propre éducation , et en étendre les fruits jusque sur ses sujets , il supplia ces Prêtres de faire venir un nombre suffisant de leurs collègues dans la Tingitane , et d'y accepter des établissemens pour toujours, s'ils le vouloient ; ou du moins jusqu'à ce qu'ils y eussent fait les mêmes fruits , et qu'ils y eussent mis le sacerdoce sur le même pied que dans la Guinée. Tout cela s'exécuta avec le temps. Les deux Prêtres égyptiens, gouverneurs du Prince, ne devoient plus même s'en retourner avec Chérès, quoique la mort lui eût enlevé deux des six qu'il avoit amenés de la Taprobane, et qu'ainsi il ne lui en restât plus que deux. A l'égard des anciens gouverneurs, ils s'étoient comportés d'une manière si sage pendant le temps de leur captivité, que Chérès les donna dans la suite au Roi pour ses ministres, comme deux hommes qui avoient cultivé de très-bonnes dispositions naturelles par le commerce des Prêtres égyptiens , dont ils étoient estimés et chéris.

Cependant Chérès, avant que de conduire Tygée à Tingi, y étoit allé lui-même avec un des deux anciens gouverneurs, pour y préparer toutes choses, et y annoncer le nouveau Roi. Il mena aussi avec lui le jeune Pammus, en lui disant : à ne considérer que votre âge, je le choisirois un peu plus avancé, pour vous faire recueillir la vraie utilité des voyages. Car la plupart des jeunes gens, au lieu d'exercer leurs réflexions, et d'étendre leurs connoissances par les différens pays où ils passent, y multiplient leurs débauches, donnent des marques d'un mépris téméraire et injuste aux nations étrangères, et déshonorent la leur auprès d'elles. Nous ne courons pas ce risque avec vous ; et il a déjà paru que votre jeunesse ne vous empêchoit pas de profiter des occasions qui se seroient présentées trop tôt pour d'autres. Pammus lui répondit, qu'il ne prenoit ces louanges que pour des leçons honnêtes ; et qu'il regardoit comme un très-grand avantage de sa jeunesse, de le mettre à portée d'en recevoir qui seroient même d'un autre tour.

Ce fut pendant ce séjour de Chérès à Tingi, que Giscon qui étoit allé prendre les solitaires des Hespérides, dans un vaisseau très-simple, par rapport aux ornemens extérieurs, aborda à son retour, au port de Siga. Giscon avoit

découvert le secret entier au Roi des Atlantes, pour lui marquer l'obligation que lui avoient les Carthaginois. Mais ils étoient convenus de ne le point divulguer, de peur de donner un exemple qui pourroit devenir importun dans la suite, de la part de quelques autres nations. Pendant la route jusqu'à Siga, la Princesse en témoignant son estime profonde pour Chérès, et la vive reconnoissance qu'elle avoit des services signalés qu'il venoit de rendre à Carthage, et qu'il rendoit encore à son frère, disoit pourtant qu'elle ne vouloit point voir l'auteur de la mort de son père; et qu'ainsi elle le feroit prier de se retirer dans son appartement, quand elle entreroit dans le palais. Giscon, qui savoit alors par Amédès toute l'histoire de Séthos, employoit auprès d'elle toutes les raisons qu'il pouvoit imaginer, pour la détourner d'une résolution qu'il appelloit injustice et ingratitude; elle ne se laissoit point fléchir. En abordant néanmoins à Siga, elle fut un peu fâchée d'apprendre qu'il n'étoit pas dans cette ville, et qu'elle avoit passé devant Tingi, sans savoir qu'il y étoit. A tout prendre cependant, elle se trouva beaucoup plus libre dans la cour de son frère, qui donna pendant huit jours toutes sortes de fêtes à cette illustre compagnie. Le prince Zoros signa ici avec beaucoup de joie, le traité de paix conclu entre

le sénat de Carthage et le jeune Tygée. Pour Amédès , il fut sur le point de retourner à Tingi ; mais faisant réflexion qu'il s'étoit attaché à deux jeunes époux , qui auroient peut-être besoin de ses conseils dans le commencement d'un règne prochain , il surmonta l'inclination qui le portoit vers un Héros , qui nécessaire à toute la terre , n'avoit besoin de personne. Ainsi il partit de Siga pour Carthage , avec la même compagnie , avant que Chérès fût revenu.

Il revint bientôt après , et mena ensuite le Roi dans sa capitale , pour la cérémonie de son couronnement : après quoi ils revinrent encore à Siga. Ce fut enfin là , qu'environ dix-huit mois ou deux ans après la levée du siège de Carthage , toutes les nouvelles publièrent que le royaume de Memphis , et même toute la basse-Egypte étoit menacée par le prince Séthos. Que ce Prince démontroit son existence par l'anneau que le roi Osoroth son père avoit autrefois désigné au Roi de Thèbes ; et que sortant de l'Arabie , qui lui avoit prêté retraite , et qui lui fournissoit des troupes , il venoit détrôner son père même , pour se venger des complaisances où il étoit retombé en faveur de Daluca et de ses enfans. Chérès disposa aussitôt sa flotte , pour aller au secours de sa patrie , et marqua le terme du dé-

part dans quatre jours. Mais dès l'entrée de la nuit suivante, le vaisseau de Pammus se trouva sorti sans que personne y eût pris garde, et lui-même ne parut plus. Alors Chérès fit demander dans sa flotte, si les gens de ce jeune homme n'avoient point dit par hasard à quelqu'un qui il étoit? On répondit, qu'aucun d'eux ne le savoit, parce qu'il les avoit tous pris au port Phatnite ou Phatnitique, dans le Delta, où il s'étoit embarqué. Quoique le jeune Roi s'attendît à voir partir Chérès tôt ou tard, l'approche de ce terme fut trop douloureuse pour lui, et Chérès fut obligé de le fortifier contre une séparation à laquelle il se trouvoit lui-même très-sensible. Ce jeune Prince crut donner quelque soulagement à ses regrets, en partant pour sa capitale le même jour que Chérès partiroit pour l'Egypte; ainsi ils mirent à la voile, et sortirent ensemble du port de Siga. Le Roi fut bientôt à Tingi. Mais Chérès entreprenoit une course bien plus longue; et il ne vouloit s'arrêter qu'au port du Delta, le plus convenable par rapport à l'état où il pourroit apprendre que se trouveroient les affaires de la guerre dans le temps de son arrivée.

Fin du neuvième Livre.

S E T H O S ,

LIVRE DIXIEME.

COMME Chérès alloit rentrer dans l'Egypte , où il pouvoit espérer qu'on lui fourniroit les troupes nécessaires pour défendre l'Egypte même ; les officiers de sa flotte se pressèrent de lui offrir leurs services pour cette dernière guerre , plus intéressante pour lui que toutes celles d'où il les ramenoit. Ils lui représentèrent qu'après les avoir employés à tant d'expéditions étrangères , il seroit honteux à leur nation qu'il négligeât leur secours , lorsqu'il s'agissoit de la délivrance de sa patrie : qu'il étoit de leur devoir de lui donner , avant que de rentrer eux-mêmes dans leur pays , cette marque de reconnoissance pour la gloire et les richesses qu'il leur avoit procurées par les découvertes où il les avoit conduits. Enfin , que les Arabes étant presque aussi voisins de la Phénicie , que de l'Egypte , ils avoient intérêt de se joindre à lui pour repousser des ennemis également dangereux pour les deux peuples. Chérès accepta avec plaisir des offres dont il connoissoit la sincérité : et d'ailleurs il comptoit plus sur une armée faite à son comman-

dement, et qu'il avoit lui-même aguerrie, que sur des troupes égyptiennes, qu'il n'entendoit pas dire avoir été fort exercées depuis sa retraite.

L'oisiveté de la navigation donnant lieu ensuite à ces officiers d'étendre leurs raisonnemens sur l'affaire présente, ils parloient de Séthos devant lui-même, d'une manière, qui tantôt blessait sa modestie, et d'autres fois offensoit sa vertu. Mais leurs indiscretions involontaires devoient servir dans un autre temps, et après le dénouement prochain de cette aventure, à leur faire admirer par réminiscence, l'extrême sagesse de leur Commandant. Ils rappeloient en sa présence toutes les merveilles qu'on avoit dites autrefois du jeune Prince de Memphis, avant qu'il disparût à la bataille de Coptos. Ils passaient de-là à de profondes réflexions sur le changement qui s'étoit fait en lui malgré l'initiation égyptienne, et ils déploroient les mauvaises impressions qu'il avoit reçues dans la société pernicieuse des Arabes. Suivant ensuite une autre vue, ils trouvoient de la justice dans les prétentions de Séthos. Ils exagéroient l'ambition perfide et meurtrière de Daluca, autrefois soupçonnée d'avoir sacrifié à ses enfans, l'héritier légitime de la couronne : et ils avoient pitié d'un Roi qui sembloit être retombé dans une foiblesse

d'autant plus condamnable, qu'il avoit senti et reconnu tout le mérite de son fils aîné. Ils conclurent une fois par demander à Chérès, si ce n'étoit point le parti de Séthos, qu'il alloit prendre ; et ils l'assuroient qu'ils seroient toujours du sien quel qu'il pût être. Chérès répondit à cette question, que la succession d'une couronne étant un bien futur, un fils se rendoit criminel dès qu'il la traitoit comme un bien présent : qu'ainsi le Séthos de l'Arabie, entreprenant de détrôner un Roi, qu'il appelloit son père, se dépouilloit par cette entreprise seule, de tous les droits du Séthos de Memphis : qu'il le regardoit comme un usurpateur ennemi de l'Egypte, par son attaque, et de tous les états du monde, par son exemple : comme un homme enfin, qui déshonorant des titres, qui avoient attiré autrefois de la considération, ne méritoit pas même d'être nommé ; et à la rencontre duquel il n'alloit en effet, que pour lui faire perdre son nom avec la vie. Ces paroles dites d'un ton extrêmement sérieux, firent penser à ces officiers, que Chérès étoit plus irrité contre un ennemi de sa patrie, que contre ceux qu'il avoit rencontrés jusques-là ; et ils abandonnèrent des discours qu'ils jugeoient ne lui être à charge que par cette raison.

Mais dans la vérité du fait, Chérès qui avoit
toujours

toujours fui les occasions de parler de soi, non-seulement par modestie et par décence, mais encore pour conserver plus sûrement son secret, redoubla ses soins à cet égard, dès le premier jour qu'il apprit la nouvelle extraordinaire d'un homme qui se présentoit sous son nom. Il auroit mieux aimé en quelque sorte n'être jamais reconnu, que d'entrer pendant quelque temps en concurrence avec un imposteur, et de voir les opinions des hommes, partagées entre lui et un scélérat. Le profond silence qu'il garda sur ce sujet, jusqu'à ce que le moment convenable pour se découvrir fût arrivé, ne contribua pas peu à confirmer la prétention de son compétiteur, et l'erreur de tous les peuples, où le bruit de cet événement étoit parvenu. D'un autre côté, il ignoroit parfaitement qui étoit le faux Séthos; et il n'arrêtoit point sa pensée sur un esclave qui lui avoit paru fidèle, et qu'il croyoit même avoir été tué à côté de lui. Il ne soupçonnoit aucun des jeunes Seigneurs ses anciens compagnons, d'avoir abandonné de grands noms qu'ils portoient avec honneur, pour un plus grand qu'il falloit soutenir par la fourberie. Enfin, son anneau enlevé lui faisoit juger que c'étoit quelque Arabe des troupes du Roi de Thèbes, qui se prévaloit aujourd'hui de son vol ou de sa dépouille, pour se faire passer pour lui.

En côtoyant les bords de l'Egypte, sa flotte apprit par des chaloupes, qu'on envoyoit à terre de temps à autre, que Séthos, à la tête de cent mille hommes embarqués sur la mer rouge, avoit surpris et enlevé Hérópolis à l'extrémité de l'Isthme, et s'avançoit du côté de Tanis. Ce royaume de l'Egypte, le plus voisin de la méditerranée, étoit alors gouverné par un Roi, nommé Spanius, déjà âgé, mais beaucoup moins vieux qu'Osoroth Roi de Memphis. Spanius n'avoit pour héritier qu'une Princesse de dix-sept à dix-huit ans appelée Mnévie. Comme elle étoit d'une beauté rare, il la voyoit recherchée par plusieurs Princes, dont quelques-uns étoient destinés à remplir différens trônes de l'Egypte. Mais le Roi qui étoit jaloux de la succession particulière de sa couronne, et qui d'ailleurs chérissoit sa fille, avoit mis fort avant dans son ame la résolution de ne lui donner aucun mari qui ne pût être Roi par lui-même. Il vouloit que sa fille conservât toujours l'autorité qu'elle devoit avoir sur un époux, qui ne seroit Roi que par elle, et qui n'en auroit même que le titre : et il craignoit que le royaume de Tanis ne devînt une province de la Dynastie, où régneroit son mari. Mais comme ç'auroit été une injustice à ce Roi, quel qu'il dût être, d'en agir ainsi, et qu'on avoit vu en Egypte des Rois maîtres

d'un état , laisser à leurs femmes l'autorité qu'elles devoient avoir sur un autre dont elles étoient héritières ; Spanius , homme plein d'égards , ne marquoit à aucun de tous ces Princes , un soupçon dont il faisoit un secret à sa fille même. Mais instruit par des exemples moins favorables , il se donnoit le temps de choisir entre eux , sans en avoir encore refusé aucun. Outre cela , comme il est assez ordinaire aux impôtseurs de chercher à affermir leurs prétentions par des alliances avantageuses ; Asarès , avant que d'attaquer le royaume de Memphis , qu'il avoit d'abord menacé et où l'on l'attendoit , conçut le dessein de demander en mariage la Princesse de Tanis. Pour appuyer sa demande par des exploits de guerre , qui le rendissent non-seulement considérable , mais redoutable au Roi père de la Princesse , il avoit jugé à propos de commencer son invasion par une ville qui appartint à ce Roi , telle qu'étoit Hérópolis. D'un autre côté aussi , après l'avoir prise d'emblée , il en avoit traité les habitans avec une extrême douceur ; et en avançant dans le pays , il disoit que quoique ses intérêts l'obligeassent d'être vainqueur , son inclination l'empêcheroit d'être ennemi. Il repoussa cependant plus d'une fois des troupes que Spanius envoyoit contre lui sur sa route , et il commençoit à investir Bubaste , assez voisine ,

de la capitale , lorsqu'il envoya faire au Roi la demande de la Princesse. Il offroit au père la paix et son amitié , dès qu'il lui accorderoit sa demande ; et il présentoit à la fille des droits qu'il avoit lui-même sur le royaume de Memphis.

Toute la flotte de Chérès étoit alors entrée dans le bras du Nil , appelé Tanitique ; et lui-même sachant combien le Roi étoit pressé , lui envoya des députés par lesquels il lui fit dire : que les deux nations qu'il ramenoit du tour de l'Afrique comptoient pour rien toute la gloire qu'elles apportoient de leur course , en comparaison de celle qu'elles souhaitoient d'acquérir en le servant. Que pour lui son intention étoit , si le Roi vouloit bien l'agréer , de ne paroître en sa présence qu'après avoir exterminé l'ennemi , ou du moins après l'avoir chassé de ses états , et l'avoir fait rembarquer en désordre sur la mer rouge. Le Roi qui connoissoit toute la réputation de Chérès , accepta cette offre avec une extrême joie. Il lui en fit faire de grands remercîmens , en lui marquant qu'il alloit dépêcher des ordres pour le faire obéir par toutes les troupes de son royaume , et lui faire fournir en chaque lieu tout ce dont il auroit besoin pour exécuter son entreprise. Il renvoya en même-temps les députés d'Asarès , en leur conseillant , pour toute réponse , de retourner vers leur maître avec assez de dili-

gence pour n'être pas rencontrés par Chérès.

Le premier soin du nouveau Général fut de faire débarquer toutes les troupes de sa flotte pour les conduire jusqu'à Bubaste, devant laquelle Asarès campoit de l'autre côté du fleuve. Il fit usage alors des chevaux qu'il avoit amenés de Sophir, ou renouvelés ailleurs par précaution : il se borna néanmoins à avoir six mille hommes de cavalerie, parce que la nature du terrain de l'Egypte auroit rendu embarrassant un plus grand nombre. Enfin, il grossit son armée de toute la milice égyptienne qui se rendoit auprès de lui sur sa route.

Asarès, que tout le monde appeloit Séthos, fut fort étonné que l'arrivée de Chérès jusqu'à lui suivît de si près la nouvelle de son approche de l'Egypte. L'ombre de justice dont sa cause étoit revêtue en le supposant Séthos, l'avoit d'abord fait douter quel parti prendroit l'équitable Chérès; et le voyant venir contre lui avec tant de précipitation, il admiroit qu'il décidât la question aussi vite que s'il avoit su le fond de la chose. Il lui vint bien dans la pensée de lui offrir de renvoyer les Arabes, dont le secours auroit rendu coupable le véritable Séthos même, s'il vouloit lui faire rendre quelque justice par le Roi Osoroth son prétendu père. Mais outre que ces barbares auroient refusé de s'en retourner, avant que

d'avoir la part des côtes orientales de l'Égypte, qui leur avoit été promise par l'imposteur ; d'ailleurs la vertu célèbre de son adversaire lui faisoit redouter , par le seul reproche de sa conscience , tout éclaircissement avec lui : et il aima mieux s'en rapporter au sort aveugle des armes. Il ne commençoit point alors à en exercer la profession , et il s'étoit fait précéder par la réputation d'homme de guerre. En effet , le Roi de l'Arabie heureuse , le croyant véritablement Séthos , lui avoit confié de bonne heure la défense de ses états contre quelques entreprises des Rois ses voisins ; et il s'étoit acquitté de cette commission avec succès. Outre qu'il ne manquoit ni d'esprit ni de courage , comme nous l'avons vu dans les commencemens de cette histoire , le dessein qu'il avoit d'usurper un jour la couronne de Memphis l'avoit engagé à se rendre habile dans un art dont il prévoyoit avoir besoin. Il y avoit alors environ trois ans que croyant son visage suffisamment changé , il avoit d'abord fait courir le bruit que Séthos étoit réfugié dans l'Arabie. Peu de temps après , il avoit fait dire à Osoroth par des ambassadeurs du Roi de Mériaba , envoyés sous d'autres prétextes , que ce fils dont il avoit paru autrefois regretter la perte , étoit retrouvé. Qu'il résidoit ordinairement à Mériaba ; et que bien qu'il eût jugé à propos de changer de

nom jusqu'alors pour se cacher à ses envieux ; le Roi son père pouvoit envoyer des hommes sûrs, qui n'en-seulement reconnoîtroient son anneau , mais auxquels il donneroit un plein contentement sur toutes les questions qu'on lui pourroit faire touchant le détail de son enfance.

Le Roi Osoroth, du caractère dont nous l'avons vu dans les premiers livres , n'étoit pas homme à conserver pendant sept ou huit ans , des sentimens affectueux : et un Prince qui n'étoit frappé que des objets présens, en avoit devant lui plus qu'il n'en falloit pour lui avoir fait oublier un mort. La Reine Daluca , qui le connoissoit à fond , avoit demeuré quatre ans entiers dans sa retraite , pour lui faire croire qu'elle n'étoit agitée d'aucun mouvement d'ambition. Mais elle avoit à peine attendu la seconde année de l'éloignement de Séthos, qu'elle croyoit mort, comme le public, pour renvoyer à la cour son fils aîné. Elle l'avoit recommandé à des hommes intelligens, qui n'eurent pas beaucoup de peine à le faire recevoir favorablement du Roi. Ce jeune Prince, nommé Béon , qui étoit doux et facile , prenoit volontiers pour affection maternelle, ce qui n'étoit en Daluca, qu'une grande envie de gouverner un jour sous son nom : ainsi il s'employa sincèrement à obtenir le retour de

sa mère. Elle ramena avec elle son second fils , nommé Pemphos. Celui-ci aussi bon , mais plus vif que son frère , n'avoit pas toujours demeuré auprès d'elle , et il avoit profité de son exil , pour voyager au dedans et au dehors de l'Egypte. Il étoit devenu dans la suite un des premiers amans de Mnévie : et comme en qualité de second fils il ne tomboit pas dans l'exclusion secrète de Spanius , il avoit été bien reçu du Roi et même de la Princesse , quoiqu'il n'y eût rien encore de promis. Il étoit actuellement occupé à la défense des côtes du royaume de Memphis , sur la mer Rouge. La Reine en rentrant en grace , n'avoit point voulu rentrer dans le ministère. Elle avoit laissé subsister en apparence le conseil d'état , que le Roi avoit établi en la bannissant de sa cour. Mais depuis son retour , elle s'étoit rendue maîtresse de tous les membres de ce conseil ; et c'étoit ordinairement par sa bouche que le Roi recevoit leurs avis , ou leur faisoit savoir ses intentions.

Lorsqu'Osoroth donna audience aux ambassadeurs d'Arabie , il n'avoit point consulté Daluca sur la réponse qu'il avoit à leur faire au sujet de Séthos : mais de son propre mouvement il la leur rendit telle à-peu-près , qu'elle la lui auroit dictée. Il leur dit qu'il seroit charmé de revoir son fils , pourvu que venant

d'abord dans une ville de son royaume , qu'il leur nomma , il satisfît à toutes les interrogations qu'on jugeroit à propos de lui faire , pour s'assurer de son existence. Mais que si en rentrant dans sa cour , il trouvoit quelque différence pour les arrangemens présens et futurs ; il devoit s'en prendre , premièrement , au silence qu'il avoit gardé dans le temps de la publication de la lettre , que lui Osoroth avoit écrite au Roi de Thèbes , d'abord après la bataille de Coptos ; et en second lieu , au secret sous lequel il avoit tenu pendant sept ans , un fait qui lui importoit plus qu'à tout autre.

Le faux Séthos , en recevant cette réponse , en fut plus content qu'Osoroth ne l'avoit cru. Il convenoit peu à cet imposteur d'agir par voie de négociation. Quelque fort qu'il pût être , non-seulement par la facilité et la hardiesse de son génie , mais encore , par l'avantage qu'il avoit eu d'être élevé auprès de Séthos ; il n'ignoroit pas l'énorme différence qu'il y a du mensonge à la vérité , et il savoit bien que la moindre méprise , quelque inévitables que soient les plus grandes , fait tomber une fausse supposition. Il aspirait plutôt à une conquête favorisée d'abord par l'erreur , et qui le mettroit ensuite au-dessus des preuves. De plus , il n'avoit pu intéresser les Arabes à

le soutenir, qu'en s'engageant à leur faire rendre quelques provinces de l'Egypte, qu'ils avoient possédées autrefois le long de la mer Rouge ; ce qu'il n'étoit pas possible de proposer de sang-froid au Roi de Memphis. Il se félicita donc auprès du Roi de Mériaba, des conditions dures auxquelles il lui avoit prédit lui-même que le Roi son père, inspiré par Daluca, mettroit son retour. Il lui dit que l'exclusion de la couronne qu'Osoroth lui annonçoit en termes peu équivoques, lui donnoit droit de faire lui-même à ce Roi aveugle et à ce père injuste, des conditions qu'il lui feroit accepter de force. Qu'il suffisoit pour cela, que le Roi de Mériaba continuât sa bonne volonté à son égard, et lui fournît les moyens de faire une conquête dont le partage seroit assuré à son bienfaiteur par les troupes qui l'aideroient à la faire. Le Roi Arabe ayant consenti à un projet où il croyoit voir son avantage, on fit dire au Roi de Memphis, que Séthos ne vouloit plus retourner à sa cour qu'à deux conditions : l'une, qu'avant toutes choses, il chassât non-seulement de son palais, mais de son royaume, Daluca, qu'Osoroth auroit convaincue dans le temps, s'il l'avoit voulu, d'avoir employé l'infame Thoris à faire périr le fils aîné du Roi, pour faire place à ses deux enfans ; et l'autre, qu'il rendît à ce

même fils l'espérance légitime et naturelle de sa succession. Qu'on osoit lui conseiller de prendre ce parti incessamment ; parce que le Roi de Mériaba mettroit Séthos en état de se faire rendre par les armes , la justice que l'on refusoit à sa naissance. On protesta enfin de sa part , que ce ne seroit pas la faute d'un fils menacé de la perte d'une couronne qui lui étoit due , s'il ne pouvoit s'en assurer la succession , qu'en s'en saisissant du vivant même de son père.

Toutes ces démarches , qui avoient précédé l'arrivée de Chérès en Egypte , avoient amené , lorsqu'il y arriva , l'imposteur Asarès au pied de Bubaste , située dans les terres , à dix lieues environ d'Héropolis. Chérès ayant fait traverser à son armée le Nil et ses canaux , sur des ponts ou dans des barques , se campa à quelque distance en deçà de l'ennemi. Asarès qui sentoit la supériorité d'un homme qui avoit vaincu , pour ainsi dire , la nature même en faisant le tour entier de l'Afrique , qui avoit donné des mœurs et des lois à tous les barbares de ses côtes , qui venoit enfin de pacifier par son courage et par sa sagesse , les deux plus grands empires de la Méditerranée ; ne se crut point né pour terminer tant de succès , et pour effacer tant de gloire dans une bataille et par une défaite. Il jugea qu'il étoit plus

prudent de se réduire à la défensive, et d'attendre quelque chose du temps et des conjonctures. Ainsi dès le premier jour qu'il fut certain du parti que prenoit Chérès, il avoit commencé à retrécir son camp, et à le fortifier de toutes les espèces de retranchemens que son industrie et la disposition du terrain pouvoient lui faire imaginer. D'ailleurs, comme il étoit maître de tout le territoire qui étoit derrière lui jusqu'à la mer Rouge, il s'étoit conservé de ce côté-là une grande entrée, sous prétexte de recevoir par-là les secours qu'il feroit venir, non - seulement d'Héropolis, et de sa flotte; mais des côtes de l'Arabie, si le siège devenoit long. Mais dans le fond, comme il avoit plus de prévoyance que ces barbares, il préparoit à lui et à eux une sortie prompte et facile, au cas que sa résistance fût obligée de céder au bonheur de son adversaire.

Chérès, arrivé devant Bubaste, se consola de l'impossibilité où il se vit de livrer bataille à l'imposteur, et de la peine qu'on auroit à le forcer dans ses retranchemens, par la considération de ce que sa présence soulageoit au moins la ville de toute attaque : car il n'y avoit plus un seul assiégeant qui mît le pied hors de ses palissades. Il essaya même de les attirer par un désordre apparent. Il s'étendit beaucoup plus qu'il n'avoit fait d'abord : et

comptant sur sa propre vigilance, aussi bien que sur des sentinelles, d'autant plus attentives, qu'elles faisoient moins semblant de l'être, il passa cinq jours et cinq nuits avec toutes ses troupes sous des tentes ou sous des toiles, dans un lieu très-propre à donner bataille, si les ennemis l'avoient voulu. Cet appât n'ayant point réussi, toute son armée, à laquelle il avoit voulu épargner un exploit qui pouvoit être sanglant et meurtrier, le pressa d'elle-même de la conduire à des ennemis, qui avoient porté trop loin la crainte de l'attaque, pour être fort à craindre dans leur défense. On en étoit là, lorsqu'un héraut vint dire à Chérès de la part du faux Séthos : qu'il étoit prêt de lever le siège de Bubaste, et de s'en retourner jusques dans sa flotte, si Chérès se retiroit lui-même jusqu'à la distance de deux journées ; parce que les Arabes ne pouvoient pas risquer les mouvemens nécessaires pour leur retraite, en présence, ni même dans le voisinage d'une armée ennemie : sinon, qu'ils alloient demeurer dans la posture où il les voyoit, jusqu'à ce que le débordement du Nil les renvoyât de part et d'autre ; et qu'en ce cas, ils se contenteroient jusqu'à un autre temps de s'affermir dans les possessions qu'ils avoient déjà en Egypte.

Chérès, en présence de son armée, répondit

en deux mots à ce héraut : dites à votre chef que je serois bien fâché qu'il se retirât lui-même. Ce peu de paroles rapporté à Asarès ne laissa pas de l'effrayer. Sur l'opinion qu'il avoit conçue de l'intelligence et des ressources de Chérès , il craignit qu'il n'eût trouvé quelque stratagème pour le surprendre au milieu de ses retranchemens. On apprit bientôt après du dedans de la ville , qu'on appercevoit du haut des tours dans le camp ennemi un mouvement sourd , qu'on déguisoit autant qu'il étoit possible. Chérès l'étant allé observer lui-même , jugea que les assiégeans se disposoient à la retraite pour la nuit suivante. Il comprit même qu'il ne leur convenoit point de perdre leur temps devant une ville qu'ils ne vouloient plus attaquer , et de demeurer inutilement si loin d'Héropolis leur place d'armes. Ainsi il se prépara à les suivre. Il fut attentif à ne point les troubler dans la sortie de leur camp , et il fit semblant de l'ignorer pendant toute sa durée. Le lendemain, dès la pointe du jour, il se trouva avec ses six mille chevaux à la queue d'une armée très-nombreuse , presque toute d'infanterie , comme ayant été destinée à faire un siège. Il avoit donné ordre à la sienne de se mettre en marche après lui, au pas d'une lieue par heure, quelques mouvemens qu'ils vissent faire aux cavaliers qui ne

livreroient pas de combat réglé sans elle. Cependant les cavaliers , tous bien montés , atteignirent bientôt l'arrière-garde des ennemis , et commençoient à l'incommoder beaucoup. Asarès qui avoit retenu à la queue de sa marche le peu qu'il avoit de gens de cheval , prit le parti de faire face avec eux ; en invitant ses fantasins à doubler le pas jusqu'à un endroit qui étoit à-peu-près à moitié chemin , et qu'il jugeoit favorable pour se ranger en bataille. Il dépêcha en même-temps des courriers , pour aller à toute bride arrêter ses premiers rangs en ce même endroit. Mais la frayeur qui s'étoit communiquée de proche en proche , les avoit fait hâter si prodigieusement , que non-seulement les premiers rangs , mais ceux du milieu , étoient déjà beaucoup plus près d'Héropolis que de Bubaste. Asarès fut donc obligé pendant toute cette journée , de se partager entre la défense et la fuite : c'est-à-dire , qu'après avoir couru pour atteindre son infanterie , il se tournoit avec ses deux mille chevaux pour lui laisser le temps de s'enfuir encore derrière lui. Chérès qui , après les premières escarmouches , marchoit toujours d'un pas égal pour ne pas s'éloigner du reste de son armée , se donna encore la patience de faire reposer et rafraîchir deux fois toutes ses troupes , avec les provisions qu'il avoit fait prendre à chaque

soldat pour un jour. Il ne doutoit point que ce retardement même ne l'aidât à atteindre les fuyards vers la fin de la route, et à rencontrer une grande partie de leur armée, avant qu'elle fût rentrée dans Héropolis. En effet, plus de vingt mille fantassins Arabes, les derniers partis du camp, ne pouvoient plus marcher à une lieue ou deux de cette ville. Ceux de Chérès au contraire prirent une nouvelle vigueur à la vue de l'ennemi : et comme on se trouvoit là, dans une assez grande plaine, Chérès sans arrêter leur marche, fit seulement étendre leurs rangs, et lui-même à la tête de ses cavaliers, tomba d'abord sur ceux d'Asarès. Un combat si inégal en toute manière devint bientôt une déroute sanglante du côté des Arabes. Leurs deux mille chevaux réduits à une centaine, prirent la fuite à travers leur propre infanterie, qu'ils auroient entraînée, si Asarès ne fût demeuré seul pour la soutenir encore pendant quelque temps. Son espérance n'étoit pas de la sauver : mais pendant que ces vingt mille hommes, incapables de fuir bien loin, se laisseroient tuer, il songeoit à s'échapper lui-même, pour aller pourvoir au gros de son armée, rentrée heureusement pour lui et pour elle, dans Héropolis. C'est aussi ce qu'il fit au bout d'une demi-heure de défense, en gagnant toujours les derniers rangs, sous prétexte

prétexte de les faire avancer. Les vingt mille Arabes furent la victime qui sauva le reste de leur nation, sans qu'aucun d'eux demandât jamais quartier. C'est cette pratique qui les a rendus invincibles dans leurs pays, et qui a fait que l'Arabie n'a encore subi le joug d'aucune domination étrangère. La moitié de l'armée de Chérès, qui n'étoit pas encore arrivée au temps du combat, fut obligée de passer par-dessous tous ces corps morts, pour se rendre à Hérópolis. Asarès en entrant dans cette ville, en avoit fait fermer les portes; de sorte que Chérès, qui ne vouloit pas faire d'attaque pendant la nuit, campa au dehors avec toutes ses troupes. Le lendemain il fit sommer Asarès de lui rendre la place. Celui-ci fit réponse qu'il n'avoit aucune envie de la garder : mais qu'il prioit Chérès de souffrir qu'il en tint les portes fermées jusqu'au lendemain à pareille heure où elles lui seroient ouvertes. Chérès pour ne pas exposer l'intérieur de la ville à quelque désastre de la part des Arabes au désespoir, leur accorda un délai que son attaque auroit rendu beaucoup plus long. Ils employèrent ce temps à se rembarquer. Ainsi ce furent les citoyens mêmes demeurés seuls, qui le lendemain ouvrirent leurs portes au vainqueur, et le reçurent avec de grandes acclamations. Elles furent le prix d'une victoire dont la facilité

avoit été le fruit de sa réputation , et n'étoit due qu'à la longue suite de ses travaux précédens.

Comme on pouvoit croire que le faux Séthos abandonnoit pour toujours une entreprise dont la première tentative avoit été si malheureuse : Chérès se voyant au bord de la mer rouge , pensa sérieusement à renvoyer d'abord les Insulaires de la Taprobane. La déclaration qu'il leur fit de son dessein les jeta dans une tristesse qu'on ne peut exprimer. Accoutumés, comme ils l'étoient depuis dix ans entiers , à la conduite du plus sage de tous les chefs , et du meilleur de tous les maîtres ; flattés même de toutes les découvertes et de toutes les victoires auxquelles ils avoient participé ; il leur sembloit qu'en retournant dans leur patrie ils alloient tomber dans la servitude , ou s'enfermer dans une prison. Ils se rendoient pourtant justice , et ils sentoient bien qu'ils étoient inutiles à Chérès revenu en Egypte , et ayant , ce semble , terminé toutes ses guerres. Par rapport même aux secours dont ils pouvoient être , il y avoit longtemps qu'ils faisoient à peine la dixième partie de sa flotte. Les recrues qui l'avoient grossie , étoient des prisonniers délivrés à Sophir , quelques sauvages des nouvelles côtes , et sur-tout des Phéniciens rencontrés dans les grandes colonies qu'ils avoient déjà sur les bords de l'Afrique

septentrionale. Il ne s'agissoit donc que d'environ trois mille hommes , auxquels il ne falloit que six vaisseaux pour retourner à leur aise dans leur pays. C'étoit même le nombre que les Rois de la Taprobane en avoient fourni. Mais ces vaisseaux étant demeurés dans les embouchures du Nil vers la méditerranée , les Phéniciens devoient leur en rendre de semblables tirés des ports qu'ils avoient sur la mer rouge. Comme ils négocioient sur les deux mers , ils étoient accoutumés à ces échanges , ou entre eux , ou avec les marchands étrangers. Mais il falloit d'abord conduire les Insulaires jusqu'à un port de cette mer où les Phéniciens eussent un établissement ; et l'on choisit le port Blanc par où le vrai Séthos étoit autrefois sorti de l'Egypte. Le premier officier de la marine à Hérópolis , offrit les vaisseaux de son port pour cette traite , si Chérès en obtenoit l'agrément du Roi de Tanis. Cette offre donna lieu à Chérès d'écrire une lettre au Roi , dans laquelle il lui fit d'abord le détail de l'expulsion des Arabes , et de ce que les Insulaires de la Taprobane y avoient contribué conjointement avec les Phéniciens , à proportion de leur nombre. Il lui demanda ensuite pour les premiers , leur renvoi jusqu'au port Blanc dans des vaisseaux que le Roi auroit la bonté de leur prêter , et que l'on renverroit incessam-

A a a

ment. Le Roi fit à Chérès une réponse très-gracieuse. Après l'avoir remercié de l'important service qu'il venoit de lui rendre , il l'assura qu'il étoit le maître de tout ce qui conviendrait dans son royaume ; le priant même de faire en sorte que les Insulaires de la Taprobane s'en retournassent aussi contents, s'il se pouvoit, du Roi de Tanis, que de Chérès. Il ajouta qu'après avoir disposé toutes choses pour leur départ, il se flattoit que Chérès voudroit bien venir dans sa capitale pour y recevoir les honneurs qui lui étoient dus , et s'y établir même pour toujours , s'il n'avoit point d'espérance plus haute ou plus agréable. Chérès qui ne voyoit point de poste d'où il pût attendre plus tranquillement la succession du royaume de Memphis, quand elle seroit échue , répondit au Roi qu'il auroit l'honneur de profiter de ses bontés, jusqu'à ce que le service de l'Egypte , et surtout de Memphis, sa véritable patrie, l'appelât ailleurs. Il ne passa en effet à Héropolis que le temps nécessaire pour régler la part qui revenoit aux Insulaires des richesses de la flotte , et qu'on y envoya chercher. Il les chargea ensuite de recommandations et d'éloges auprès de leurs Rois. Eux , de leur côté , l'assuroient qu'ils ne se consoloient de cette séparation que dans la pensée d'aller publier sa gloire et leur reconnaissance dans tout l'Orient.

On fit place dans les six vaisseaux à quelques Ethiopiens , qui en devoient trouver à eux dans le port Blanc , où ils avoient commerce , et qui partirent avec le même regret que les Insulaires. D'abord après ce départ , Chérès renvoya les troupes égyptiennes dans les quartiers d'où elles étoient venues , et prit avec les siennes le chemin de Tanis.

Son dessein n'étoit pas sans doute de les conduire jusques dans la capitale ; mais il devoit trouver sur sa route le canal du Nil , où ses vaisseaux étoient entrés en arrivant , et c'est là qu'il ramenoit son armée. C'est aussi là même qu'il leur donna congé en général , ou pour retourner dans la Phénicie , ou pour négocier , selon leur coutume , dans l'Egypte , ou sur les rivages des deux mers. Cependant comme dans cette flotte , également commerçante et guerrière , il y avoit environ dix mille hommes qui par leur inclination ou par leur fortune étoient moins marchands que soldats ; Chérès dit à ceux-ci , que comme il n'y avoit point encore de proposition de paix entre l'Egypte et l'Arabie , et qu'on ne savoit pas si le prétendant à la couronne de Memphis ne viendrait point attaquer ce royaume , suivant son premier projet , il alloit mander au Roi de Tyr , qu'en lui rendant ses troupes , il se réservoir la liberté de les lui redemander dans

A a 3

le cas unique de cette attaque. Ces dix mille hommes, et même tous les autres à l'envi, répondirent qu'ils appuieroient cette demande par leurs vœux et par leurs empressemens. Il finit par leur recommander les Sauvages déjà policés qu'ils amenoient avec eux ; et tous ceux dont ils s'étoient fait des vassaux et des associés sur les côtes de l'Afrique. Il recommanda lui-même au Roi de Tyr les uns et les autres dans une longue lettre qu'il lui écrivit. Elle fut reçue comme elle devoit l'être ; et tous les articles lui en furent accordés ou promis avec des remercîmens et des louanges extraordinaires. Cependant les Phéniciens , quoique plus éclairés sur les vertus de Chérès , et par conséquent plus attachés à lui que les autres sujets de sa flotte, supportèrent plus patiemment une séparation qu'ils ne crurent pas devoir être longue pour eux , et qui d'ailleurs les laissoit dans son voisinage. C'est ainsi que ce Héros , sans perdre la vue du trône qui lui étoit dû , se dépouilla néanmoins de tous les secours étrangers , qui sur la simple manifestation de son nom l'y auroient porté dès lors , par l'éclat de sa réputation et par le courant de ses prospérités continues. Mais il ne vouloit point inquiéter la vieillesse de son père. Il comptoit sur la faveur des peuples après son décès : et il ne désespéroit pas , en

se présentant devant lui en quelque occasion remarquable, de vaincre, de son vivant même, le crédit injuste de la plus insinuante et de la plus méchante de toutes les femmes.

Lorsqu'il alloit attendre cette occasion à Tanis, il apprit de quelques officiers de cette cour qui l'accompagnoient en chemin, que les Rois de l'Egypte nourrissoient entre eux des mécontentemens secrets contre le Roi de Memphis. Le gouvernement de Daluca en étoit la première cause. Ces Rois lui attribuoient, non sans raison, d'avoir attiré la guerre des Arabes qui menaçoit toute la nation : et ils avoient résolu par un conseil pernicieux, qui n'est pourtant que trop ordinaire aux Princes jaloux les uns des autres, de lui laisser essuyer du moins la première attaque des Barbares, sans la secourir. C'est pour cela même, ajoutoient ces officiers, que Daluca instruite de leur intention, avoit laissé tomber l'orage sur Tanis, quoique si proche, sans s'émouvoir, et avoit même empêché à son fils Pemphos de venir au secours de la princesse Mnévie, malgré l'amour qu'il intéressoit pour elle. Chérès leur répondit, que comme ancien soldat de Memphis, il souhaitoit que l'expulsion des Arabes rendît à son Roi l'amitié des Rois ses voisins, que la crainte de ces ennemis étrangers lui avoit fait perdre.

Comme on savoit le jour où Chérès devoit arriver à Tanis , on avoit fait de grands préparatifs pour son entrée. Non-seulement la milice des environs , mais la plupart des citoyens de la ville sous les armes , s'étoient avancés en ordre à près de trois lieues , pour le recevoir au son des trompettes et des tymbales. Il fit tout ce chemin entre deux files de soldats , qui arrêtoient derrière eux le peuple des villes et des campagnes voisines , que l'empressement de le voir attiroit de toutes parts. Ils disoient entre eux que c'étoit là celui qui revenoit d'un nouveau monde , et qui avoit porté les lois de l'Egypte chez des hommes inconnus. Plusieurs demandoient à ceux des officiers qui le suivoient , si le cheval qu'il montoit actuellement étoit le même qui lui avoit servi à délivrer Carthage d'un oppresseur , et la Tingitane d'un tyran ? et sur le signe d'affirmation qu'on leur donnoit , ils couroient de toutes leurs forces pour voir passer encore une fois le cavalier et le cheval. Arrivé dans la ville , il traversa une longue et large rue , où sans parler d'un peuple innombrable , toutes les beautés de Tanis placées , ou sur des échafauds ou à leurs fenêtres , le dévoroient des yeux , et se permettoient des acclamations justifiées par un exemple universel. En avançant vers le palais du Roi , qui faisoit face de très-loin

à la porte par où il étoit entré ; il apperçut sur le perron une dame environnée d'un grand nombre d'autres qui se tenoient à quelque distance d'elle , et qu'elle surpassoit toutes par la hauteur élégante de sa taille. Ne doutant point que ce ne fût la Princesse, il descendit de cheval , aussi bien que toute sa suite ; et il marcha à pied assez long-temps avant que de pouvoir distinguer les traits de son visage. Comme il lui parut qu'elle l'attendoit sur son perron , il hâta un peu le pas. Mais elle , s'avancant insensiblement, se trouva descendue jusqu'à la dernière marche , lorsqu'il arriva dans la place. Quoiqu'il se pressât alors davantage , il ne put l'empêcher de faire à-peu-près le quart du chemin au-devant de lui. Il discerna bientôt une personne d'une beauté majestueuse et piquante , qui attendit qu'il se fût relevé de la profonde inclination qu'il lui fit en l'abordant, pour lui mettre sur la tête une couronne de laurier. Ce fut là le coup qui porta la première atteinte à son cœur , et qui rappela , à sa mémoire les derniers avis d'Amédès. A l'égard de la Princesse , le goût dominant qu'elle avoit pour le mérite et pour la vertu, l'intéressoit depuis long-temps pour Chérès : et l'aimant déjà en quelque sorte sur la foi de la renommée , il ne lui arriva rien de nouveau dans ce moment que de lui trouver

un port et une physionomie digne de toute sa réputation. En lui donnant la main pour la reconduire dans le palais, il vit le Roi qui s'étoit avancé sur un grand balcon suivi de ses courtisans. Il reçut de-là les premiers signes de la reconnoissance de ce Prince ; et il en reçut de plus grands encore de sa propre bouche, lorsqu'il fut monté auprès de lui. Après bien des entretiens et des divertissemens, qui se succédèrent les uns aux autres dans le cours de la journée, le Roi fit conduire Chérès dans l'appartement qu'il lui avoit fait préparer dans son palais.

Quel que fût le penchant secret que Chérès et la Princesse avoient senti l'un pour l'autre dès le premier jour de leur entrevue, et qui s'étoit fortifié pendant deux mois de conversations fréquentes, quoique toujours publiques ; ce fut le Roi qui pensa le premier à attacher à lui ce Héros par le mariage de sa fille. L'indépendance de son trône dont il s'occupoit toujours, lui paroissoit plus assurée avec un homme qu'il croyoit sans parens comme Chérès, qu'avec un Prince comme Pemphos, qui pouvoit devenir Roi par la mort d'un frère. Mais il différa de proposer cette union à sa fille, jusqu'à ce qu'il eût obtenu des autres Rois pour Chérès un titre d'honneur, qu'ils lui donnassent tous ensemble, et qui réparât en quelque

sorte la naissance qu'il croyoit lui manquer. Il les invita par des agens fidèles et éloquens de nommer Chérès conservateur de l'Egypte. On leur représenta de sa part qu'il avoit mérité ce titre par l'expulsion des Arabes , que l'on devoit à son arrivée ; et que ce titre même lui donneroît un nouveau zèle contre eux dans le cas de leur retour , que l'on pouvoit craindre. On ajouta que c'étoit à ces Rois à récompenser réellement les grandes actions d'un Egyptien , que les autres peuples de la terre ne pouvoient payer que de louanges. On leur fit entendre enfin qu'il leur convenoit de soutenir, par une reconnoissance aisée et même utile pour eux , la gloire que ce Héros avoit acquise à l'Egypte par tant de travaux , aussi avantageux au genre humain que désintéressés pour lui-même. Le Roi de Thèbes et le Roi de This jugeant ce titre sans conséquence sur la tête d'un homme né dans la simple milice, tels qu'ils croyoient Chérès , n'hésitèrent pas de l'accorder pour lui au Roi de Tanis. Il ne se présenta pas même à leur esprit que cette décoration fût suffisante pour empêcher Spanius , qu'ils savoit être jaloux de l'honneur de sa couronne, à donner sa fille à un inconnu. C'est pourquoi ils ajoutèrent d'eux-mêmes qu'à ce titre seroit attaché la fonction de Général des armées égyptiennes dans les guerres étrangères. Le Roi de Memphis

que le faux Séthos avoit inquiété , applaudit tout d'un coup et au titre et à la fonction. Mais Daluca qui gouvernoit pour lui craignoit la vertu dans Chérès , plus que Chérès ne craignoit alors le vice dans elle. Ainsi elle forma différentes objections contre cette nouvelle dignité , et elle n'y consentit enfin que de peur de la lui voir donner malgré elle.

Spanius reçut de la part de tous ces Rois des ambassadeurs qui se concertèrent pour arriver en même-temps. Ils avoient ordre de leurs maîtres de le remercier d'avoir inventé un titre par lequel il les faisoit tous entrer avec lui dans le même témoignage d'estime et de reconnoissance à l'égard de Chérès. S'adressant ensuite à lui-même , on lui marqua l'étendue que l'on donnoit à son nouveau titre et la fonction qu'on y attachoit. On le pria d'être content d'une dignité qui commençoit et qui finiroit par lui. On lui marqua que les Rois leurs maîtres ne la croyoient point trop grande pour un Héros , qui après avoir fait tant d'honneur à l'Egypte par son nom seul , venoit de lui rendre en personne un service signalé contre les Arabes. Mais que dans les mêmes circonstances ils ne l'auroient accordé à aucun homme d'un autre caractère que lui , et qu'ils ne la confioient qu'à sa vertu. Qu'ils croyoient enfin que cette même vertu l'engageroit à

conserver pour sa patrie une affection, dont il avoit donné des preuves avant que d'avoir reçu d'elle d'autres bienfaits que la naissance. Chérès répondit qu'il n'appartenoit qu'au Roi qui avoit demandé pour lui cet honneur, de remercier dignement les Rois qui le lui accordoient avec surcroît. Mais que malgré la disposition où il avoit toujours été de verser tout son sang pour sa patrie, il espéroit que l'union des Rois entre eux rendant l'Egypte redoutable aux ennemis étrangers, ne feroit de sa nouvelle dignité qu'un titre sans fonction ; et que bien loin d'en vouloir abuser, il souhaitoit de n'en jamais faire usage.

Le temps qui s'étoit écoulé, pendant cette négociation avoit été plus que suffisant pour allumer dans le cœur de Chérès et de Mnévie un amour plus généreux dans le Héros, et plus tendre dans la Princesse. Mais l'extrême sagesse de l'un et de l'autre les avoit empêchés par des égards différens, non-seulement de le manifester au - dehors, mais de s'en faire l'un à l'autre aucun aveu. Cependant dès le lendemain de la publication de ce titre dans Tanis, le Roi prit sa fille en particulier, et lui dit : que bien qu'entre les amans qui s'étoient présentés à elle, il y en eût que des raisons d'état lui auroient fait exclure, il n'avoit jamais eu dessein de lui en faire épouser aucun

malgré elle. Qu'ainsi elle seroit encore maîtresse de refuser celui qu'il lui alloit nommer ; parce qu'il pensoit qu'elle ne pouvoit être heureuse qu'avec un époux qui conviendrait à l'un et à l'autre. C'est , continua-t-il , le conservateur de l'Egypte que je vous propose. La Princesse, après avoir dit au Roi que son obéissance lui étoit assurée à l'égard de quelque époux qu'il lui eût proposé, le remercia du choix de celui-ci : de sorte que le Roi comprit qu'il ne s'agissoit plus que de donner à Chérès la hardiesse d'aspirer à sa fille.

En effet , l'ayant mandé , et lui parlant sans témoins , il dit que la place où il venoit d'être élevé par tous les Rois de l'Egypte , répondoit au service général qu'il avoit rendu à la nation. Mais que sa dynastie , sa personne , et celle de sa fille ayant été délivrées par son courage d'un danger prochain et présent, il se croyoit redevable envers lui d'une récompense particulière , et qu'il n'en avoit point de plus précieuse à lui présenter que sa fille. Chérès répondit qu'il voyoit la générosité du Roi dans toute sa grandeur ; que cependant il étoit bien moins touché de ce qui flatteroit l'ambition d'un autre dans un tel présent, que de la liberté qu'il donnoit aux sentimens de son ame , et que tout inconnu qu'il pût être, c'étoit à cela seul que se rapportoit sa véritable reconnois-

sance. Mais, Seigneur, comme je sais que mon père vit encore, quoiqu'il ne s'avise point de me chercher dans les aventures extraordinaires où la fortune m'a conduit ; c'est à moi à aller au-devant de lui, pour obtenir son consentement sur un mariage dont les Rois mêmes se tiendroient honorés. Je ne vous demande pour cet éclaircissement qu'un voyage que mon impatience rendra très-court. Le Roi conçut un nouveau degré d'estime pour Chérès sur la régularité d'une obéissance à laquelle il n'avoit pas pensé, et il lui accorda une permission qu'il trouvoit convenable par rapport à sa fille même. Cependant il fut réglé entre le Roi, sa fille et Chérès, que ce nouvel engagement demeureroit secret jusqu'au retour de ce dernier. Qu'il le dissimuleroit, sur-tout au Prince Pemphos qui avoit passé secrètement par Tanis peu de jours avant l'arrivée de Chérès, et qui étant amant de la Princesse, n'avoit pourtant tiré ni du Roi ni d'elle aucune parole ; d'autant plus que la Reine Daluca paroissoit être alors en mésintelligence avec eux. On convint enfin que Chérès différerait son voyage de quelques jours pour recevoir les premiers complimens de tous les ordres sur le nouveau nom de conservateur.

L'espérance des deux amans, favorisée par l'autorité qui la rendoit légitime, ouvrit une

libre carrière à des vœux déjà formés , mais retenus jusques-là dans la réserve la plus sévère : et l'innocence même qu'ils voyoient dans leur amour en fit une passion à laquelle ils ne soupçonnoient point d'obstacle. Réciproquement pénétrés de l'estime due au mérite personnel de l'un et de l'autre , ils se félicitoient en secret d'avoir de quoi relever le mérite de l'objet aimé ; la Princesse , par sa couronne mise sur la tête d'un homme de fortune , et le Prince inconnu , par un trône supérieur à celui de Tanis qu'il comptoit d'y joindre bientôt. Rien toutefois n'égalait la modestie de la Princesse à cet égard. Trouvant en quelque sorte sa naissance même inférieure à la gloire de son amant , elle ne pouvoit lui parler que de ses actions héroïques : elle y mettoit un prix que les louanges confuses du monde entier n'exprimoient point , et qui surprenoit même quelquefois l'amour-propre de ce Héros. Il n'y savoit autre chose que de la payer d'un amour qui ne lui laissoit aucune défiance , à quelque point que fût parvenue la délicatesse de son cœur. Un nuage cependant jetoit quelque trouble dans l'ame de Mnévie. C'étoit l'absence prochaine de Chérès , dont il se réjouissoit au contraire par l'espérance de revenir digne en toute manière et publiquement d'une telle épouse.

Il étoit sur le point de partir pour cet unique dessein , lorsqu'on apprit de plusieurs endroits que le faux Séthos , ayant obtenu du Roi de Mériaba une armée plus forte que la précédente , attendoit la fin du débordement du Nil déjà presque retiré , pour venir attaquer le royaume de Memphis. Il avoit persuadé au Roi Arabe que Chérès s'étoit désarmé lui-même en renvoyant les troupes qu'il avoit formées pendant dix ans ; et qu'il lui seroit impossible de tirer les mêmes services de la milice égyptienne , qui n'avoit été employée depuis ce temps-là à aucune guerre considérable. Cette nouvelle redoubla dans Chérès l'impatience de partir : et son devoir se trouvant joint aux intérêts de son amour , il ne parut plus occupé que d'une marche qu'il devoit faire en général d'armée ; au lieu qu'il méditoit auparavant de se glisser seul et secrètement dans le palais d'Osoroth. Mais cette même circonstance redoubla l'inquiétude de la Princesse sur son départ. Il est impossible de calmer une amante sur les périls de la guerre ; et le courage de Chérès ne lui parut pas moins à craindre que son refroidissement. Elle lui dit dans le dernier adieu où elle eut occasion de lui parler seule : que tout le poids de l'amour tomboit toujours sur les personnes de son sexe. Que le service de la patrie , les apprêts et les dangers mêmes de la guerre

Tome II.

B b

étoient pour les hommes autant de distractions et de soulagemens dans l'absence ; pendant que ces mêmes objets accabloient le repos et l'inaction d'une amante , à proportion de sa fidélité et de sa tendresse. Chérès touché de ce discours , lui dit , qu'elle lui donnoit la hardiesse de lui faire un serment qui ne paroissoit pas d'ailleurs convenable à l'honneur , auquel elle avoit raison de croire que son mariage l'élevoit ; c'étoit de lui jurer devant les Dieux de n'épouser jamais une autre qu'elle. La Princesse parut satisfaite d'un engagement si formel ; et sous prétexte qu'il devoit partir le lendemain de très-grand matin , elle jugea à propos de ne le plus voir pour cacher ses larmes.

Mais lorsqu'ils étoient sur le point de se séparer , le Roi entra dans le lieu où ils venoient de s'entretenir. Il dit à Chérès qu'il ne croyoit point ses invitations plus fortes que celles de sa fille , pour l'engager à ménager sa vie et à presser son retour , autant que le service de l'Egypte et l'intérêt de sa gloire pourroit le lui permettre. Qu'il ne laissoit pourtant pas d'avoir ses motifs particuliers pour faire les mêmes vœux. Qu'il ne prétendoit point que Chérès lui eût toute l'obligation du choix qu'il avoit fait de lui pour son gendre : et que dans le dessein irrévocable qu'il avoit formé pour la succession de sa couronne , de ne donner à sa

filie aucun époux qui pût être Roi par lui-même, Chérès étoit de tous les hommes, celui qui avec le plus de mérite d'ailleurs, remplissoit le mieux cette vue. Chérès frappé de cette déclaration comme d'un coup de foudre, eut bien de la peine à cacher le désordre de son ame. Il tâcha de le déguiser sous l'excès de reconnoissance et de modestie qu'un éclaircissement si flatteur pouvoit autoriser. Il y réussit à l'égard du Roi. Mais les yeux d'une amante sont bien plus pénétrants : et Mnévie, par l'embarras seul qu'elle apperçut en Chérès, fut très-affligée de cette exception de son père qu'elle n'avoit jamais su. Chérès ne voyant point encore quel parti prendre sur cette cruelle idée, se hâta de sortir, en faisant un dernier salut au Roi et à la Princesse, pour toute réponse.

Ayant cherché d'abord à se trouver seul quelques instans, il commença par s'avouer à lui-même qu'il étoit tombé dans cette passion fatale aux héros les plus vertueux, et dont il avoit un exemple récent dans la personne de Giscon. Qui me retirera moi-même, disoit-il, de l'abîme, d'où j'ai tiré cet heureux ami ? Me voilà chargé d'un serment, non plus fort, mais plus sacré que mon amour même ; et j'aspire au sceptre de Memphis, que j'ai cru témérairement pouvoir accorder avec l'un

et l'autre. Il me reste d'abandonner ce sceptre. Mais de quel opprobre vais-je me couvrir, si, Roi par moi-même de la seconde dynastie de l'Égypte, je me réduis à être Roi de la dernière par un mariage; ou pour mieux dire, si je deviens le premier sujet de mon épouse? Allons à Memphis, continuoit-il, le lieu et le temps m'éclaireront. Affermissez cependant, ô justes Dieux! la résolution que vous m'inspirez dans ce moment, de me conduire en chaque circonstance, selon les lois de l'honneur et de la vertu, quoi qu'il puisse m'en coûter. La première de ces lois est, sans doute, de remplir actuellement la fonction dont ma patrie m'a honoré, et de suspendre pour elle tous les troubles de mon esprit et de mon cœur. Il suivit ce projet sur le champ, et devenant au-dehors un homme tout autre qu'il ne l'étoit au-dedans, il commença à faire filer les troupes qu'il prenoit dans la milice de Tanis, en leur marquant la province du royaume de Memphis, où elles devoient se rendre. Il dépêcha des courriers, pour tirer aussi, selon le droit de sa charge, des soldats de Thèbes et de This, qu'il fit prendre sur les frontières de ces royaumes, afin qu'ils eussent moins de chemin à faire; et il leur fit donner le même rendez-vous. Après quoi il se mit lui-même en route, accompagné des officiers qui convenoient à sa dignité.

Chérès, en entrant dans la ville où il avoit reçu la naissance et l'éducation, ne put s'empêcher de s'attendrir sur lui-même. Bientôt après, cet attendrissement se tourna sur la différence qu'il crut appercevoir dans l'extérieur des maisons et des citoyens, qui lui parut se sentir de la longueur d'un gouvernement dur et injuste. Il reçut, en passant dans les rues, tous les hommages dont le zèle des peuples les avoit laissés les maîtres. Mais la Reine avoit retranché presque tout ce qu'elle avoit pu, du cérémonial qui dépendoit d'elle. Cependant, comme sans parler du titre de conservateur, la milice étoit soumise au Général, les gens de guerre qui s'étoient trouvés sur son passage, lui firent un grand cortège, jusque dans la place où étoit le palais du Roi.

Les seules approches de Chérès avoient déjà causé un ébranlement extraordinaire dans l'ame d'Osoroth. La vertu de ce Héros, plus fameuse encore que ses exploits, le dégoûtoit extrêmement des intentions dépravées et de la conduite pernicieuse qu'il appercevoit depuis assez longtemps en Daluca, et qu'il ne souffroit plus que par habitude et par paresse. Ah! disoit-il, si Chérès étoit mon fils, au lieu du rebelle Séthos; que je lui rendrois avec plaisir la succession de ma couronne! Et tel qu'il est, combien la fortune de mes deux fils seroit-elle plus

tranquille sous sa tutelle que sous celle de leur mère même ! Dans des dispositions qui se fortifièrent quand il le sut à la porte de son palais , il l'envoya prier de vouloir bien entrer seul dans son cabinet. Chérès alla se jeter un genou en terre entre les bras du Roi assis qui les lui tendoit. Vertueux et brave Chérès , lui dit son père en le faisant relever , vous pensez peut-être qu'on a quelque lieu de me reprocher les alarmes que j'ai attirées sur mon royaume et sur toute l'Egypte , par la réponse un peu trop indifférente , que j'ai rendue à mon fils aîné , lorsqu'il m'a fait dire qu'il vivoit encore. Mais outre qu'après avoir établi son existence , il auroit pu rentrer auprès de moi avec le temps dans tous ses droits , la réplique outrageante que vous savez sans doute qu'il m'a fait faire , et qu'il a soutenue aussi-tôt par une guerre ouverte , prouve aujourd'hui que malgré les espérances de sa première jeunesse , j'aurois donné à mes peuples un mauvais Roi , en le nommant mon successeur. J'avoue qu'au sortir de l'exemple funeste de la nuit de Coptos , le seul nom de Daluca dut l'empêcher de revenir dans mon palais ; et qu'ayant eu depuis la foiblesse de rappeler cette femme de l'exil où je l'avois envoyée , mon aîné avoit encore sujet de la craindre dans les derniers temps où il m'a fait proposer son retour. Mais la loi

qu'il m'imposa de la bannir, avoit quelque chose de si audacieux, et de si insolent, qu'il m'a mis lui-même hors d'état de l'exécuter. En un mot, me voilà borné, quand je le souhaiterois autrement, aux deux fils que j'ai eus de Daluca. Je ne vous dissimulerai point qu'ils sont l'objet de toute ma tendresse. Je me flatte qu'avec le temps, vous les trouverez dignes de votre amitié même. Ils la méritent du moins, par l'estime profonde et la haute admiration qu'ils ont l'un et l'autre pour vos vertus, quoiqu'ils ne vous connoissent encore que par la renommée. L'aîné des deux, auquel je destine mon sceptre, est dans ce palais. Il quitte peu ma personne, et il n'est jamais sorti du royaume. Le second, plus ardent et plus curieux, a déjà beaucoup voyagé, et s'il n'avoit craint de déplaire à sa mère, il auroit porté ses pas jusqu'à vous ; d'autant plus qu'il a avoué, au retour de sa dernière absence, qu'il avoit passé par des lieux assez voisins de ceux où vous étiez. Mais à peine a-t-il demeuré cette fois un seul jour à Memphis, qu'il a couru vers les bords de la mer Rouge, pour les défendre de l'invasion de Séthos ; et il y est actuellement. Ce n'est pas sans dessein, brave Chérès, que j'entre avec vous dans ce détail. Je n'hésiterai pas de vous révéler que cette femme qui m'a fait perdre mon fils aîné,

lorsqu'il étoit le plus aimable , est celle-là même que je crains pour mes deux autres fils qui sont les siens : et c'est contre elle que je vous demande votre protection pour eux , dans le temps où je ne serai plus. Je ne suis point assez aveugle pour ne pas m'appercevoir que tout le zèle qu'elle marque , sur-tout à l'égard du Prince Béon , son aîné , n'est qu'une voie qu'elle s'ouvre à elle-même pour conserver la souveraine puissance : et je prévois qu'elle en abusera encore plus envers mes sujets , par la soumission de son fils , qu'elle n'en a abusé jusqu'à présent par la foiblesse de son époux. Inspirez à mon fils par vos conseils , une vigilance et une fermeté que je n'ai pas eues dans un autre âge , et dont ma vieillesse me rend incapable aujourd'hui que j'en connois mieux l'importance et l'obligation. Etendez votre amitié généreuse sur le Prince son frère , dont elle empêche l'établissement chez des Rois voisins , par de fréquens sujets de plaintes qu'elle leur donne. Elle suspend aujourd'hui même une inclination avantageuse que le jeune Pemphos vous expliquera mieux que moi , quand les ordres de la guerre l'appelleront auprès de vous. En un mot , ne devant plus me fier à mon propre choix , c'est sur la voix publique , sage Chérès , que je vous choisis pour être le tuteur et le père de mes deux enfans. Quoique le titre de conservateur

de l'Egypte vous donne une fonction plus étendue , j'ose espérer que les intérêts du royaume de Memphis, votre patrie propre, obtiendront de vous quelque degré de préférence.

Seigneur, répondit Chérès, il n'y a point d'homme dans le monde, quelque barbare qu'il pût être, auquel une confiance pareille à celle dont vous m'honorez, n'inspirât du zèle pour les deux Princes vos fils. Séthos lui-même deviendrait le défenseur de ses frères, regardés jusqu'ici comme ses rivaux : jugez, Seigneur, quelle impression vos discours ont faite sur un homme dont la fidélité a paru assez éprouvée, pour engager avec vous les Rois vos voisins à le nommer conservateur de l'Egypte. Alors le Roi qui avoit recommandé au Prince Béon, de se trouver à la porte de son cabinet, entendit un bruit léger qui lui indiqua qu'il y étoit. Du dedans il lui ordonna d'en ouvrir la porte : et le Prince étant entré, Chérès lui fit d'une manière générale, mais très-vive, toutes les protestations d'attachement et de service qu'il pouvoit attendre de lui. Le jeune Prince les reçut avec de grands témoignages de reconnaissance, et même avec ce respect qu'attiroit à Chérès une réputation qui remplaçoit à l'égard de tout le monde, sa naissance méconnue.

Dès que Chérès se trouva seul avec son frère , il lui dit que dans une guerre qui menaçoit l'intérieur du royaume , et qui attaquoit personnellement le Roi , il croyoit qu'un fils destiné par son père à la succession de sa couronne , devoit s'armer lui-même , et donner des preuves de son courage. Béon lui répondit que les premières nouvelles de la guerre avoient fait naître en lui cette pensée et cette résolution. Que depuis il avoit tenté bien des fois d'obtenir le consentement de sa mère pour aller couvrir les frontières du royaume , du moins jusqu'au retour de son frère qui voyageoit alors dans les pays étrangers. Mais que sa mère s'étoit toujours opposée à son dessein , en lui représentant le besoin que son père avoit de sa présence , pour la consolation de sa vieillesse ; et le besoin qu'elle avoit elle-même du seul fils qui lui restoit alors en Egypte , pour entretenir l'amitié de son époux envers elle. Elle ajouta qu'elle avoit eu soin de garnir les côtes de la mer Rouge , dans l'étendue qui appartient à Memphis , de capitaines et d'officiers plus capables que moi de les défendre : en un mot , que si ses prières ne suffisoient pas pour m'arrêter , elle me faisoit une défense expresse de sortir de l'enceinte de la ville pendant toute la durée de la guerre. Chérès répliqua que les devoirs publics de-

voient l'emporter sur les complaisances domestiques. Qu'il se souvînt sur-tout qu'un Roi n'est soumis qu'au maître invisible du monde. Mais qu'aussi c'est à lui qu'il rendra un compte d'autant plus sévère des injustices qu'il permet, que les personnes qui les font lui appartiennent de plus près ; et que par rapport aux hommes, les crimes qu'il tolère dans ses proches, ajoutent le mépris à la haine qu'il s'attireroit en les commettant lui-même. Ces réflexions, Seigneur, regardent un autre temps. Aujourd'hui vous avez un Roi et un père : pressez-le de vous laisser la liberté de venir avec moi. Cette permission seule vous donnera droit, dans une conjoncture comme celle-ci, de négliger les défenses trop intéressées d'une mère. Le jeune Prince étant allé faire cette demande au Roi, Osoroth la lui accorda sur la confiance qu'il avoit en Chérès, et beaucoup plus encore par la déférence qu'il avoit pour son avis.

Le Conservateur qui se disposoit à partir incessamment alla trouver la Reine ; et lui parlant d'un ton qui ne marquoit ni fierté, ni soumission, il lui dit : que souhaitant d'inspirer aux Rois de l'Egypte le zèle de se soutenir mutuellement contre les ennemis étrangers, il amenoit avec lui de Tanis dix mille hommes, ou du moins leur avoit marqué les postes où ils se rendroient dans les parties orientales du royaume de Mem-

phis : qu'il avoit déjà pris ses mesures pour en avoir autant de chacune des deux autres dynasties ; qu'outre cela ne pouvant refuser dix mille Phéniciens qui s'offroient à lui , et qui résidoient actuellement dans les ports qu'ils avoient sur la mer Rouge , il voyoit là quarante mille hommes de troupes auxiliaires qui seroient soudoyées par leurs propres Rois. Qu'ainsi ne voulant avoir que cent mille hommes de troupes réglées, il n'en restoit que soixante mille à prendre dans la milice de Memphis. La Reine lui répondit qu'elle en avoit envoyé bien davantage sur les frontières maritimes du royaume ; qu'elle alloit par conséquent en rappeler une partie. Chérès répliqua que bien qu'il ne voulût pas les employer en campagne , il s'en serviroit pour fortifier les garnisons déjà établies le long de la mer ; ou même pour les placer dans des villes de terre, où l'on pourroit en avoir besoin. Mais qu'il la supplioit de ne point faire languir les munitions de guerre et de bouche , qu'il auroit l'honneur de lui demander lui-même par ses courriers.

La Reine secrètement offensée d'un discours par lequel il sembloit que Chérès pénétrât ses mauvaises intentions , et encore plus fâchée de ce qu'il emmenoit son fils , dissimula néanmoins ces premiers chagrins qui paroisoient lui en annoncer de plus grands. Elle se contenta de lui

dire qu'il auroit raison de ne s'adresser qu'à elle, et que cette précaution étoit importante, sur-tout s'il arrivoit quelque échec dans la campagne : parce qu'il seroit moins fâcheux que les affaires de la guerre et de tout le royaume allasent mal, que de chagriner le Roi. Chérès ne répondit rien à un pareil discours ; et en la quittant, il pensa que l'on pouvoit bien connoître jusqu'où alloit la méchanceté de certains ministres ; mais qu'il n'étoit pas possible de deviner la bizarrerie de leurs vues et de leurs raisonnemens.

Chérès sortant de son cabinet, profita de la nuit qui commençoit pour entrer secrètement dans la maison des prêtres. C'étoit là le seul lieu où il eut pu respirer pleinement depuis dix ans entiers qu'il cachoit son nom et sa naissance. Les prêtres qui le reconnurent tous par les deux qui l'avoient suivi dans ses voyages, et qu'il avoit envoyés avant lui dans leur maison, le reçurent avec une joie qu'ils pouvoient seuls goûter toute entière. Ils le conduisirent d'abord dans le derrière du sanctuaire, où malgré les agitations présentes de son ame, il renouvela courageusement tous les vœux de son initiation. Là même ils lui rendirent la veste d'initié, qu'il cacha néanmoins encore long-temps sous ses habits de guerre. Au sortir de-là il leur confessa la situation de son cœur. Ils commençoient à le plaindre,

lorsqu'il les fit passer au plus haut degré d'admiration , par les projets héroïques qu'il avoit conçus au sujet de ses deux frères. Ils regardèrent ses desseins comme un dénouement glorieux aux embarras où l'amour est capable de jeter les plus grands hommes. Ils firent ensuite tout ce qui étoit en eux pour contribuer au soulagement de son esprit , pendant les deux ou trois heures qu'il leur donna. Enfin , lorsqu'il fut prêt de sortir , ils lui présentèrent sa cassette , qu'ils lui avoient d'abord offerte , et qu'il avoit regardée comme son dernier objet. La mort avoit enlevé le grand prêtre , auquel il avoit écrit de la Taprobane de reprendre en pierreries dans cette cassette le paiement des sommes qu'il avoit empruntées des prêtres qu'il avoit trouvés en cette île. Mais son successeur lui en fit voir la clef attachée à un anneau dans le même état où il l'avoit laissée. Il se plaignit plutôt qu'il ne les remercia de leur générosité. L'ayant ouverte , il leur fit accepter en cette monnoie cette ancienne dette : mais il ajouta que se défiant de l'exactitude de la Reine pour les frais de la guerre qu'il alloit faire , il les prioit de lui envoyer sur le même gage les sommes qu'il leur feroit demander. Comme cette cassette étoit un véritable trésor , Chérès pouvoit faire de pareilles avances sans le diminuer sensiblement. Il y prit enfin l'anneau de la feue Reine sa mère , quoiqu'il ne

voulût pas le mettre à son doigt ; et après leur avoir dit adieu , il revint dans le palais.

Comme les personnes de la cour savoient que Chérès avoit été admis seul dans le cabinet du Roi, et dans celui de la Reine, on comptoit qu'il seroit occupé tout le jour d'affaires d'état, et qu'on ne pourroit le voir et lui parler que dans l'assemblée qui se tenoit après le souper du Roi. Mais aussi dans cette espérance, cette assemblée se trouva aussi nombreuse qu'elle pouvoit l'être. Chérès y distingua d'abord à la première place, la Princesse épouse du Prince Béon, parce que le Roi et la Reine étoient absens. Ce Prince se fit un plaisir de mener lui-même le Conservateur jusqu'à elle. Il fut touché de l'air qu'il lui trouva de la feue Reine Néphté sa mère, autant qu'il pouvoit s'en ressouvenir, et que la bague qu'il venoit de prendre, et où elle étoit représentée, lui avoit rappelé son image. Béon lui dit aussi qu'elle étoit fille du Roi de This, actuellement régnant, et par conséquent nièce de la feue Reine de Memphis. Là-dessus Chérès admira par combien d'incidents, les Dieux sembloient l'inviter à accomplir la résolution qu'il avoit formée, et qui devoit éclore dans son temps. Cependant la Princesse qui laissoit voir alors les premières apparences de grossesse, fit d'abord à Chérès un accueil gracieux et aussi flatteur que ses vrais

sentimens le lui suggérèrent. Mais elle ajouta ensuite un tendre reproche , de ce qu'il lui enlevait son époux , qui vouloit le suivre à la guerre. Chérès appercevant que ses yeux commençoient à se mouiller , baissa un peu sa voix , et lui dit que si elle lui faisoit l'honneur de lui donner le lendemain quelques momens avec le Prince , il se flattoit de lui faire agréer à elle-même cette courte absence. Ce rendez - vous étant pris , la Princesse livra Chérès de très-bonne grace à toute l'assemblée , dont il satisfit la curiosité avec une complaisance qui attira autant d'éloges que les choses mêmes qu'il racontoit.

Il employa toute la matinée du jour suivant aux soins de son ministère , et à mettre tout en ordre pour partir le lendemain. Mais un peu avant midi , il alla , comme il en étoit convenu , à l'appartement de la Princesse , où il trouva le Prince Béon. Il n'eut pas de peine à faire concevoir à la Princesse que l'honneur et le devoir demandoient son époux à la guerre ; et son époux même l'y avoit déjà disposée. Mais elle dit que pendant son absence , elle alloit se retirer chez les Prêtresses , dans le palais sacerdotal , et qu'elle avoit déjà obtenu leur agrément pour y coucher/ dès la nuit prochaine. Son mari l'invitoit encore à jouir des amusemens de la cour. Mais elle répondit
obstinément ,

obstinément, qu'elle n'en vouloit point d'autres jusqu'à son retour, que ses lettres et la compagnie des Prêtresses. Chérès loua beaucoup son dessein ; et pour entrer dans l'esprit de cette Princesse vertueuse, il lui dit, qu'il comptoit beaucoup, pour le succès de leur entreprise, sur les prières qu'elle adresseroit aux Dieux pendant sa retraite. Au sortir de-là, il continua de hâter ses préparatifs. Il rendit même le Prince participant des plus considérables ; et il trouva en lui un disciple très-attentif aux raisons et aux motifs qu'il lui exposoit de ses différens arrangements.

Tout étant réglé, de manière qu'il avoit de libre le reste de la soirée et la nuit suivante ; il trouva moyen de s'enfermer pour écrire à la Princesse de Tanis. Il lui mandoit en substance : que par des enchaînemens qui n'étoient pas nouveaux entre des gens de condition militaire, il n'avoit pu assurer la découverte réciproque entre son père et lui, que pour la fin d'une campagne qu'il se flattoit de terminer en peu de temps. Mais que ces obstacles mêmes, ce délai, et les suites de la victoire qu'il demandoit aux Dieux, lui rendoient l'idée de Mnévie encore plus présente et plus précieuse, que lorsqu'il avoit l'honneur de l'entretenir tous les jours. Enfin, que depuis son départ, il s'étoit fait de nouveaux motifs de la revoir

incessamment. Il termina là sa lettre, sans y avoir employé aucun des termes familiers à l'amour, qui n'y étoit pas même nommé. Le lendemain un peu avant le lever du soleil, il partit de Memphis avec le Prince Béon, et avec quelques troupes qu'il avoit réservées pour leur suite particulière.

La principale vue de Chérès en ce renouvellement de guerre, étoit de prendre l'imposteur vivant. Son dessein n'étoit pas de renvoyer la manifestation plus loin, que le retour de cette campagne, quand même il ne parviendrait pas à cet objet particulier : mais quoiqu'il eût dans le témoignage des Prêtres qui l'avoient suivi, et dans son caractère d'initié, des preuves incommunicables à tout autre qu'à lui, de la vérité de son état ; il regardoit la confrontation et la confession forcée de l'imposteur saisi, comme une circonstance désirable pour donner un plus grand lustre à sa déclaration. Après avoir passé au-delà de cette grande île formée par le Nil, à l'orient de Memphis, dans laquelle est enfermé le nome, appelé Nilopolite, il s'arrêta dans un lieu d'ailleurs très-commode, situé à vingt lieues ou environ de Memphis, et à dix lieues de la mer Rouge. Il jugea à propos d'établir-là avec le peu de troupes qu'il amenoit, et celles qui étoient déjà arrivées de Tanis, le centre ou

le rendez-vous principal de son armée. Ensuite laissant Béon avec le titre de Commandant , et sous le conseil de quelques officiers habiles qu'il avoit connus autrefois , et qui ne le connoissoient plus ; il l'avertit de recevoir et de placer dans les quartiers qu'il lui marqua , les troupes auxiliaires qui devoient arriver. Après quoi il alla , accompagné de peu de gens , vers les côtes de la mer , pour les visiter , et pour prendre , s'il se pouvoit , de ses propres yeux , quelque connoissance de la flotte ennemie.

Il étoit naturel de commencer cette visite par l'endroit où campoit Pemphos ; d'autant plus que ce Prince avoit choisi la partie du rivage la plus dénuée de forteresses , et dont la nature du terrain rendoit l'abord le plus facile. Sa tente étoit immédiatement au bord de la mer , et elle étoit environnée au loin d'une armée de six vingt mille hommes. Sa mère , pour le consoler des chagrins qu'elle lui donnoit d'ailleurs , lui avoit conféré le titre de Commandant , en le soumettant néanmoins à un conseil. Mais la vivacité de ce jeune Prince , et l'expérience qu'il avoit acquise dans ses voyages , et qu'il savoit faire valoir , avoient déjà changé ce titre en réalité. Cependant , dès qu'il eut appris que le Conservateur arrivoit à ses dernières lignes , il lui envoya une députation , par laquelle il lui fit dire , que ne croyant pas devoir quitter son

poste si près de la nuit , il l'attendoit pour lui remettre le commandement à l'entrée de sa tente. Le Conservateur lui fit répondre qu'il le supplioit de l'attendre dans sa tente , et même de l'y recevoir seul , parce qu'il avoit à conférer avec lui dès ce jour-là , et à lui demander ses avis pour la conduite de cette guerre.

Chérès n'étoit pas si peu clairvoyant , qu'il ne jugeât par un grand nombre d'indices , que le lecteur peut avoir apperçus , que le Prince qu'il alloit aborder étoit ce même Pam-mus qui étoit venu le trouver dans les champs de Carthage. Mais comme il sentoit que Pemphos avoit jugé à propos de déguiser à sa mère la liaison qu'ils avoient déjà eue ensemble , il résolut de suivre jusqu'au bout cette réserve. En effet ils se saluèrent , à l'entrée de la tente du Prince , comme deux hommes qui ne se connoissoient que par leur rang et par leur nom. Mais ayant été laissés seuls dans le même moment ; le jeune Pemphos , plein de vénération et de reconnoissance pour son maître en fait de guerre , autant que d'amour pour la Princesse de Tanis , commençoit d'ouvrir son cœur à Chérès , comme à un homme qu'il jugeoit avoir vu sans intérêt l'objet de ses vœux. Il entreprenoit un détail des injustices de sa mère , qui par des animosités perpétuelles contre les Rois ses voisins , l'avoit empêché d'aller offrir son

bras à la Princesse Mnévie dans l'irruption récente des Arabes. Je m'en suis consolé, ajoutoit-il , par rapport à elle , puisqu'elle trouvoit en vous un bien plus grand défenseur ; mais j'en suis inconsolable par rapport à moi. Chérès saisit le premier intervalle que lui laissa la rapidité des discours de ce jeune amant , pour lui dire : Seigneur , la Princesse Mnévie est instruite de votre zèle , et elle ne vous attribue point les mauvais procédés de la Reine Daluca. Mais il faut achever la conquête de son cœur par l'accomplissement des devoirs que votre patrie vous impose ici , et la mériter , en lui préférant aujourd'hui le service de Memphis , qui selon toutes les apparences va être bientôt attaquée. Ah ! trop vertueux Chérès , reprit Pemphos , que vous êtes heureux d'être au-dessus de toutes les foiblesses de la nature ! C'est bien mon dessein de remplir ici les fonctions que vous me donnerez : mais en vérité à la fin de cette campagne , il sera bien temps que je recueille le fruit de trois ans de persévérance. J'ai exécuté sans délai la condition que Mnévie m'avoit imposée d'aller me former à votre école. Je n'ai peut-être pas lieu de m'en repentir , et vous m'avez paru content de moi. J'ose même espérer que la compassion et l'humanité , qui est la plus éclatante de vos vertus , m'aideront dans un amour aussi ardent et aussi traversé que le mien. Ché-

rès lui répondit : vous pouvez conserver l'espérance , mais bannissez l'agitation , pour vous livrer tout entier aux soins de la guerre , commençons dès ce moment à nous en entretenir. Là-dessus il lui communiqua le projet de prendre leur ennemi vivant. Il lui fit concevoir qu'une simple vicissitude d'attaques et de résistances entretiendrait à jamais dans l'esprit de tous les hommes l'idée d'un prétendant ; qui causeroit une inquiétude éternelle aux successeurs de la couronne de Memphis. Mais , dit Pemphos , le supposant pris et reconnu , il conviendra peut-être à mon frère de lui céder ; ou ce qui seroit encore pis , l'armée et les peuples pourroient s'aviser de l'y contraindre. Je me charge de l'événement , dit Chérès , et je vous réponds qu'il ne prendra pas la place de votre frère. Ne songeons qu'aux moyens de venir à bout de notre entreprise. La garde que vous faites ici du rivage est excellente pour empêcher l'abord de l'ennemi ; mais n'amenant point de décision , elle ne doit point avoir de fin. C'est déjà un grand mal d'être tenu long-temps en haleine , et de se fatiguer dans une attente. Les Arabes , sans sortir de chez eux , vous imposeront tous les ans le même exercice par de faux bruits. Profitons de leur dessein manifesté cette fois par leurs vaisseaux apperçus , pour les attirer par notre retraite , et employons l'apparence de la crainte

pour faciliter leur débarquement. Pemphos entra avec joie dans cet avis, qu'il n'auroit pas osé prendre de lui-même, par l'appréhension des reproches de la cour.

Le jour suivant, le Conservateur envoya demander les dix mille cavaliers phéniciens qui attendoient ses ordres dans une colonie très-voisine, et qui partirent aussitôt pour le rendez-vous général. Il prit ensuite des arrangements avec Pemphos, pour distribuer une partie des troupes qu'il avoit de trop en quelques villes du voisinage; afin de laisser libre une plaine assez déserte, qui conduisoit du rivage au camp où il avoit laissé Béon. Il nomma Pemphos commandant de ces troupes surnuméraires, aussi-bien que des garnisons des villes maritimes, pour s'en servir lorsque les ennemis auroient débarqué, et se seroient avancés dans la plaine. Il fit partir en même-temps les troupes de la grande armée qu'il destinoit pour son camp. En même-temps comme les vaisseaux Arabes ne paroissoient point encore ensemble, il y retourna avec elle, et y trouva celles qu'il attendoit et de Thèbes et de This. En ayant fait la revue, et s'étant bien assuré du nombre sur lequel il avoit compté, il revint en diligence sur le rivage de la mer, où il n'avoit laissé qu'une douzaine de mille hommes avec leurs tentes dressées.

Enfin, au bout de cinq ou six jours, et le

lendemain d'une nuit où Pemphos étoit venu lui raconter les préparatifs qu'il avoit faits dans les ports voisins , l'aurore leur découvrit une flotte formidable , qui parut se disposer à une descente. Le Conservateur ayant renvoyé le Prince à son département , fit lever son camp de douze mille hommes , à la vue de l'ennemi , avec une promptitude qui avoit l'air d'un effroi et d'une fuite. Les soldats avoient ordre d'abattre leurs tentes sans les emporter , et aussitôt de se mettre en marche après lui pour le rendez-vous général. Il leur commanda même de laisser tomber le long du chemin , quelques armes et quelques hardes , comme il arrive à des troupes qui marchent avec précipitation. Ses mesures néanmoins étoient prises de telle sorte , que quelque diligence que pût faire la flotte pour débarquer , elle devoit laisser trois grandes heures d'avance aux douze mille hommes. Mais comme on n'avoit point fait d'obstacle aux Arabes , sur le rivage ni sur la route , la queue même de leur armée , profitant d'un clair de lune , étoit , à minuit , à trois ou quatre lieues de la mer. Pemphos attendit qu'ils fussent tous passés , pour rétablir sur le rivage soixante mille hommes , qu'il eut bientôt remis ensemble ; et qui au lieu d'empêcher , comme auparavant , les ennemis d'aborder , devoient les empêcher maintenant de s'en retourner.

Mais ce jeune Prince pour mériter la bienveillance de Chérès dont il croyoit avoir besoin , lui avoit proposé une expédition aussi hardie qu'importante , à laquelle le Conservateur ne l'auroit jamais engagé , et qui néanmoins fut exécutée cette même nuit avec toute la hardiesse et tout le bonheur qu'on pouvoit attendre : c'étoit celle dont il lui étoit venu rendre compte la nuit précédente , comme d'une chose prête. Dès le même jour que Chérès lui eut communiqué le dessein de laisser entrer les Arabes dans l'Egypte , il imagina de brûler leurs vaisseaux , lorsque les hommes seroient descendus à terre. Malgré toutes les objections de Chérès , il insista si vivement sur la légèreté avec laquelle les nautonniers égyptiens et phéniciens conduisoient leurs petites barques , dans des fêtes qu'ils donnoient sur mer depuis son absence , qu'il lui fit entendre qu'ils se feroient un jeu de passer et de repasser entre les vaisseaux ennemis , en échappant même aux traits qu'on pourroit lancer sur eux. Il ajouta que des vaisseaux presque vides manqueroient de défense , et que la haine de leurs marchands et de leurs pêcheurs contre les corsaires arabes , leur feroit trouver tout le courage et toute l'industrie qu'il leur falloit pour cet exploit. Chérès se rendit à ses raisons. En effet , comme la lune se couchoit

à minuit cette nuit-là , Pemphos conduisit lui-même trois cent petites barques chargées de matières combustibles. Elles trouvèrent moyen d'aborder , sans être vues , une flotte de deux cent vaisseaux , dont chacun portoit un fanal qui n'éclairait que leurs ennemis. Ce fut bientôt un embrasement général , dont trois ou quatre vaisseaux échappèrent à peine pour aller porter en Arabie la nouvelle d'un désastre , d'autant plus sinistre , qu'il faisoit augurer le sort des troupes débarquées , sans que ces fugitifs en sussent aucune circonstance. Mais dès que Pemphos eut assuré par sa présence le succès de l'entreprise , il revint jouir sur le rivage de la fin de ce spectacle ; en attendant que la défaite des Arabes par l'armée du Conservateur , lui renvoyât les fuyards , et lui donnât lieu d'achever leur destruction avec ses troupes.

Asarès qui connoissoit le pays , avoit été bien aise de sortir des lieux déserts , pour s'aller établir dans les pâturages de l'Egypte , qui l'approchoient d'ailleurs de la capitale , où il portoit ses vues. La témérité qu'il pouvoit se reprocher , étoit balancée par l'avantage de la surprise qu'il causeroit aux ennemis ; et le nombre de ses troupes qui passoient six vingt mille hommes , le rassuroit contre les obstacles auxquels il s'attendoit aussi. Cependant

l'aspect d'une armée rangée en bataille, en face de laquelle il se trouva au point du jour, le surprit extrêmement. Ce n'étoit plus même là une plaine libre, qui permît les extensions ou les écarts à droite ou à gauche. Le Conservateur, qui avoit eue le choix du terrain, s'étoit posté dans un endroit où le chemin se rétrécissoit en une gorge très-longue, et par-tout d'environ trois cent pieds de large, bornée d'un côté par une colline d'une hauteur médiocre, et de l'autre par un bras du Nil. Cette gorge avoit même l'avantage qu'elle se détournoit un peu vers le nord, ou vers Memphis; et qu'ainsi ses soldats n'auroient pas devant les yeux le soleil levant. Un inconvénient plus fâcheux pour Asarès, c'est qu'il avoit cru devoir marcher toute la nuit, pour épargner à son armée une traite de dix lieues en plein soleil, sur un terrain sablonneux, et sans aucun ombrage. Ainsi ses troupes se trouvèrent lasses et dérangées devant des troupes fraîches et en bon ordre, à l'exception des douze mille hommes que le Conservateur avoit fait passer sur le derrière de son camp, et qui même ne servirent pas. Chérès essayoit toujours de donner à ses soldats ces sortes d'avantages : et sa maxime étoit qu'un Général méritoit bien mieux le nom de grand Capitaine, en rendant une victoire aisée, qu'en en remportant une autre qu'il avoit

laissé rendre difficile. Ainsi sans donner le temps aux Arabes de se reconnoître, il fit tomber sur eux la cavalerie phénicienne, suivie de toute son armée ; en gardant toujours auprès de lui le Prince Béon, qu'il ne vouloit pas exposer à des périls, ni plus grands, ni moindres que lessiens. Le faux Séthosse rappelant en cette occasion tout ce qu'il avoit d'intelligence, laissa à ses premiers officiers l'ordre de soutenir cette attaque le plus qu'ils pourroient avec une dizaine de mille hommes, en ne reculant que peu-à-peu, pendant qu'il alloit à toute bride faire mettre en bataille les troupes qui arrivoient successivement. Revenant donc sur ses pas, jusqu'à une grande demi-lieue, et faisant signe à ceux qu'il rencontroit de revenir avec lui, il forma ses premières lignes dans un endroit de la même gorge, avec les troupes déjà venues jusques-là ; et il les fortifioit tout de suite à mesure qu'il en venoit d'autres. Celles qu'il avoit chargées de suspendre l'impétuosité de l'armée égyptienne, se défendirent si bien, qu'il ne les vit reculées jusqu'à lui, que lorsqu'il avoit déjà un corps de bataille très-nombreux. Il avoit eu même la précaution de leur ménager une place où ils se rangèrent. Ce fut alors que l'espérance d'un côté et le désespoir de l'autre, produisirent des efforts réciproques d'une valeur ex-

traordinaire. Comme il survenoit toujours des troupes à Asarès, il soutint long - temps le double travail de ranger en bataille et de combattre. Dans les périls auxquels il s'exposoit, il crut appercevoir l'attention que les soldats ennemis apportoit à épargner sa personne. Il s'en prévalut pour porter par-tout ses ordres, avec encore plus de hardiesse qu'auparavant. Il ne pouvoit pas faire sans doute un meilleur usage de sa conjecture. Mais voyant que malgré tous ses soins, le carnage qui s'étoit maintenu peu de temps dans l'égalité, s'étendoit de plus en plus du côté des Arabes; une colère aveugle en un sens, et bien fondée en un autre, le conduisit vers Chérès; dans la pensée confuse qu'il lui importoit encore plus de lui faire perdre, s'il pouvoit, la parole avec la vie, qu'il n'importoit à Chérès de le conserver pour un odieux éclaircissement. Là-dessus, s'animant encore de l'espérance d'un combat avantageux pour lui, par l'intention même de son adversaire, il s'approcha insensiblement de Chérès, dans le commencement de la mêlée. Pendant que le Conservateur portoit tous ses regards d'un autre côté, il alloit faire tomber dans le défaut du casque et de la cuirasse, un coup de sabre qui lui auroit enlevé la tête, si le Prince Béon qui s'en aperçut à temps, n'eût avancé son bouclier pour

recevoir le coup. Il fut si violent, que ce Prince en perdit pour trois jours, tout usage du bras gauche, sans que néanmoins il en voulût avertir personne avant la fin d'un combat devenu d'autant plus dangereux pour lui, qu'il continua toujours d'employer son épée, sans pouvoir seulement soulever l'arme défensive. Mais Chérès averti par le bord même du bouclier qui glissa rudement le long de son bras, vit en même-temps le péril et le secours. Alors se servant de son merveilleux cheval, il le fit cabrer à côté de celui d'Asarès. Cet animal embrassant le cavalier avec ses deux jambes de devant, le fit tomber par le poids de son corps, de l'autre côté de la selle. Aussitôt le Conservateur donna ordre à trois officiers en qui il se confioit, de le relever et de l'emmener au fond de son camp, où on le garderoit enfermé seul sans lui parler, et sans lui permettre de parler à personne.

Les Arabes ayant perdu leur Général ne cherchèrent plus leur salut que dans la fuite, et ils s'exhortoient mutuellement à s'aller rembarquer dans leurs vaisseaux pour ne plus revenir en Egypte. Mais quelle fut leur surprise, lorsqu'étant à peine à moitié de leur chemin, ils rencontrèrent l'armée de Pemphos qui venoit à pas lents au-devant d'eux ? Leurs officiers tâchèrent de leur inspirer une nouvelle vigueur dans la néces-

sité où ils se voyoient de surmonter cet obstacle, pour arriver à leur unique asile , qui étoit leurs vaisseaux. Ils essuyèrent encore là un second carnage , qui donna le temps à l'armée du Conservateur d'arriver à la vue de l'autre , et de les mettre en les enfermant , hors de toute espérance de sauver un seul d'entre eux. Ils se défendoient pourtant toujours selon la loi de leur pays qui leur interdisoit de se rendre , et qui ne leur permettoit que la fuite qui étoit même une de leurs manières de combattre ; mais qui n'avoit plus ici de lieu , ni comme combat ni comme ressource. Cependant le Conservateur et Pemphos qui connoissoit son esprit , non-seulement se lassoient de tuer , mais prenoient pitié des vaincus. Ce dernier fit donc crier par-tout que leurs vaisseaux étoient brûlés , et apprit par ces cris l'exécution de ce projet à Chérès lui-même qui ne la savoit pas encore. A cette nouvelle les Arabes demeurèrent immobiles ; et le carnage cessant aussi-tôt , ils se laissèrent désarmer sans dire un seul mot. Ainsi , et suivant l'exemple donné en d'autres temps par leurs ancêtres , ces malheureux restés en vie , de six vingt mille hommes qu'ils étoient fournirent cette fois soixante mille esclaves aux Egyptiens. Pemphos se chargea de les aller distribuer dans les villes maritimes jusqu'à ce qu'on les y vînt acheter. Après quoi il se rendit au camp du Conservateur

qui y étoit revenu le premier. Chérès ayant renvoyé de-là toutes les troupes avec des éloges et des récompenses convenables , se disposa au bout de trois jours à retourner dans la capitale avec les deux Princes , et suivi des officiers et des compagnies que leur rang attachoit à eux trois.

Pendant que toutes ces choses se passaient, la Princesse Mnévie étoit livrée à tous les troubles que l'absence et l'incertitude peuvent jeter dans un cœur dont l'amour s'est rendu le maître. Le dernier adieu de Chérès, si vif dans le serment qu'il lui avoit fait, si interdit au discours de son père, étoit pour elle une énigme impénétrable. Le consentement public qu'il sembloit donner au nom que prenoit l'imposteur , joint à la recherche difficile d'un père inconnu, ou qui ne le connoissoit pas , la tenoit aussi éloignée que tout le monde de l'explication qu'elle cherchoit. Intimement persuadée de la vertu de son amant, cette vertu même la persuadoit d'un amour qu'il n'auroit pas voulu contrefaire. Mais, disoit-elle, si cet amour devient illégitime par quelque secret que j'ignore; ah ! je sens trop , que sa vertu deviendra redoutable. Prenant ensuite la lettre de Chérès, et la relisant, quoiqu'elle la sût par cœur, elle se consolait par l'assurance d'un souvenir qu'il nommoit précieux, et par la promesse d'un retour empressé. Mais elle s'alarmoit du ton sérieux

sérieux et circonspect, hors duquel un mariage presque conclu devoit le mettre.

Ne pouvant plus supporter ses inquiétudes, elle conçut la pensée d'aller consulter les Prêtres d'Héliopolis, les plus fameux de l'Egypte pour la divination. Cette ville appartenoit d'ailleurs à la Dynastie, dont elle étoit héritière, et elle étoit placée vis-à-vis de Memphis, assez près de la rive orientale du Nil, à l'endroit de sa plus grande largeur. C'étoit une proximité qui soulagéoit l'imagination de Mnévie, quoiqu'elle ne dût pas en profiter davantage à l'égard de Chérès, que si elle avoit été séparée de lui par l'océan. Quelques jours après qu'elle eut reçu sa lettre, elle proposa son dessein à Spanius, en le déguisant néanmoins sous le nom d'une retraite qu'elle souhaitoit d'aller faire, à l'exemple de la Princesse de Memphis, chez les Prêtresses d'Héliopolis, pour prier les Dieux de bénir les intentions du Roi son père sur son mariage. Le Roi, qui avoit beaucoup de complaisance pour elle, lui accorda sa demande; et il lui donna une suite convenable de femmes et d'officiers qui devoient l'attendre dans la ville où elle vouloit aller, jusqu'à ce qu'elle sortît de la maison sacerdotale. Parmi ces femmes, il y en avoit une qui avoit été nourrice de la Princesse, et à qui elle avoit ouvert son cœur : et pour être moins contrainte

dans la route, elle la fit mettre dans son char fait exprès pour ne tenir que deux personnes. Dès que la Princesse fut arrivée, le grand-Prêtre suivi de cinq autres, et un pareil nombre de Prêtresses la reçurent, mais toute seule, avec le respect qui étoit dû à leur Reine future. On l'appeloit même dès - lors Princesse-Reine, comme toutes les héritières naturelles d'un royaume de l'Egypte. Ils la conduisirent d'abord par l'intérieur de leur maison, dans le temple du soleil, qui donnoit le nom à Héliopolis. Il étoit pour lors fermé au peuple; et là, elle pria le Dieu d'amener le jour où son ame seroit tranquille. Etant passée ensuite dans un appartement qui tenoit au temple, elle dit à ceux qui l'accompagnoient, qu'elle étoit venue pour consulter leur profond savoir sur un avenir qui enfermoit le bonheur ou le malheur de sa vie. Les Prêtres, qui connoissoient à fond les mouvemens du cœur humain, virent tout d'un coup de quoi il s'agissoit; et par la circonstance du séjour de Chérès à Tanis, ils pénétrèrent aisément un secret que la conduite des deux amans, et le grand usage qu'ils avoient du monde, avoit dérobé à toute la terre. Le grand-Prêtre lui répondit que par rapport à son dessein, on alloit la laisser avec le seul Prêtre chef de la divination, et avec la confidente qu'elle voudroit choisir entre les

six Prêtresses qu'elle voyoit devant elle. La Princesse en choisit une qu'elle avoit connue à Tanis, peu de temps avant l'arrivée de Chérès en cette capitale. Le grand-Prêtre ajouta que, pour mériter les réponses célestes, il falloit qu'elle se soumît pendant douze jours à tous les avis du chef de la divination ; et qu'elle y seroit exhortée par la Prêtresse confidente, qui ne la quitteroit jamais ni pendant le jour ni pendant la nuit.

Aussitôt on lui fit commencer un jeûne rigide, par rapport au manger ; mais on l'adoucissoit par des liqueurs délicieuses, où, comme nous l'avons dit ailleurs, il entroit des assoupissans. Le Prêtre et la Prêtresse jeûnoient comme elle, à cela près qu'ils usaient d'autres liqueurs, et plus nourrissantes. Elle ne feignit point de découvrir à ses deux conducteurs l'état de son ame, et toutes les circonstances de la passion qui l'agitoit, afin que leurs réponses fussent plus précises. En général, la manière dont on traitoit les consultants à Héliopolis, soit pour le corps, soit pour l'esprit, les amenoit peu-à-peu à une révélation presque involontaire de tous leurs secrets. Mais de plus, elle n'eût pas demeuré un jour et une nuit dans le temple, que par les avis du chef de la divination, qui n'étoit pas aussi assidu auprès d'elle, que la confidente, les

Prêtres de Memphis avoient déjà été consultés sur les dispositions du vrai Séthos. Quelques disputes que les Prêtres de l'Egypte eussent ou fissent semblant d'avoir entre eux sur le culte de leurs différentes divinités, ils s'entr'aidoient avec un merveilleux zèle sur l'article de la divination, à quelqu'un de leurs douze principaux temples que les consultants s'adressassent : et ils sentoient combien ils se nuירוient à eux-mêmes, en ne soutenant pas leurs confrères dans un art de conjecture.

Le lendemain le Prêtre et la Prêtresse commencèrent à conduire Mnévie par des routes souterraines, et dans un char, jusqu'à un élysée, tel à-peu-près que nous avons décrit celui de Memphis. Le chemin que l'on faisoit faire aux consultants étoit pour le moins aussi long qu'à Memphis. Mais par les allées d'un labyrinthe qu'on n'appercevoit pas, et le long desquelles des lumières sans nombre éclairoient par-tout des caisses de myrtes et d'orangers, on arrivoit au bout d'un long temps à un lieu qui touchoit le temple d'où on étoit parti. Là, on fit passer devant la Princesse, à une certaine distance, des spectacles ou des scènes d'amans heureux ou malheureux, qu'on lui donnoit pour les ombres de ceux auxquels ces histoires étoient arrivées. Lorsqu'elle étoit lasse d'avoir marché ou de s'être tenue debout, on la faisoit entrer dans des cabinets, où trouvant

un lit de repos elle commençoit à s'assoupir. Alors des voix mélodieuses accompagnées d'instrumens, sans qu'on vît personne, chantoient des vers, où l'on balançoit les attraits et les douceurs de l'amour avec ses dangers et ses peines. Tout cessoit dès qu'elle ouvroit les yeux, et souvent elle les refermoit pour entendre encore cette harmonie.

C'est ainsi que pendant toute la durée des préparations, plus ou moins longues selon les circonstances, on tenoit les consultans, et surtout ceux que les inquiétudes de l'amour amenoient là, dans une situation toujours indécise. Il faut même avouer, qu'au lieu que les Prêtres de Memphis, plus exacts sur la morale, n'employoient que la douceur des paroles et la force des raisons, pour guérir les passions malheureuses; ceux d'Héliopolis au contraire, pour mieux assurer le prestige de la grande représentation qui devoit en fermer les réponses, entretenoient volontiers jusques-là, les blessures des cœurs malades. Mais ensuite aussi les scènes de ces représentations étoient aussi sages et aussi instructives qu'à Memphis. Enfin, en sortant de l'élysée, on montroit à Mnévie la porte du temple de la divination, dont on lui promettoit l'entrée comme le fruit des préparations auxquelles elle s'étoit assujettie.

La visite de l'élysée ayant été faite sept fois pendant les douze jours , et après bien des sacrifices offerts au Dieu pour elle dans le temple fermé , le Prêtre et la Prêtresse menèrent enfin la Princesse-Reine directement au temple de la divination. Avant que de le lui ouvrir , on lui fit prononcer à la porte les trois questions qu'elle venoit faire au sujet de son amant. Qui est-il ; m'aime-t-il ; m'épousera-t-il ? La porte s'ouvrit aussitôt comme d'elle-même. On ne voyoit alors qu'un mur de marbre vis-à-vis de soi ; et l'on montoit sur la main droite une vingtaine de marches , qui conduisoient dans une chambre où l'on faisoit reposer les consultants , et d'où ils commençoient à entendre des instrumens de musique. De-là on la fit passer par un chemin assez long et assez obscur , dans une loge encore plus obscure , où le Prêtre et la Prêtresse la firent asseoir au milieu d'eux. Le toit et les côtés de la loge , enlevés tout d'un coup , lui firent croire qu'elle étoit transportée au milieu de la grande place de Memphis , qu'elle reconnut , parce que la feuë Reine sa mère l'y avoit menée autrefois. Elle se trouva sur une espèce d'estrade peu élevée , le dos tourné au palais du Roi , qu'elle voyoit derrière elle. Ainsi elle avoit devant les yeux le temple des trois divinités ; de telle sorte pourtant que toute la face du devant sembloit

abattue, et que sa vue portoit jusqu'à l'entrée du sanctuaire. Là, paroissoit comme en l'air, une salle très-vaste formée par des nuages éclairés. Cette salle étoit ornée de Dieux arrangés en demi-cercle. Sur des marches qui venoient en devant, étoient les anciens Héros de l'Egypte, disposés à droite et à gauche, de manière qu'ils sembloient ne faire que la continuation du rang des Dieux. Après eux, sur le pavé du temple et en avançant toujours dans le même ordre, étoient placés les Rois de Memphis. Enfin, hors du temple, et dans la place jusqu'à une certaine distance de l'estrade, étoit une foule d'hommes et de femmes, qui n'avoient point d'autre arrangement que de laisser une route au milieu d'eux. Un moment après, la Princesse apperçut un personnage qui partant de la salle des Dieux, où il avoit paru subitement, s'avançoit entre ces deux rangs de Héros et de Rois, qui paroissoient l'admirer, le féliciter et l'encourager. Alors commença une scène composée des Peuples et d'un Coryphée, placé sur le parvis du temple. Les Peuples chantoient en musique pleine; et le Coryphée leur répondoit en une déclamation figurée, soutenue par quelques sons d'instrumens qui s'accordoient avec les inflexions de sa voix. Un de mes Auteurs rapporte ici la scène égyptienne, qui met en tableau et

en action tout ce que nous venons de dire. Les personnages s'exprimoient en vers, parce qu'ils les croyoient favorables pour élever l'imagination, et lorsqu'il s'agit de mettre l'esprit au-dessus de son assiette ordinaire. Ils les faisoient entrer pour beaucoup dans l'effet d'une illusion, aidée d'ailleurs par l'art admirable des acteurs, par une perspective très-fine, par un grand ménagement de lumières; et surtout par la disposition de la spectatrice, pour qui l'amour étoit alors le plus puissant des enchanteurs. Pour conserver à cette scène et aux autres qui viendront ensuite quelque partie de leur grace, j'essayerai moi-même de les traduire en vers français, quoique je ne sois pas extrêmement accoutumé à en faire.

S C È N E

De la première réponse.

CHOEUR DES PEUPLES ÉGYPTIENS.

DIEUX, dont l'Egypte osoit se nommer la patrie,
 Dans nos malheurs votre gloire est flétrie.
 Sur nous, et sur nos Rois vos fils; vos successeurs,
 De votre règne heureux répandez les douceurs.

LE C O R Y P H É E.

Quel est ce Héros qu'avec peine,
 Apperçoivent d'ici mes yeux?

Il sort du sein même des Dieux,
 Et vers nous sa route l'amène.
 Cette longue suite de Rois,
 Qui lui font entre eux un passage,
 Dans son air et dans ses exploits,
 Retrouvent leur vivante image.
 Ils s'attendent que son courage,
 En ces lieux qui leur sont aussi chers qu'autrefois,
 Va faire, après un long orage,
 Revivre la paix et les lois.

L E C H O E U R.

Le ciel prend donc enfin part à notre souffrance,
 Et nous montre l'Auteur de notre délivrance.

L E C O R Y P H É E.

Il s'approche, et déjà je distingue ses traits.
 Mon cœur, avant mes yeux, m'avoit nommé Chérès.
 Et quel est le Héros, dont la valeur insigne
 Fut des Dieux bienfaisans, son instrument plus digne?
 Oui, son amour pour vous, que lui rendent vos cœurs,
 Est un gage certain de ses efforts vainqueurs.

U N H O M M E D U C H O E U R,

Dans la même déclamation que le Coryphée.

Mais quoi ! son front est ceint du sacré diadème :
 Il ne nous paroissoit, dans la victoire même,
 Qu'un soldat de fortune, à travers mille morts,
 Par son courage seul, ramené sur nos bords.

Bientôt d'un inconnu dépouillant l'apparence,
 Il reprendra son rang sous ce nom fortuné,
 De l'Egypte autrefois la plus douce espérance,
 Et par un vil esclave aujourd'hui profané.

Chantez, Peuples, chantez, les exploits mémorables
 Du Prince que le Ciel a su vous conserver;
 Et qui, rempli pour vous de projets favorables,
 S'avance dans ces lieux pour vaincre et vous sauver.

O D E

*Chantée à deux Chœurs, pendant laquelle
 le personnage qui représentoit Chérès, mar-
 chant entre les deux rangs que formoient
 les peuples, jetoit à droite et à gauche,
 des regards pleins de tendresse et de zèle
 pour eux.*

P R E M I E R C H Œ U R.

C'est des Dieux qu'on a vu naître,
 Les Héros des nations,
 Et l'on ne peut méconnoître
 Leur sang à leurs actions.
 Mais pour soustraire à l'envie,
 Une précieuse vie,
 Le ciel qui voila nos yeux,
 De la vertu toute pure,
 Rendit la gloire plus sûre,
 Dans Chérès cru sans aïeux.

LIVRE X.
SECOND CHOEUR.

427

L'univers borna sa course ;
S'ouvrant de nouveaux chemins ,
Il perdit l'aspect de l'ourse ,
Pour chercher d'autres humains.
Ici des Peuples sauvages
Sont aux Dieux de leurs rivages ,
Offerts au lieu d'animaux :
Là, pleins de terreurs frivoles ,
Ils s'offrent pour leurs Idoles ,
A de volontaires maux.

P. C.

De la vertu bienfaisante
L'étrangère autorité
Soumet leur raison naissante ,
Aux loix de l'humanité.
O noble et vaste pensée !
De l'Afrique policée ,
Véritable conquérant ,
Par le commerce qu'il fonde ,
Il veut rendre heureux le monde ,
Qu'il vient de rendre plus grand.

S. C.

Du séjour des Hespérides
A peine il goûtoit la paix ,
Qu'un récit de traits perfides
Le rappelle à de hauts faits.
De Memphis est-ce un élève ,
Qu'au plus saint devoir enlève ,
Un objet trop tôt aimé ?
Carthage perd son empire :

Mais non , l'Afrique respire ,
Le vainqueur a tout calmé.

P. C.

L'Egypte mise en alarmes ,
Par un fatal imposteur ,
Dans ce faux Prince , à vos armes
Offre un objet plus flatteur.
Vous laissez dans la balance ,
Du mensonge et du silence ,
Vers l'erreur pencher le poids :
Mais au seul aspect d'un maître ,
La vérité par le traître ,
Va faire entendre sa voix.

S. C.

La vertu pour seul indice ,
N'a point les sanglans combats :
De la valeur jointe au vice ,
L'éclat ne me séduit pas.
Séthos n'est point le barbare ,
Qui de ce beau nom se pare :
Chérès , rendez-nous Séthos ;
Tel qu'admis par la Déesse ,
Aux secrets de la sagesse ,
Il combattit dans Coptos.

L'Acteur dont le masque représentoit Chérès ,
à n'en pouvoir pas faire la différence , animé
d'un nouveau feu par ces louanges , sortit par
un côté du théâtre sur le devant , avec l'action
d'un homme qui va se jeter sur les ennemis.
Aussitôt toutes les lumières du théâtre éteintes

laissèrent la Princesse dans de profondes ténèbres, entre le Prêtre et la Prêtresse qui lui parloient pour la rassurer. Mais quelques instans après, l'estrade sur laquelle elle étoit assise s'étant baissée, la mit dans une route suffisamment éclairée, par laquelle on la ramena dans la chambre de repos.

Mnévie, à qui un voile épais venoit, pour ainsi dire, de tomber de dessus les yeux, avoit honte de n'avoir pas compris d'elle-même ce qu'elle venoit d'apprendre. Elle se reprochoit confusément des indiscretions qu'elle n'avoit pas commises, à l'égard d'un homme dont elle ignoroit la naissance. Elle avouoit pourtant à ses conducteurs qu'elle avoit résisté cent fois à une pensée qui ne pouvoit pas manquer de lui venir, en voyant non-seulement la grandeur d'ame, mais le grand air de Chérès. Ah ! si j'avois suivi cette pensée, je me serois retenue sur le bord du précipice, et je ne l'aurois pas aimé. Mais non, continuoit-elle, je ne savois pas d'abord la difficulté de mon père, et je l'aurois encore aimé. Ah ! mon père, vous qui chérissiez votre fille, lui donnerez-vous la mort par un vain scrupule ? Non, je vous fléchirai. La crainte que vous pouvez avoir d'un mari qui se rendroit maître de votre dynastie, ne regarde pas le plus équitable et le plus généreux de tous les hommes ; tout est sauvé, pourvu qu'il m'aime.

O vous, savant Prêtre, et vous, sages Prêtresses, procurez-moi l'éclaircissement que je demande, et satisfaites dès ce moment à ma seconde question ; m'aime-t-il ? Le chef de la divination lui répondit que les consultants étoient toujours les maîtres de poursuivre les trois interrogations auxquelles on les réduisoit dès le premier jour. Mais qu'ils étoient aussi les maîtres de s'en désister, et qu'ils avoient plusieurs exemples de gens, qui trop frappés de la première réponse, n'avoient pas tenté les deux autres. Non, dit-elle, je veux savoir mon sort, et j'ose même le croire heureux. On lui dit qu'elle alloit avoir satisfaction.

En effet on la conduisit dans une loge aussi obscure que la première par un chemin qu'elle crut le même. L'idée de cette seconde scène étoit de représenter le combat qui se passoit dans l'ame de Séthos entre l'amour et la vertu héroïque, sous deux personnages, dont l'un étoit l'homme, et l'autre le héros. Ils avoient tous deux la taille et la démarche de Séthos ; et par le moyen de leurs masques imperceptibles, la parfaite ressemblance de son visage. Mais de plus, quelques lames d'acier ou quelques bandes de parchemin, placées avec art à l'endroit des lèvres, leur donnoient le son de sa voix. Les prêtres d'Héliopolis excelloient dans ces sortes de scènes, qui tenoient quelque chose de ces

images mêlées d'impossibilité ou de contradiction , que les songes offrent assez souvent à ceux qui ont de grandes peines dans l'esprit , ou de grandes passions dans le cœur. La solitude où ils avoient tenu les consultants , les spectacles qu'ils avoient déjà fait passer devant leurs yeux , dont quelques-uns inspiroient de la terreur , et les narcotiques tempérés qu'ils avoient fait prendre pendant leur jeûne , les avoient rendus susceptibles par le degré de ces dernières illusions. Elles alloient quelquefois au point qu'on avoit de la peine à les empêcher de s'adresser aux acteurs , et on ne les en empêchoit pas toujours. Ils les prenoient pour les personnes mêmes qu'une puissance surnaturelle faisoit paroître devant eux. Au reste , la Princesse , quand sa loge fut enlevée comme la première fois , crut se voir séparée par un ruisseau d'une plaine inconnue et déserte , au fond de laquelle étoient un camp et des tentes. Les deux personnages étoient seuls sur le devant ; et il parut d'abord qu'ils se promenoient séparément l'un de l'autre.

S C È N E

De la seconde réponse.

L' H O M M E.

Ah ! je sens le vainqueur dont j'étois menacé.
L'amour comme en son trône , en mon cœur s'est placé.

S E T H O S , L E H É R O S .

Héroïque vertu, voici votre victime,
Si pour moi tout amour devient illégitime.

L' H O M M E .

Un trop charmant objet me retient sous sa loi :
Non, les Dieux ne sont point contre elle et contre moi.

L E H É R O S *à l'autre personnage.*

Hé quoi ! veux-tu, séduit par de vaines amorces,
A ce poison flatteur laisser prendre des forces ?
Te souvient-il si peu de tes propres travaux,
Qui n'ont qu'à peine, hélas ! réparé tant de maux,
Qu'à l'Afrique a causés la fatale foiblesse
D'un Héros devenu criminel par tendresse ?
Le hasard, il est vrai, des fers où tu te plais,
Ne doit pas te conduire à de si grands forfaits.
Mais est-ce assez pour toi ? vainement ton histoire
Te ramène à Memphis, de victoire en victoire ;
Tu viens périr au port, si ton cœur affermi,
N'immole dans l'amour ton dernier ennemi.
Tu ne t'appartiens plus, ton scèptre et ton cœur même,
Tout est dû dans Séthos à la vertu suprême.
Songe que t'implorant contre un lâche imposteur,
De l'Egypte ses Rois t'ont fait Conservateur.
De ce titre sacré, Roi, mari d'une Reine,
Tu ne ferois bientôt qu'une source de haine.
Deux Frères. . . .

L' H O M M E .

Porte ailleurs des conseils superflus :
Héroïque devoir je ne t'écoute plus.

Lorsque

Lorsque je prête à tous une main secourable,
Par quel destin faut-il que ma vertu m'accable ?
Me préservent les Dieux de ces égaremens,
Reprochés autrefois à des héros amans,
Qui pourtant en cent lieux ont aujourd'hui des temples.
Mais n'attends plus de moi ces sublimes exemples,
Qui peut-être à tes yeux si beaux, si relevés,
Par leur excès un jour seroient désapprouvés.
Ou plutôt, sans déchoir de ma première envie,
Au service des miens je consacre ma vie ;
Mais à tout son bonheur attentif à son tour,
Mon cœur jusqu'au tombeau gardera son amour.

L E H É R O S , *à part.*

L'amour à des raisons fait trop de résistance ;
D'un plus puissant effort je conçois l'importance.

A l'autre personnage.

Allons, pour terminer d'inutiles propos,
Essayons qui vaincra de l'homme ou du héros.

L' H O M M E.

Ne voulant conserver que l'amour de Mnévie,
Battons-nous, je vaincrai, même en perdant la vie.

Aussitôt les deux Acteurs tirèrent l'épée l'un
contre l'autre ; et la Princesse croyant être à
un spectacle réel, leur cria : arrêtez, en se le-
vant de sa place, comme pour aller à eux.
Mais le personnage du héros ayant bientôt
étendu par terre le personnage de l'homme,
elle lui dit : ah ! barbare ! percer mon amant

Tom II.

E c

en ma présence ! L'Acteur héros, quoiqu'il pût ne pas s'attendre à ce transport, eut assez de présence d'esprit pour s'avancer sur le bord du ruisseau, et pour lui répondre sur le ton qu'il avoit parlé, et en suivant son enthousiasme :

Madame, il vit encor, je suis devant vos yeux.

La Princesse lui répliqua : ah ! cruel, ce n'est pas toi que j'aime ; ou si c'est toi, impitoyable héros, qui es l'objet de toute ma tendresse, viens me frapper moi-même ; et par une mort favorable, prévien les tourmens que ta cruauté me fait craindre. L'Acteur répondit sur-le-champ :

Reine, le ciel vous garde un sort plus glorieux :
Votre mort ne seroit qu'une inutile offrande,
Au prix du noble effort que mon cœur vous demande.

La Princesse étant tombée alors en défaillance, des hommes et des femmes du second ordre, qui ne parloient point, la vinrent prendre pour la porter incessamment dans la chambre de repos, où l'on eut beaucoup de peine à la faire revenir. Le chef de la divination, et deux Prêtres médecins, qui se trouvèrent bientôt dans cette chambre, ne la laissèrent manquer d'aucune des choses qui pouvoient servir en ces accidens, qui n'étoient pas rares, et

auxquels on s'attendoit. Enfin, au bout de deux grandes heures, le Prêtre et la Prêtresse demeurés seuls, lui demandèrent si elle souhaitoit d'être remenée dans son appartement. Elle répondit avec une colère, qui étoit touchante dans la personne du monde la plus douce, qu'elle vouloit savoir auparavant quel étoit ce noble effort que Séthos attendoit d'elle. Le chef de la divination répliqua que ce n'étoit pas là la troisième de ses questions, et qu'elle l'avoit conçue en ces termes : m'épousera-t-il ? mais que néanmoins pour la satisfaire, on passeroit par dessus la règle, pourvu qu'elle se sentît assez forte pour soutenir une troisième évocation : c'étoit le nom qu'on donnoit toujours aux scènes des réponses. Il ne faut pas croire même que le Prêtre qui lui parloit eût eu une pareille complaisance, si la troisième scène préparée n'avoit pas pu servir également et à l'ancienne question et à la nouvelle. La Princesse dit, les yeux baignés de larmes, qu'elle aimoit mieux connoître tous ses malheurs en un jour ; et que si elle mourroit de la prédiction, elle ne mourroit plus de l'effet.

Une route semblable aux deux premières, la conduisit donc dans un endroit où ses deux conducteurs la prièrent d'attendre debout. La loge enlevée la fit trouver dans le lieu qu'elle

fréquentoit le plus ; c'étoit le temple de Tanis ; il lui sembla qu'elle n'en avoit passé que la porte. De-là elle vit presque à l'entrée du sanctuaire , l'autel que l'on dressoit ordinairement , pour y célébrer le mariage des personnes de distinction ; mais cet autel étoit sans ministres. La nef du temple jusqu'à l'autel étoit remplie d'un grand peuple , rangé en haie et sur des échafauds qui s'élevoient par degrés à droite et à gauche. Mais cette assemblée ne commençoit qu'à une certaine distance ; et à l'exception du Prêtre et de la Prêtresse , entre lesquels elle étoit toujours , elle avoit autour d'elle un très-grand espace libre. Un moment après , elle se vit abordée par un homme qui lui parut être Séthos lui-même. Il n'étoit plus en habit de guerre , comme elle l'avoit toujours vu ; mais sous la robe ouverte que les Egyptiens portoient dans les villes et en temps de paix , il laissoit voir la veste d'initié. Cet Acteur lui présenta la main et lui dit :

S C È N E

De la troisième réponse.

Vos sujets assemblés autour de cet autel,
Attendent que votre hymenée
Rende leur bonheur immortel.

Belle Reine, souffrez que ma main fortunée,
Remplissant des souhaits si doux ,
Vous joigne à votre heureux époux.

La Reine se prêtant à son erreur comme à un songe dans lequel on craindrait de se réveiller, lui dit : ah ! cher Prince, je suis enfin au comble de mes vœux ; se peut-il qu'après toutes les frayeurs qu'on m'a données sur votre sujet, vous veniez vous-même calmer mon ame ? Mais je vois que vous avez quitté vos habits de guerre, et la veste d'initié fait votre seul ornement. Vos victoires nous ont sans doute assuré la paix. Parfait Héros, vous serez toujours mon vainqueur. . . .

S É T H O S *l'interrompant, dit :*

Peuples, chantez l'hymen de votre souveraine ;
Vantez-lui d'un époux les soins respectueux ;
Votre félicité prochaine
Sera le premier fruit d'un amour vertueux.

La Reine se laissant conduire à ce personnage, traversa avec lui les deux rangs de peuples, qui chantoient alternativement cet épithalame :

A L' H Y M E N.

Sage Auteur des progrès de la nature humaine,
Toi qui changeas pour nous en de pudiques choix,
Les desirs effrénés, dont l'inconstance entraîne
Les habitans des bois ;

C'est par toi, qu'aux enfans, doux espoir de leur race,
Les pères conservant les leçons des aïeux ;

E e 3

Nos Rois , fils des Héros , ont marché sur la trace
Des Héros fils des Dieux.

Des états non content de calmer les querelles ,
Tu mets fin aux soucis , aux transports amoureux ,
Et sans troubler les cœurs à ta chaîne fidelles ,
Tu sais les rendre heureux.

Notre Reine à tes lois vient aujourd'hui se rendre.
Fais lui goûter la paix qu'elle va nous donner ;
En acceptant l'époux vaillant , soumis et tendre ,
Qu'elle doit couronner.

A S É T H O S .

Mais , ô Héros ! à tous , hors à toi seul , propice ,
Peut-elle tout d'un coup égaler ta vertu ?
Laisse-la respirer , avant le sacrifice
De son cœur combattu.

Dès le commencement de cette dernière stance , le Prince et la Princesse étoient arrivés à l'autel. Alors Séthos qui la tenoit toujours par la main prit la place du prêtre , en passant derrière l'autel , et en la laissant à un des côtés ; au lieu de se mettre de l'autre côté vis-à-vis d'elle. Elle étoit déjà un peu étonnée de cette situation , lorsqu'elle sentit prendre son autre main par un homme en habit de guerre , qui ayant un genou en terre la baignoit de ses larmes , sans montrer son visage. A cet aspect elle se tourna vers Séthos comme pour se réfugier entre ses bras ; mais il étoit déjà disparu ,

et elle ne le vit plus. L'homme de guerre disparut aussi. Mais le prêtre et la prêtresse, qui l'avoient suivie par derrière, et qui veilloient sur elle, la jetèrent presque évanouie dans un fauteuil très-profond. Aussitôt les ténèbres s'étant répandues par-tout, on la transporta dans une machine faite exprès, et où tenoient ses deux conducteurs, jusques dans l'appartement qu'on lui avoit donné à côté du temple. Il étoit précisément au-dessus de leur théâtre : et comme ce transport se faisoit toujours dans une profonde obscurité ; les consultants, quand le jour leur étoit rendu, se trouvoient dans cet appartement sans savoir par où ils y étoient rentrés, et sans pouvoir comprendre comment ils étoient revenus de si loin en si peu de temps.

Quand la Princesse eut repris ses sens, le prêtre et la prêtresse lui dirent que leur fonction étoit finie à son égard ; mais qu'elle étoit la maîtresse de demeurer encore vingt-quatre heures dans le même appartement : après quoi on la prioit de passer dans un autre, si elle leur faisoit l'honneur de choisir le logement des prêtresses pour une retraite de quelques semaines ; mais que l'appartement qu'elle occupoit, étoit destiné aux consultants. On ajouta tout de suite que dans cet appartement même, elle étoit libre de suivre pendant ces vingt-quatre heures le

régime qu'elle jugeroit à propos ; et qu'outre cela elle demeureroit seule avec eux deux , ou auroit une plus grande compagnie , si elle le souhaitoit. On lui fit voir en effet par une jalousie de sa chambre une table superbement servie dans une chambre voisine , et la même compagnie qui l'avoit reçue attendant sans impatience quelles seroient ses volontés. Mnévie , qui étoit d'une politesse et d'une complaisance sans égale , répondit à ses conducteurs qu'elle ne demandoit qu'une demi-heure pour se remettre et se rajuster , et qu'elle prioit le prêtre de l'aller dire sur le champ à la compagnie qui lui faisoit la grace de l'attendre. Elle ajouta pourtant avant qu'il sortît , que ne pouvant pas laisser le Roi son père plus long-temps seul , elle partiroit d'abord après le repas qu'elle alloit prendre avec les prêtres et les prêtresses ; et qu'ainsi l'on voulût bien faire avertir ses officiers et ses femmes. En sortant au bout d'une demi-heure de la chambre où elle étoit , pour passer dans l'autre , elle embrassa avec de grandes marques d'amitié et de reconnoissance la prêtresse , qui , outre l'assiduité de sa conversation et de ses consolations , l'avoit servie pendant douze jours comme une domestique ; et en lui donnant son portrait enrichi de diamans , elle promit un présent plus considérable pour le temple d'Héliopolis.

Dès que la Princesse , reconduite après le repas par toute la compagnie qui avoit mangé avec elle , fut remontée dans son char, sa nourrice à côté d'elle , comme elle étoit en venant , lui dit : ah ! Madame , que j'étois impatiente de me revoir auprès de vous , pour vous donner une heureuse nouvelle que vous n'avez peut-être pas apprise dans la retraite d'où vous sortez. Votre amant reconnu pour ce qu'il est , se dispose à venir à Tanis prêt à vous épouser , affranchi de tout , et particulièrement de la difficulté qui lui auroit été faite par le Roi. Aussitôt cette femme lui fit un détail si favorable de cet événement , que la Princesse regarda comme autant de fiction tout ce qui lui avoit été annoncé de sinistre par les réponses qu'elle venoit de recevoir. Mais pour faire entendre au lecteur le sujet de cette confiance , il est nécessaire que nous allions reprendre Séthos , portant encore le nom de Chérès , dans le camp où nous l'avons laissé vainqueur des Arabes , et maître de la personne d'Asarès , son ancien esclave , qui avoit usurpé son nom.

Le Conservateur , en partant de ce camp pour Memphis , avoit fait mettre son captif dans un chariot où il étoit seul , assis , et sans autre incommodité que de ne voir personne et de ne prendre le jour que par le haut des

ais qui l'enfermoient. Là, on le servoit dans les pauses du voyage, sans lui rien dire. Pendant la nuit où l'on campa, Chérès fit étendre un lit dans ce même chariot, et fit veiller le prisonnier fermé dedans par des sentinelles qui se relevoient. Arrivé à Memphis, il alla d'abord au palais du Roi, et lui présentant les deux Princes qu'il ramenoit, il lui dit devant une cour nombreuse : qu'outre une infinité de preuves de courage et de prudence qu'ils avoient données, il étoit redevable de la vie au Prince Béon, qui avoit paré un coup de sabre que lui portoit le Général ennemi ; et que le royaume et toute l'Egypte devoit au Prince Pemphos, l'embrasement de la flotte des Arabes. Il ajouta qu'à l'égard du captif qu'il amenoit, il croyoit important de faire dresser devant la porte du palais, une grande estrade. Que là, on lui fît subir en présence de tout le peuple, des interrogations qui lui seroient faites par lui Chérès son vainqueur, qui s'étoit trouvé d'ailleurs au siège de Coptos, où Séthos avoit disparu : qu'il se feroit assister dans cet examen par des Prêtres qui avoient suivi Séthos depuis sa première enfance jusqu'à la fin de son initiation : et que ceux des Seigneurs présens, qui avoient vu tout le ministère de la Reine Nephté, formeroient leurs doutes, ou communiqueroient leurs lumières sur ce sujet. La

Reine qui craignoit, pour bien des raisons, les suites de cet éclaircissement, s'écria d'abord qu'il étoit inutile, et qu'il suffisoit d'enfermer Séthos en une prison perpétuelle ; punition trop douce, ajouta-t-elle, pour sa révolte, et pour les maux qu'il a causés à l'Egypte. C'est pour cela, Madame, répliqua le Conservateur, qu'il faut soumettre le criminel à un jugement public, qui en condamnant la personne justifiera peut-être le nom. Le Roi, plein des obligations qu'il avoit à Chérès, opina hautement comme lui, et il ajouta qu'il lui remettoit cette affaire pour la suivre, et pour la terminer de la manière qu'il le jugeroit à propos.

Chérès sortant du palais, dit en particulier au Prince Béon, qu'il avoit une heure de temps pour aller voir son épouse chez les Prêtresses ; mais qu'il le prioit de ne point s'engager alors dans l'embarras de la ramener ; parce qu'il étoit important qu'il assistât à l'interrogatoire qu'il alloit incessamment faire subir au prisonnier. En effet, cette estrade dont on se servoit en d'autres occasions, fut posée en moins d'une heure, assez près du balcon, pour pouvoir entendre de part et d'autre ce qui se diroit. Alors Chérès, accompagné de huit ou dix Prêtres qui l'avoient connu dès sa naissance, et des deux qui l'avoient suivi dans

ses voyages ; ayant avec lui outre cela , une douzaine de Seigneurs qui avoient assisté au mariage d'Osoroth et de Nephté , monta le premier sur l'estrade. Le Roi cependant , Daluca , les deux Princes ses fils , et tout ce qui pouvoit tenir de courtisans , hommes et femmes , sur le balcon ou aux fenêtres du palais , étoient dans l'attente de ce spectacle et du jugement du Conservateur. Enfin , on amena le captif au travers d'un peuple innombrable qui étoit en bas. Dès qu'il fut monté et mis en face de son juge , qu'il apperçut la veste d'initié à travers les mailles de sa cotte d'armes , sans que les autres assistans y eussent encore fait attention , qu'il le vit enfin environné de Prêtres disposés à confondre un faux Séthos , par les seuls préliminaires de l'initiation qui lui manquoit , il s'écria : ah ! malheureux , je ne suis que l'esclave Asarès. Je me repens pourtant moins d'avoir trompé tous les hommes par le faux nom que j'ai pris , que je ne suis satisfait de les prévenir tous , et d'être le premier à reconnoître dans ce Héros le vrai Séthos mon maître et mon vainqueur. En même temps tirant son anneau de son doigt , il lui dit : Seigneur , je vous rends l'anneau que je vous pris dans la fatale nuit de Coptos : je ne vous l'ôtai que quand je vous crus mort d'un coup d'épée que vous veniez de recevoir à côté

d'un jeune seigneur, qui vous crut mort aussi bien que moi : c'est moi-même, dit sur le champ un seigneur de l'âge de Séthos, qui étoit à une fenêtre du palais. Asarès, reprenant son discours qu'on étoit ravi d'entendre : je vous avoue, Seigneur, dit-il, que l'avantage que j'avois eu d'être élevé auprès de vous, me persuada que j'étois l'homme du monde le plus capable de vous remplacer. Les victoires que j'ai remportées dans l'Arabie, toute ma conduite même, auroient soutenu jusqu'au bout cette opinion dans le public, si vous n'étiez pas ressuscité dans la personne du grand Chérès. Mais quelle est, ô Dieux ! la distance des hommes ! je n'ai pu égaler, en acquérant le nom déjà fameux de Séthos, la réputation que Séthos a acquise sous le nom inconnu de Chérès. Que l'on me mène au supplice, je ne l'ai que trop mérité ; et mon arrêt est conforme par avance à celui de mon juge.

Ce témoignage du criminel fut confirmé aussitôt par celui de tous les prêtres, et surtout des deux qui avoient reconnu autrefois le jeune Séthos en l'île de la Taprobane. Ils racontèrent comment il y avoit été amené par la flotte phénicienne que commandoit Astarte, auquel ce Prince avoit été remis comme un simple soldat de Memphis, nommé Chérès, vendu par des Ethiopiens qui l'avoient pris

blessé et presque mort dans le combat nocturne de Coptos. Ils firent un léger détail de la victoire que son courage et son adresse avoient aidé aux Phéniciens à remporter sur les insulaires. Ils expliquèrent comment les deux peuples réconciliés avoient cru pouvoir lui confier une flotte avec laquelle il avoit entrepris et achevé glorieusement le tour entier de l'Afrique. Ces deux prêtres attestèrent enfin qu'ils ne l'avoient jamais quitté quinze jours de suite, depuis la Taprobane jusqu'à sa rentrée dans l'Egypte. Alors le Roi demanda à voir ce fameux anneau, qui au lieu de faire reconnoître son fils tout d'un coup, avoit pensé donner gain de cause à un imposteur. Séthos le lui tendit sur le balcon de dessus l'estrade, qui n'en étoit pas à la distance de deux bras d'hommes. Mais il y joignit l'anneau de la Reine sa mère, qu'il dit avoir reçu de sa main le jour de sa mort, en présence d'une dame âgée qu'il montra sur le balcon. C'étoit la première dame de la feuë Reine, qui confirma le fait avec des transports de tendresse, qui entrecoupoient toutes ses paroles. Ainsi le Roi eut la satisfaction de confronter ces deux pierres avec celle qu'il portoit lui-même à son doigt, et de voir ensemble les figures des trois divinités qu'il avoit fait autrefois tailler sur la même émeraude, et séparer ensuite pour en faire les trois bagues,

dont nous avons parlé dans le premier livre de cette histoire.

Osoroth ne s'en tint pas là : car démêlant très-bien le penchant du peuple , indiqué par des acclamations sans fin , il se fit descendre en bas avec le fauteuil dans lequel il étoit assis, et monter de même sur l'estrade. Là , parlant le plus haut qu'il lui fut possible à toute l'assistance , il dit : je vois que mes peuples attendent de moi que je rende à mon fils Séthos l'assurance de ma succession. Je veux aller au-delà de leur attente et de leurs vœux. Je descends de mon trône dès ce moment , pour le céder à un fils qui le remplira mieux que moi. Aussitôt détachant son diadème , il ordonna à Séthos de se mettre à genoux devant lui ; et lui ayant fait ôter son casque , il lui attacha ce même diadème sur le front. Cette courte cérémonie fut suivie d'applaudissemens , qui empêchèrent tous ceux qui étoient là de s'entendre pendant plus d'une heure. Ce ne fut qu'au bout de ce temps , qu'Osoroth s'étant retiré , le Roi Séthos demeuré sur l'estrade , avec tous ceux qui l'avoient accompagné comme juge , dit au peuple : que bien que l'imposteur Asarès eût mérité la mort , par la guerre qu'il avoit faite à l'Egypte , il croyoit néanmoins devoir commencer son règne par une action de miséricorde : qu'ainsi il accordoit la vie au

criminel, et le retenoit même à son service, mais qu'il lui laisseroit le nom et la qualité d'esclave ; ce qu'il jugeoit une assez grande punition pour un homme , que son courage et sa capacité avoient fait devenir général d'armée.

Le nouveau Roi s'étant rendu aussitôt dans le palais , commença par demander le Roi son père, qui s'étoit déjà choisi un appartement écarté , et de fort peu d'étendue. Séthos , en y entrant, se prosterna devant lui. Le Roi l'ayant fait relever, lui dit qu'il mourroit content, puisque le retour de son véritable fils lui avoit donné lieu de faire la seule belle action de sa vie. Il le renvoya sur le champ pour recevoir les hommages de ses nouveaux sujets. Le premier qui lui fut rendu fut celui des deux Princes. Après avoir embrassé l'aîné, il lui ordonna tout bas de se priver pendant quelques jours d'aller voir son épouse chez les Prêtresses ; parce que la nouvelle qu'il lui porteroit , pourroit causer en elle quelque émotion nuisible à sa santé, dans l'état où elle étoit : qu'il le tenteroit même inutilement, et qu'on avoit déjà dans le palais sacerdotal ses ordres sur ce sujet, jusqu'à un terme qu'il sauroit bientôt. Ayant reçu de la même manière l'hommage du Prince Pemphos, il dit à l'oreille de celui-ci, qu'il travailleroit à son mariage, en aplanissant certaines difficultés que le gouvernement

nement précédent avoit fait naître. Qu'ainsi il se gardât bien jusques-là de faire de lui-même aucune démarche, de peur qu'il ne fût tout manquer.

On ne sera pas étonné que la Reine Daluca ayant perdu son rang malgré elle par la démission volontaire de son époux, se fût sauvée dans le fond de son appartement. Mais elle porta plus loin son désespoir. Se voyant déchue de sa puissance passée, et sur-tout de sa puissance future dont elle faisoit bien plus de cas; persuadée d'ailleurs que Séthos alloit tirer vengeance de sa perte autrefois tentée, et de toutes les vexations qu'elle avoit exercées dans le cours de son ministère et de son crédit; elle se fit justice à elle-même, en avalant un poison, qu'elle croyoit plus violent et plus prompt qu'il ne le fut en effet. Ainsi elle eut tout le temps nécessaire pour voir déposer de leurs charges dans l'étendue du royaume tous les sujets indignes qu'elle avoit placés. Chérès s'en rapporta pour ce choix aux prêtres de Memphis, qui étoient instruits de tout; et il savoit bien que les faux intérêts de la prêtrise n'entreroient point dans leur rapport. Daluca fut consolée de la déposition de quelques-uns de ces officiers, qui n'ayant mérité son choix que parce qu'ils étoient méchans, étoient devenus infidèles à elle-même. Elle avoit appris, sans se

Tome II.

F f

corriger , qu'un Roi n'est servi fidèlement que par ceux qui sont attachés à la vertu ; et que ces hommes vicieux , qui font semblant d'être si dévoués à la personne du Prince , ne sont dévoués qu'à leur fortune. Séthos eut soin de ne point remplir leurs places , et de remettre leurs fonctions jusqu'à la nomination prochaine à l'officier qui venoit après chacun d'eux , soit dans la capitale , soit dans les provinces.

Le Conservateur dans cet intervalle avoit parlé plus d'une fois de la cérémonie de son couronnement ; mais il attendoit pour en fixer le jour quel seroit l'effet du poison que la Reine avoit pris. Il se tenoit exactement informé de son état ; et si elle n'en mouroit pas , son dessein étoit de demeurer Roi pour réprimer cette femme , qu'il n'en vouloit faire punir ni du vivant ni après la mort de son père , par le respect qu'il avoit pour lui. Mais il auroit associé à sa couronne le Prince Béon pour satisfaire l'inclination d'Osoroth , pour remplir abondamment la promesse qu'il lui avoit faite , lorsqu'il lui avoit recommandé ses deux fils ; et sur-tout parce que ne pouvant se marier , à cause du serment qu'il avoit fait à la Princesse Mnévie , il jugeoit pourtant convenable que les héritiers nécessaires de la couronne de Memphis vissent leur père sur le trône. Mais quand il fut assuré que Daluca ne pouvoit pas échapper de la mort qu'elle s'étoit procurée elle-même , il

se crut maître de donner un plus grand essor à sa générosité ; et sur-tout d'affranchir de tout soupçon et de toute jalousie le titre de Conservateur, que l'amour de la patrie et le choix de tous les Rois de l'Egypte lui faisoient préférer dans le fond de l'ame , à celui de Roi de Memphis. Il fit même en son particulier une réflexion que de grands auteurs ont énoncée depuis , savoir , que le meilleur Roi , et le plus souhaitable pour les peuples , est peut-être un homme ordinaire , parce qu'il est moins sujet que les grands esprits à se croire plus habile que les lois. Ils ont même ajouté qu'à l'égard des états voisins , un Roi qui a beaucoup de probité et de droiture a peu besoin de politique. Séthos assigna donc pour le lendemain cinquième jour depuis sa manifestation , la cérémonie qui devoit être bien plus singulière , qu'il ne la faisoit annoncer. Car il n'avoit communiqué ni à la maison royale ni au public , ni la première intention qu'il avoit eue , ni la seconde qu'il alloit exécuter.

L'estrade fut dressée , selon la coutume , au bas du parvis du temple. Je supprime toutes les descriptions de magnificence , et l'arrangement des Princes , des Seigneurs et de tous les ordres des citoyens qui assistèrent à cette auguste cérémonie , pour ne parler que de ce qui regarde Séthos et son frère. Le nou-

F f 2

veau Roi, qui avoit déjà fait quitter les habits de guerre à tout le monde, accompagné du Prince Béon, comme de celui qui étoit alors l'héritier présomptif de sa couronne, entra d'abord dans le temple. On y invoqua les Dieux sur lui par des sacrifices, et par des hymnes faits exprès pour ce sujet. De-là, douze Prêtres montèrent les premiers sur l'estrade, portant un autel sur lequel étoit une couronne d'or. Le Roi Séthos y monta après eux avec son frère; et s'étant assis un moment dans un trône à trois marches qu'on avoit posé vis-à-vis de cet autel portatif, il se leva, et alla lui-même prendre la couronne, qu'il posa sur sa tête, au bruit des fanfares et des acclamations du peuple. Il se mit ensuite à genoux sur un carreau, et fit une profonde inclination du côté du temple. S'étant venu remettre dans son trône, il se fit inscrire par les Prêtres dans le registre des Rois de Memphis, sous le nom de Séthos Sosis, ou de Séthos Conservateur. Il retint aussi sa place dans les cercueils du labyrinthe au pied de la Reine sa mère. Se relevant ensuite de son trône, il reporta la couronne sur l'autel où il l'avoit prise. Mais revenant encore à sa place, il appela son frère et le fit mettre à genoux devant lui. Alors détachant son diadème, il en ceignit le front de ce Prince,

que son étonnement rendoit muet et immobile. Il lui dit : mon frère , je fais à votre égard ce que mon père a fait au mien. La générosité qu'il a eue en me reconnoissant , de renoncer à ses projets en votre faveur , demande que je les suive moi-même : ainsi je vous rends son trône , parce que vous ne me le disputez pas , et principalement parce que votre bonté naturelle me fait attendre de vous un gouvernement aussi heureux pour vos peuples que je voudrois le leur procurer moi-même. Mon père et le vôtre se contente du titre de Roi père ; je me tiens trop honoré du titre de Roi Conservateur. Pour vous , vous êtes Roi de Memphis. Mais au lieu que ma qualité d'initié dispensoit mon couronnement d'un plus long cérémonial , vous devez entendre de la bouche du Grand-Prêtre qui va parler , quelle étoit la conduite des Rois nos premiers ancêtres , afin d'en faire la règle de la vôtre. Après cela , vous irez prendre vous-même la couronne sur l'autel , comme j'ai fait , pour apprendre au peuple que vous ne la tenez que des Dieux seuls , et que je ne suis que le canal par lequel elle aura passé sur votre tête. Aussitôt le Roi Conservateur se leva , fit asseoir son frère sur le trône , et s'alla placer lui-même parmi les Prêtres. Dans cet instant le nouveau Roi tournant la tête à un bruit

sourd qui se faisoit à la porte du temple, fut extrêmement surpris de voir arriver la Princesse son épouse, maintenant Reine, que l'on plaça en ce même endroit sur un trône qui avoit une marche de moins que celui du Roi.

Alors le Grand-Prêtre debout entre l'autel et le Roi assis, lui adressa ce discours : Seigneur, je commence par vous féliciter au nom de tout votre peuple, de ce que la découverte d'un frère aîné, qui par le droit de sa naissance et par la gloire de ses actions, devoit, ce semble, vous enlever pour toujours la succession qu'on vous destinoit, a hâté votre avènement à la couronne. Il vous met dès aujourd'hui dans la possession tranquille d'un trône, auquel vous n'aviez avant lui qu'une prétention disputée. La seule vie de ce Héros enferme tous les grands exemples qui sont dispersés dans la longue suite de nos annales. Ce n'est pourtant pas là, Seigneur, le modèle que lui-même vous propose à suivre. Vos engagements sont très-différens de ceux où il s'est trouvé jusqu'à ce jour, et nous vous invitons à chercher votre conduite dans celle qu'il auroit désormais tenue, si sa générosité ne vous avoit cédé sa place; c'est par l'esprit qui l'a conduit jusques dans un monde auparavant inconnu, qui lui a fait combattre tant d'ennemis, qui lui a fait prendre tant de formes différentes, selon les temps et selon les lieux; c'est par ce

même esprit , Seigneur , que vous vous fixerez dans vos états , que vous conserverez la paix avec vos voisins , et que vous vous conformerez aux maximes toujours les mêmes de nos premiers Rois vos aïeux. La cérémonie de ce grand jour m'oblige de vous rappeler la simplicité de leurs coutumes , l'austérité de leur vie , la contrainte même et l'assujettissement de leur personne. Ce n'est pas pour vous en faire une loi prise à la lettre. Les progrès de l'esprit , l'adoucissement des mœurs , la politesse des siècles suivans a fait changer un extérieur qu'on a cru inutilement pénible. Mais il est toujours important de remonter aux principes qui faisoient agir ces grands hommes , et de chercher la vertu enfermée sous la dure écorce de leurs pratiques , et qui sans doute s'y conservoit plus sûrement qu'elle ne s'est conservée depuis sous des apparences plus agréables.

Tout étoit prescrit à nos anciens Rois , non-seulement à l'égard de l'administration du royaume , mais encore par rapport à leur conduite particulière. Ils ne pouvoient point se faire servir par des esclaves achetés , ou même nés dans leurs palais ; mais on leur donnoit pour serviteurs les enfans des prêtres , et les jeunes Seigneurs les mieux élevés , tous au-dessus de vingt ans , afin que le Roi

voyant toujours auprès de sa personne la jeunesse la plus considérable de l'Egypte, ne fît rien qui fût indigne de la majesté de son rang. Il y avoit sur-tout des heures du jour et de la nuit, où le Roi ne pouvoit disposer de lui, et étoit obligé de remplir les devoirs marqués par les loix. Au point du jour, il devoit lire les lettres qui lui étoient adressées de tous côtés, afin qu'instruit par lui-même des besoins de son royaume, il pût pourvoir à tout et remédier à tout. Après avoir pris le bain, il se revêtoit d'une robe précieuse et des autres marques de la royauté pour aller sacrifier aux Dieux, Quand les victimes avoient été amenées à l'autel, le Grand-Prêtre debout et en présence de tous les assistans, demandoit aux Dieux à haute voix, qu'ils conservassent le Roi et répandissent sur lui toute sorte de prospérité; parce qu'il gouvernoit ses sujets avec justice. Il inséroit ensuite dans sa prière un dénombrement de toutes les vertus propres à un Roi en continuant ainsi : parce qu'il est maître de lui-même, magnanime, bienfaisant, doux envers les autres, ennemi du mensonge, ses punitions n'égalent point les fautes, et ses récompenses passent les services. Il condamnoit ensuite les manquemens où le Roi étoit tombé par ignorance. Il est vrai qu'il en disculpoit le Roi; mais il chargeoit d'exécration les flatteurs et

tous ceux qui lui donnoient de mauvais conseils. Le Grand-Prêtre en usoit de cette manière, parce que les avis mêlés de louanges sont plus efficaces que les remontrances amères, pour porter les Rois à la crainte des Dieux et à l'amour de la vertu. Ensuite ayant sacrifié, le lecteur des livres sacrés lui lisoit quelques actions ou quelques paroles remarquables des grands hommes ; afin que le souverain de la république ayant l'esprit plein d'excellens principes et d'excellens modèles, en fît usage dans les occasions qui se présenteroient. Ce n'étoient pas seulement les temps de donner ses audiences et de rendre ses jugemens qui lui étoient marqués ; il ne pouvoit aussi se promener, prendre le bain, ni faire quoi que ce soit qu'à certaines heures. Il ne devoit se nourrir que de viandes simples, et on lui donnoit une mesure de vin qui ne pouvoit l'enivrer, ni même tant soit peu affoiblir son jugement. Enfin, tout ce qui concerne le régime étoit si bien ordonné qu'on eût pris plutôt ces réglemens pour les avis d'un médecin que pour les statuts d'un législateur. Mais s'il paroît extraordinaire qu'un Roi ne pût suivre son appétit dans ses repas, il étoit du moins très-beau et très-avantageux qu'il ne pût suivre sa passion ni sa fantaisie dans les affaires d'état ; et que dans les jugemens qu'il rendoit et dans les peines qu'il imposoit, il

fût astreint à ce que les lois avoient ordonné pour toutes les circonstances qu'elles avoient prévues. Par-là aussi il se mettoit à l'abri des demandes injustes et importunes, dont on ne peut se délivrer qu'en s'assujettissant à des règles sages et invariables. Voilà , Seigneur , ce qu'on appelloit autrefois les privilèges et les plaisirs de la royauté. La bonté qui vous caractérise et dont vous donnez des preuves continues , et le courage que vous avez fait voir dans une occasion décisive , nous font juger que vous atteindrez aux vertus de vos ancêtres. Elles doivent être pour vous un objet d'émulation, d'autant plus intéressant, que vous les pratiquerez avec plus de liberté , et que vous vous assurerez la même récompense par moins de peines.

Le Roi fit au Grand Prêtre de dessus son trône, une inclination qui marquoit qu'il acceptoit son discours , et que son dessein étoit de profiter de ses avis. Descendant en même-temps de ce trône, et se tournant vers le peuple, il dit : que bien loin d'avoir été impatient de régner, il se faisoit, du-temps même du faux Séthos , une véritable peine de lui enlever un scèptre, qu'il croyoit lui être acquis par son droit d'aînesse, quelque indigne qu'il s'en fût rendu à l'égard du Roi son père, par ses menaces et par ses hostilités. Qu'il

avoit éprouvé un très-grand soulagement d'esprit à la reconnoissance du vrai Séthos ; parce qu'elle délivroit sa patrie de guerres étrangères, ou même intestines, auxquelles l'incertitude du successeur légitime l'auroit exposée. Mais qu'enfin , puisque le Roi Séthos son Seigneur et son aîné avoit absolument voulu lui remettre le royaume dont il étoit en possession , il ne le gouverneroit que par ses conseils. Qu'ainsi le peuple de Memphis ne perdoit point réellement son véritable maître , qui acquéroit seulement un nouveau titre de gloire par sa générosité. Aussitôt il acheva la cérémonie en allant prendre la couronne qu'il posa sur sa tête, en se mettant à genoux du côté du temple , et en reportant cette couronne sur l'autel. Tout le monde rentra encore dans le temple où l'on devoit faire les derniers sacrifices.

Séthos ne voulut pas y suivre le Roi et la Reine , de peur que sa présence n'attirât à lui les regards des assistans. Mais appelant le Prince Pemphos pour lui parler de son mariage , il apprit d'abord de lui que sa mère étoit expirée au moment qu'on lui avoit dit qu'il avoit été assez généreux pour mettre son frère sur le trône , et en exprimant le désespoir où elle étoit d'avoir précipité ses jours , dans la fausse crainte qu'elle avoit eue , que

son fils ne fût jamais Roi. Séthos lui répondit qu'elle s'étoit abusée dans toutes ses conjectures, excepté dans celle qu'elle avoit pu faire que sa domination étoit finie ; à moins, dit-il, qu'elle n'eût employé contre moi l'expédient qu'elle a employé contre elle. Mais n'en parlons plus : ses fils mêmes qui peuvent regretter sa personne, doivent condamner sa vie et sa mort. Je vous appelois pour vous dire qu'après avoir pensé à votre frère, je pensois maintenant à vous. Je partirai incessamment pour Tanis. Mais ayant peut-être besoin de plus d'un jour pour ma négociation, vous me suivrez inconnu et déguisé, afin que si notre affaire ne réussit pas d'abord, ce délai caché au public vous soit moins sensible. J'espère néanmoins de vous faire parler au Roi et à la Princesse en particulier, dès que je les aurai prévenus : et lorsque votre mariage sera arrêté, vous reviendrez pour retourner à Tanis, avec la magnificence convenable.

Cette conversation conduisit les deux frères jusques dans le palais, où le Roi Osoroth ne pouvoit tarir sur les louanges de son fils aîné. Séthos fut accablé de nouvelles actions de grâces à l'arrivée du Roi et de la Reine qui venoient du temple ; de sorte qu'il leur dit enfin : que l'action qu'il avoit faite avoit eu des motifs bien supérieurs à celui de s'attirer

des éloges et des remerciemens : que les générosités fondées sur des vues si frivoles , étoient sujettes au repentir : que le devoir seul autorisoit les grands sacrifices , et étoit seul capable de mettre l'homme au-dessus des résistances et des retours de la nature. Il ajouta qu'outre l'intention des Rois de l'Egypte , qui n'auroient jamais donné le titre et le pouvoir de Conservateur à un d'entre eux , il avoit des engagements secrets qui l'excluoient du trône ; et qu'enfin la seule chose dont on pouvoit lui avoir obligation , étoit la joie qu'il sentoit de ce que ses propres chaînes l'avoient conduit à faire des heureux , qui d'ailleurs méritoient de l'être. Ce discours changea les torrens de louanges auxquels Séthos étoit exposé , en un respect sérieux , plus flatteur et moins fatigant.

Enfin , il trouva moyen , dans une journée aussi tumultueuse que celle-là , de confier aux deux Rois et à la Reine , le voyage qu'il alloit faire à Tanis , pour les intérêts du Prince Pemphos. La Reine lui répondit agréablement pour son père et pour son époux , qu'on n'osoit plus le louer ni le remercier de rien , et qu'on lui laisseroit faire en repos tout le bien qu'il lui plairoit. Mais ensuite , Séthos demeurant seul avec le Roi son frère , il lui dit que s'étant chargé , pendant son règne de cinq jours , de toute la haine des dépositions qu'il

avait faites , il lui avait laissé exprès l'agrément de bien des places à donner. Le Roi Béon , en lui serrant les mains , l'assura qu'il ne régleroit rien sur cet article , qu'après son retour. Séthos lui dit que la seule chose qu'il eût à lui proposer pour le bien et pour la satisfaction de l'un et de l'autre , étoit de faire revenir Amédès , et de lui donner le ministère. Il ajouta que Giscon suffisamment instruit par ses fautes et par ses adversités , n'avoit plus besoin de lui ; et que dans ce besoin même , Amédès préféreroit le service de son Roi à celui d'un Prince étranger. Le jeune Béon lui marqua sa reconnoissance pour cet avis , qui tenoit lieu d'un grand nombre d'autres. Mais ce Prince dont la bonté étoit le caractère dominant , profita de l'écart où l'avoit mis cette conversation particulière , pour aller pleurer sa mère , et pour la faire ensevelir secrètement , parce qu'elle auroit été refusée à tous les tombeaux publics de l'Egypte.

Le Conservateur arriva trop brusquement à Tanis , pour qu'on eût le temps de lui faire une grande réception. Il surprit en quelque sorte le Roi et la Princesse , en entrant dans le palais. Cependant Spanius le traitant en Roi , lui céda chez lui tous les honneurs. La Princesse étoit arrivée depuis fort peu de temps d'Héliopolis , d'où elle étoit partie le jour même

de l'abdication de Séthos : et encore séduite par les discours de sa nourrice , elle ne douta pas en le voyant , qu'il n'eût renoncé à la couronne de Memphis , pour lever tous les obstacles de son mariage avec elle. Séthos ne voulut pas la laisser long-temps dans l'erreur , ni jouer un personnage faux ou douteux par-delà les premiers complimens. C'est pourquoi arrivant quelques heures avant midi , il prit le temps où le Roi entroit dans son conseil , pour demander à la Princesse une audience particulière. Elle la lui accorda avec plaisir , et lui en donna le rendez-vous dans un des bosquets de ses jardins où elle alloit se rendre , accompagnée d'une femme à elle.

Dès qu'elle y fut arrivée , cette femme qui étoit sa nourrice , se plaça de manière qu'elle ne pouvoit entendre la conversation. Alors Séthos debout devant la Princesse assise , lui dit : Madame , une des plus sûres marques de la sincérité de mon amour , est que je vienne moi-même vous désabuser de l'espérance que nous en avons conçue. Ah ! qu'entends-je ? s'écria-t-elle. Me voilà donc tombée , après tant de vicissitudes , d'espoir et de crainte , dans le précipice qui m'attendoit. Aussitôt couvrant son visage de ses deux mains , et s'appuyant sur ses genoux , elle laissa parler Séthos qui continua ainsi : j'ose croire , Madame ,

ou plutôt je vois clairement que cette opposition de la fortune, dont j'ai senti le premier toute la rigueur, deviendra favorable pour vous, et vous procurera un avenir plus heureux que si un sort précipité avoit fait réussir un projet déjà condamné par toutes les circonstances. Quelle fonction, grands Dieux ! m'imposez-vous ? Le nom de Héros a frappé quelquefois mes oreilles ; mais il ne m'a jamais été dû qu'en cette occasion, où je viens vous affermir contre moi, et vous demander, pour votre intérêt, un éternel oubli. Je fais plus, Madame : convaincu des raisons qui m'obligent de renoncer à vous, je m'expose au danger de vous revoir, pour vous convaincre à votre tour des raisons qui vous obligent de renoncer à moi. Mais vos bontés pour Chérès ont bien mérité que Séthos vous disposât à une séparation nécessaire, par des moyens plus doux et plus équitables que de vous laisser le soupçon de son indifférence ou de son refroidissement. Le bien essentiel de la vie est, Madame, cette tranquillité d'ame qui naîtra du choix que nous aurons fait de notre sort, lorsque nous en étions les maîtres. C'est à cette tranquillité future, quelque simple qu'elle paroisse, qu'il est important de sacrifier tous les attraits et tous les charmes que le présent pourroit nous offrir. Il n'est point de passion

si

si vive ou si séduisante qui doive nous empêcher de prévoir le jugement que nous porterons de nous-mêmes, quand une ivresse passagère aura fait place aux réflexions qui lui succèdent. Le seul amour vraiment généreux est celui qui respectant le devoir et les convenances, et plus jaloux de l'estime réciproque sur lequel il est fondé, que de son propre bonheur, ne s'expose point à se voir changer en un sujet funeste de reproches mutuels. Sur cette idée, Madame, permettez-moi d'examiner la situation de l'un et de l'autre : et pour commencer par la mienne, j'avois apporté dans ma patrie le dessein de défendre le trône de Memphis, contre les enfans de Dacula, que j'avois laissés très-jeunes, et que je soupçonnois d'être devenus aussi méchans que leur mère. Je crois trouver, dans l'alliance que le Roi votre père me fait l'honneur de m'offrir, un appui favorable pour l'exécution de ce dessein, dès que le temps la rendroit légitime. Spanius, par des motifs tout différens, demande pour moi le titre de Conservateur de l'Egypte. Tous ses Rois me l'accordent, sans faire l'exception de la royauté qu'ils n'avoient garde de craindre en moi ; et ne jugeant pas même qu'un Roi du caractère de Spanius, crût qu'un titre de grâce fût suffisant pour rendre un homme sans naissance digne de sa fille. J'avoue que la droiture de mes intentions m'avoit couvert long-temps l'incom-

patibilité des deux noms. Mais je m'en doutois déjà , lorsque j'en fus secrètement averti trois jours après ma reconnoissance. Qu'eussai-je fait alors ? Je ne puis ni vous épouser en demeurant Roi , par l'exclusion de Spanius , que je n'ai sue qu'en vous quittant , ni en épouser aucune autre , par le serment que je vous ai fait. Mon père , avant que de me reconnoître et de me céder sa couronne , m'avoit confié la tutelle de ses deux fils. Je trouve un frère d'une bonté et d'une douceur qui me répondent du bonheur de ses peuples. Je puis être moi-même plus utile à toute l'Egypte , comme Conservateur , qu'à Memphis seule comme Roi. Une dignité de choix et unique dans le monde , me paroît plus précieuse qu'un droit de naissance où j'ai tant d'égaux. Je remets à mon frère , que mon arrivée heureuse pour tant d'autres , sembloit rendre malheureux , un trône où mon père m'avoit placé de son vivant même , quoiqu'il le lui destinât après sa mort. Ah ! Madame, quelle estime conserveriez-vous pour moi , si à la face de toute la terre , je changeois des motifs si justes , et , puisqu'il faut le dire , si nobles , en celui de me conserver à une maîtresse ; si de Roi régnant et de souverain de Memphis , je devenois le mari et le sujet de la Princesse-Reine de Tanis ; si enfin je détruisois le don du trône que je viens de faire à mon frère , par des successeurs qui le disputeroient un jour aux siens ; en un mot, si

ayant été moi-même Conservateur de l'Égypte, j'en devenois le perturbateur par ma posterité? Et vous, Madame, vous qui devez être encore plus attentive que votre père à votre autorité future, n'auriez-vous rien à craindre d'un homme à qui une réputation bien ou mal fondée, donneroit plus de crédit qu'il n'en demande, d'un homme qui s'est vu Roi indépendamment de vous, qui auroit par-dessus vous le titre de Conservateur de l'Égypte; ou à qui le nom de votre époux feroit perdre cette dignité, à moins qu'il ne la soutînt par une guerre civile, qui conduiroit peut-être votre royaume aux derniers malheurs?

Ah! Séthos, dit la Princesse, dans tout ce que vous venez de me dire, je n'ai qu'un tort à vous reprocher: Vous ne m'aimez plus. Je ne méritois pas, sans doute, que vous refusassiez la couronne de Memphis, quand elle vous fut offerte: non, Madame, interrompit Séthos; mais vous méritiez que je ne la refusasse pas, et votre amant n'auroit pas été digne de vous.... Je me rends, vous dis-je encore une fois, interrompit aussi la Princesse: mais vous ne m'aimez plus. Pourquoi faut-il que tout votre zèle se soit employé à rendre heureux l'amour de Giscon et de Zarite, si condamnable dans sa source; et que vous vous fassiez un principe de vertu de détruire l'union de nos cœurs, qui vous paroissoit à vous-même si innocente et si légitime? J'avoue que je n'épale point l'héroïne

de Carthage. Mais enfin les héroïnes n'ont comme moi qu'une vie ; et je me sens aussi capable que celle-là d'exposer la mienne , si vous aviez besoin d'un pareil secours. Ah ! Madame ! répliqua Séthos , les différences de vous à la Princesse Zarite seront toutes à votre avantage , si vous vous rendez à mes raisons et à la nécessité même des conjonctures. Son courage n'a éclaté que pour suivre un époux qu'elle aimoit , et le vôtre va paroître en renonçant à un amant qui vous adore. Le sien devoit être connu du monde entier , et le vôtre n'aura et ne doit avoir de témoin que moi. Le dirai-je enfin , votre courage , dans cette circonstance même où je suis plus intéressé que vous , va néanmoins passer le mien. Dans l'infortune de mon amour , j'aurai du moins la consolation de ne donner mon cœur à personne autre , et de ne laisser jamais entrer aucune femme dans ma pensée. Vous devez aller plus loin , Madame ; non-seulement votre état de Reine exige de vous un prompt hyménée , mais j'ose vous dire que vous n'êtes plus maîtresse de votre choix. Un Prince aimable qui a satisfait à toutes les conditions que vous lui avez imposées , qui a servi sous moi par vos ordres ; je dirai mieux , qui a commandé pour moi la bataille d'Utique , qui par son adresse et son éloquence a conclu la paix des Carthaginois et des Tingitans , que je n'aurois peut-être obtenue que par les armes ; qui enfin , par rapport à l'Egypte , a imaginé et

exécuté l'entreprise mémorable de l'embrasement de la flotte des Arabes : ce Prince , Madame , attend avec respect le terme des espérances que vous ne lui avez pas défendu de concevoir , et dans lesquelles il persévère depuis trois années.

Ah ! grand Séthos , s'écria la Princesse en se levant , je succombe à ce dernier trait d'héroïsme. Vous avez deux frères nés d'une marâtre qui a voulu vous faire perdre la vie : vous cédez à l'un votre couronne , et à l'autre votre maîtresse. Je suis trop glorieuse de la part que vous me faites prendre à l'exercice de vos vertus , et à l'accomplissement de vos projets. Vous aimer est un privilège auquel nulle mortelle ne doit prétendre ; et je me range dans la foule de vos admirateurs. J'accepte de ma part le Prince Pemphos , dont je connois tout le mérite , et il ne tiendra qu'à mon père de couronner sa persévérance.

Dans ce moment , le Roi qui en sortant du conseil avoit été averti que le Conservateur étoit passé dans les jardins avec la Princesse et sa nourrice , les y vint trouver. Il communiqua à Séthos et à sa fille une lettre qu'il avoit reçue dans le conseil , de la part des Rois de Thèbes et de This. Ils lui mandoient qu'ils étoient charmés que le Roi Séthos eût pris le parti d'abdiquer sa couronne , pour garder avec moins de suspicion la dignité de Conservateur. Qu'ils croyoient bien qu'il n'avoit pas renoncé au trône de ses pères , pour

acquérir par un mariage le nom de Roi de Tanis. Que cependant comme le Roi Spanius pouvoit avoir été instruit de la naissance de ce Prince , encore déguisé sous un autre nom dans le séjour qu'il avoit fait à Tanis , et avoir eu en conséquence de cette découverte quelque pensée de lui faire épouser sa fille ; ils le prioient de considérer les inconvéniens qui pourroient s'ensuivre , si le titre de Conservateur de l'Egypte se trouvoit dans la personne d'un Roi d'une dynastie particulière. Sur ces paroles , sans en lire davantage , Spanius dit à Séthos , qu'il étoit sans doute trop ami du repos de sa patrie , pour songer plus longtemps à une alliance dont il s'étoit flatté lui-même. La Princesse répondit la première que Séthos étoit venu exprès pour se dégager , et que c'étoit sur cette matière qu'avoit roulé tout leur entretien. Séthos ajouta aussitôt , qu'il avoit la commission du Roi Osoroth , et du Roi son fils , de lui demander pour le Prince Pemphos , l'honneur d'épouser la Princesse-Reine. Qu'il s'étoit chargé de cette commission , d'autant plus volontiers , que la grossesse de la Reine de Memphis éloignoit plus que jamais ce Prince de la succession à ce royaume. Spanius répondit que sa fille et lui recevraient avec joie le Prince Pemphos ; et qu'avant l'arrivée de Séthos , c'étoit celui des amans de Mnévie , qui avoit le plus agréé à l'un et à l'autre. Séthos ajouta que ce Prince

étoit actuellement caché dans Tanis, parce qu'il n'avoit pas voulu paroître sans en avoir obtenu auparavant la permission du Roi et de la Princesse : mais que l'amour respectueux qu'il avoit pour elle, ne lui avoit pas permis non plus d'attendre à Memphis, la décision de son sort. Séthos fit bientôt trouver ce Prince, que cette alliance alloit faire appeler le Prince Roi. On le retint trois jours entiers pour régler avec lui les articles du mariage.

A l'égard de Séthos, il se chargea d'aller rendre incessamment aux deux Rois de Memphis, la réponse qu'ils attendoient au sujet de sa négociation. Mais son véritable dessein en sortant si promptement de Tanis, étoit de prévenir pour lui et pour la Princesse, des entrevues dangereuses, et qui cessoient d'être légitimes en cessant d'être nécessaires. De retour à Memphis, où il donna aux deux Rois et même à la Reine, l'agréable nouvelle qu'il apportoit, il alla visiter un grand palais, voisin du temple, qu'il avoit fait préparer avant son départ. C'est là qu'il avoit déjà fait loger les officiers et les domestiques attachés à sa dignité, sans oublier l'esclave Asarès. Il s'y étoit destiné un appartement convenable pour y recevoir, et même pour y traiter les ambassadeurs qu'on pourroit lui envoyer, et qui en effet lui vinrent assez souvent dans la suite. Car n'y ayant point eu de guerre étrangère dans le reste de sa vie, il exerça la fonction de Conservateur, en terminant entre les Rois de

l'Egypte , plusieurs différens dont ils le faisoient arbitre. Il reçut même des ambassadeurs de plusieurs Rois plus éloignés , et celui de Phénicie crut devoir venir le remercier en personne. Peu de temps après , Amédès mandé par le Roi Béon lui-même , arriva dans sa cour. Il rapporta que le Prince Zoros , à l'exemple du Roi Osoroth , avoit cédé sa place à son fils , et que le sénat avoit souscrit à cette démission avec de grands éloges à l'égard de l'un et de l'autre. Qu'enfin la Princesse Zarite , toujours plus respectée du père et du fils , étoit encore devenue l'objet de l'admiration et de l'amour des Carthaginois. Pour Séthos , il se retira chez les Prêtres , où le Roi son frère venoit le consulter presque tous les jours , dans un appartement extérieur contigu à un autre plus petit et plus simple , qu'il occupoit dans la maison sacerdotale , par un droit commun à tous les initiés. Mais il ne se montra jamais en aucun autre endroit de la ville qu'en cet appartement , aux citoyens , et dans son palais , aux étrangers ; ne voulant réveiller dans les peuples aucun souvenir qui pût faire quelque tort au Roi régnant , et plus grand encore par sa retraite , qu'il ne l'avoit été par ses découvertes et par ses exploits.

Fin du dixième et dernier Livre.

920726



